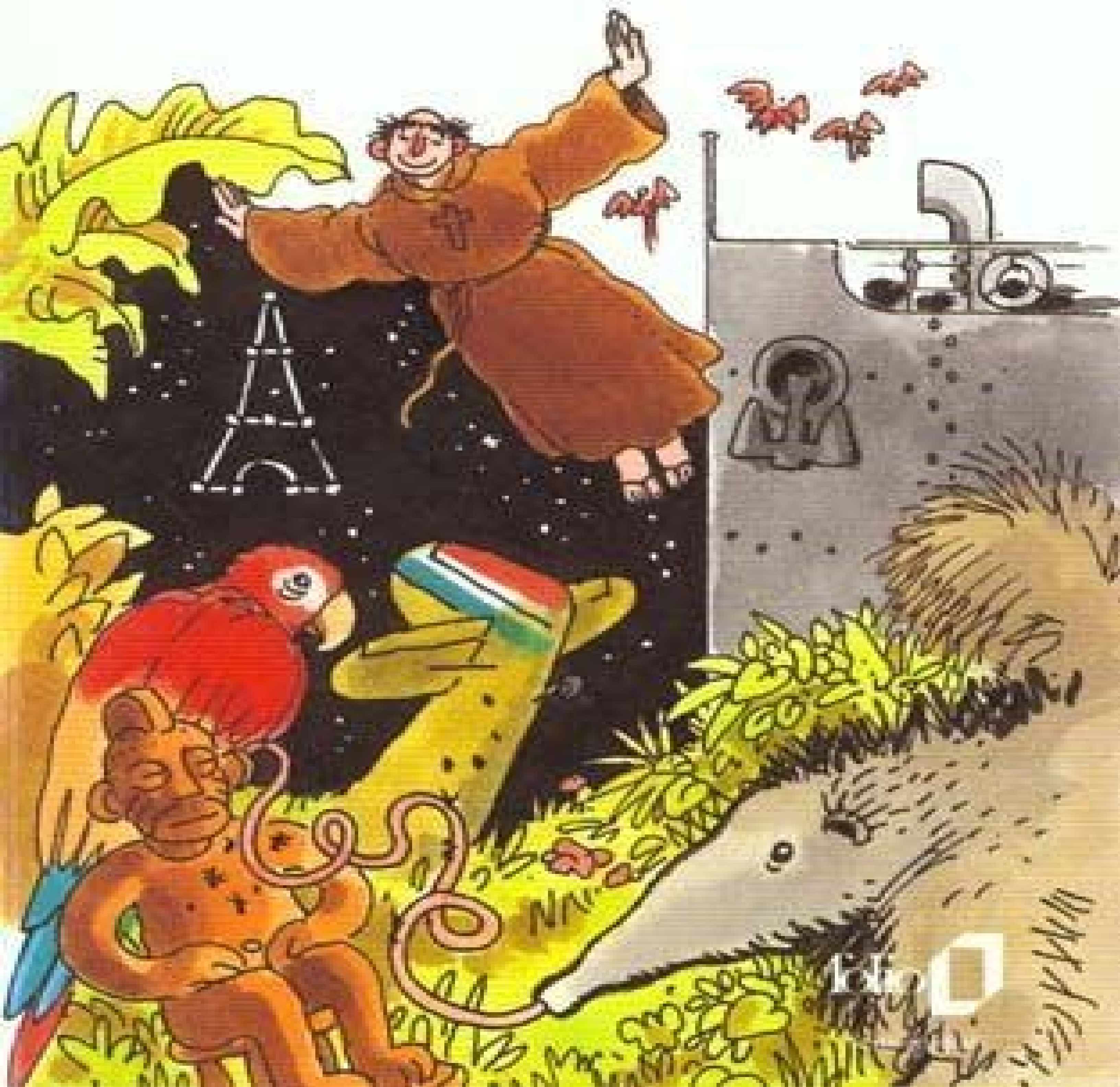
Blaise Cendrars

Le Lotissement du ciel



Blaise Cendrars

LE LOTISSEMENT DU CIEL

Denoël

INJUSTICE.

Devant sa fenêtre du Palais-Royal, Colette contemplait les pigeons et les moineaux s'ébattant au soleil.

— La plus grande injustice qui existe peut-être dans la création, fit-elle, c'est que certains possèdent des ailes...

Aux Écoutes, juin 1948.

A la Folle de Saint-Sulpice.

Le Jugement dernier

« *Il n'y a que les oiseaux, les enfants et les Saints qui soient intéressants.* »

Déclaration de

O. W. MILOSZ À ARMAND GODOY.

1.

On levait l'ancre.

— Godverdam, si vous embarquez cette sale bête, je serai obligé de vous...

Cette « *sale bête* » que le commissaire du bord qualifiait ainsi en m'invectivant dans son mégaphone était un magnifique fourmilier, un tamanoir *bandeira* de plus de deux mètres de haut avec qui j'avais déjà failli plusieurs fois me ficher à l'eau en voulant faire amis et échanger des embrassades, moi, en équilibre instable sur la dernière marche de l'échelle du paquebot que les remorqueurs du port faisaient déjà pivoter pour prendre le large, et la bête géante, avec son absurde queue en forme de bannière et son long nez encore plus absurde en forme de cagoule inversée, debout, à l'arrière de la pirogue de son maître, un vieux nègre borgne qui avait beaucoup de mal à maintenir son esquif dans le bouillonnement des eaux vaseuses que les hélices du paquebot commençaient à brasser, amorçant leur sillage, un trait d'écume de Pernambouc à Cherbourg, une traversée de dix-huit jours.

Je levai la tête.

Perpendiculairement au-dessus de moi le commissaire hurlait des jurons et des menaces dans son mégaphone, invectives que je n'arrivais pas à saisir dans le bruissement de la vapeur qui fusait des guindeaux qu'on manœuvrait et le troisième coup de sirène qui retentissait, l'émouvant sifflet d'adieu. Tout pontonnait, virait, écumait, à gauche et à droite du commissaire, tout le long de la lisse, les têtes des passagers qu'un rayon de soleil oblique, s'insinuant entre les fentes des toiles de tente tendues sur le pont, venait subrepticement décapiter par derrière et faire chavirer toutes ensemble, le visage congestionné, cependant que le haut paquebot blanc s'inclinait, les cuivres des hublots s'éclairant, s'éteignant comme une rampe de théâtre, que l'échelle à laquelle j'étais cramponné était soudainement hissée, que le tamanoir me suivait du regard dans mon ascension et me tendait ses bras démesurés, aux longs ongles retournés, et que la pirogue s'engouffrait sous l'échelle, évitant de justesse, et que la voix du vieux nègre me parvenait :

— Prenez-le, senhor. Pour 300.000 reis. Mais je n'y gagne rien. *Bicho*

tâo bonito ! Une bête si bien dressée !...

Maintenant il était trop tard. Déjà nous piquions au large. La pirogue ballottait loin derrière nous. Le nègre avait trop longtemps marchandé, ne se résignant pas à se séparer de la bête. L'échelle repliée arrivait au niveau de la rambarde et un matelot hilare me donnait la main pour sauter sur le pont.

— Vous n'en faites jamais d'autres, monsieur Cendrars, me dit le commissaire du bord, vous auriez pu vous rompre le cou ou tomber à l'eau. Je vais me faire engueuler par le commandant. Mais, Dieu soit loué ! vous n'avez pas embarqué cette sale bête...

Le commissaire avait raison. A moins de mettre tout l'équipage dans les soutes à la chasse aux fourmis durant la traversée comment aurais-je fait pour alimenter cette extravagante bête de la forêt vierge qui ne se nourrit que de fourmis et de leurs œufs ? En forêt, cet édenté qui marche balourdement sur le dos des mains, les ongles en l'air, fouit sa longue tête en forme d'entonnoir dans une fourmilière, l'enfonce jusqu'aux oreilles, balance sa queue qui flotte comme un drapeau, ce qui est un signe de jouissance, dévide je ne sais combien de mètres et de mètres d'une langue mince comme un fil et gluante, bave une salive sucrée dont les fourmis sont friandes, et quand sa langue est recouverte de centaines et de milliers de fourmis grouillantes mais qui ne peuvent se dépêtrer ce curieux animal doit se presser avec un doigt sur le nombril pour déclencher un ressort secret qui fait se réembobiner sa langue comme un fil à pêche et à une vitesse merveilleuse. Souvent on rencontre l'animal assis sur son derrière au pied d'une termitière perforée dans tous les sens et en train de déglutir et de cligner des yeux d'un air satisfait. Le tamanoir est un gros paresseux et par ailleurs une bête absolument inoffensive, mais il ne faut pas lui tomber dans les bras car son étreinte, un simple réflexe, est mortelle, sa force, qu'il ne connaît pas, étant prodigieuse et ses longs ongles, retournés et inutiles, acérés comme des coutelas. C'est un élégiaque. On l'apprivoise facilement. J'en ai rencontré dans plusieurs fazendas. Certains de ces ermites vagabonds atteignent trois mètres du fin bout du museau au fin bout de la queue. Leur poil est long et tombant ; comme celui de la chèvre de Cachemire il est d'un gris brunâtre mêlé de boucles sombres. Mais jamais je n'en ai vu un si bel exemplaire que le *tamandua* que j'ai raté à Pernambouc. Je le regretterai toute ma vie car avoir une bête aussi extravagante comme copain vous ouvre les yeux sur les mystères de la création et vous fait toucher du doigt l'absurde

de toute cette longue histoire de l'évolution des êtres. Avoir un copain qui vous tient chaud au cœur, et un compagnon de route emmanché comme celui-là vous fait rire du matin au soir. C'est peut-être Dieu. Il est abscons de mœurs et d'intelligence et ses formes sont incompréhensibles. Personne n'a su me dire quel genre de crotte il faisait et s'il ne fait pas des « guinglets » comme les chèvres. En tout cas, les fourmis mangent la leur.

2.

Le *Gelria* était un de ces vrais paquebots faits pour naviguer comme on en voyait tant sillonner les sept mers du globe avant l'ère des transatlantiques de luxe, de la concurrence des compagnies, de la compétition des nationalismes, des croisières mondaines de propagande, du snobisme, du tourisme et de l'intrusion de l'art décoratif moderne dans la construction des navires, épate des aménagements et des ameublements voués à l'incendie, et comme on n'en verra plus beaucoup, toutes ces « cages à poules » hautes sur l'eau, tous ces bons, vieux et braves bateaux ayant été envoyés par le fond durant la Grande Guerre et la Guerre mondiale. C'était un hollandais et j'avais mes habitudes à bord et tout le monde m'y connaissait car c'était pour la cinquième ou la sixième fois que je faisais la traversée du retour à son bord, ayant attendu son passage sur la côte du Brésil pour embarquer mes bêtes, car seul à bord d'un hollandais on sait soigner les animaux, et durant la traversée, Gasperi, le charpentier du *Gelria,* chez qui, selon la tradition de la vieille marine, tous les animaux du bord étaient en pension, prenait soin de mes petits protégés et leur confectionnait des caisses et des cages pratiques, maniables et confortables, de la véritable ébénisterie tant il y mettait d'amour et de goût et un sens divinatoire des besoins, des habitudes ou du caractère des bêtes, et aussi beaucoup d'ingéniosité pour aménager dans ces cages et dans ces caisses des caches, des doubles fonds, des compartiments, des tiroirs secrets pour frauder la douane à l'arrivée et passer les bouteilles de rhum blanc et les caissons de bons cigares que je rapportais à mes amis. Mes bêtes aussi je les rapportais à mes amis et à mes amies de Paris et n'en faisais pas le commerce comme cet idiot de Serrhuis, le commissaire du bord, qui m'avait fait rater le marchandage du splendide tamanoir de Pernambouc se l'imaginait, des ouistitis pour

les danseurs des « Ballets suédois » de Rolf de Maré et des oiseaux pour une petite fille que j'aimais plus que tout au monde et à qui je rapportais chaque fois une de ces splendeurs vivantes du Brésil.

Mais, cette fois, j'avais réellement exagéré et le commissaire avait cent fois raison d'être de mauvaise humeur et de me menacer de me retirer les privilèges dont je jouissais à bord. J'avais embarqué, à Rio, 67 ouistitis, des ouistitis-lions à crinière oxygénée, une race en voie de disparition et que l'on ne trouve que dans une île, derrière Paqueta, au fond du golfe de Guanabarà, qui sont des petits princes fragiles que je nourrissais de bananes du pays, de riz, de blanc de poulet et que j'avais installés dans ma cabine pour leur éviter la promiscuité des autres bêtes chez le charpentier, et, à Bahia, j'avais réclamé une grande cabine de luxe qui était libre juste en face de la mienne pour y tenir à l'abri des courants d'air 250 sept-couleurs qui sont des oiseaux du tropique dont jamais aucun exemplaire vivant n'a pu franchir l'Atlantique — et c'est pourquoi j'avais raflé tous les sept-couleurs que j'avais pu dénicher chez les oiseleurs de Bahia, me disant que sur 250 oiseaux j'arriverais bien à en montrer un vivant à la petite fille que j'aimais tant. Cela me coûtait une petite fortune, et c'est cédant à ce sentiment de l'argent que je dépensais « bêtement pour des bêtes », disait-il, beaucoup plus qu'à mes autres arguments que j'agitais pour le convaincre que le commissaire avait fini par m'octroyer la grande cabine qui était libre, me la facturant néanmoins pour la bonne règle des choses « *One-parrot* », c'est-à-dire une livre sterling, ce qui est le prix que l'on paie pour la pension d'un perroquet comme il y en avait tant de ces insupportables bavards chez le charpentier, des petits gris-bleus à soutaches rouges, le coquin le plus délié des perroquets du Brésil.

— De quoi me menaciez-vous, Commissaire, quand j'étais en train de marchander le grand fourmilier à ce vieux nègre de Pernambouc et que je n'arrivais pas à vous comprendre malgré votre mégaphone nasillard ? lui demandai-je un soir que nous faisions les cent pas sur le pont.

— De vous compter chacun de vos petits singes et chacun de vos oiseaux « *One-parrot* ». Ma comptabilité serait en règle vis-à-vis de la Compagnie et je vous aurais guéri d'une manie, de votre ridicule amour des bêtes, de votre curiosité…

— Vous croyez, Commissaire ? Ce tamanoir m'est allé droit au cœur et je le regretterai toute ma vie. Allons boire un verre et fumer une pipe.

Nous nous installâmes au bar.

Au bout d'une heure, Serrhuis, qui n'était guère causant, me dit :

— Je ne sais pas comment vous vous y prenez, monsieur Cendrars, mais on ne peut rien vous refuser.

— Pourquoi est-ce que vous me dites cela, Commissaire ?

— A cause de vos singes, à cause de vos oiseaux.

— Vous n'avez pas la conscience tranquille ?

— Ça n'est pas régulier. On n'installe pas des animaux dans une cabine de luxe.

— Vous savez bien qu'il n'y a pas d'inspecteur à bord et que je débarque à Cherbourg.

— Heureusement !...

Serrhuis se faisait de la bile, craignant une dénonciation du commissaire en second et, moi, je me faisais du souci. Mes petits singes devenaient tristes et tous les matins je jetais des oiseaux morts par-dessus bord.

Est-ce que la petite fille des Batignolles verrait un seul de mes sept-couleurs vivant ?...

— Barman, remettez-nous ça !...

Serrhuis ralluma sa pipe et s'enveloppa de fumée et de silence. Il méditait.

Un gramophone jouait un *blue*. Des passagers dansaient entre les tables. On ne rapporte pas un oiseau mort ou empaillé à une chère petite fille.

— Barman, remettez ça !...

Je tenais le commissaire par son vice et noyais ses scrupules de comptable.

— Skal !

— Skol !

Il me faisait rire, mais pas autant que le tamanoir l'aurait fait.

La nuit ni le paquebot n'allaient assez vite. J'avais hâte d'arriver pour faire plaisir à une petite fille. Oh ! les merveilles du monde !...

— Barman...

3.

Le sept-couleurs est un oiseau du tropique de la taille d'un merle de chez nous, dont il a l'œil effronté, mais contrairement à notre merle, ce spadassin fougueux, noir, lisse et étroitement corseté, le sept-couleurs est perpétuellement effarouché, une boule de plumes ébouriffée, enfiévrée, qui volte dans tous les sens et comme la houpette de plumes enrubannées que l'on se renvoie inlassablement au jeu de grâces à coups légers de tambourin. C'est un oiseau ahuri, passif.

On dit qu'à l'exception de deux espèces, le python sacré des Indes et la vipère à corne de Formose, le Brésil contient toutes les espèces de serpents du monde en plus des siennes propres, c'est pourquoi on appelle cette terre brûlante, l'enfer de la forêt vierge, *le Paradis des Serpents*. Eh bien ! imaginez qu'à l'exception de deux sortes de plumes, celles du paon et celles de l'oiseau-lyre, le sept-couleurs porte, piquées dans son justaucorps noir, une paire de toutes les plumes distinctives qui font l'orgueil et la coquetterie de tous les autres oiseaux du monde, et c'est pourquoi en surnommant cet arlequin le sept-couleurs les indigènes entendent signifier que cet oiseau est un arc-en-ciel, un être qui vit de la lumière, une rosée, un esprit, un souffle, une palpitation porte-bonheur, et c'est encore pourquoi ils en tiennent tant en cage. Pas une cahute qui n'ait le sien.

Quand on fait lever un envol de sept-couleurs dans une clairière solitaire de la forêt vierge où ces oiseaux s'ébattent par bandes de milliers d'individus, c'est un éblouissement, et l'impression admirative et pathétique que l'on ressent d'un nuage d'ailes, de plumes, de duvets versicolores, de scintillements, de micassures et de reflets au soleil comme d'un million de pierres précieuses qui se dissoudraient dans l'atmosphère surchauffée, palpitant sur le fond sombre de la forêt, reste inoubliable. C'est merveilleux. Et vingt-cinq ans plus tard, lorsque je vis le premier film en couleurs de l'explosion de Bikini et le prodige de la formation fantastique de son champignon de nuages, ce phénomène terrifiant me fit songer à l'envol des sept-couleurs en plein soleil du tropique, dans le cercle magique de la clairière de la profonde forêt vierge, comme une image et le symbole de la désintégration de la matière.

A une certaine échelle tout est féerie pour l'homme qui se sent exclu de la nature et *ni* les parfums, *ni* les couleurs, *ni* les sons *ne lui* répondent.

Mais ce n'est pas tant pour faire admirer à ma petite fille l'extraordinaire échantillonnage de plumes qu'est sa parure que je tenais à ramener vivant un de ces oiseaux spectaculaires, mais bien pour que l'enfant des Batignolles qui habitait près du tunnel et qui entendait toute

la journée siffler les trains qui s'y engouffraient saisît sur le vif sa voix, son cri. Je dis sa voix, je dis son cri et je n'ose dire son chant, car comment définir le ramage du sept-couleurs qui une fois qu'on l'a perçu se transforme instantanément en le plus stupéfiant jouet de bazar qui soit. On n'a pas besoin de le remonter pour l'animer. Quand l'oiseau est pressé de faire ses vocalises il se précipite sur le sol, se vautre dans la poussière, est pris de danse de Saint-Guy, ce qui le fait pivoter deux ou trois fois sur soi battant des ailes semi-rigides, puis il se renverse la tête sur le dos, ouvre un large bec et comme en extase laisse jaillir de sa gorge qui se gonfle et qui palpite sous l'effort un renâclement, un gargarisme, un sifflement de soupape engorgée qui lâche de la vapeur, et retentit soudain le coup de sifflet strident d'une locomotive lancée à toute vitesse, coup de sifflet qui s'étrangle, accompagné de bruits de poitrine, et l'extase du sept-couleurs s'achève selon le degré de résistance des cordes vocales et les capacités de l'individu soit en une longue cascade de rires, soit en un râle déchirant, soit en une suite de sanglots. C'est d'un effet du plus haut comique. Alors l'oiseau, extasié, revient à soi, se secoue et s'envole, mais tant qu'il se pâme on peut lui mettre la main dessus et le capter. Pas un gosse indigène qui n'ait ce joujou. Dans une cage de jonc. Il en pend une à la porte de chaque cahute. Et les gosses rient quand l'oiseau chante. Ce qu'il fait plusieurs fois par jour, plutôt par manigance que par cérémonial. Un gri-gri, un joujou, un porte-bonheur. On en a besoin en forêt, où une feuille qui se déplace fait peur.

Personnellement, ce qui me frappe le plus chez les oiseaux ce sont leurs yeux avec leur regard d'outre-monde ou d'outre-tombe, car où est le cimetière des oiseaux ? N'avez-vous jamais été frappé de ce regard impersonnel, voire d'éternité que l'Oiseau ne fait pas peser sur vous mais avec lequel il vous transperce comme si vous n'étiez pas opaque et qu'il visât derrière vous votre âme, votre ombre et qu'il s'entretînt, prêt aux épousailles, prêt à s'envoler dans l'immortalité, avec votre double ou à crever pour les manger les yeux de votre ange gardien ? Il n'y a pas plus étranger à ce monde que l'oiseau, car où est le cimetière, l'ossuaire des oiseaux ? Et pourtant ce sont des créatures fragiles et il en meurt des millions par jour, et jamais on ne rencontre une carcasse blanchie et bien rarement un cadavre sanglant. On a longtemps cru que les oiseaux périssaient en mer et qu'ils disparaissaient par bandes entières dans les océans ; mais cette croyance est fausse, jamais aucun marin qui signale avoir croisé des bandes d'oiseaux migrateurs, si nombreux qu'ils en obscurcissaient le ciel, n'a rapporté avoir vu un suicide collectif des

oiseaux en haute mer ; au contraire, on sait positivement aujourd'hui que même les colibris survolent les mers et que des nuées de ces oiseaux-mouches émigrent périodiquement des confins du Canada et des montagnes Rocheuses jusque dans les limites nord de l'hémisphère austral, en bordure de la Colombie et du Venezuela, ne se laissant pas abattre par les terribles tornades de la mer des Caraïbes et les furieux coups de vent du golfe du Mexique.

L'œil de l'oiseau. Sa lucidité est infernale. Que regarde-t-il ? Il est timbré de métempsychose et quelle hallucination si les femmes avaient des yeux d'oiseaux !...

C'est ce que je m'efforçais de faire comprendre à deux joyeux drilles, deux compagnons de bord, Fontaine de l'Albley et Babot du Lac, deux financiers marrons qui s'en retournaient bredouilles en Belgique après avoir rêvé faire fortune au Brésil grâce à quelque ingénieuse escroquerie, et que j'avais entraînés à l'escale faire un tour chez les oiseleurs pour les distraire de la Banque. La *pinga* glacée et la chaleur de Bahia avaient eu raison de nous. Nous rentrions à bord fortement éméchés tous les trois, escortant les porteurs noirs qui déposaient au pied de l'échelle du *Gelria* les petites cages d'osier qui contenaient les 250 sept-couleurs dont je venais de faire l'emplette.

— C'est Hudson, le naturaliste anglais du rio de La Plata, qui a eu le premier cette idée, que je leur expliquais en réceptionnant et accrochant les cages. Après avoir fait l'éloge des Bahianas comme les femmes les plus belles du monde, ne s'avise-t-il pas, sans humour, de suggérer : « Mais ces négresses aux yeux noisette ne seraient-elles pas absolument irrésistibles si on les munissait de l'œil de l'aigle ou de l'épervier ? Cela couronnerait leur grand air de déesses. »

Et aussitôt j'enchaînai, en exagérant, selon ma coutume :

— La fixité. Vous voyez Greta Garbo avec les yeux du chat-huant ou du grand duc et la fille Rothschild de Londres avec les yeux du vautour ? Et que diriez-vous des Parisiennes munies des yeux immobiles des linottes, des fauvettes, des mésanges, cela ne les diviniserait-il pas, tout comme l'œil glouton de l'oie domestique compléterait mirifiquement la physionomie auguste de la sœur de Nietzsche, l'éternelle Germanie ! Les statues aussi prendraient un drôle de relief si l'on fixait dans leurs orbites creuses des yeux d'oiseaux rassasiés. Imaginez Minerve avec l'œil digestif du hibou ; Vénus avec l'œil rouge, sans paupière, du cormoran ; Eve, jetant des étincelles, ayant l'œil escarboucle du serpentaire en colère et

tenant tête au serpent ; Léda et son cygne, tous les deux avec le même œil blanc, faux, envoûteur, froid, strié de méchanceté ; et, au coin des rues, les putains avec l'œil étonné du geai...

Les cages indigènes suspendues dans la grande cabine de luxe non sans les véhémentes protestations du commissaire du bord qui était enfin survenu et faisait une tête, mais une tête devant cette intrusion, et mes sept-couleurs bien à l'abri des courants d'air, nous nous rendîmes, les trois pochards de Bahia, au bar du *Gelria* boire un tonique, un *tropical-blue* au gingembre.

4.

Je me faisais du souci. Mes petits singes devenaient tristes et tous les matins je jetais des oiseaux morts par-dessus bord. On avait fait relâche à La Palma des Canaries. Pour mes oiseaux, il n'y avait rien à faire. Le sept-couleurs ne passe pas l'Atlantique, et déjà j'en avais perdu plus de la moitié. Mais les ouistitis devenaient tristes parce que les bananes fraîches dont je les avais réapprovisionnés aux Canaries ne leur plaisaient pas et que ces fils blonds du Capricorne trouvaient un goût de betteraves du Nord aux bananes de La Palma, pis que cela, un goût de rutabaga. Gasperi, le charpentier, me conseilla de mêler à leur riz des petits piments de leur terre natale pour leur redonner de l'appétit, de les gaver de confitures et de ne pas hésiter à les pocharder pour ranimer leur bonne humeur et de leur distribuer de la *caninha,* de l'eau-de-vie de canne à sucre, en cas de rhume. On était en septembre, la mauvaise saison approchait, et je préférais faire grignoter à mes mignons des pastilles à la peptone pour les prémunir contre le mauvais climat de Paris.

L'endroit le plus gai du bord était l'habitacle du charpentier, sur le pont inférieur, un peu en arrière du grand-mât, où « *la Fille à son Père* », la favorite du bonhomme, servait d'hôtesse aux pensionnaires de son maître qu'elle logeait dans les copeaux. C'était une souple guenuche de Sumatra, noire et bleue, que le vieux choyait, gâtait, bichonnait, adornait de boucles d'oreille, de bagues et de colliers en verroterie, et qui n'était nullement jalouse, mais qui n'aimait pas les perroquets dont la cambuse était pleine et à qui elle faisait perpétuellement des niches, et quand elle

avait arraché une plume de queue au plus magnifique d'entre eux c'était une piaillerie et une sarabande à se croire dans l'arche de Noé, car il y avait de tout dans la taule en plus des perroquets criards au plafond : des singes qui se prenaient dans leur laisse, des écureuils blancs et des rats palmistes sur leur perchoir, des petits serpents prestigieux et d'horribles batraciens dans des bocaux et, rouli-roulant et tanguant sur le plancher, des tortues de toutes les dimensions, infatigables, ainsi que les trotte-menu, les cochons d'Inde et les tatous en boule. Dans un coin, une chèvre naine de Ténériffe au double pis enflé servait de nounou aux bébés des bêtes malades. Gasperi avait une jambe de bois, c'était un vieux de la marine à voile, et j'aimais bien fumer des pipes, boire du genièvre et m'attarder fort avant dans la nuit devant sa porte, l'écoutant me raconter des histoires sur ses bêtes tandis que la guenuche pelotonnée contre sa poitrine finissait par s'endormir, un bras sous son chandail et que des membres de l'équipage et des passagers d'entrepont venaient se joindre à nous.

A Lisbonne, il ne me restait que 7 oiseaux. A Cherbourg, 3. Deux moururent dans le train entre Cherbourg et Paris malgré la bouteille d'eau chaude que Gasperi avait ingénieusement aménagée dans leur cage ; mais la petite fille des Batignolles put voir, ouïr et admirer un sept-couleurs vivant qui fit ses galipettes sur la table de la cuisine, avant de mourir à son tour, le lendemain matin, au petit jour, dans la lumière crue d'une ampoule électrique, devant le réchaud à gaz qui chauffait la pièce. Tu te souviens, enfant chérie, de cet oiseau ?

Post-scriptum pour les âmes sensibles. — Quand ma mère est morte, en 1907, on trouva dans ses cartons et ses boîtes à chapeaux des panaches, des aigrettes, des couteaux, des toupets, des paradis, des touffes de coq noir, genre bersaglier, et de coq blanc, genre casoar, des plumes de coq de bruyère en bouquet, des brochettes de colibris, des toques, des manchons de lophophore, des crêtes de huppe, du duvet de cygne, des plumes d'autruche, de la poule faisane, des colombes et des mouettes, des bengalis, des gorges de pigeon et jusqu'à une tendre perdrix. Il y en avait pour plusieurs centaines de mille francs. Tout cela sentait le camphre et redeviendra à la mode et sera encore une fois porté par les âmes sensibles. Mais dans tous ces colifichets pas un seul qui égalât la parure du sept-couleurs, et le jour du Jugement dernier la chère petite fille battra encore une fois des mains et éclatera de rire en reconnaissant son oiseau du tropique, et des cohortes de négrillons ailés

— tous ces innocents morts de la fièvre jaune derrière les lagunes et dans les *paranas* — battront des mains avec elle en voyant se réveiller l'oiseau de leur enfance porté de traviole sur un ridicule chapeau de Paris par un vieil ange démodé.

Personnellement, comme je n'ai pas la foi, je n'assisterai pas à la parousie. Mais je ne serai pas non plus du côté des âmes sensibles. Il y a longtemps que j'ai choisi mon coin, non pas au cimetière de l'Église, mais un point idéal sur le parcours d'un paquebot, là où un suicidé peut plonger à l'aise et flotter parmi les sargasses dans un grand cuveau d'indigo. Cela se situe par *latitude zéro, un, deux, trois dixièmes Sud, plutôt Sud, et par une, deux, trois douzaines de degrés de longitude Ouest, franchement Ouest, mettons treize ou trente-trois*...

J'espère qu'on me laissera fixer ce point tranquillement.

Je n'aurai pas besoin d'une trompette.

Tout au plus d'un grand cachalot pour m'avaler.

Pour une porteuse de pain en chômage.

Le nouveau patron de l'aviation

I. A propos du maître livre : *La Lévitation* par Olivier Leroy, Professeur agrégé de l'Université (i vol. in-8°. Les Éditions du Cerf, Juvisy, 1928).

« *...donnez à mon intelligence la vivacité et la promptitude et éloignez de moi la timidité et de mon esprit les ténèbres...* »

Prière de saint JOSEPH DE CUPERTINO.

I. LE VOL ARRIÈRE

« *J'ai trouvé un homme selon le cœur de Dieu et le mien.* »
SAINTE THÉRÈSE D'AVILA.

Il poussait un cri et s'envolait...

Il voletait devant l'autel, non comme un oiseau devant un miroir qui se cogne la tête contre sa propre image, mais il était en extase devant la face de Dieu.

Domenico Bernino, qui fut un temps évêque d'Osimo, le fils du fameux Bernini, dit le cavalier Bernin, peintre, sculpteur et architecte, que Louis XIV fit venir en France et qui est l'auteur de ce chef-d'œuvre de la sculpture baroque, cette prodigieuse statue équestre du Roi-Soleil, reléguée, je ne sais pourquoi, probablement parce que le Grand Roi avait en aversion tout ce qui semblait s'écarter des règles de l'art classique, au bout de la pièce d'eau des Suisses, dans un coin inaccessible du parc de Versailles, où ce monument achève de se détériorer sous l'action de la buée délétère qui monte de la vase de l'étang et des mousses parasitaires qui font éclater la pierre (on aperçoit très bien cette statue du train quittant la gare des Chantiers en direction de Saint-Cyr, à main droite), Domenico Bernino, son biographe, écrit[1] :

« *Une vigile de Noël, en entendant la musique que des bergers jouaient sur leurs musettes, pour célébrer la Nativité, Joseph se mit à trépigner dans un accès de jubilation extatique, puis s'enlevant du sol avec un cri, il franchit dans l'air la distance d'environ vingt-cinq mètres qui le séparait du maître-autel.* » *(Acta Sanctorum,* V^{e} tome de septembre des Bollandistes, p. 1021 AB.)

Et Bernino donne là-dessus la déposition d'un des bergers d'après les actes du procès *(F° 65, n° 12, B, § 77) :* « *En ma qualité de berger, je*

gardais les troupeaux près de la Grotella. La veille de Noël, frère Joseph vint nous trouver, moi et les autres bergers de la plaine, et nous dit : « Ne voulez-vous, la nuit prochaine, venir jouer de vos musettes dans l'église de la Grotella, en signe de joie de la naissance de Jésus-Christ ? » Sur cette invitation, les bergers et moi, en grand nombre, nous nous réunîmes avec nos musettes et nos fifres. Frère Joseph, d'un air joyeux, vint à notre rencontre. Nous entrâmes à l'église, tous ensemble, lui en tête, nous derrière, vers dix ou onze heures du soir, jouant, dans la nef, d'une multitude de musettes et de fifres. Nous vîmes alors frère Joseph, tant il était joyeux, se mettre à danser dans la nef au son de notre musique. Mais tout à coup il soupira et poussa un grand cri ; en même temps il s'éleva dans l'espace et, du milieu de l'église, vola comme un oiseau sur le maître-autel où il embrassa le tabernacle ; or, du milieu de l'église au maître-autel, la distance peut bien être de cinquante cannes[2]. *Mais le plus beau de l'affaire, c'est que l'autel étant couvert de flambeaux allumés, frère Joseph vola, se posa parmi ces flambeaux, et ne renversa ni une bougie ni un chandelier. Il resta ainsi à genoux, sur l'autel, serrant le tabernacle dans ses bras, un quart d'heure environ ; après il descendit de l'autel sans l'assistance de personne, ne dérangeant rien. Il s'éloigna de nous, les joues et les yeux baignés de larmes, nous disant : « Mes frères, c'est assez, soyez bénis pour l'amour de Dieu ! » Nous étions tous effrayés...* » (Bernino, *p. 68.*)

« Joseph Desa naquit à Copertino, le 17 juin 1603, dans une pauvre famille. Après avoir appris le métier de cordonnier, il entra à dix-sept ans comme Frère Lai chez les Capucins de Martina qui le renvoyèrent, au bout de huit mois de noviciat, pour incapacité physique aussi bien qu'intellectuelle. Il réussit, alors, à entrer chez les Frères Mineurs Conventuels du couvent de la Grotella, près de Copertino (Sud de la Pouille), où il fit confession comme Frère Convers. Son extrême bonne volonté lui valut, malgré son ignorance, d'être reçu parmi les religieux du chœur et il fut ordonné prêtre en 1628. Sa popularité de thaumaturge attira la défiance des inquisiteurs de Naples, devant qui il eut à comparaître et qui lui ordonnèrent de se retirer au couvent d'Assise. Il fut, par la suite, transféré chez les Capucins de Pietrarubbia, puis à Fossombrone (duché d'Urbino), d'où on le rendit aux Mineurs Conventuels, à Osimo (Marche d'Ancône). C'est là qu'il mourut, le 18

septembre 1663, âgé de soixante ans[3]. »

C'était durant la « drôle de guerre ». J'étais à Paris. C'était mon dernier jour de permission et pour me changer les idées avant de retourner « *au front* » je bouquinais et prenais des notes...

On frappe.

— Entrez !

C'était mon fils, le pilote de chasse.

— Comment c'est toi, Rémy ? Ça va bien ?

— Ça va.

— Tu es en permission ?

— Si l'on peut dire. Tout juste vingt-quatre heures de détente.

— Tu en as de la chance. Tu sais, je repars ce soir.

— Moi aussi.

— Viens, que je t'embrasse. Où es-tu ? Que fais-tu ? C'est éreintant ? Je te croyais dans l'Est. Tu sais, à partir de Reims, je vais souvent visiter la ligne Maginot car je m'ennuie à Arras, à partir de Reims, je ne croise jamais une escadrille française sans m'enquérir si ce n'est pas la tienne. Je n'ai jamais eu cette chance de te rencontrer, pas plus que ton frère, d'ailleurs, dont le régiment doit être quelque part dans les Vosges. Tu as des nouvelles d'Odilon ?

— Odi est sur le front des Alpes, j'ai eu dernièrement de ses nouvelles. Il fait du sport d'hiver. Il est content. Quant à moi, tu n'avais plus aucune chance de me rencontrer à Reims, j'ai été affecté à la défense de Paris, à la défense de nuit...

— C'est tuant, hein ?

— Oui, assez. On patrouille entre huit et dix mille mètres. Le masque à oxygène est oppressant à la longue.

— Pauvre vieux !

— Et toi, Biaise, tu es content ?

—Ça va. Je m'entends très bien avec les Anglais. Ils sont gentils. On boit. Je suis toujours par monts et par vaux et j'espère toujours vous rencontrer, toi ou ton frère. Avoue que ça serait chic et quel beau sujet pour le calendrier des P. T. T., le père et le fils se rencontrant au front, l'ancien et le jeunet, l'amputé et le vaillant, l'ancêtre portant uniforme anglais et serrant sur son cœur un jeune pilote de France ou un élégant sergent-chef de l'infanterie alpine ! L'Entente cordiale, quoi ! France et Angleterre ! *For ever !*...

— Tu veux rire, Biaise. Je ne te dérange pas au moins ? Tu étais en train d'écrire ?

— Oh ! rien. Je bouquinais. A ce propos, dis-moi donc, Rémy, quel est aujourd'hui votre patron dans l'aviation ?

— Notre patron ? Mais je ne sais pas, Biaise. Dans notre escadrille nous arborons la tête de Sioux.

— Mais ce n'est pas ce que je te demande, mon petit vieux. La tête de Sioux est un insigne, l'insigne de l'escadrille La Fayette. C'est l'insigne distinctif d'un groupement. A l'origine, au moment de la création de l'escadrille La Fayette durant l'autre guerre, c'était tout au plus un emblème sentimental pour les aviateurs américains qui étaient venus s'engager en France, comme mon ami Jos.-W. Stilwell, aujourd'hui général d'aviation en Chine[4]. C'était un totem, une espèce de gri-gri, de porte-bonheur, si tu veux, ou de fétiche. La tête de Sioux n'est pas un patron.

— Et qu'entends-tu par un patron, Biaise ?

— Un patron ? Mais c'est un saint protecteur, mon petit. Quelqu'un à qui l'on peut s'adresser dans ses prières. C'est une personnification de l'ange gardien que l'on va désigner au choix dans la longue liste des saints et des saintes de l'Église catholique, dont l'universalité est des plus actives et des plus modernes, quoi que tu en penses...

Je voyais mon fils sourire de coin.

— ...alors, aujourd'hui, vous n'avez pas de patron dans l'aviation ? insistai-je.

— Pas que je sache, me répondit Rémy qui avait passé son brevet de pilote en 1936, à Bourges, c'est-à-dire à l'époque la plus catastrophique de l'aviation française, les écoles de pilotage manquant non seulement d'avions et d'essence, mais aussi de discipline et surtout de foi, toute une série de coucous et de zincs étant consignés aux élèves pilotes à cause de leur mauvaise navigabilité, dont, deux jours sur trois pour diminuer les risques, les fameux *Bloch 210,* dits « les cercueils volants ».

— Il y a bien des types chez nous, continuait Rémy, qui ont une médaille de saint Christophe vissée à leur tableau de bord. Mais tu comprends bien que c'est de la frime. C'est tout juste bon pour les automobilistes du dimanche. Ils cherrent un peu, les copains, d'avoir ça dans leur taxi ! Est-ce que tu te rends compte, Biaise, à bord d'un *Curtiss* qui fait du 500 à l'heure ! C'est tout de même autre chose que de rouler

sur une route goudronnée, dans sa future, avec le chien-chien à sa mémère.

— Alors, tu n'as rien, toi, dans ton habitacle, pas une médaille, pas un fétiche, même pas le bas de soie de ta marraine, car tu as bien une marraine de guerre, n'est-ce pas ?

— Le bas de soie en serre-tête, oh ! que c'est godiche ! Mais, Biaise, cela ne se porte plus, maintenant que les filles vont jambes nues...

— Et ta marraine ?

— C'est démodé...

— Tu as bien une bonne amie ?

— Oui. Pour la perme. Vingt-quatre heures. Rencontrée au cinéma...

— Alors, qu'est-ce que tu attends, amène-la-moi ! Tiens, je te paie un taxi, va la chercher, on pourrait déjeuner ensemble.

Oh ! elle ne voudra jamais.

— Pourquoi ? Je la connais ?

— Non. C'est une porteuse de pain et elle est en chômage, elle n'osera pas...

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ! Je suis sûr que c'est une jolie fille. Dis-lui que j'ai justement un général anglais à ma table et que la mère Lampen nous fera une bonne fricassée. De mon temps la médaille de N.-D. de Lorette était très répandue dans l'aviation, est-ce que cela aussi est passé de mode aujourd'hui ?

— Non, pas tout à fait ; mais je crois qu'il n'y a que les fils à papa pour avoir ça dans l'escadrille.

— Et les animaux fétiches ? J'ai connu un aviateur anglais qui avait un panda dans sa carlingue.

— Nous, nous avons tout juste un gros chien ramassé dans une ferme et qui nous sert de putching-ball tous les matins. Ah ! c'est une bonne bête et nous en faisons des parties !

— C'est bien, ça, le jeu de la paume. Mais je vois que vous n'avez pas de patron dans l'aviation. Je vais vous en fournir un. Dis-moi, Rémy, est-ce que tu veux devenir riche après la guerre ?

— Mais naturellement, mon vieux, je ne demande que ça, que faut-il faire ?

— Tu n'auras qu'à mettre à la mode un grand saint et lancer le nouveau patron de l'aviation.

— Et tu en as un, Biaise ?

— Oui, mon bon, et un as, un précurseur, un recordman, le recordman du vol sans voile et sans moteur, et même en marche arrière ! record qui n'a jamais été battu depuis, malgré les progrès de l'aviation. Tu vois, c'est un saint bien moderne.

— Et c'est ?

— Saint Joseph de Cupertino.

— Ah ! zut, le patron des examens !

— Lui-même. Mais c'est un incompris. Il n'est pas à sa place chez les étudiants. Il sera bien mieux avec les aviateurs. Tu vas voir, je t'écrirai un jour son histoire. C'est le champion de la lévitation. Comme je te l'ai dit, c'est un as. Mais c'est l'heure. Dépêche-toi. Cours chercher ta bonne amie. Vous déjeunez avec moi.

Les gosses ne venaient pas. Je faisais les cent pas devant chez moi, avenue Montaigne, donnant le bras au général Winter et lui expliquant que j'attendais mon fils qui était allé quérir sa bonne amie, sûrement un numéro, que je n'avais pas vu Rémy depuis cinq mois, c'est-à-dire depuis le début de la guerre, que le soir même il repartait rejoindre son escadrille, comme moi qui retournais à Arras, que sur sa demande j'avais fait passer le petit des bombardiers dans la chasse grâce à l'intervention personnelle du Président Lebrun, cependant que Mme Lampen, inquiète de son déjeuner qui était sur le feu, venait de temps en temps sur le pas de la porte voir si nous nous décidions de nous mettre à table et que les gens du quartier, qui ne me reconnaissaient pas dans mon bel uniforme britannique et sous ma casquette sommée d'une cocarde tout en or, se retournaient et devaient me prendre pour un deuxième général anglais.

Le général Winter était un vieux général qui avait fait toutes les campagnes de l'Empire britannique des cinquante dernières années, ainsi que la campagne de France de 14-18. A la déclaration de guerre, en septembre 1939, il avait encore rengagé, mais vu son grand âge on l'avait nommé courrier du Roi pour lui éviter autant que possible non pas les risques mais les fatigues d'une campagne qui s'annonçait comme extraordinairement dure pour le Corps Expéditionnaire Britannique. C'était un vieux gentleman distingué, lettré, intelligent, d'une conversation extraordinairement étendue et documentée de choses vues dans les cinq parties du monde, un esprit libre, sans préjugés, d'un commerce fort agréable, d'une politesse presque orientale, et ce vieux

monsieur s'était pris d'amitié pour moi, m'interrogeant, me faisant parler, prenant des notes, me demandant la permission d'écrire un jour ma biographie.

C'est ce qui m'a le plus étonné dans ma fréquentation des officiers anglais au *G. H. Q.* d'Arras que cette manie qu'ils ont tous de prendre des notes, d'enregistrer les menus propos et de tenir un journal secret, détaillé et circonstancié. C'est probablement une habitude qui leur vient du collège, où les conférences, les réunions, les comptes rendus, les confrontations d'opinions contradictoires sont quotidiennes en Angleterre, ce qui donne une grande souplesse à l'esprit critique, aiguise le sens d'observation et habitue dans son exercice la pensée à tenir compte des réalités. Rémy de Gourmont a remarqué que seuls les Anglais savent rédiger une biographie donnant le poids, les mesures, la chaleur animale, tous les détails physiques d'une vie, aussi spirituelle soit-elle, et cela sans bertillonnage ni décalque du document mais vu comme dans l'aura. J'ai toujours prétendu que les Anglais sont les plus grands rêveurs du monde et que la constitution de leur Empire, par exemple, n'aurait jamais pu se réaliser ni dans le temps ni dans l'espace sans une intense pratique du rêve, du rêve éveillé de toute une nation. Et la parole vivante de Churchill, à l'opposite du prêchi-prêcha abstraitement démocratique de Roosevelt, du merveilleux silence ou de la sainte colère de Staline, des récriminations, des plaintes, des accusations, des menaces, des pleurnicheries, des mea-culpa, des trépignements de rage masochiste de Hitler, de sa tonitruance, des aboiements de Mussolini, de la voix de roquet ou des soupirs de crocodile de Reynaud ou de de Gaule, la parole vivante, prophétique de Churchill durant la Guerre mondiale, annonçant « *des larmes, du sang et de la boue* » redonnait vie et espoir aux millions d'auditeurs branchés sur la B. B. C. parce que ce rêveur, dont l'humour et les convictions ébranlaient le Boche jusqu'au trognon, puisait ses visions dans la réalité, aussi tragique et désespérée fût-elle, et que ce prophète, avec son gros bon sens, son cynisme, appelant les choses par leur nom sans faire de sentiment et sans se laisser tromper par des théories préconçues ou leurrer par des idées générales parlait au jour le jour en bon lutteur, sans jamais perdre de vue la Terre et le destin des Hommes, la clef du rêve anglais.

Je ne sais pas ce que contenaient ni ce que sont devenus les carnets secrets du général Winter, probablement qu'ils ont été détruits par l'explosion de la bombe d'avion qui l'a tué, lors du premier

bombardement d'Arras, le 7 mai 1940. Vers les 10 heures du soir, le vieux gentleman, qui avait coutume de rester au mess avec nous jusqu'à minuit et de boire un dernier whisky, s'excusa, se leva et monta se coucher, ne se sentant pas à l'aise. Quelques instants plus tard, et sans qu'aucune alerte ait sonné, une torpille allemande faisait sauter l'*Hôtel de l'Univers*. Le mess qui se trouvait en face, dans une annexe de l'hôtel, ne fut pas touché. La bombe avait éclaté dans la chambre même du général, à l'entresol.

— Le vieux monsieur est mort dans son lit, comme font les généraux, dit un major canadien.

Je retrouvai dans les décombres mon poste radio qui marchait toujours. Il avait dégringolé avec le quatrième étage. Je n'ai jamais pu savoir qui l'avait mis en marche.

Il y avait une trentaine de morts, dont la plus jolie serveuse de l'hôtel et les enfants du propriétaire.

Sous les décombres, des paperasses d'État-Major brûlaient...

Les avions boches avaient tracé une nouvelle avenue à travers la ville, avenue qui coupait perpendiculairement la Grand'-Rue d'Arras.

Un taxi vint se ranger contre le trottoir, et avant que le véhicule eût stoppé, mon fils en bondit, souriant, alerte, affairé, se multipliant pour extraire sa bonne amie de cette absurde voiture aérodynamique. Il était tête nue et Rémy était beau môme. On lui eût donné dix-sept ans sans l'uniforme et le gros cuir dans lequel il était engoncé et au revers duquel un chien émaillé pendait au bout d'un cordon. Nous nous tenions à six pas, le général Winter et moi, et contemplions la scène. Sortirent du taxi deux longues jambes nues, troussées jusqu'à mi-cuisse, un roulant éclat de rire, puis une grande fille s'ébroua, qui portait un chapeau de toile goudronné comme ceux des matelots de l'ancienne marine à voile. Dieu ! où cette grande gamine avait-elle pu dégotter un pareil chapeau dans Paris ? Mais je n'eus pas le temps de chercher réponse à cette question ; déjà la donzelle sautait au cou du général Winter, le prenant pour le père de son petit aviateur, se pendait à son bras, lui faisait des déclarations en l'entraînant à l'intérieur du restaurant de la mère Lampen.

La fille avait un genre impossible, elle était vulgaire, luronne, elle était habillée d'une pauvre petite robe de rien du tout, mais elle avait la beauté du diable, la jeunesse, l'entrain, et c'est la plus belle fille du peuple qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer, et elle était sale, mais sale, aussi sale que gourmande, ce qui n'est pas peu dire, car aussitôt attablée elle se

mit à licher de tous les plats, à bâfrer comme une qui ne mange pas tous les jours à sa faim, qui n'a pas tout à fait vingt ans, qui est avide, qui a Paris à conquérir et qui vient de se crever durant toute une nuit d'amour entre les bras d'un jeune amant.

— Ah ! votre fils, M'sieû, disait-elle au général Winter entre deux coups de fourchette, c'qu'il est gentil. J'l'ai dans la peau !

Rémy s'amusait de la méprise de cette fille, mais il était aux petits soins, tout à sa maîtresse d'occasion, remplissant son assiette, son verre, la poussant à manger, à boire, lui chuchotant des choses, comme : « Ne te gêne pas, c'est papa qui paye, on se régale... », et, le vieux général et moi, nous étions ravis tant cette garce était belle à voir avec ses dents, ses doigts, ses mâchoires qui fonctionnaient, son estomac qui se dilatait, ses soupirs de satisfaction, son appétit de jeune animal, son aisance dans son manque de tenue, sa fougue, son ardeur, et pour une fois je ne parlerai point du menu, bien que la cuisine de la mère Lampen — son jambon au madère, son poulet cocotte, son soufflé au fromage — fût fameuse et qu'elle se fût particulièrement distinguée ce jour-là. Je ne dirai rien non plus du montrachet que j'avais moi-même mis en bouteille, du vivant du père Lampen, en 1927, une bonne année.

Voir manger cette fille de rencontre était un spectacle, mais étudier sa crasse était un divertissement rare comme pour un chartiste de déchiffrer un palimpseste. Je ne fais allusion ni à ses mains rouges, à ses ongles en deuil, ni à ses cheveux non démêlés qui pendouillaient par touffes, par paquets d'étoupe de dessous son chapeau ahurissant. Elle avait au moins quinze jours de maquillage sur la binette qui lui faisait un curieux fond de teint sous lequel des sillages de crasse qui lui descendaient de derrière les oreilles ou qui lui montaient des plis du cou embrouillaient ses traits qu'on avait du mal à déchiffrer pour en rétablir l'harmonie native et les gracieuses proportions. C'était du Picasso. Du pire. Et par au-dessus, probablement dans sa joie d'être invitée et dans sa hâte de venir se mettre à table, elle s'était plaqué du rouge sur les pommettes et du bleu sous les yeux, couleurs qui faisaient disques contrastés ; ses lèvres formaient deux barres parallèles, épaisses et durcies ; et malgré cela, sa pétulance était si vive, ses yeux si rieurs, son sourire si lumineux, ses dents si éclatantes, son rire si communicatif qui jaillissait du fond de sa gorge, cette crasse et ce grossier maquillage, comme un cadre orfèvre et trop lourd encercle un fragile miroir à main, crasse et maquillage en relief mettaient son âme en évidence, un babil d'oiseau, un cœur pur, une malice ingénue, de l'insouciance et pas l'ombre d'arrière-pensée ou de vice ou de singerie

étudiée. Elle était nature.

— Mademoiselle, puis-je faire quelque chose pour vous ? lui demandai-je sur la fin du repas alors que jouisseuse elle trempait un massepain dans une crème au chocolat et se barbouillait les joues comme un bébé, Rémy m'a dit que vous étiez en chômage...

— Justement, M'sieû, il n'y a plus de boulot pour moi. J'travaillais à la boulangerie de la rue Jacob.

— Cette boulangerie est donc fermée ?

— Non, M'sieû. Mais je n'ai plus de clients. Ils sont tous partis. Et l'patron n'a plus besoin de moi. C'est la guerre.

— Voyons, cette boulangerie de la rue Jacob, je la connais. Elle a beaucoup de clients, des Américaines, des...

— Justement. Tout ce monde-là est parti à cause de la guerre. C'est pas d'veine. J'me f'sais des centaines de francs de pourboire. C'est un monde qui n'est pas fier. Tous des artistes. Mais je ne buvais pas. J'me payais l'cinéma. C'est là qu'j'ai rencontré Rémy.

— Mais alors, vous deviez porter le pain chez des amies à moi. Vous connaissez Gertrude Stein ?

— Sans blague, vous la connaissez, M'sieû ? Ah ! vous parlez d'une rigolote ! Elle m'aurait fait rater ma tournée. Alors j'allais chez elle en dernier. Elle n'arrêtait pas de me faire parler et de me demander ceci, cela et autre chose. Elle voulait savoir tout. Mais c'était ma meilleure cliente.

— Et Miss Sylvia, *Hôtel de la Grille ?*

— Mme Sylvia, une grue. Trois cakes par jour et des monceaux de croissants chauds et des mille-feuilles.

— Et Mme Bruce, la femme du peintre, rue Furstenberg ?

— Ah ! ce que vous me faites rire, M'sieû ! J'vois bien que vous les connaissez toutes. C'qu'elle était drôle c'te petite boulotte, toujours en train de vous gronder et de se plaindre qu'elle était mal servie. Pour elle c'étaient des flûtes et des longuets. Elle ne les trouvait jamais assez cuits. Il les lui fallait croustillants. Mais c'était une brave femme. Un jour, elle m'a donné une belle robe à traîne mais que je n'ai jamais pu mettre. Je nageais d'dans. Alors, je l'ai jetée car je ne voulais pas donner une si belle robe à une copine.

— Et The Kid, rue Jacques-Callot ?

— Ah ! Miss Kid ! Celle-là elle voulait toujours me faire danser dans son atelier, et pour empoisonner sa femme de ménage, je lui faisais un

numéro car je sais marcher sur les mains, M'sieû, et quand j'avais sonné, je lui présentais le pain la tête en bas, et la vieille de râler et de m'agonir.

— Et vous ne savez rien faire d'autre, vous n'avez pas de métier ?

— Non, M'sieû. J'suis porteuse de pain. Et maintenant que toutes ces dames sont retournées en Amérique, le patron n'a plus besoin d'moi. J'suis en chômage. Ah ! la guerre !...

— Écoutez, Mademoiselle, la prochaine fois que je viendrai en permission je vous présenterai à un ami qui est couturier et l'on fera de vous un mannequin.

— Que qu'c'est qu'ça et qu'est-ce que j'aurai à faire ?

— L'on vous apprendra à vous débarbouiller, à vous coiffer et l'on vous habillera des plus belles robes de Paris, et vous n'aurez qu'à vous balader dans les salons, pas sur les mains, bien entendu, mais comme une grande dame bien élevée qui fait beaucoup de chichis et des minauderies. Vous avez dû en voir au ciné...

— Et vous croyez qu'l'on voudra d'moi, M'sieû ?

— Et pourquoi pas, Mademoiselle ? Vous êtes bien.

— Chouette, alors, et c'que vous êtes chic type, vous !

Nous étions tous les quatre en taxi ; je devais déposer le général Winter à l'ambassade d'Angleterre où, moi-même, j'allais chercher une copie du dernier communiqué de l'Air. Je n'en avais que pour un instant. Rue du Faubourg-Saint-Honoré je dis au chauffeur d'aller m'attendre au coin de la rue d'Anjou et dis aux gosses d'être sages.

— Je reviens tout de suite, Rémy. Après on ira te chercher une médaille de saint Joseph de Cupertino. C'est bien le diable si je ne t'en trouve une.

Les gosses étaient sages comme des images, assis l'un en face de l'autre, la fille, le chapeau écrasé contre le fond de la voiture, rassasiée, heureuse, mon fils, qui n'avait pas renfilé son cuir, avec son macaron de pilote bien en évidence sur la poitrine ainsi que l'insigne de la tête de Sioux, rigide sur le strapontin, l'air rêveur, les traits tirés. Je fus frappé du poids de son regard et de sa ressemblance avec ma mère. Pauvre gamin ! Dur métier.

— Ça va ? lui fis-je.

— Ça va, me répondit-il.

Le général Winter m'attendait sous le porche de l'ambassade. Quand je l'eus rejoint, il me prit par le bras pour me faire traverser la cour

d'honneur, et me dit en gravissant l'étroit escalier qui menait au cabinet de l'attaché de l'Air :

— Cette *french girl,* elle est bien amusante. Et il poussa la porte du cabinet.

Une fois de plus, il n'y avait rien au communiqué.

— Quelle drôle de guerre ! murmurai-je. C'est décevant.

— Non, dit-il. C'est inquiétant, très, très...

Avant de nous séparer, au bas de l'escalier, il me dit encore :

— Vous rentrez ce soir à Arras ? Alors, tenez.

Et le général Winter sortit son portefeuille, en extraya un pli enveloppé de papier de soie, me le pressa dans la main.

— Oh ! ce n'est pas grand-chose. Un pagal. C'est pour la *french girl*. Vous direz que c'est en souvenir d'une jeune fille indigène, le souvenir d'une morte. Il y a plus de quarante ans que je portais cela sur moi. Je voulais faire un cadeau et je n'ai jamais trouvé la personne. Alors vous retournez à Arras ? A bientôt, ami Cendrars. Le déjeuner était excellent. Excusez-moi, je vais voir notre ambassadeur...

— A Saint-Sulpice ! dis-je au chauffeur. Et vite...

Dans le taxi, les gosses riaient. Rémy avait expliqué à sa porteuse de pain la méprise qu'elle avait commise et l'impair qu'elle avait fait, et la fille s'esclaffait :

— ...mais qu'est-ce qu'ça fait, Rémy ?... Ah ! ah ! ah ! le vieux dindon !... Il te regardait d'un air si tendre qu'j'ai cru qu'c'était ton père... J'parie qu'il n'a pas un fils comme toi !...

— Le vieux dindon, Mademoiselle, vous prie de bien vouloir accepter ce petit cadeau qu'il m'a remis pour vous, dis-je à la porteuse de pain en lui mettant dans la main le petit sachet du général Winter.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda la fille surprise en développant le papier de soie froufroutant et tout froissé.

— Oh ! le beau bracelet ! s'écria-t-elle en se passant le pagal au bras.

— C'est un anneau de pied, lui expliquai-je. On se le passe à la cheville. C'est un genre de grelot. Il est creux à l'intérieur et contient quelques petites pépites qui tintent lorsque l'on marche, des ferlins d'or...

— Vous croyez, dit la fille, vous croyez qu'il est en or ?

— Mais bien sûr, voyons. C'est l'ornement le plus intime des femmes hindoues. Certains contiennent deux, trois petits diamants qui tintinnabulent en sourdine.

Et je récitai :

La bayadère l'avait appelé...

Le timbre de sa voix était plus riche que le son des pagals creux qui mettaient autour de ses chevilles une clarté pareille à celle du clair de lune...

O Ascètes, il ne faut point regarder les femmes !...

(Lafcadio Hearn.)

— Oh ! s'écria la porteuse de pain.

Elle se passa le pagal à la cheville, secoua son pied sale, fit tinter l'anneau et éclata de rire et battit des mains. Et tout à coup elle frappa la vitre des deux poings :

— Chauffeur, chauffeur ! criait-elle. Retournez à l'ambassade d'Angleterre ! Vite, vite. Je veux embrasser le général...

— Chauffeur ! criai-je plus fort. Continuez. A Saint-Sulpice ! Et dépêchez-vous.

Et à la petite :

— Mais vous êtes toquée, ma bonne, lui dis-je. Le général vous envoie ça en souvenir d'une jeune fille indigène, d'une jeune fille morte, morte il y a plus de quarante ans...

Alors la porteuse de pain retira l'anneau de son pied folâtre, le fourra dans son sac, se tut et se mit à pleurer.

Des grosses larmes creusaient deux sillons dans son épais maquillage.

Et Rémy se moquait d'elle car ces larmes brûlaient les yeux de la petite qui se les frottait avec un coin de son mouchoir, s'effaçait les cils, se mordait les lèvres, faisait la grimace dans le petit miroir de son sac à main, se trémoussait, car le kohol la picotait, et finit par se remettre à rire, se repassant l'anneau au bras, à l'autre bras, au pied, à l'autre pied, le secouant, le secouant et le faisant tinter contre son oreille.

— Dire qu'il est tout en or, faisait-elle orgueilleusement. Et qu'il est à moi !...

Pendant ce temps le taxi nous emportait à travers Paris. J'entraînais Rémy chez tous les marchands de bondieuseries. Mon fils rigolait. Nulle part je n'arrivais à dégotter une médaille de saint Joseph de Cupertino, pas plus à Saint-Sulpice que dans les achalandages aux alentours de Notre-Dame-des-Victoires. Nous finîmes par dénicher une statuette du saint dans la chapelle des Orphelins d'Auteuil et sa statue, mais qui faisait

triste et ridicule figure, à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, son fief au Quartier latin. Mais il n'y avait rien à vendre, même pas une neuvainc.

— Cela ne fait rien, Rémy, cela ne fait rien. Je t'écrirai tout de même son histoire, et avec un peu de publicité autour tu feras tout de même fortune. C'est à toi de le lancer après la guerre. Au revoir, Rémy, bonne chance !

— Adieu, Biaise.

Nous étions devant la gare de l'Est, mon fils s'en retournait dans son escadrille et, moi, j'avais hâte de gagner la gare du Nord pour ne pas manquer mon train qui devait me ramener au *G. H. Q.* britannique, où j'étais attaché en qualité de correspondant de guerre, représentant une demi-douzaine de journaux français.

Rendu à Arras, j'appris que je partais la nuit même faire un grand reportage en Angleterre, sur les usines d'armement.

Avant d'embarquer j'adressai à mon fils une carte d'engueu-lade :

F. M.
Sergent-pilote RÉMY
Escadrille 1/16
Secteur Postal 897.

Somewhere in France, le 21/2/ 1940.

Mon petit vieux,

Quand on a la chance de sortir une aussi jolie fille que ta porteuse de pain, que diable, on lui paye un bain et une liquette ! Et si la solde de pilote n'y suffit pas, on s'adresse à son père ; il est là pour ça. Le contraire est inadmissible.

Je t'embrasse,
BLAISE.

Dans le taxi, entre la gare de l'Est et la gare du Nord, la porteuse de pain, dont je notais l'adresse pour la recommander à mon ami le couturier, m'avait demandé :

— Vous n'croyez pas, M'sieû, que c'était peut-être sa fille qui est morte, au vieux général ?

— Quelle fille ?

— Mais celle dont il m'a donné le bracelet. C'était peut-être bien sa petite fille, vous n'croyez pas ?

— Pourquoi ?
— C'est qu'l'anneau est si étroit !
— C'est qu'elle avait la cheville fine. Comme Cendrillon.
— Ah ! elle s'appelait Cendrillon ?...
— Mais non, grande sotte. C'était une danseuse.
— Ah ! Cendrillon était une danseuse ?...
Et ainsi de suite. Elle était stupide. Mais quelle belle gosse !

Les yeux noirs...

Je sais très bien à quel genre de critique je cours le risque de m'exposer en tentant d'écrire une vie de saint Joseph de Cupertino, moi, qui n'ai ni la foi ni la science.

En matière d'hagiographie les spécialistes et les érudits n'admettent comme véridiques (ou susceptibles de le devenir après qu'ils se sont penchés dessus) que les *Vies* anciennes et il se trouve en fait, contrairement à l'opinion courante, que plus on se rapproche des témoignages des contemporains du saint dignes de crédibilité, plus les documents se font rares et plus la rédaction de ces vies exemplaires est courte et serre les faits de près ; à l'opposite des vies légendaires qui plus elles datent d'époques s'éloignant de celle où le saint personnage a vécu sont pleines de longueurs, de confusions, d'interpolations, d'erreurs sur la personne ou son identité, de roman, de dissertations, d'invention, de propagande, bref de littérature, au point que l'on peut dire que l'introduction du merveilleux dans la vie d'un saint est un signe infaillible de mensonge, de byzantinisme ou de romantisme.

Je me hâte de déclarer que je n'introduis aucun fait, aucun document nouveaux dans mon récit ; que vu les circonstances et les conditions dans lesquelles cette étude a été faite et mon récit écrit au cours des gîtes et des étapes de fortune durant la « drôle de guerre » en France et en Angleterre, puis durant la retraite, l'exode, l'occupation, je n'ai pas eu accès aux sources ni pu fréquenter archives et bibliothèques (et n'en ai eu nulle envie !) ; que ma documentation est faite de bric et de broc au hasard des rencontres, des conversations et de la lecture de bouquins que je ne recherchais pas systématiquement mais qui me tombaient d'eux-mêmes sous la main durant la longue guerre et mes déplacements et pérégrinations, ce qui fait que pour le principal toutes mes citations sont

tirées de l'ouvrage magistral d'*Olivier Leroy* sur la *Lévitation,* que j'ai déjà cité, et pour certains menus détails d'ouvrages de vulgarisation de troisième ou de quatrième ordre ; et si néanmoins j'ai écrit ce récit, ce n'est pas pour m'essayer dans un genre qui a donné quelques chefs-d'œuvre succincts ni me livrer à un exercice d'écriture, d'écriture sainte, ni par imitation ni par simplicité, mais, *primo :* parce que j'avais promis à Rémy de le faire — à Rémy qui ne lancera pas le nouveau patron de l'aviation puisque les Américains l'ont fait depuis et que mon fils s'est tué entre temps dans un accident d'avion ; *secundo :* parce que, tout saint canonisé qu'il est, Joseph Desa, natif de Copertino (Pouille), est un personnage drolatique qui me passionne, et, *tertio :* parce que la lévitation est un art de voyager instantané que je voudrais bien savoir pratiquer depuis que j'ai vu les indigènes des grandes forêts vierges de l'Amazonie s'y livrer en absorbant de *l'ibadou.* Et puis, comme je le disais à Rémy, saint Joseph de Cupertino est un précurseur, un champion et un as de l'aviation puisque jusqu'au jour d'aujourd'hui il est encore le seul à avoir réussi un vol en marche arrière, *retrorsum volantem,* écrivent les Bollandistes.

Mais je me dois d'avouer que tout comme je mettais mon appareil de T. S. F. dans mon lit, le faisais marcher en sourdine et l'étouffais par prudence sous sept couvertures à cause d'un membre de la Gestapo qui était venu se loger porte à porte, sur le même palier que moi dans mon meublé d'Aix-en-Provence, les nuits où je voulais capter Londres et Moscou à partir de 1943, les vols de saint Joseph de Cupertino, dont j'étudiais alors dans la journée les caractéristiques dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes à la Méjanes et que je suivais souvent en pensée avant de m'endormir, venaient tisser un monde de songes entre mon inquiétant voisin, que j'aurais pu entendre rire et se livrer à des libations solitaires, et moi, des rêveries, des visions, telle que celle de saint Joseph de Cupertino volant un dimanche matin dans l'église d'Assise pleine à craquer de fidèles, de curieux, mais aussi d'une noble assemblée de doctes et de mondains venus se rendre compte de visu des prouesses aéronautiques du saint homme populaire pour les colporter et en répandre le bruit — un véritable snobisme régnait alors dans la société ecclésiastique pour et contre le personnage — Joseph de Cupertino qui planait agenouillé face au tabernacle, Joseph laissa choir une de ses sandales à terre, ce qui fit scandale et indisposa à tel point ses supérieurs qu'on lui interdit de se produire en public, la présence immatérielle de

saint Joseph de Cupertino matelassait en quelque sorte ma porte et mes fenêtres comme s'il y eût appliqué sa robe de bure et empêchait les infiltrations de stupre qui me venaient de mon immonde voisin — c'était un assassin qui avait tué un cocher de fiacre d'un coup de poing devant la maison, c'était un Alsacien, qui crevait de honte et de maie rage dans ses knickers, ses bas blancs, ses gants en pécari, sa peau grasse et luisante, sa carrure, son faux air de correction que démentaient un petit chapeau tyrolien vert et une petite moustache taillée, trop connue, en circonflexe sur son cigare (et dire qu'on ne l'a pas descendu et qu'il a pris du ventre à Aix !), je frémissais de répulsion quand je le rencontrais dans les escaliers et le saligaud fredonnait quand il était seul chez lui — de me parvenir et de m'atteindre pour m'infecter subitement. Je viens de dire que saint Joseph de Cupertino était un drolatique ! Un autre jour, il s'envola de sa place au réfectoire, brandissant un oursin...

Tout ceci en toute bonne foi pour excuser le décousu de mon récit.

Ses condisciples l'avaient surnommé *Bouche bée !*

Jusqu'à sa mort, survenue à soixante ans, Joseph de Cupertino a toujours été réprimandé.

A la maison, son père, qui était savetier, le grondait tout le temps à cause de sa distraction à l'échoppe et comme Joseph était l'aîné de douze enfants, qu'il n'était bon à rien, mais d'un mauvais exemple pour ses frères et sœurs parce qu'il était toujours dans la lune, ne sachant que faire de lui et ne pouvant le nourrir à ne rien faire, car le ménage était pauvre et la pratique mesquine, le père de Joseph, Félix Desa, après en avoir parlé tout l'hiver avec sa femme, Françoise Panara, dont deux frères étaient religieux chez les Conventuels, durant les longues veillées devant l'âtre, décida de faire entrer Joseph au couvent et de tâcher de lui faire avoir de l'instruction.

Un dimanche matin, donc, boutique close et la nichée confiée à une voisine, les braves gens partirent de bon matin, emmenant Joseph pour le présenter après la messe à l'oncle Anselme, un troisième frère de la mère qui était curé de Cupertino, et durant tout le chemin le cordonnier gourmanda son fils aîné :

— Marche donc devant, grand lambin. Tu ne vois pas que tu fatigues ton père et ta mère à toujours traînailler derrière eux. Tu nous fais honte. Allez, ouste, passe devant, trotte !

Et très docilement et sans rien dire Joseph passait devant. C'était un garçon robuste et bien tourné. Il n'avait pas quinze ans mais en paraissait dix-huit, avec déjà une ombre de moustache et du poil follet au menton et sur les joues. Sa mère tressaillait d'aise en le voyant aller allègrement. Mais bientôt les gronderies du père reprenaient car on ne savait comment cela se faisait, Joseph était encore passé derrière et rêvassait sans se presser sur les talons de ses parents.

C'était par une belle matinée de printemps. Le ciel était translucide. Des volées de cloches s'égaillaient dans l'air pur.

— Allez, ouste, passe devant, grand âne ! criait le père.

Et humble et docile, le taciturne, l'incompréhensible garçon se remettait à trottiner devant ses parents, se tordant les pieds sur le mauvais pavé des ruelles tortueuses qui montaient du lointain faubourg vers la cathédrale dont les tours ajourées dépassaient le fouillis des terrasses et des toits au sommet de la vieille ville, l'œil fixé au ciel, la bouche entrouverte, s'arrêtant, repartant, silencieux, entêté et faisant des zigzags comme l'âne qui monte au moulin et qui ploie sous le faix, et qui trébuche dans le raidillon, et que l'on harcèle. Tout le monde a vu de ces petits ânes en Italie, qui marchent comme s'ils avaient des entorses aux chevilles, menu, menu, qui disparaissent sous leur charge, qui ont l'échiné à vif, des plaies sur les fesses que le bâton crochu de leur maître et des essaims de mouches vertes entretiennent, qui laissent lamentablement pendre leur tête aux ailes atrophiées, ces angé-liques oreilles d'âne, dont souvent l'une est cassée et l'autre ocellée d'un kyste. C'est l'image même de l'humilité et de la résignation. Mais avez-vous jamais embrassé le museau de l'un de ces petits ânes ? Leur regard est insondable. Sous leur crâne frisottant circulent des grandes idées de philosophe, beaucoup d'hilarité, de la sauvagerie refoulée et quelque chose d'étrangement fraternel qui les fait cligner de l'œil, sourire.

ORAISON : Prière pour aller au paradis avec les ânes.
...o mon Dieu...

(Francis Jammes.)

L'oncle Anselme présenta donc Joseph chez les Conventuels ; mais ceux-ci refusèrent de le recevoir, surtout à l'instigation de ses deux autres oncles, religieux remarquables de cet ordre, qui jugeaient le garçon incapable de faire aucune étude et qui ne voulurent point céder aux arguments du bon curé qui faisait appel à leurs sentiments de proches et

énumérait les charges qui à chaque naissance nouvelle écrasaient leur frère, le pauvre cordonnier à la si nombreuse famille.

Sans se rebuter de ce premier échec, le curé de Copertino alla demander aux Capucins de Martina d'accepter son neveu en qualité de frère laïque : mais au bout de huit mois ceux-ci exclurent Joseph du noviciat et le renvoyèrent chez ses père et mère, vu sa maladresse insigne, sa distraction et son incapacité aux emplois manuels.

On s'imagine la colère du père et ses gronderies de voir revenir prendre place dans la misérable échoppe son grand dadais de fils (Joseph allait sur ses dix-sept ans) inhabile au métier de cordonnier et qui était souvent si absorbe que quand il battait une semelle il se tapait sur les doigts sans même s'en rendre compte et qu'il laissait l'outil lui échapper des mains pour rester là, vissé à son tabouret, bouche bée, les yeux au ciel, un vrai fada. Le père haussait les épaules, las de réprimander le garçon, et se remettait à tirer sur l'alêne :

— Si encore tu étais capable d'aller faire les courses chez la pratique, grognait-il. Mais tu n'es bon à rien. Tu oublies tout...

Par compassion, pour ne pas laisser ce garçon pieux et docile s'abandonner, devant les lamentations et les larmes de la mère et, cette fois, à la requête de ses deux autres oncles que le curé de Copertino avait fini par convaincre de se joindre à lui et d'appuyer ses démarches, les supérieurs des Frères Mineurs Conventuels consentirent à accepter Joseph comme oblat et on le chargea en particulier de soigner la mule du couvent. L'humble palefrenier, dont on a pu dire que « *la moitié de sa vie se passa dans les airs* », s'efforçait de remplir le mieux possible les faciles travaux dont on le chargeait au couvent de la Grotticella.

Joseph était un modèle d'obéissance.

« *L'obéissance,* avait-il coutume de dire des années et des années plus tard quand fréquemment élevé en extase au-dessus de la terre ce seul et unique mot avait le pouvoir de le faire sortir de son état, *l'obéissance est le couteau qui égorge la volonté de l'homme... « Obéis !... » A ce mot, Dieu tire le rideau...* »

« *Dès sa plus tendre enfance,* disent les actes de son procès de canonisation, *il donna de tels signes de sainteté, que pour être déjà vénéré comme un homme parfait l'âge seul lui manquait.* »

Mais au couvent de la Grotticella, l'humble frère servant, qui n'était pas

destiné aux ordres sacrés, fut toujours réprimandé, grondé, houspillé et traité d'âne et de buse car on n'avait jamais vu pareil cancre.

— Vous souvenez-vous, Sir, du frère Jean dont parle Jacques de Voragine ? me demanda certain pater irlandais, aumônier chez les *Welsh Fusiliers,* un soir que nous périssions d'ennui, à l'abri de la pluie sous l'avant-toit d'une grange, lors de manœuvres de nuit aux environs de Carvin (Pas-de-Calais) et que la *First Brigade* motorisée défilait les phares allumés et que nous nous attendions à voir les aviateurs allemands fondre sur ce long serpent de feu qui ondulait dans la plaine.

— C'est un simple exercice, avait dit le *Brigadier* qui avait entendu notre cri de surprise à cet imprudent spectacle et les commentaires que nous n'avions pu retenir de proférer à haute voix, et qui se trouvait avec nous sous l'auvent.

— Un exercice et une inspection, avait surenchéri le *Staff-captain*. Tous les organes de nos engins doivent bien fonctionner. Les phares aussi.

— Oui, mais c'est la guerre ! avais-je dit.

— Et une drôle de guerre ! avait ajouté le chapelain irlandais. *A very funny war, indeed...*

— J'ai donné des ordres précis, rétorqua le *Brigadier-Major* furibond, en s'éloignant sous la pluie, suivi de son petit état-major, pour aller s'installer dans le *commandcar*.

La voiture-radio crépitait.

L'aumônier et moi, nous nous étions mis à parler aviation et j'avais cité le nom de saint Joseph de Cupertino ; alors on s'était mis à parler du saint, chacun tirant sur sa pipe. Les moteurs s'emballaient et les changements de vitesse grinçaient des dents. Ce n'étaient que chocs et rebondissements, et barbotage des pneus, des chenilles glissant, pataugeant dans la boue détrempée. On entendait aussi les jurons et les imprécations des hommes qu'exaspérait cette boue des Flandres si souvent déjà dans l'Histoire funeste à la renommée des armées anglaises, et qui la maudissaient : — *Bloody hure, damned it...*

— ...vous ne vous souvenez pas du Frère Jean de *La Légende dorée ?* me demandait le pater. C'était un frère-jardinier qui était la risée de sa communauté. De toutes les prières, il n'avait su retenir et dire par cœur que les deux premières paroles de l'*Ave Maria*. Et il les disait sans cesse. Après sa mort, on vit un lis sortir de sa tombe, un lis qui portait imprimés

sur son calice les mots que Frère Jean répétait sans cesse et en toute circonstance : *Ave Maria !* Le Supérieur donna ordre de déterrer le mort. Alors tout le couvent vit que ce lis miraculeux avait pris racine sous la langue de Frère Jean et jaillissait de sa bouche. Alors tout le couvent comprit que le jardinier que l'on avait si souvent méprisé pour sa simplicité et sa bêtise était un saint, le saint de l'humilité pure.

Et l'aumônier irlandais de me raconter avec rancune :

— Je ne sais plus dans quel bouquin je l'ai lu, mais votre Joseph de Coopertine était encore plus bouché que le frère-jardinier. Il paraît que, de toutes les prières récitées aux offices, Frère Joseph n'aurait su retenir qu'un mot, le mot : *Amen !* Quant à la science et à la théologie que l'on pouvait lui enseigner au couvent, n'en parlons pas, il n'en retenait rien, absolument rien. Ah ! quel âne ! et dire que l'on a fait de cet hurluberlu le patron des candidats qui se présentent à la prêtrise et aux grades universitaires, et il leur est recommandé de s'adresser à lui pour obtenir par son intercession le succès aux examens ! Il eût fallu être un ange du ciel pour ne pas perdre patience et arriver à bout d'un pareil élève, têtu, borné, taciturne, absent, qui à toutes les réprimandes ne disait rien et quand on l'interrogeait en classe répondait triomphant : — *Amen !* puis restait là, bouche béante, quels que fussent l'insistance, la douceur et l'intérêt qu'on lui marquât pour éveiller son attention. Naturellement, comme cela était d'un mauvais exemple pour ses condisciples et une pierre d'achoppement pour les professeurs qu'un aussi étrange comportement de la part d'un élève ingrat, reçu par charité, faisait souvent tomber dans le péché de la colère, on se détourna petit à petit de lui, reléguant Joseph aux cuisines, puis, comme il y cassait beaucoup trop de vaisselle, car par surcroît le paresseux était un maladroit, à la porcherie…

— Je vous demande pardon, mon Père, l'interrompis-je, je crois qu'il s'occupait de la mule du couvent.

— Si vous voulez, me répondit l'Irlandais. On l'envoya à l'écurie, où il avait le temps de bayer aux corneilles et de s'adonner à longueur de journée à son incompréhensible, à sa morfondante stupidité.

— Il s'entretenait peut-être avec Dieu ?

— Ah ! vous croyez ça, vous ? Je me méfie de ces garçons taciturnes. J'ai été professeur dans un collège en Angleterre. Ce sont généralement des sournois.

— Je vous demande encore pardon, mon Père, fis-je. Joseph était peut-être un âne, mais il n'était pas méchant.

— Et c'est bien le pire qui pouvait lui arriver ! me répondit le chapelain des *Welsh Fusiliers*. En effet, il n'y avait en lui aucune mauvaise volonté, aucune passion, pas trace de délectation morose. Il était sain et tout aussi robuste que le jour de son entrée au couvent. Et c'est bien le pire des malheurs qui pouvait arriver à ce garçon que rien n'intéressait : il n'intéressa plus personne. On n'avait rien d'autre à lui reprocher que son absorption. On était las de ses maladresses. On changea de palefrenier ou de porcher. Et petit à petit on l'oublia. Vous imaginez ça, Sir, d'être oublié dans un couvent, vous imaginez ce que cela peut être ? C'est comme... tenez, c'est comme une sentinelle oubliée au fond de la nuit... imaginez un homme que l'on oublierait... au bout de cette plaine... cette nuit... dans la solitude et sous la pluie.

— Je crois que vous exagérez, mon Père. Il fut admis au chœur. Certains religieux l'avaient remarqué au couvent. Ils parlent de lui avec beaucoup de respect. Ils avaient deviné que Joseph semblait avoir été spécialement marqué par le Seigneur. Ils parlent de son union constante avec Dieu, de sa charité active, de ses mortifications et d'autres ont témoigné au procès de canonisation de saint Joseph de Cupertino avoir plus appris dans leurs conversations avec cet ahuri volant que dans les ouvrages de théologie les plus réputés. D'ailleurs, ce pauvre garçon n'a jamais manqué de puissants protecteurs, l'évêque de Nardo, l'évêque de Castro, le pape lui-même, Urbain VIII, Benoît XIV, Clément XIII qui l'a canonisé...

— Oh ! c'est toujours ce que l'on prétend après coup et, d'ailleurs, c'est bien possible car, à la fin, tout le monde était impressionné par les histoires extravagantes que l'on racontait sur ce fol. Mais vous y croyez, vous, à la lévitation ? Cela est un non-sens. C'est de la fumisterie. Si j'avais été son prof au collège, je lui aurais botté le derrière, comme on fait chez nous.

— Et qui vous dit, mon Père, que Dieu n'en faisait pas autant ? Le pater me regardait stupéfait. Il retira la pipe de sa bouche :

— Vous voulez rire ? fit-il.

— Non, dis-je. C'était pour lui apprendre à voler. Un grand coup et tu t'envoles, tu es lancé...

Sur ce, nous nous séparâmes. La manœuvre de nuit était terminée. Les

avions boches n'étaient pas venus. Nous avions eu de la chance ! Chacun rejoignit son lointain cantonnement. Mais dans la petite *Morriss* qui m'emportait, je continuai à m'entre-tenir mentalement avec l'Irlandais, et je pensais au *JOURNAL* de Roland Garros, à ces troubles, à ces envies de voler, de s'envoler qu'éprouvent beaucoup d'adolescents à l'âge de la puberté sur lesquels Garros s'étend et que, moi-même, j'ai souvent éprouvés en rêve, et avec complaisance, quand j'avais quinze ans.

A quoi rêvent les garçons ? Roland raconte qu'il se jetait avec volupté par la fenêtre pour aller butiner aux fenêtres, surtout les lucarnes et les œils-de-bœuf donnant dans les mansardes des bonnes, en ne s'éloignant pas trop du rebord des toits dans la rue de ses parents — c'était à Nice — mais parfois il se risquait tout de même à voleter au-dessus de la ville, mais alors saisi d'une telle terreur qu'il se hâtait de rentrer, et il se réveillait en sursaut. Quant à moi, je prenais mon vol au-dessus du bassin du port de la ville de Neuchâtel (Suisse), où mon père avait eu l'idée baroque de m'envoyer à l'École de Commerce (en 1902) et dont je me suis échappé pour filer en Chine (en 1904), et je planais, et je virevoltais, et je me livrais à des évolutions très agréables et un peu vertigineuses, plongeant au ras de l'eau ou m'élevant très haut en l'air, jusqu'à la hauteur des peupliers qui bordent le quai gauche du bassin, devant la façade ouest du Musée de Pury, et cette façade sans fenêtres, toute en lourde maçonnerie, m'attirait au point que j'allais étourdiment y donner de la tête, ce qui me réveillait, et je restais un bon moment sans pouvoir me retourner dans mon lit, tout émerveillé.

Le *Journal* de Garros est le document le plus extraordinaire, et le plus pittoresque et le plus vivant que l'on puisse lire sur les débuts de l'aviation en France et à travers le monde (une centaine de pages sont consacrées aux exhibitions que Garros s'est trouvé dans l'obligation d'aller faire dans un cirque aux Etats-Unis pour gagner de l'argent, vu que sa famille lui avait coupé les vivres pour rappeler Roland à l'ordre, et il donne cent portraits d'extravagants qui se passionnèrent d'un seul coup pour les choses de l'air et qui voulaient devenir pilotes : des cow-boys, des financiers, des mécanos, des ivrognes, des femmes, toutes plus ou moins toquées qui voulaient subir au moins le baptême de l'air et qui l'entraînaient dans toutes sortes d'aventures qui se terminaient généralement dans des bars aux fulgurants cocktails (les premiers !) que Garros énumère avec éblouissement, ainsi que sur la formation d'un pilote d'élite sorti indemne des mille et un risques courus et des

innombrables chutes d'un casseur de bois. Ce *Journal* est toujours inédit. Garros l'a fait taper à cinq exemplaires et l'a remis personnellement à cinq de ses amis, pour la plupart de ses anciens compagnons d'aventures à La Nouvelle-Orléans, à Mexico, à La Havane, sous la condition expresse de ne jamais le publier ni de le communiquer à la presse. J'avais tout de même réussi à entrer en possession de l'un de ces cinq exemplaires mais il a disparu, ainsi que tous mes autres papiers, lors du pillage de ma maison des champs en Seine-et-Oise, fin juin 1940. Mon exemplaire était un manuscrit de deux cent quatre-vingt-six feuillets, soigneusement dactylographiés au recto et au verso, sur un papier de Hollande, d'un petit format écu, genre papier à lettres d'une femme du monde ou du demi, sans interligne, sans paragraphes et sans marge aucune, de la dactylographie en bloc, du travail consistant, comme bétonné, sans une faute, sans une rature. De l'ouvrage bien faite. Je n'ai jamais vu un tel boulot. Raconter de qui je le tenais serait écrire un roman. Peut-être le ferai-je un jour ; mais rien n'est moins certain. Ah ! si Ajalbert avait connu ça, que n'en aurait-il pas fabriqué, ce furieux ! Et cette page d'un humour si tranquille et d'une si belle maîtrise de soi quand Roland raconte comment il fuma une cigarette, couché à l'ombre, sous l'aile de son avion, dégustant seul son triomphe, souriant de plaisir, contemplant la mer, couché sur le sable chaud où il s'était posé, avant de remonter à bord et de repartir pour aller se faire contrôler et chronométrer par les officiels, à Tunis, et de leur annoncer par sa présence qu'il venait de franchir la Méditerranée. Le premier !

Les années passaient.

Au mois de juin de l'année 1625, une congrégation provinciale, les Mineurs Conventuels d'Osimo (Marche d'Ancône), décida d'admettre Joseph dans l'Ordre, en qualité de clerc, et il eut la joie de recevoir le saint habit, et il fit avec ferveur un noviciat qui le conduisit à la profession solennelle.

Et voici comment les Frères Mineurs Capucins racontent comment Dieu vint merveilleusement en aide au pauvre petit oblat du couvent de la Grotticella, qui savait à peine lire et écrivait encore plus mal, et lui permit de franchir victorieusement le cap, si dangereux pour lui, des examens, et comment et pourquoi ce pauvre petit Frère de l'ordre séraphique, mais le plus grand extatique de l'Histoire devint le protecteur des candidats aux examens et leur saint Patron, ce que, pas plus que le pater irlandais, mon

fils Rémy, l'aviateur, n'avait semblé pouvoir admettre :

« L'évêque de Nardo, admirateur de ses vertus, lui avait conféré, sans difficulté, les ordres mineurs et le sous-diaconat. On lui fit remarquer que pour l'élever au diaconat un examen était requis. Frère Joseph s'y présenta avec l'assurance d'un docteur consommé dans la connaissance des Saintes Lettres. Cette assurance n'était pas orgueilleuse présomption, mais confiance filiale en la Vierge Marie : il lui avait remis le soin du succès. L'évêque ouvrit le Nouveau Testament. Comme si la Vierge dirigeait sa main, il s'arrêta sur le texte de l'Évangile : *Beatus venter qui te portavit,* que le Frère Joseph méditait sans cesse, parce qu'il exalte la maternité de Marie. Remerciant intérieurement sa céleste protectrice, le jeune clerc lut et commenta, avec science et piété, ce passage si glorieux pour la divine Mère. Il fut félicité et admis au diaconat.

« Restait à subir l'examen le plus redoutable, celui qui précède la prêtrise. En compagnie de plusieurs confrères, Joseph alla se présenter devant l'évêque de Castro, président des examens, redouté des ordinands pour sa grande sévérité. Les premiers religieux, sujets d'élite, répondirent avec une science parfaite. Le prélat jugea inutile d'interroger les autres, et les admit tous, y compris le Frère Joseph.

« Le doigt de Dieu était là...[5] »

Joseph de Cupertino a été ordonné prêtre en 1628, à vingt-cinq ans.

Mais je connais une autre version des fameux examens qui l'ont rendu célèbre dans le monde des étudiants. Comme le chapelain des *Welsh Fusiliers,* je pourrais dire que je ne sais plus dans quel bouquin je l'ai lue. Au contraire, j'affirme que c'était dans une copieuse brochure anonyme ramassée dans la *Bibliothèque,* du moins une pancarte manuscrite l'indiquait sur la porte, mais la porte poussée c'était un réduit dans les sous-sol d'un fort de la ligne Maginot où l'on entassait les ballots d'imprimés périmés et les vieux bouquins dépareillés que personne ne lisait et que des ligues patriotiques collectaient inlassablement un peu partout à l'arrière, faisant appel à la bonne volonté des Français pour se défaire des collections de vieux journaux et de revues encombrant placards et greniers, et tous ces papiers illisibles échappés à la dent des rats et à la persévérance des vers et aux taches rouillées du temps et qui devaient en principe meubler l'esprit et occuper les loisirs forcés des hommes enterrés vivants dans les profondeurs de l'inexpugnable ligne

bétonnée, arrivaient par camions et les soldats devaient coltiner cette bondieu de paperasserie qui s'entassait, et ils le faisaient en sacrant, furieux de l'éreintante corvée qui leur tombait dessus, mais jamais je n'en ai vu un prendre un de ces livres pisseux et y jeter, même distrait, un coup d'œil. Il leur eût fallu des nouveautés, que diable, dans un décor aussi ultra, des nouveautés en harmonie avec leur armement ultra-moderne et la désespérance, qui les gagnait tous, ces gars de bronze, qui comme les vedettes sur les plages à la mode au soleil se faisaient brunir artificiellement aux rayons ultra-violets ou infra-rouges que leur dispensait le toubib de la forteresse, à chacun son tour, tous les matins, un petit quart d'heure, par snobisme scientifique et comme amusette.

Voici l'autre version des examens de Joseph de Cupertino. Je ne sais pourquoi l'auteur anonyme, un Italien, situe la scène en la célèbre faculté de Bologne :

L'époque étant venue pour les candidats à la théologie d'aller faire le voyage de Bologne, de se présenter aux examens et de passer le doctorat, tout le monde se réjouissait chez les Pères, sauf Frère Joseph, qui ne s'en souciait.

Le jour du grand départ, les candidats surexcités s'entassèrent dans une berline attelée de mules, qui partirent au galop sous une grêle de claquements de fouet et dans un grand bruit de grelots.

Seul Joseph n'était pas du voyage.

Le Père supérieur l'avait fait mander dans son bureau pour lui apprendre qu'on ne pouvait pas le garder plus longtemps à l'école maintenant que sa classe était partie et qu'il ne lui restait rien d'autre à faire que de s'en retourner chez son père.

— Tu ne peux pas te présenter aux examens, mon pauvre Joseph. C'est ainsi. Tu as perdu ton temps. J'en suis navré pour ton pauvre bonhomme de père. Tu vas lui retomber à charge, lui dit le Supérieur en le congédiant.

Frère Joseph baisa la main du Père et s'en alla, selon sa coutume, sans rien dire.

— Curieux garçon ! Est-ce un ingrat ? se disait le Père supérieur en suivant des yeux à travers les petits carreaux de la fenêtre, Joseph qui traversait la cour déserte et qui se faufilait prestement entre les vantaux de la porte cochère que l'on était en train de refermer et qui se rabattirent brusquement sur lui.

— Il est sorti par la grande porte du couvent. Serait-ce un orgueilleux ?

songeait le Père...

Vingt ans plus tard, alors qu'on l'admonestait sévèrement au tribunal, à Naples, où le Saint-Office l'avait convoqué pour enquête au sujet des prétendues innombrables guérisons miraculeuses que la voix publique attribuait au thaumaturge, sommé de dire toute la vérité et de ne rien omettre des moindres particularités de sa vie, pressé de questions et après en avoir reçu l'ordre formel du juge délégué par l'Inquisition, l'obéissant Frère Joseph avoua bien humblement que ce matin-là, après avoir été mis à la porte du couvent pour son ignorance et son indécrottable stupidité, il s'en était allé le cœur navré et plein de larmes refoulées, et qu'il avait un tel sentiment de sa honte qu'il ne savait comment faire pour aller se présenter chez ses bons parents ; mais qu'il n'avait pas fait trois pas sur la route, *qu'il s'était senti porté,* et que cette sensation était si délirante qu'il avait perdu toute notion de la réalité environnante, et qu'il ne saurait dire comment cela s'était fait, mais qu'au lieu de se rendre chez ses bons parents, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre du Supérieur, ses pas l'avaient porté dans l'aula de l'Université juste comme on proclamait le nom des candidats de sa classe ayant été reçus aux examens ; alors lui, Joseph, le plus indigne et le plus ignare s'était présenté devant l'examinateur, *toujours poussé par cette force inconnue qui l'avait déjà porté jusqu'à Bologne,* et que sans vergogne, mais ne pouvant s'empêcher de le dire malgré le sentiment de ridicule qu'il en éprouvait, il avait demandé d'être interrogé à son tour et qu'à toutes les questions il avait répondu avec assurance : — *Amen !* sur quoi, à sa grande confusion, au lieu de se voir coiffé du bonnet d'âne, on lui avait posé solennellement sur la tête le bonnet carré des docteurs en théologie ; et qu'ainsi coiffé, il ne saurait dire comment *il s'était trouvé soudain transporté chez ses bons parents,* où il avait été reçu avec force démonstrations de joie et des larmes d'admiration, mais que lui en avait honte, surtout devant sa mère ; et que, depuis, il se cachait, et que, depuis, sans qu'il sache comment ni pourquoi, partout où ses pas le portent le peuple l'entoure, et que, ne sachant plus où cacher sa honte, dans sa confusion, lui, *il s'envole...*

La légende populaire de son temps a fait de saint Joseph de Cupertino un thaumaturge.

Et voici quelques images gravées sur bois et maladroitement coloriées,

comme elles illustraient le texte anonyme de la brochure perdue, le soir du 13 mai 1940, quand les ordres furent donnés de brûler les bagages encombrant les fourgons du Corps Expéditionnaire Britannique et que le *G. H. Q.* abandonna précipitamment Amiens au petit jour pour aller s'installer (tout au moins les services de presse) à Paris-Plage, avant de réembarquer. Le temps pressait et l'orgueilleuse armée manquait de voitures. Je ne pouvais tout de même pas avoir tous mes bouquins dans mes poches, aussi nombreuses fussent-elles, et de dimensions que le tailleur avait aménagées sur ma requête dans mon uniforme, moi qui ai horreur d'avoir des choses dans mes poches ; mais comme correspondant de guerre j'étais bien obligé d'y fourrer un bloc-notes sténo, un stylo, comme paresseux, mon *Petit Larousse* et, comme poète, un livre de métaphysique, plus un appareil photo ! Je n'avais plus d'auto militaire et je rentrai à Paris par le train (le dernier — et sous les bombes !) chercher la mienne ; puis je rejoignis, trois jours plus tard, le *staff* des *A. A. S. F. (les Forces Combattantes Avancées de l'Air* de la R. A. F.), où je m'étais fait accréditer par l'attaché de l'Air de l'ambassade d'Angleterre à Paris, et c'est roulant à tombeau ouvert sur une petite route au bord de l'Aisne que je devais avoir enfin la chance de faire cette rencontre inespérée et si souvent souhaitée et qui devait être pathétique, de tomber sur mon fils et son équipage. C'était le soir du 18. Le 19, au petit jour, Rémy devait être abattu par la *Flack* et tomber dans les lignes ennemies. Que d'événements durant ces journées tragiques, qui ne faisaient que commencer et devaient se précipiter encore durant un mois avant de nous faire faire la culbute finale à tous. Mes souvenirs en sont toujours saignants et je n'ai rien pu oublier de cette époque, et même pas ces sept images d'un autre temps qui illustraient une vieille brochure déchirée et maintenant en cendres, un copieux ouvrage de colportage, rédigé en italien, imprimé à Padoue (probablement vers 1860), en gros caractères d'Épinal si favorables aux yeux affaiblis des vieilles femmes et à l'usage des illettrés. Les sept images (des vieux bois contre-clichés) figuraient pour la distraction des ânes et la conversion des mécréants et le grossier coloriage, pour l'amusement des petits enfants :

PREMIÈRE IMAGE : Elle manquait. Cela devait être le portrait du saint. Un barbu.

DEUXIÈME IMAGE : Frère Joseph engagé sur la grand-route de Bologne. Il chemine d'une façon si bizarre qu'il se fait remarquer. Des travailleurs dans les champs se moquent de lui. Certains lui tirent des

pierres.

TROISIÈME IMAGE : Mais plus il progresse et plus son allure insolite attire l'attention. Des femmes le suivent du regard, lui emboîtent le pas. Frère Joseph a l'air de glisser — et les femmes se mettent à crier au miracle en voyant qu'*il ne pose pas les pieds sur le sol,* mais avance sans foulées, sans pesées, sans trace de ses sandales dans la poussière du chemin et s'élève miraculeusement comme le Christ marchant sur les eaux du lac.

QUATRIÈME IMAGE (cloisonnée en une série de petites scènes où le saint s'élève de plus en plus haut pour planer devant la foule qui grossit et s'agglomère dans son sillage) : Et les femmes de le suivre en récitant des prières et en chantant des cantiques, des tâcheronnes, des bergères, d'humbles paysannes qui pour la première fois de leur vie quittent leurs champs et leurs chaumières. Et dans la traversée des villages, des servantes et des ménagères, et des nourrices avec leurs petits enfants. Et plus on s'approche de la grande ville de Bologne dont on voit les clochers à l'horizon, plus la foule devient délirante qui se presse derrière *Il santo*. Et dans chaque bourg que le cortège traverse des artisans, des négociants, des bourgeois quittent travail et occupation pour se joindre à la foule. Et les portes des hôpitaux et des prisons s'ouvrent dans la traversée des cités, et les malades se lèvent de leur grabat, et les prisonniers voient leurs fers tomber. « *Il Santo !... Il Santo !...* »

CINQUIÈME IMAGE : Dans l'aula de l'Université. Frère Joseph, en équilibre instable, à genoux, posé comme un oiseau sur l'extrême bord du pupitre de l'examinateur et qui répond *Amen !* les mains jointes, les yeux au ciel.

SIXIÈME IMAGE : A Rome. Frère Joseph volant sous les voûtes de Saint-Pierre à la grande stupéfaction des prélats qui entourent un personnage marqué : URBANI VIII. (En effet, le général de son ordre l'ayant mené à Rome, Joseph en présence du Souverain pontife eut un ravissement qui le souleva de terre et Urbain VIII déclara qu'il ne manquerait pas de témoigner de ce prodige s'il venait à mourir après le saint homme.)

SEPTIÈME IMAGE : A moitié déchirée. Portrait d'un autre barbu. « *Raffaelle Palma, père-jardinier du couvent d'Assise. — Joseph, le priant de répéter avec lui* « Pulchra est Maria », *l'empoigne Par les côtes, le soulève du sol et se met à le faire tournoyer avec lui dans le vide* », dit le contexte.

Les autres images avaient été arrachées.

L'histoire rapporte encore qu'en se présentant à Naples devant le Saint-Office qui avait convoqué Joseph comme *suspect de magie,* entrant dans la salle des audiences, le sentiment de son indignité l'avait fait se précipiter à plat ventre aux pieds de ses juges, mais qu'à la stupeur de tous les assistants, loin de se vautrer on vit Joseph monter légèrement en l'air et ne s'arrêter dans son ascension que contre le plafond de la salle, d'où il ne redescendit qu'au bout d'une demi-heure et grâce à la tendresse du Père Silvestro Evangelista, son compagnon, qui savait comment lui parler et le faire revenir à soi par le sentiment de l'obéissance quand il était ainsi transporté : il appela donc Joseph par son nom, lequel sourit et reprit ses sens.

Joseph de Cupertino fut sévèrement admonesté pour cette manifestation intempestive, que l'on prit pour un péché d'orgueil, et pour tous les autres miracles et guérisons qu'il avait faits à son insu depuis vingt ans, les Inquisiteurs lui ordonnèrent de se retirer dans un monastère isolé. Urbain VIII atténua cette sentence, et on l'envoya au couvent d'Assise, où il fut prié de se tenir tranquille par le père-gardien, Antoine de Sainte-Maure, qui le traita avec froideur, le considérant comme un hypocrite. Par la suite, il fut transféré dans la solitude de Pietrarubbia, puis dans celle de Fossombrone (duché d'Urbino) ; mais sa popularité était telle que des hôtelleries et des tavernes ne tardèrent pas à s'installer aux alentours du couvent pour héberger les curieux qui affluaient, alors on le rendit aux Mineurs Conventuels, à son couvent d'origine d'Osimo. Et c'est là qu'il est mort le 18 septembre 1663, à l'âge de soixante ans.

La seule grâce qu'il obtint sur le tard fut de se faire accompagner partout par le Père Evangelista, sans le dévouement duquel il n'aurait su vivre, tellement le saint était maladroit en tout.

Ce n'est pas le bon Père Sylvestre l'Évangéliste, témoin quotidien des prouesses d'aviateur de Joseph de Cupertino, qui nous en donnera le détail ou qui en établira la liste et les records ; pas plus d'ailleurs que les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, si scrupuleux et si minutieux dans ce qu'ils révèlent d'inédit dans le comportement qui découle du Saint-Esprit, mais qui ne s'intéressent pas du tout, mais pas du tout à ces exploits

sportifs. Pour en venir là, il faut lire le gros bouquin qu'Olivier Leroy, un professeur agrégé de l'Université, auteur de plusieurs ouvrages d'économie politique, a consacré à la lévitation, qui a établi chiffres en main le palmarès de cette forme de vol sans point d'appui, sans voile et sans moteur. Ce n'est pas un panégyrique, mais un ouvrage critique, qui passe en revue toutes les manifestations de ce phénomène, de la plus haute antiquité à nos jours, chez les peuples civilisés comme chez les sauvages, étudie et analyse aussi bien le cas des saints de l'Église apostolique et romaine que celui des médiums les plus notoires et des sorciers, publie les statistiques de hauteur et de durée et dresse des tableaux comparatifs et synoptiques. Le sujet traité semble si nouveau grâce à son appareil scientifique que cela se lit comme un roman, le roman de la préhistoire, de la préhistoire de l'aviation moderne, et comme pour l'aviation d'aujourd'hui cela débute par des tâtonnements, des chutes, des petits bonds et de la casse car ce n'est pas du premier coup que les magiciens et les démiurges de l'antiquité et de la fable, pas plus que les saints chrétiens du moyen âge, voire contemporains, se sont élevés, ont voyagé dans les airs ; mais il est incontestable que de tous ces conquérants de l'empyrée païen ou du ciel chrétien, l'humble, l'ignare Frère Joseph de Cupertino détient le championnat, sinon de la durée (Louis de Mantoue : trois jours) pas plus que de la hauteur (Colette de Corbie : se perdait à la vue, *oculis evanescens)*, mais de la distance (le 10 juillet 1657 : trente mètres à deux mètres cinquante du sol) et de la fréquence (Prosper Lambertini, le futur Benoît XIV, qui joua dans le procès de canonisation le rôle de l'avocat du diable et présenta à la Congrégation des Rites les *animadversiones* les plus pointilleuses, a retenu soixante-dix cas de lévitation caractérisée rien que dans les environs de la ville de Copertino ! Sans parler des extases *(raptus est !)* au couvent d'Assise qui étaient quasi quotidiennes et furent observées durant quatorze ans (de 1639 à 1653). Et puis, notre pauvre Joseph est toujours le seul à avoir volé *à reculons !*

C'est mon ami Alexandre Rouhier, le directeur de la librairie *Véga,* boulevard Saint-Germain, la librairie la mieux achalandée de Paris en ouvrages d'occultisme, qui m'a fait parvenir au front le maître livre d'Olivier Leroy. Mais dans cet ouvrage capital Leroy, qui passe toutes les manifestations de la lévitation en revue et l'étudié même chez les

sauvages, ne mentionne pas un seul cas de lévitation posthume et semble tout ignorer de *l'ibadou.*

Un cas de lévitation *post mortem* m'a été signalé par mon ami Edouard Trouin, l'hôtelier de la Sainte-Baume, mais aussi l'architecte visionnaire qui a conçu la Cité de la Contemplation qui s'édifiera un jour face à la barre rocheuse qui délimite cette solitude auguste d'où Marie-Madeleine s'élançait plusieurs fois par jour et était ravie par les anges jusqu'au septième ciel. Il s'agit du bienheureux Jacques d'Uzès qui vola dans son cercueil de Metz jusqu'au caveau ducal de sa ville natale, dans le Gard...

« *Et Jésus ayant encore crié à haute voix, rendit l'esprit.*

« *En même temps le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, des rochers se fendirent ;*

« *Des sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints qui étaient morts ressuscitèrent ;*

« *Et étant sortis de leurs sépulcres* APRÈS SA RÉSURRECTION, *ils entrèrent dans la sainte cité, et ils furent vus de plusieurs personnes.* » (*Matthieu,* XXVII, 50, 51 52, 53.)

Voici, il me semble, un deuxième exemple de lévitation posthume et, en plus, un cas de lévitation collective. Et l'Assomption, l'enlèvement de la Sainte Vierge ? Et l'Ascension, l'élévation miraculeuse de Jésus-Christ ? Il est vrai qu'il était le Ressuscité, le Dieu vivant. Et c'est par une lévitation que se clôt sa vie terrestre :

« Et il arriva, comme il les bénissait, qu'il se sépara d'avec eux, et fut élevé au ciel. » (Luc, XXIV, 51.)

Mais Alexandre Rouhier, qui est non seulement libraire et savant occultiste, mais encore docteur en pharmacie et l'auteur d'une monographie, un modèle du genre, sur le *peyotl,* la plante qui rend les yeux émerveillés, un petit cactus mexicain, nommé en Arizona vulgairement *the dry whisky,* Alexandre Rouhier, lui-même, ce puits de science, semble tout ignorer de *l'ibadou,* la plante qui rend le corps humain capable de se soulever dans l'air et de s'y mouvoir sans appui visible et de voyager sans action contrôlable d'aucune force physique, plante que tous les Amazoniens cultivent dans leur petit jardin secret, derrière leur cahute, qu'ils fument dans leur courte pipe quand ils ont la

nostalgie et envie d'échapper à l'étreinte de la forêt vierge qui les retient prisonniers, ou qu'ils absorbent sous forme de chique en cas de danger à la pêche ou à la chasse, ou qu'ils sont mortellement jaloux de leur femme et veulent rentrer instantanément chez eux : une chique d'herbe qui fait saliver et ils s'envolent, disparaissent dans les airs pour atterrir chez eux avec armes et bagages, ramenant également leur pirogue.

« En Amazonie, que l'étranger qui franchit le cercle de la clairière de *l'homme des bois* ne frémisse pas et, surtout, qu'il ne tourne pas le dos, sinon il sera piqué au talon. Mais qu'il entre franchement dans cet antique asile de l'homme, se présente et se tienne tranquille.

« Alors, il pourra voir de près, voir de ses yeux *l'homme de la nature* aller et venir dans sa clairière perdue dans les insondables forêts vierges comme une île dans les océans de chlorophylle.

« Si vous ne marquez pas trop d'étonnement, votre venue ne surprendra pas, et l'Amazonien continuera à se livrer paisiblement, et comme s'il n'avait pas remarqué votre présence, à ses occupations de toujours : bouter le feu, manier les pieux et le bâton, poser ses gluaux, jouer du pipeau, tendre ses pièges et ses rets, jeter son lasso ou retirer ses lignes de fond, tirer de l'arc ou de la sarbacane, ou aller s'accroupir au milieu de ses calebasses et demi-calebasses, de ses poteries en terre, de ses ustensiles et de ses outils en pierre, son trésor éparpillé à même le sol battu et relativement net de son aire, devant son four à manioc ou sa claie à boucan.

« Si vous êtes d'un bon naturel (mais faites attention, le primitif que vous êtes venu surprendre, même s'il est déjà un demi-civilisé, c'est-à-dire sang-mêîé ou *caboclo,* a le don de la double vue et lit comme un Indien pur sang dans vos pensées), cet homme ne se gênera pas pour aller s'étendre dans un filet tendu entre deux poteaux enfumés sous un auvent, faire la sieste dans son hamac ou dormir d'un œil, ses flèches empoisonnées ou son *espingarda,* un mauvais fusil de traite dont la crosse est un ressort à boudin, à portée de sa main et sous la garde d'un cascabelle, son serpent noir familier.

« Mais si vous avez su lui inspirer confiance, ce « sauvage » se laissera même accompagner par vous derrière sa hutte, dans un petit enclos secret où il les tient prisonnières et où il se rend plusieurs fois par jour — car il se méfie — nourrir, soigner, surveiller les plantes qu'il s'est

appropriées et qu'il a su domestiquer, les plantes mystérieuses dont il est seul à connaître les vertus et la terrible pharmacopée, les plantes sacrées, les plantes démoniaques pour qui il a un culte, mais qu'il a dû dérober au péril de sa vie à la sylve sauvage, à la sylve étouffante qui l'assiège — son unique, son insidieuse, sa plus mortelle, son éternelle ennemie.

« Parmi ces plantes — des lianes, des arbustes, des fougères, des épines, des tubercules, des palmiers, des mousses, des champignons, bénéfiques ou maléfiques, qu'on abreuve de sang ou qu'on gave de viande, diurnes et nocturnes, dont certaines aboient comme des chiens à midi, dont d'autres sont mélodieuses dans le vent, et d'autres encore piquent des crises nerveuses, comme des sensitives, quand le temps va changer, plantes qui déchirent, brûlent, égratignent, s'attachent, adhèrent, coupent, forent, collent, distillent des parfums la nuit ou sont nauséabondes au clair de lune, sternutatoires ou endormantes, et dont les fruits, les feuilles, les bourgeons, les racines, l'écorce, le pollen, la graine sont des poisons, des fébrifuges ou des stupéfiants dont *l'homme des bois* sait extraire des poudres ou de la râpe, des teinctures ou des sirops, de la moelle ou de la résine, des alcools ou des onguents, de la gomme ou des cristaux qui entrent dans la composition, souvent à dose infinitésimale, des élixirs ou des eaux tofanes, des drogues divinatoires ou des philtres d'amour, des farines de santé ou des décoctions de mort qu'il prodigue à bon escient — parmi ces plantes il en est une, la plus rare, la plus magique de toutes, mais qui ne manque dans aucun jardin secret, qui pousse derrière chaque hutte indigène et dont chaque Amazonien porte un petit sachet de feuilles sèches sur soi, et qui est la plante la plus mystérieuse de la forêt amazonienne car jamais aucun Blanc n'a pu s'en procurer un plant, que les savants d'Europe, qui ne la connaissent que par ouï-dire, ont cataloguée provisoirement, à cause des effets psychiques qu'elle a quand on en use, parmi les poisons les plus dangereux de l'intelligence, ceux, comme ils disent, *qui agissent sur le seuil de la conscience,* mais que tout Amazonien fume tranquillement dans son brûle-gueule, c'est *l'ibadou,* la plante de la lévitation... Plante légendaire grâce à laquelle « l'homme de la nature », ce prisonnier de la forêt, voyage sans être, comme nous, civilisés, obligé d'emprunter le navire ou l'avion. »

J'ai écrit le précédent chapitre à mon retour d'un voyage en Amazonie et je l'ai publié, avec d'autres articles et des photos, dans le journal *Le*

Jour en 1935. Mais ce dont je n'ai pas parlé alors, c'est de mon compagnon de voyage, le capitaine X..., conseiller à l'ambassade du Brésil à Paris et le seul Blanc susceptible de donner un témoignage vécu sur les effets de *l'ibadou,* puisqu'il a été lévite après en avoir absorbé de force une certaine dose que son piroguier lui fit ingurgiter comme leur fragile embarcation allait sancir, pris qu'ils étaient dans un de ces furieux ouragans qui transforment l'Amazone en une mer en furie et qui vous tombent soudainement dessus sans signes précurseurs par le temps le plus beau et le ciel céruléen. C'est le *pirrocca,* l'ouragan dévastateur, qui fait des coupes sombres dans les forêts vierges circonvoisines, abat les arbres géants, fait remonter son cours, rebrousser chemin au fleuve le plus puissant de l'univers, soulève des colonnes d'eau qui retombent en trombes giratoires, se déplace comme un cyclone par sauts brusques et d'une sauvagerie inouïe. En un clin d'œil tout est saccagé. Les éclairs fulgurent sans discontinuer. Le tonnerre fonce comme un tank. Le ciel pantelant est strié de nuées jaunes et de gros nuages qui se précipitent. Cela sent l'ozone, et la chaleur qui se dégage de tout ce remuement vous suffoque et fait flamber. Des étincelles électriques crépitent au bout des nerfs. L'œil est stupéfait. La pluie diluvienne qui suit et marque la fin du phénomène est un hachoir qui va, qui vient, qui zigouille, qui écrabouille ; affûtée comme la lame d'une faux, la pluie fauche, fauche et fait le vide en se déplaçant, et vous avance dessus, et vous crève la peau, et vous saigne.

— Alors ? dis-je à mon ami. Et votre escorte ?

— Ils se sont noyés.

— Elle était nombreuse ?

— Un sergent et six hommes.

— Elle était dans la grande pirogue ?

— Non, dans trois embarcations, deux hommes par bateau et deux pagayeurs.

— Et vous ?

— J'étais dans la petite pirogue de tête, avec José-Antonho, le guide de Pau-Qucimado, un Zambo[6], et son fils, Firminho, un gamin de quinze ans...

— Alors ?

— Alors José-Antonho s'est précipité sur moi, m'a à moitié assommé d'un coup de spatule au milieu du front, m'a renversé, maintenu au fond de la pirogue en train de couler et qui embarquait des paquets d'eau, et comme j'ouvrais la bouche pour crier, il y fourra une poignée d'herbe qui

m'étouffa et...

— Et vous vous êtes envolé ?

— Non, Senhor, je me débattais. Ma dernière sensation a été une sensation d'eau et de froid. Une eau amère qui me coulait dans la bouche, d'une amertume qui me faisait cracher et déglutir, et un froid qui me glaçait les membres, me paralysait.

— Et alors ?

— Alors, je me suis réveillé. Les femmes nous faisaient boire un bouillon créole, une mixture chaude. José-Antonho et Firminho étaient couchés à côté de moi. Ils dormaient encore. Mère et grand-mère s'affairaient. J'étais malade. La fièvre...

— Vous n'étiez donc pas de retour au campement ?

— Non, j'étais dans la hutte de José-Antonho, de retour à Pau-Queimado, son peuplement d'origine, à trois cents kilomètres du camp.

— C'était quel jour ?

— C'était le même jour. Une heure venait à peine de s'écouler depuis l'instant de notre naufrage, où j'avais bien cru périr...

— Et la pirogue ?

— Elle était amarrée au degrad...

Le conseiller d'ambassade n'aimait pas parler de cette aventure et cependant j'étais venu le relancer jusque chez lui pour m'enquérir. C'était un homme digne de foi, calme et pondéré. Il habitait la France depuis quinze ans. Il avait loué la villa de Léon Bloy à Bourg-la-Reine. Il avait la plus grande admiration pour cet écrivain car lui-même passait ses nuits à écrire des romans, des romans nostalgiques où il évoquait la vie et le passé de son pays perdu en une langue à la syntaxe singulièrement compliquée et au vocabulaire romantique le plus riche et le plus précieux qui soit, car les nuits sont longues quand on souffre d'insomnies et d'accès de paludisme et que l'on est hanté par *L'Enfer Vert,* comme le conseiller appelait les forêts vierges de l'Amazonie qu'il connaissait bien pour les avoir explorées, s'y être débattu et s'en être tiré de justesse. C'est dire qu'en tant qu'homme de lettres c'était un homme qui avait l'habitude de l'introspection, qui n'était pas dupe des mots ni prêt à se laisser leurrer par les sensations. Je pouvais avoir confiance en son témoignage et c'est pourquoi j'étais venu lui poser des questions précises dans cette paisible villa de banlieue, située juste en face le Lycée Lakanal, où, moi-même, j'avais été soigné en 1916 et avais été en proie à tant de sensations de cauchemar après mon amputation et que l'esprit s'égare à vouloir suivre,

situer, identifier, localiser la survie d'une main coupée qui se fait douloureusement sentir, non pas au bout du moignon ni dans l'axe radial ni dans le centre de la conscience, mais en aura, quelque part en dehors du corps, une main, des mains qui se multiplient et qui se développent et s'ouvrent en éventail, le rachis des doigts plus ou moins écrasé, les nerfs ultra-sensibles qui finissent par imprimer à l'esprit l'image de Çiva dansant qui roulerait sous une scie circulaire pour être amputé successivement de tous ses bras, que l'on est Çiva, lui-même, l'homme divinisé. C'est effarant. D'où le sourire...

Nous nous étions attardés à table. On buvait des *cafe-sinhas*. Je fumais un cigare noir que le conseiller m'avait offert. Madame son épouse, pendant tout le temps qu'avait duré le récit de l'aventure, avait touché du bois et récité des prières. Elle n'aimait pas entendre son mari raconter ses aventures en forêt quand le capitaine X... avait été attaché à la mission de pacification du colonel Candido Rondon chez les Indiens *Muras* en 1921. A côté, dans le salon, la fille cadette du conseiller accompagnait au piano sa sœur aînée qui chantait avec sentiment la belle chanson Bahiana :

O, meù sabia !
Deus canta...
A mordinha d'ella !
Non me faz lembra...

Dans ces conditions que pou vais-je demander d'autre au conseiller ? Je ne pouvais insister davantage. Cependant je me risquai encore à demander :

— Dites-moi, cher ami, quelles ont été vos sensations quand vous avez absorbé cette forte dose *d'ibadou ?*

— Je ne sais pas, je suffoquais.

— Mais... vous n'avez aucun souvenir de votre lévitation, du transfert ?

— Aucun.

— Pas de vertige ?...

Le conseiller ne me répondit pas.

— Dites-moi, demandai-je encore, et José-Antonho, qu'est-ce qu'il dit de tout cela ? Il trouve cela naturel ?

— Oh ! Cendrars, vous savez bien que les gens du pays ne parlent jamais de ces choses, me répondit le conseiller.

Saint Joseph de Cupertino non plus n'a jamais fait aucune déclaration

au sujet de ses lévitations et l'on peut légitimement se demander s'il les connaissait, s'il en avait conscience ? Il n'en a jamais parlé et nous ne savons rien de ses impressions personnelles.

C'est un mystère de Dieu.

Granges-les-Vieilles-Églises...

« *Et c'est un grand progrès que là où les femmes priaient les vaches ruminent...* »

J'avais établi mon itinéraire avec beaucoup de soin pour arriver à me faufiler...

Moi, qui depuis des années cherchais à mourir, je roulais à tombeau ouvert sur ce chemin de traverse qui menait à Granges-les-Vieilles-Églises, ressassant cette phrase de Rémy de Gour-mont qui m'était venue à l'esprit par association d'idées : « *Et c'est un grand progrès que là où les femmes priaient, les vaches ruminent...* »

Granges-les-Vieilles-Églises...

A partir du 10 mai 1940 le surréalisme était descendu sur terre, pas l'œuvre des poètes absurdes qui se prétendent tels et qui sont tout au plus des sous-réalistes puisqu'ils prônent le subconscient, mais l'œuvre consciente du Christ, le seul poète du surréel. Il n'a jamais écrit une ligne. Il agit. Et chacun en prenait pour son grade. Logiquement.

Si jamais j'avais eu la foi, c'est ce jour-là que j'aurais dû être touché par la grâce.

L'esprit souffle où il veut.

Feu, flammes, fumées. Bombes qui attisaient les incendies. Ponts, chemins de fer, écluses sautaient, et sur les routes, les grandes armées alliées qui s'avançaient dans le chant des moteurs et le casque fleuri et qui devaient le soir même être couchées parmi les morts, les survivants en débandade, avaient dès le matin déjà été disloquées par les flots des populations qui fuyaient terrorisées et vu leurs colonnes géantes coupées par les files des longues automobiles américaines de Bruxelles et d'Amsterdam qui se sauvaient en quatrième dans un gloussement de poules de luxe et un crissement des pneus passés au blanc d'Espagne, une féerie de fin du monde, sous un soleil implacable et par beau temps fixe. Vision biblique, sans parler des pleurs muets des petits enfants perdus dans la tourmente ou de ce corbillard abandonné à un croisement de routes dont le mort, une très vieille femme, embouteillait à lui seul tout

un carrefour.

Comme dit Goya : « *Yo lo vi* », je l'ai vu, de mes yeux vu...

Je me perds dans les dates. Ce n'est pas possible, tant de choses, tant d'événements, tant de malheurs, tant de lâchetés — panique, batailles perdues, morts, malades abandonnés dans un hôpital qui brûlait, orphelins divagants, fous lâchés en liberté, vaches qui beuglaient de douleur parce que personne ne venait les traire dans les champs, essence qui pissait devant un garage dont le propriétaire avait fui sans fermer le robinet dans sa hâte ou alors c'est le bouton de la pompe coincé qui ne voulait plus rien savoir — non, tant d'événements, ils n'ont pu se produire en si peu de temps ! C'est de l'hystérie. Le soleil était arrêté. (La Météo avait annoncé un anticyclone de quarante jours !) Ce n'est pas possible ! Et c'est pourquoi tout se détraquait, et jusqu'aux engrenages qui tournaient à vide, jusqu'à la panne générale, le point mort.

Non, le 10 mai, l'homme n'était pas à la hauteur de l'événement. Dieu. Par au-dessus le ciel était comme un cul aux fesses luisantes et le soleil un anus enflammé. Que pouvait-il en sortir d'autre que de la merde ? Et l'homme criait de peur. Mais Jésus l'a dit :

« Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche s'en va dans le ventre et est jeté aux lieux secrets ?

« Mais ce qui sort de la bouche vient du cœur ; c'est là ce qui souille l'homme. » *(Matthieu, XV*, 17, 18.)

Il n'est pas possible que la leçon n'ait pas servi !

« *Ne comprenez-vous pas ?...* » demande Jésus. « *C'est du cœur que viennent les mauvaises pensées...* » Et Baudelaire déclare : *« Tout est prière. Quand un démocrate chie, il dit qu'il prie.* » *(Mon cœur mis à nu*[7]*.)*

Et c'est dans ce sens qu'en juin 40, sortant du Sacré-Cœur de Montmartre, où il s'était rendu officiellement avec son gouvernement à la manque, un Paul Reynaud, ce patron de la Sainte-Morve, pouvait déclarer toute honte bue, mais deux chandelles lui coulant du nez : « *Je crois au miracle !* »

Les correspondants de guerre attachés au *G. H. Q.* britannique pénétrèrent en Belgique le 10 mai au soir. Certains poussèrent jusqu'à Louvain pour voir brûler une fois de plus la célèbre bibliothèque. Je les rejoignis dans la nuit du 11 au 12 à Bruxelles, venant de Paris par le train. Le 13 on était déjà à Lille. Le 14 on évacuait Arras pour aller s'installer à

Amiens, mais dans la nuit arrivait l'ordre de mettre le feu aux bagages. Personne ne savait où le *G. H. Q.* était parti. Le secret était absolu. Et notre équipe, qui baladait ses censeurs à sa suite, en motocyclettes, fut dissoute, les journalistes anglo-saxons envoyés à Paris-Plage (où ils réembarquèrent), les Français (André Maurois de *Candide,* J.-H. Lefebvre du *Jour,* P. Ichac de *L'Illustration,* R. Lacoste de *l'Agence Havas,* P. de Lacretelle du *Petit Parisien,* B. Franklin de *L'Intransigeant,* et moi, représentant *Paris-Soir* et une demi-douzaine de journaux de province, dont *La Petite Gironde, Le Petit Marseillais, La République Orléanaise, Le Mémorial de Saint-Étienne, La Dépêche de Brest, La Dépêche Algérienne, La Vigie Marocaine* ou *Le Phare,* je ne sais plus, etc.[8]) évacués par le train sur Paris. Le 15, à Paris, je courus à l'ambassade d'Angleterre chercher une nouvelle affectation et l'attaché de l'Air me demanda si je voulais aller rejoindre l'aviation, mais qu'il lui fallait trois jours pour avoir confirmation de Londres et recevoir du *War-Office* laissez-passer et ordre de marche.

Je profitai de ces trois jours pour conduire Raymone et sa vieille maman chez des parents dans le Midi. Je roulais à tombeau ouvert par des petits chemins pour éviter l'encombrement des grandes routes, la panique s'étendant déjà jusqu'au rivage de la Méditerranée, compliquée du remous des réfugiés de la frontière italienne, et c'est toujours roulant à tombeau ouvert dans ma voiture personnelle que je remontais maintenant à contre-courant et par des chemins encore plus étroits pour éviter le flux et le reflux de la bataille et la pagaye de l'exode, sur les routes, que j'allais rejoindre l'État-Major de la *R. A. F.* à Reims. J'avais soigneusement relevé mon itinéraire qui passait par Granges-les-Vieilles-Églises, au sud de l'Aisne. C'était le soir du 18 mai. Je voulais arriver à Reims avant la nuit.

Granges-les-Vieilles-Églises… « *Et c'est un grand progrès que là où les femmes priaient, les vaches ruminent…* » Drôle de progrès. Pauvre France ! Je me cramponnais au volant. Plus que les cahots de la voiture les sursauts de ma mémoire et tout ce qui me revenait à l'esprit des vues que j'avais eues de la bataille et des images apocalyptiques de l'exode risquaient de me vider de mon siège, et quand je m'attardais à un détail horrifique, j'évitais de justesse d'entrer dans le décor. Je marchais à tombeau ouvert, sûr de mes réflexes et de la mécanique, éreinté, déchiré,

louftingue, ressassant la phrase idiote de Rémy de Gourmont, pensant à Dieu dans un oubli total de moi-même, évoquant les saints catholiques qui ont fait ce beau pays de France que je venais de traverser d'une frontière à l'autre aller et retour et où à chaque tour de roue un village porte le nom d'un saint et murmure sa légende... tintinnabulante... J'allais m'endormir au volant, les yeux ouverts. J'étais mort de fatigue... Cloches... Est-ce que Reims allait brûler encore une fois ? La façade de la cathédrale est encore en croûte et les pierres éclatées ne sont pas réparées depuis l'autre guerre, apôtres, saints, rois de France s'écaillent... Cloches dans le crépuscule... Granges-les-Vieilles-Églises... Je roulais à tombeau ouvert.

Granges-les-Vieilles-Églises n'est pas à proprement parler un village. C'est une de ces communes comme il y en a tant qui s'égaillent tout en longueur des deux côtés d'une route tirée au cordeau, avec, tous les cent mètres, tantôt à gauche, tantôt à droite, une ferme qui ne paie pas de mine ou un enclos délabré, le tout aligné derrière une rangée de poteaux téléphoniques lourdement chargés. Un lieu de laideur et de stupidité. Le soir tombe. Des vaches meuglent, invisibles, comme si elles habitaient les maisons abandonnées. Pas un chat en vue. J'appuie sur l'accélérateur. Et tout à coup je donne un furieux coup de frein. Ma voiture dérape en gémissant. Je reviens en marche arrière à toute vitesse. Je viens de recevoir un choc. Je viens d'encaisser une de ces impressions comme on en perçoit par le coin de l'œil quand on roule vite en auto. Ce n'est pas possible. Ce n'est pas lui...

Eh ! oui, c'est bien lui. Rémy.

— Qu'est-ce que tu fais là, mon petit ? m'exclamai-je en sautant de voiture.

Ils sont là, tous les trois, Rémy et son équipage, assis autour d'un unique guéridon installé au seuil d'un petit café et boivent une mauvaise bouteille de mousseux. Rémy me les présente. A eux trois ils ne font pas soixante-quinze ans. Je les serre contre ma poitrine dans mon bras unique, son petit mécano, son radio-mitrailleur-A R et mon fils, le pilote de chasse.

Ce qu'ils font là ? Ils se paient une bonne bouteille pour célébrer leur première victoire. La veille, Rémy a abattu un *Dornier-17*.

— Mais vous savez, M'sieû, y n'sera pas homologué, il est tombé trop loin, me dit le mécano. Pas vrai, Rémy ?

— Vrai. Je l'ai bien accroché. Je ne le lâchais pas. Il a dû s'abattre en

Hollande. Je me demande comment j'ai fait pour rentrer, je n'avais plus d'essence. Il paraît que le capitaine ne peut pas l'homologuer.

— Ça ne fait rien, dit le mitrailleur-A R, puisque nous sommes en train de l'arroser. A la tienne, vieux !

— A la tienne !

— A la nôtre !

— Biaise, tu ne veux pas un verre ?

— Ce n'est pas de refus, Rémy. Mais qu'est-ce que vous faites dans ce bled, c'est votre cantonnement ?

— Non, je suis en mission spéciale du G. Q. G. Demain matin, à l'aube, nous partons en patrouille pour rendre compte de l'extrême poussée des blindés allemands en direction d'Abbeville. Et toi, Biaise, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je vais rejoindre l'aviation anglaise.

— Ça c'est chic, M'sieû ! s'exclama le mécano qui était Parigot.

— Mais non, mon petit. Je ne suis pas aviateur. Je suis journaliste. Je ne vais pas me battre. Je vais me rendre compte.

— Ça va mal, hein ? me demanda le radio qui était Breton.

— Très mal. Et qu'est-ce que vous voyez de là-haut ?

— Pas grand-chose, me répondit Rémy. Les blindés évoluent dans le vide. Sans soutien. L'infanterie vient à trois cents kilomètres derrière. Il y a un trou. Mais la *Flak* est partout. Ça chie.

— Excusez-moi, mes enfants, leur dis-je au bout d'un moment. Je me sauve. Je suis pressé. Je voudrais être à Reims avant la nuit.

Et je les serrai encore une fois sur ma poitrine. Je donnai à Rémy tout le contenu de mon portefeuille :

— C'est pour le Champagne, lui dis-je à l'oreille. Buvez du bon et non pas cette horrible bibine...

Et je démarrai. Braves gosses !

Mais je n'avais pas fait trois cents mètres que je m'arrêtai derechef pour me mettre en marche arrière.

Revenu à la hauteur du petit café, j'appelai Rémy :

— Ne rigole pas, lui dis-je. C'est sérieux. Tu sais, je suis en train de te préparer la vie de saint Joseph de Cupertino. Tu t'en souviens ? J'ai beaucoup bouquiné et je t'en ai déjà écrit un paquet. Bonne chance !...

— Au revoir, Biaise !... cria Rémy derrière moi. Mais je gazais...

Nous étions le 18 au soir. Le lendemain matin, à l'aube, Rémy et son

radio-mitrailleur-AR devaient être abattus au cours de leur mission à basse altitude et tomber dans les lignes allemandes. C'était le 19. Ils furent emmenés en Bochie, prisonniers. Je n'appris les détails de l'événement qu'au bout de dix-huit mois quand les deux gosses, avec beaucoup d'astuce et d'à-propos, réussirent à quitter régulièrement le *Stalag XVII,* à Kaisersteinbrûck, près de la frontière de Hongrie, pour venir tous les deux me rejoindre à Aix-en-Provence.

— Et votre gentil mécano ? demandai-je.

— On ne sait pas. Il paraît qu'il a été porté disparu, me répondirent-ils.

De Reims, le *H. Q.* des *A. A. S. F. de la. R. A. F.* auquel j'avais été attaché, se rendit à Troyes, où nous restâmes du 31 mai au 3 juin ; de Troyes à Blois, où nous restâmes du 3 au 13 juin ; de Blois à Nantes, où tout ce qui restait en France des rampants de l'aviation anglaise s'évanouit pour s'embarquer à Brest dans la nuit du 15 juin. Le 16 à midi, un dimanche, je vis décoller le dernier avion anglais de la base secrète du château des du Chaffault. Des centaines de moteurs *Rolls-Royce,* encore dans leurs caisses d'origine, flambaient, ainsi que des montagnes d'ailes, des carcasses et des cellules, et des ateliers, et des baraquements. Tout avait été arrosé d'essence. Tout grésillait.

J'étais le seul témoin.

Durant toute la matinée j'avais vu passer dans le ciel les escadrilles qui regagnaient l'Angleterre à tire-d'aile. Suivant des yeux le dernier avion qui s'éloignait, j'admis alors que nous étions battus. Cinq minutes plus tôt, je n'avais pas voulu embarquer. Je croyais encore à un redressement possible.

— La France, voyons ! Verdun...

Mes adieux avec le *wing-commander* Smoke avaient été pathétiques.

— *God bless you, Sir*. Vous en avez de la chance d'aller vous battre et de continuer la lutte en Angleterre. La France... je ne me sens pas le courage de l'abandonner...

... Sortir de France en ce moment, alors que c'est en France que le drame va se jouer, intérieurement, je le sens bien et que chaque Français devra prendre parti...

Direction Sud. Sur la route nationale l'exode battait son plein. Alors je pris comme à l'accoutumée par les petits chemins où il n'y avait pas âme qui vive, sauf des pies, oiseaux de malheur, en nombre incalculable, qui voletaient d'une haie à l'autre, se posaient sur les échalas, battaient des ailes, s'effarouchaient (jamais je n'en avais autant vu !) et dont le vol

inquiétant et le plumage noir et blanc me faisaient penser à la mauvaise conscience de Gilles de Rais, ce maudit. Je venais de traverser Machecoul. J'allais à petite allure. En direction de Bordeaux. Je traversais les beaux vignobles de Cognac, des larmes plein les yeux...

Le lendemain lundi à Bordeaux, c'était de l'hystérie. Tout le monde grimaçait. Le Tout-Paris. On discutait. On se chamaillait. Et l'on fut soudain frappé de stupeur. Pétain venait de demander l'armistice. C'était la radio qui l'annonçait. On était le 17 juin. Il était midi un quart...

Je pourrais clore ce chapitre en employant la formule chère à Kipling : « *Mais ceci est une autre histoire...* » Mais c'est que cela n'est pas une autre histoire, nom de Dieu !

Si mes aventures durant mon vertigineux périple avec les Anglais en France ne rentrent pas dans le cadre de ce récit, et même si je n'en souffle mot et passe sous silence les scènes déchirantes, les épisodes cocasses et les imbroglios dus au fait que l'on me prenait partout pour un Anglais à cause de mon uniforme et mon casque aplati (l'habit fait le moine !) et les images foudroyantes qui m'assaillaient à chaque tournant de route, sans parler de la poésie surréelle du Christ commentant une page de l'Apocalypse ou la filmant en France, ces aventures quotidiennes conditionnent néanmoins la suite et la fin de mon récit, tout comme les conditions de l'armistice, dans ce grand malheur général qui s'abattait sur les Français, eurent une action immédiate sur mon sort particulier et, comme pour beaucoup d'autres, bouleversèrent ma vie et fixèrent ma ligne de conduite dans les années qui allaient suivre.

Ainsi, dès le lendemain soir, j'étais arrêté à Marseille parce que j'étais à Marseille le dernier Anglais en uniforme !

L'intermède était comique et le commissaire bon enfant.

Quand je lui eus expliqué mon cas, ce jovial Méridional me dit :

— Mais qu'attendez-vous, Monsieur, pour changer d'uniforme ? Déjà la veille, à Bordeaux, un officier supérieur, rencontré à la terrasse d'un grand café où il se prélassait et avait ses habitudes, m'avait dit :

— Je vous conseille, Cendrars, de vous mettre en civil. Ne portez plus cette défroque. Les Anglais nous ont trahis en Belgique. Ils n'ont pas voulu se battre... Vous serez mal vu...

A quoi j'avais répondu avec indignation à l'infâme :

— Qu'en savez-vous, mon colonel ? Où étiez-vous le 10 mai ? Et qu'avez-vous fait depuis, vous, et un tas d'autres, tout aussi galonnés et de mauvaise foi que vous ? Taisez-vous ! Je vous déteste...

Déjà les positions étaient prises et cela dura jusqu'à la Libération.

J'ai raconté dans ma lettre à Edouard Peisson, placée en tête de *L'Homme foudroyé*[9], comment et pourquoi je me suis remis à écrire le 21 août 1943 ; mais, à la réflexion, je me rends compte aujourd'hui que j'ai tu d'autres raisons qui m'ont fait reprendre la plume et mon activité d'écrivain après de si longues et de si douloureuses années de silence.

Il y avait eu Stalingrad, Rome allait tomber ; et depuis le 14 juillet 1940 que j'étais à Aix-en-Provence, retiré dans la solitude la plus absolue, au fur et à mesure que les événements se compliquaient et que devenaient plus sournoises les mesures de police édictées et la répression, je n'avais fait que brûler des papiers dans ma retraite et faire le vide, si bien qu'en 43, quand un membre de la Gestapo vint habiter porte à porte avec moi, sur le même palier, dans mon meublé, je me dis qu'en cas de perquisition cela serait suspect : un écrivain sans papiers, sans notes, sans dossiers, sans carnet d'adresses, sans un livre, et que ma table rase était des plus compromettantes.

Alors je me mis à fréquenter la Bibliothèque Méjanes pour donner le change... Dès leur arrivée à Paris, les Boches avaient saisi et fait mettre au pilon mon dernier bouquin : *Chez l'armée anglaise,* qui devait paraître chez l'éditeur Corrêa et dont je n'avais pu, *of course,* assurer le service de presse le 10 mai 1940, comme convenu ; durant l'occupation, tous les mardis et vendredis, les Boches passaient très régulièrement à mon domicile à Paris, avenue Montaigne, voir si je n'étais pas rentré et la brave Mme Lampen, la propriétaire de l'hôtel, m'adressait chaque fois une carte interzone disant : « *Tante Amélie est encore venue vous inviter à déjeuner* », et sans entente préalable, j'avais compris dès la première ; c'est encore à Mme Lampen, lors de la toute première visite domiciliaire qui fut une perquisition en règle mais dont les Boches revinrent bredouilles car je n'avais pas laissé traîner un papier derrière moi, que le chef des policiers déclara : « M. Cendrars, vous ne savez pas où il est ? C'est encore un ennemi n° 1 de l'Allemagne » ; en 1943, j'ai des raisons de supposer à la suite d'une dénonciation d'un bon petit copain des lettres, les Boches me firent figurer sur *la liste Otto* et je fus interdit comme écrivain juif, un comble ! A Aix, en 1944, « les miliciens » vinrent deux fois me rendre visite rue Clemenceau, mais chaque fois je me trouvais comme par hasard chez mon petit filleul à la campagne, j'avais été

prévenu.

La Méjanes se trouva être une très bonne planque bien qu'en pleine gueule du loup, la bibliothèque s'ouvrant dans le bâtiment même de l'hôtel de ville qui regorgeait de policiers de tout poil et de tout acabit, tous plus ou moins embochés, mais aucun d'eux n'eut la curiosité de monter au premier étage voir ce qui s'y passait.

C'est dans ces conditions que je rouvris un nouveau dossier, fait de notes de lecture et de références tirées des *Acta Sanctorum,* Ve tome de septembre, dans lequel je collationnais les hauts faits d'aviateur de saint Joseph de Cupertino.

Mon cher petit saint Joseph !

Je l'avais oublié.

Une seule fois durant ces longues années d'espoir désespéré, j'avais vu son nom dans je ne sais plus quel journal ni à quelle date exacte ; je suis négligent ; je ne l'ai pas noté ; j'étais d'un tel pessimisme à la fin que je ne pensais jamais reprendre ce travail ; d'ailleurs j'avais également jeté au feu mon premier dossier le concernant ; et je ressentis un grand choc de voir son nom imprimé dans un quotidien et je découpai l'article, et je l'épinglai au mur, dans ma cuisine, parmi les cartes sur lesquelles je suivais avec impatience les fluctuations des batailles et des fronts.

Voici copie de cette coupure jaunie et criblée de chiures de mouches :

« UN MOINE ITALIEN QUI SOIXANTE-DIX FOIS S'ÉLEVA DANS LES AIRS DEVIENT LE PATRON DES AVIATEURS AMÉRICAINS.

« New-York, 28 octobre. [1943 (?)] — Après les journalistes français, qui ont récemment choisi saint Jérôme pour leur patron, les aviateurs américains viennent, eux aussi, de se mettre sous l'égide d'un saint. Les aviateurs catholiques, bien entendu.

« Ignorant qu'en Europe les hommes de l'air ont déjà une sainte patronne, Notre-Dame-de-Lorette, les aviateurs américains ont cherché dans l'hagiographie à quel personnage sacré ils pourraient vouer leur corporation.

« Ils n'en trouvèrent tout d'abord aucun qui eût le moindre rapport avec l'aviation.

« Mais une amie des aviateurs, Miss Gretcher Green, en lisant attentivement *La Vie des Saints,* y découvrit un moine franciscain,

nommé Joseph de Copertino, qui fut canonisé en 1782[10]. La légende veut que Joseph de Copertino ait, au cours de sa pieuse vie, réussi soixante-dix fois à s'élever dans les airs, notamment pour atteindre les hautes branches des oliviers, d'où il prêchait l'humilité, la foi et la charité.

« Les fidèles, émerveillés, le virent même voler au-dessus de l'autel de son église.

« C'est en raison de ces miracles qu'il fut canonisé ; c'est en souvenir d'eux que Miss Green décida de faire de ce saint Joseph le patron des aviateurs.

« Et déjà ont été frappées des médailles représentant saint Joseph de Copertino volant avec, en exergue, cette phrase de la Bible : « *Vous avez vu comment je vous portais sur les ailes d'un aigle*. »

« Il ne reste plus à saint Joseph de Copertino qu'à se rendre aussi populaire auprès des aviateurs que saint Christophe parmi les automobilistes, ou sainte Barbe chez les artilleurs. »

Je ne sais pas qui peut être cette Miss Gretcher Green, l'amie des aviateurs. Olivier Leroy cite à plusieurs reprises dans son bouquin un ouvrage américain : Laing (Francis S.) *saint Joseph of Copertino* (Saint-Louis, 1918), ce qui prouve tout au moins que Miss Green n'a rien inventé, et même pas en Amérique ! Quant à la médaille dont fait également mention la coupure du journal dont je ne sais ni le titre ni la date, hélas ! malgré mes plus actives recherches et interrogatoires d'aviateurs américains je n'ai jamais pu m'en procurer un exemplaire ni rencontrer quelqu'un qui la portât ; mais je sais qu'elle existe.

La Méjanes. C'est donc dans cette bibliothèque, qui possède la plus belle collection d'erotiques du monde, dont l'original de *La Guirlande de Julie,* que le père Aude (mort en 1941), ce délicieux, ce spirituel, ce bavard ami, conservateur de la bibliothèque et qui avait lu tous les livres et qui savait tout (comme c'est merveilleux !) m'avait souvent mis sous les yeux en me le commentant malicieusement, au lendemain de l'autre guerre, quand j'étais déjà venu une première fois à Aix, avec les Roosevelt, avec les Destrooper, toute une bande de jeunes gens bien vivants car nous sortions vainqueurs de la guerre, et l'on n'entendait que nous au *Grand Hôtel des Thermes Sextius,* et nous plongions dans la piscine matin et soir, et même souvent la nuit, bien qu'aucun de nous n'eût besoin, au contraire ! de ces eaux fameuses dont les Romains ont proclamé la vertu

en une formule lapidaire, qui aujourd'hui encore pourrait servir de slogan publicitaire :

Venustas mulieri ;
Priapus viro.

et le père Aude, qui aimait la jeunesse, venait souvent se mêler à nos tabagies et à nos beuveries qui n'engendraient pas la mélancolie. C'est dans cette bibliothèque que je lisais, comme en 1907, à la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg, à l'époque la plus galetteuse de ma vie, et, en 1911, à New-York, à la *Central-Library* de la 42e rue, quand je battais la dèche comme pas un, la Patrologie de Migne, les *Acla Sanctorum* des Bollandistes, et je sortais le soir de la Méjanes emportant souvent un grand in-folio à la maison, traversant clandestinement la cour de l'hôtel de ville comme si j'avais porté un bouclier pour m'abriter et renforcer chez moi ma défense, constituée par deux mille kilos de bois de chauffage, dont j'avais empilé les bûches sous forme de chicanes dans mon corridor, derrière ma porte, réservant des caches bien à portée de la main, où étaient mes revolvers, et en cas d'arrestation j'aurais fait sauter l'immeuble, ayant préparé une mine d'un modèle inédit dans ma table de nuit......car je ne puis me faire à l'idée d'être jamais prisonnier... et mes deux fils l'étaient ! et pourtant j'avais ma dose de cyanure... comme en 1914 !

Et c'est ici que commence une autre histoire, comme dit Kipling, l'histoire du *Chien d'Adolf,* que je n'annonce pas encore sur la page de garde du présent volume, car je ne sais pas encore quand j'aurai le droit de la raconter cette histoire vraie. Un homme n'est pas encore rentré d'Allemagne. De quoi s'agit-il ? De liberté, de secret et de silence, ou tout simplement de claustrophobie et d'anémie ?

... Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir...

Même la vieille Parisienne de quatre-vingt-quatre ans qui vivait alors avec moi et que j'hébergeais ne s'est jamais doutée de rien, et une Anglaise et une Américaine (un ménage !) qui de temps à autre venaient passer la nuit chez moi, sans savoir chez qui elles étaient, constataient : « Cette vieille dame qui nous chaperonne ! Avoir trouvé ça, c'est génial,

Monsieur. Un romancier ne l'aurait pas inventé... »

Saint-Joseph de Cupertino...

Ah ! les saints, ces enfants terribles de l'Église ! Il n'y a que ça de vrai pour ne pas condamner la vie et la maudire les Saints, les Enfants, les Fleurs et les Oiseaux, des fous, des dons gratuits qui vous viennent on ne sait d'où, des saisonnières et des innocents. Sans tout cela la vie serait impossible. Je lisais donc... et le jour de la Libération je hissai un drapeau chinois à ma fenêtre, le seul qui flottât à Aix. Pauvres Chinois, en guerre depuis dix ans et auxquels personne ne pense, et pour la libération desquels cette guerre a été faite ! Et ils sont encore aujourd'hui plongés dans le même malheur...

Voici donc mes extraits de lecture de la Méjanes ; mais comme je n'aime pas me parer des plumes du paon ni me gonfler comme la grenouille de la fable car je ne suis pas buveur d'eau, je m'empresse de dire que pour ne pas alourdir outre mesure mon récit, je ne donne que de maigres extraits des Bollandistes, en triant dans le choix qu'en a déjà fait Olivier Leroy dans son ouvrage déjà cité sur *La Lévitation* et en publiant le texte même de son résumé — traduction que je n'ai fait que contrôler, me bornant à ajouter çà et là une virgule, une cote ou une date, mais ne touchant jamais à une étymologie, tellement la traduction de ce maître est intègre et intelligemment faite et découpée. C'est du cinéma[11] :

« *Un jour, à la fête de saint François, revêtu de la chape pour la procession, Joseph, en présence des autres religieux et d'habitants de Copertino, prit essor jusqu'à la chaire de l'église, haute de quinze palmes, et vint se poser sur le rebord, où il resta longtemps en équilibre, agenouillé, les bras en croix.* » (Acta Sanctorum, tome V de septembre, p. 1021 B/u.)

« *Un soir de Jeudi saint, alors qu'il priait devant le reposoir dressé sur le maître-autel, il s'élança dans l'air jusqu'au tabernacle, sans rien déranger, et revint à sa place par la même voie, sur Tordre de son supérieur. Parfois aussi on le voyait, pendant la récitation des litanies, voler sur l'autel de saint François et de la Vierge de la Grottella.* » (*A. S., ibid.,* p. 1021 B/x.)

« *Voyant des ouvriers qui s'efforçaient de planter une haute et lourde croix de calvaire sur une petite colline entre Copertino et la Grottella,*

Joseph, de la porte du couvent, vola jusqu'à cette croix, à environ quatre-vingts pas, et la soulevant comme un simple pieu, la planta dans son trou. Par la suite, on le vit souvent s'enlever en extase vers cette croix, d'une distance de dix à douze pas. » (*A. S., ibid.,* p. 1021 C/ac.)

« *Parlant de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, il entra en extase à la vue d'un religieux qui passait, un cierge allumé à la main, et franchit dans l'air un espace de quatorze pas.* » (*A. S., ibid.,* p. 1021 C/bb.)

« *Il s'envola une autre fois sur un olivier, parce qu'un prêtre, Don Antonio Chiarello, lui avait dit : « Quel beau ciel Dieu a fait, Frère Joseph ! » Et il resta à genoux une demi-heure sur une branche que l'on voyait osciller comme si un oiseau eût été posé dessus. » (A. S., ibid.,* p. 1021 ce.) « *Lorsqu'il revint à lui, ajoute Bernino, il ne put redescendre et il fallut lui apporter une échelle.* » (Bernino, p. 285.)

« *Le 10 juillet 1657, alors qu'il se rendait au couvent d'Osimo sur Tordre d'Alexandre VII, étant monté sur une terrasse, d'où l'on apercevait la coupole de N.-D.-de-Lorette, il eut une vision, tomba en extase, et vola jusqu'à un amandier situé à une trentaine de mètres, soulevé, dans cet essor, à environ deux mètres cinquante du sol.* » (*A. S., ibid.,* p. 1040 E/i.)

« *Une autre fois, à Fossombrone, il eut un ravissement qui l'emporta au-dessus des arbres du jardin. C'était le soir du dimanche où se dit l'évangile du Bon Pasteur, c'est-à-dire le deuxième après Pâques. La vue d'un agneau lui rappelant les paroles évangéliques fut l'occasion de ce vol extatique. » (A. S., ibid.,* p. 1038 E/u.) Voici la version de Bernino : « *C'était le dimanche de l'Évangile* EGO SUM PASTOR BONUS, *le soir, après souper, Joseph se rendant au jardin avec les Frères, rencontra un agneau, s'arrêta pour le regarder, et comme il paraissait vouloir saisir l'animal, un jeune Frère le lui mit entre les mains. Joseph serra avec tendresse l'agneau contre sa poitrine, puis, le prenant par les pattes, le plaça transversalement sur son épaule. Insensiblement et par degré le saint s'animait. Enflammé de l'esprit de Dieu, il doubla le pas, et se précipita en courant à travers le jardin. Les Frères et avec eux de pieux*

séculiers le suivaient, curieux de connaître à quoi aboutirait ce transport. Bientôt ils aperçoivent l'agneau et Joseph dans les airs. L'agneau avait été lancé en l'air par le saint, en vertu d'une force surnaturelle, et le saint, presque au même moment, s'était élancé à la suite de l'agneau, et planait dans l'espace à la hauteur des arbres du jardin. Il resta ainsi en l'air, à genoux, durant plus de deux heures, c'est-à-dire jusqu'à une demi-heure après le soleil couché. » (Bernino, p. 212.)

« *Il lui arriva plusieurs fois d'enlever quelqu'un en l'air avec lui dans un ravissement. Ce fut pour la première fois dans l'église de Sainte-Claire à Copertino où cet événement causa une grande frayeur. Assistant à une vêpre, dans cette église, Joseph, quand il entendit chanter l'antienne* VENI SPONSA CHRISTI, *surgit du coin où il priait à genoux, et, dans son ivresse extatique, se précipita vers le confesseur du couvent, le prit par la main, l'arracha du sol et se mit à le faire tournoyer avec lui dans le vide.* » (*A.* 5., *ibid.*, p. 1021 C/dd.)

« *Il entraîna encore dans l'air dans une lévitation un aliéné qu'on lui avait amené pour qu'il le guérît. On amena cet homme, un certain Balthazar Rossi, lié sur une chaise, car il était dangereux et se jetait sur les autres en les prétendant fous. Joseph le détacha, le fit agenouiller et lui posant la main sur la tête, lui dit : « Ne craignez rien, recommandez-vous à Dieu et à sa très Sainte Mère ! » En prononçant cette phrase, il le saisit par les cheveux et, Poussant sa clameur habituelle, il s'enleva de terre en même temps que l'aliéné, et se soutint ainsi quelque temps en l'air. Puis, ayant repris terre, il congédia Balthazar avec ces mots : « Tiens-toi en joie, cavalier ! »* (*A. S., ibid.*, p. 1022 D.)

« *Alors qu'il était de passage à Nardo, il eut une lévitation dans l'église de saint François et chez un malade qu'il était allé visiter. Il vint se poser à genoux sur une table encombrée de fioles sans rien déranger. La même chose lui arriva en mai 1649 à Assise, chez le Père Gabriel de Caravaggio alors mourant. Au moment de l'extrême-onction, Joseph fut soulevé plus haut que le lit.* » (*A. S., ibid.*, p. 1021 E/ff.)

« *Comme il traversait Monopoli, se rendant à Napies, convoqué par le Saint-Office qu'inquiétait sa réputation de thaumaturge, Joseph fut*

conduit à l'église pour voir une nouvelle statue de saint Antoine de Padoue. Dès qu'il l'aperçut, ses pieds quittèrent le sol, il franchit dans l'air les quinze palmes qui le séparaient de l'autel où était posée la statue, puis il revint de la même manière à son point de départ. » (*A. S., ibid.,* p. 1021 E/ii.)

« *A Napies, dans l'église de saint Grégoire l'Arménien, il s'élança de l'endroit où il priait, en poussant son cri, et vint se poser sur l'autel, parmi les cierges et les fleurs, au grand effroi des religieuses de San-Ligorio, dont le monastère était annexé à cette église. Puis, avec un nouveau cri, il regagna d'un vol le milieu de la nef.* » (*A. S., ibid.,* p. 1021 F.)

« *Une image pieuse, un chant religieux, un brin d'herbe, une feuille de cerisier dont il admirait la texture, tout lui était prétexte à ravissement. Les actes du procès ont enregistré quinze lévitations en présence d'images de la Vierge, et la hauteur à laquelle il s'éleva dans un de ces cas atteignit plus de dix mètres... Ses extases en disant la messe étaient quotidiennes et souvent accompagnées de lévitation.* » (Leroy, p. 132.)

Les lévitations de Joseph eurent lieu plusieurs fois devant des témoins notables, le pape Urbain VIII, le Grand Amiral de Cas-tille, légat du pape, et sa femme, laquelle s'évanouit de frayeur, Marie de Savoie, fille de Charles-Emmanuel et de Catherine d'Autriche, qui vint s'installer près d'Assise pour s'entretenir avec le saint homme de questions spirituelles, et le vit en lévitation. Il est donc légitime de se demander jusqu'à quel point les Supérieurs du couvent n'exploitaient pas les vols de l'extatique dans un but de propagande et de conversion. L'épisode du duc de Brunswick en est l'exemple le plus probant :

« Jean-Frédéric, alors âgé de vingt-cinq ans, visitait en l'année 1649 les principales cours d'Europe. Étant à Rome, il voulut pousser jusqu'à Assise où l'attirait la renommée du saint. Le lendemain de son arrivée au couvent, il assista, avec ses deux chambellans, à la messe dite par Joseph, et le vit, s'enlevant de l'autel où il officiait, franchir dans l'air, à genoux, une distance de cinq pas, et revenir de même à l'autel. Le lendemain, à la consécration, Joseph se souleva d'une palme, et se maintint ainsi plus de cinq minutes au-dessus du degré de l'autel, les bras levés, tenant l'hostie. A cette vue, le prince se mit à pleurer. Quant à l'un des chambellans, luthérien comme lui, il déclara qu'il regrettait d'être venu assister à un

spectacle qui jetait le trouble dans ses convictions. Le prince après une conversation avec Joseph, non seulement se déclara catholique, mais après avoir assisté à complies, et suivi la procession, s'enrôla comme cordigère de l'ordre franciscain. Il s'en retourna ensuite au Brunswick régler diverses affaires et l'année suivante il revint à Assise abjurer solennellement entre les mains de Joseph et en présence des cardinaux Facchinetti et Rappaccioli. » (A. S., ibid., p. 1024 P.) « Le chambellan luthérien, H.-J. Blume, se convertit à son tour en 1653. » (Cité par Leroy, p. 136, d'après Laing.)

Et me voici arrivé au vol le plus sensationnel de Joseph de Cupertino :

« *Les préposés à la garde du trésor du couvent d'Assise ne furent pas peu stupéfaits lorsqu'ils virent Joseph, à qui avait été confié le soin d'épousseter les reliquaires et la robe de saint François, leur passer en volant par-dessus la tête, à reculons, et se poser derrière eux sur les dalles.* »

Ce record du monde, unique dans les annales de l'aviation, est si important que pour mieux commémorer ce haut fait je donne le témoignage de cette performance dans sa version latine : « *Non absimilis fuit eorum stupor, qui ipsum sublimi volatu super capita sua RETRORSUM VOLANTEM conspexerunt, quando ad lipsanothecam expoliendam, vestemque sancti patriarchae Francisa reponendam, operam suam conferebat.* » *(A. S., ibid.,* p. 1022 B,C/$_{PP}$.)

Cette première acrobatie aérienne a eu lieu ANNO DOMINI MDCXLV.

La bulle publiée le 16 juillet 1767 par Clément XIII pour la canonisation de Joseph de Cupertino fait mention des lévitations et des vols extatiques du saint aérobate :

« ... *Hoc ïlle nempe quamdiu vixit, non tam ver bis quam re ipsa pulcherrime docuit, quum terram veluti dedignatus, fréquentes ac prope quotidianas extases patiens, SUBLIMIS IN AERA FERRETUR AC MODO EXULTABUNDUS CELERRIMO IMPETU CIRCUMVOLANS, CHOREAS VELUTI DUCE-RET, MODO ALIOS QUOQUE SECUM SUBLIME RAPE-RET...* »

Le 18 septembre, pour la fête du Saint, le *Bréviaire romain* ne fait par contre qu'une allusion assez vague à ses vols, envols, suspensions, ascensions, ravissements corporels, rapts, accès de jubilation extatique :

« *Die XVIII septemb. — In festo S. Josephi a Cupertino, Confess. Lectio V. : Eluxit praecipue ardentissima ejus charitas in extasibus ad Deum suavissimis, stupendisque raptibus, quibus fréquenter afficiebatur.* »

II. LE MIRACLE DE L'AN 1000

« *La Foi, c'est MINUIT et Dieu, c'est le JOUR A VENIR*. »
SAINT JEAN DE LA CROIX.

Selon une tradition quasi générale, antique et ininterrompue, le corps humain serait capable, chez certains individus, à de certains moments, de se soulever dans l'air et parfois de s'y mouvoir sans appui visible, sans action contrôlable d'aucune force physique.

On appelle aujourd'hui ce phénomène *la lévitation*. Ce mot est d'origine anglaise et spirite et ne remonte pas selon l'*Oxford-Dictionnary* au-delà de 1875[12]. Mais si ce terme est récent et de fabrication spirite, la chose ne l'est pas. C'est le rapt, l'oraison, l'extase — *raptus, oratio, extasus* — des Bollandistes, et leurs successeurs, les théologiens et hagiographes, parlent des acrobaties aériennes des saints et les caractérisent en les dénommant *élévation, suspension, élan, vol extatique, extase ascensionnelle, extase d'élévation, ravissement corporel, incendie d'amour divin* selon leur degré de virtuosité et de perfection.

Pour la lévitation des saints les manuels de théologie mystique ne font que l'effleurer, les exemples recueillis sont tenus d'office pour authentiques ; mais dans les procès de béatification en instance à Rome les cas de lévitation sont examinés, analysés dans tous les détails et leurs manifestations sont neuf fois sur dix rejetées comme empreintes de magie, de tromperie ou de mensonge et c'est pourquoi l'Église ne fait qu'exceptionnellement état de l'agilité des corps glorieux et ne leur donne que contrainte et forcée par l'évidence de la sincérité des témoignages et la moralité des témoins de la publicité, et dans des termes énigmatiques, vagues, à peine allusifs souvent, toujours d'une prudence et d'une pudeur extrêmes, à cause des illusions des sens, de la magie, des artifices et des

maléfices du diable et de toutes les simagrées des sorciers, des grimaces des déments, des prouesses hystériques, des fraudes des soi-disants médiums et des somnambules, de la confusion possible entre les extatiques et les possédés, au point qu'après enquêtes, dépositions, procès et les interventions sournoises, sceptiques et dubitatives, les recoupements, les critiques, les rappels à l'ordre motivés, les fameuses *animad-versiones* du Promoteur de la Foi, *l'avocat du diable,* au cours des âges et sans cesse renouvelées, sur les quatorze mille saints, environ, dont les biographies figurent dans les dix premiers mois des Bollandistes, on en trouve une soixantaine pour lesquels les *indices morales* mentionnent des lévitations constatées, enregistrées et retenues, soit une proportion de 0,4 %.

La liste des saints à lévitation que contient l'ouvrage d'Olivier Leroy est la plus longue qui ait été publiée, or elle dépasse à peine deux cents noms : 93 femmes ; 112 hommes.

C'est dire que le phénomène est rare et rarissime et difficilement admis par l'Église, contrairement à l'opinion courante qui croit que l'Église entérine le miracle, alors que l'Église se méfie et que les miraculés lui sont suspects. Et si après leur mort les actes des vénérables sont soumis à de rigoureuses enquêtes où leur vie, leur conduite, leurs paroles, leur humilité, leur comportement, leur foi et jusqu'à leurs intentions *(prières et pratiques orthodoxes — jeûne, confession, communion — équivalent à une invocation à l'esprit du Mal, si elles ont pour but d'acquérir un Pouvoir extranaturel*[13]*)* sont passés au crible serré du dogme, de la tradition et de l'expérience catholiques, de leur vivant tous les extasiés, et plus particulièrement les lévites et les stigmatisés, ont été observés de près, étudiés, moqués, châtiés, jalousés, punis, mis à l'index et en pénitence, interdits, enfermés, soumis à de cruelles expériences de contrôle, épiés, brûlés, piqués par leurs frères, soupçonnés d'hypocrisie, de simulation et méprisés par leur entourage, accusés de supercherie ou de magie par leurs supérieurs qui les livraient volontiers à l'Inquisition, lequel tribunal les admonestait, les condamnait, les mettait en interdit, les tenait au secret, tel saint Jean de la Croix oublié dans un placard au fin fond d'un couvent de Tolède, les menaçait d'excommunication et de mort, tout comme les innombrables sorciers en Europe qui ont été emprisonnés, jugés, exécutés par les bons soins du Saint-Office, et leur nombre est si considérable et les documents d'archives si convaincants dans leur pathétique, leur horreur ou leur sécheresse dans l'énumération

des faits et les aveux épouvantables extorqués que l'on est bien obligé d'admettre que dans l'un et l'autre cas il ne s'agit ni de crédulité ni de superstition ni de complaisance ni de propagande ni de mise en scène mais qu'il existe chez l'homme une ambition merveilleuse et étrange d'agilité aérienne en contraste profond avec les possibilités physiques dont la nature a gratiné cet « animal bipède et sans plumes[14] », et que dans tous ces procès de canonisation et de sorcellerie l'Église s'évertuait d'établir en la matière des faits bien tranchés et caractérisés, une science et une technique, la connaissance des phénomènes de la vie spirituelle, de sa conduite et de son degré, et, en effet, seule l'hagiographie catholique possède aujourd'hui sur la lévitation une tradition écrite ancienne, continue et variée, appuyée de documents contrôlés et précis qui lui permet de tracer un distinguo entre le prodige divin et l'artifice démoniaque ou la démence, entre le charisme des saints et la parodie sinistre ou burlesque ou hystérique des possédés, entre les contemplatifs et les combinards, entre les dons gratuits et les manifestations intéressées, entre les phénomènes intérieurs de la vie mystique et les transports passionnés des névropathes ou publicitaires des médiums, entre la vérité morale et le mensonge extravagant, entre l'humilité pure, l'attente passive ou la fugue d'une âme ascétique pleine de ferveur et les truquages physiologiques et psychiques des magnétiseurs tapageurs et des magnétisés et histrions et charlatans, entre l'oubli de soi et la gloriole, la vantardise, entre la prière, cette connaissance de Dieu et ce triomphe de Satan, la télékinésie, entre les saints et les maudits ; sans rien dire des drogués et des piqués modernes, en liberté ou en clinique, qui absorbent hachisch et stupéfiants à hautes doses et dont le corps, les muscles, les nerfs ne sont plus qu'une prise de vie à l'accéléré ou au ralenti, l'âme, l'esprit, la conscience en panne, l'intelligence détraquée, cobayes vaniteux, patients complaisants qu'ils sont devenus entre les mains des psychiatres matérialistes et vivisecteurs auxquels ils se sont livrés en abdiquant toute personnalité pour permettre l'apothéose de la science, et la science les tient en esclavage ou les fait valser en graduant et en variant les doses toxiques, datura, éther, protoxyde d'azote, ou endurer l'électrochoc ; sans rien dire non plus de la puissance positive des métaphores poétiques, de l'exaltation et de l'enthousiasme légendaires du populaire, de ses cantilènes et de ses contes de fées ou du merveilleux et combles, du folklore, des mythes icariens de l'antiquité païenne, de la religion inversée des mages de la Babylonie, des traditions perverties ou nébuleuses de la préhistoire des Indes ou de la Chine, des trucs des fakirs

(le *rope-trick* exécuté devant les touristes armés de kodaks !) et les pratiques des yogis d'exportation à la radio (le *prânâyâma* — retour à la respiration fœtale intra-utérine, gymnastique à laquelle on voit tant de gens s'entraîner jusqu'à dilatation du thorax au maximum, puis ils ne savent que faire, le but de cet entraînement mécanique étant d'atteindre la paix de l'esprit comme stage préparatoire de l'illumination spirituelle, et tous ces sectaires étant des agités, des inquiets, des protestants, des américanisés et non des sages, ils n'ont de sacré que l'insigne qu'ils portent à la boutonnière de leur club de discussion libre, de végétariens, de buveurs d'eau, d'adeptes du spiritisme dont ils sont souvent le rapporteur qui entame les parlotes qui n'en finissent pas dans leur assemblée, à croire que ces farceurs ont besoin de dépenser séance tenante le surplus des forces qu'ils ont pu acquérir le matin même en faisant l'exercice à poil, à croupetons devant leur poste de radio !) ; sans souffler mot de la vie occulte des derniers sauvages contemporains.

Saint Dunstan, archevêque de Cantorbery, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire religieuse et politique de l'Angleterre, a été lévite le jour de l'Ascension, trois jours avant sa mort, le 17 mai 988. D'après l'un de ses biographes, on l'aurait vu s'enlever jusqu'à la voûte de la cathédrale. C'est ce que j'appelle le miracle de l'an 1000, car le second lévite a été saint Étienne, roi de Hongrie, qui mourut le 15 août 1038. Son biographe dit qu'on le vit, une nuit, soulevé de terre, tandis qu'il priait, dans sa tente. Le roi campait alors avec son armée, dont il venait de prendre le commandement, pour résister à Conrad II, empereur d'Allemagne[15].

Avant l'an 1000, sans remonter à l'Ancien Testament (les citations classiques : d'Hénoch qui fut enlevé vivant de terre ; d'Élie, cheminant près d'Élisée, qui fut emporté sur un tourbillon en forme d'un char de feu ; de Habacuc, transporté par la voie des airs de Judée en Babylonie pour apporter la nourriture à Daniel dans la fosse aux lions et ramené à l'endroit où l'Ange du Seigneur l'avait pris, le tenant, dit le texte, par les cheveux durant le transport) ni au Nouveau Testament (par exemple : le diacre Philippe enlevé subitement de la route de Gaza à Azot et qui disparut à la vue de l'eunuque de la reine de Candace qu'il venait de baptiser ; le cas type : la lévitation qui clôt la vie terrestre de Jésus-Christ, lorsque ayant conduit ses disciples dans la direction de Béthanie, il s'enlève en l'air et disparaît à leurs regards ; l'extase de l'Apôtre et son annonce qu'à la parousie les élus seront entraînés en l'air à la rencontre

du Seigneur), la tradition chrétienne de l'Eglise primitive ne rapporte que quelques rares cas de lévitation : tradition provençale : sainte Marie-Madeleine dans sa solitude de la Sainte-Baume ravie sept fois par jour durant trente ans, le corps éthérisé par les mortifications et l'esprit usé par les prières, la coenure du ciel s'enlevant jusqu'au Saint-Pilon, non pour étonner qui que ce soit dans son désert aérien qu'elle prospecte car elle a honte de se donner en spectacle et même aux anges qui l'entourent, non pour la supporter dans son inexpérience et sa faiblesse mais qui, chaque fois, se portent à sa rencontre pour garantir sa pudeur ; tradition historique : saint Ammon, mort en 350, transporté miraculeusement d'une rive à l'autre d'un confluent du Nil ; saint Antoine le Grand, 251-356, ravi en esprit, qui se sentit élever en l'air, en Nitrie, vers l'an 340 ; sainte Marie l'Égyptienne, 354-431, que le prêtre Zosime surprit flottant à une coudée du sol, abîmée dans sa pénitence, revêtue de ses seuls cheveux sauvages, noire comme une outre de bique desséchée, le cuir tout fendillé et à qui il passa sa cape, ainsi qu'on le peut voir dans les vitraux de la cathédrale de Bourges donnant le film de cette rencontre ; Schnoudi, 333-451, la plus pittoresque figure du monachisme égyptien, qui organisait avec ses moines de véritables raids contre les temples païens, expéditions qui lui valurent d'être traduit en justice, traîné au prétoire d'Antinoë et qui se mit en prière, s'enleva, resta suspendu dans les airs au-dessus du tribunal à une hauteur d'où il pouvait encore se faire entendre, plaida longuement sa cause, puis il redescendit peu à peu cependant que la foule l'acclamait en triomphateur et se pressait pour recevoir sa bénédiction[16] ; etc.

Mais depuis l'an 1000 la lévitation de saints personnages a été rapportée sans interruption jusqu'à nos jours, d'abord par les vieux chroniqueurs, puis par les *Acta Sanctorum* des Bollandistes et les hagiographes officiels, enfin, pour les temps modernes, par les historiens et les, biographes les plus récents et les plus avertis des choses de l'Église.

Et voici une sélection opime faite dans la liste dressée par Olivier Leroy et publiée dans son ouvrage sur *La Lévitation,* liste qui comporte deux cent cinq noms de saints et de saintes extatiques auxquels on a attribué ce charisme de la lévitation, liste qui relate mille ans d'expérience catholique[17] :

DE L'AN 1000 AU XIIIe SIÈCLE.

« *La biographie d'un des successeurs de saint Etienne sur le trône de*

Hongrie, saint Ladislas (1001-1095), contient une lévitation semblable à celle de son ancêtre, avec des détails plus précis. Un soir que Ladislas s'était attardé à prier au monastère de Warasdin, un domestique, qui l'attendait à la porte, trouvant le temps long, entra dans la chapelle. Là, il vit son maître, en prière, élevé au-dessus de la terre. »

« *Saint Bernard (1091-1153), abbé de Clairvaux et docteur de l'Église, eut, selon Gœrres, une lévitation en prêchant.* »

« Saint Dominique (1170-1221), le fondateur des Frères Prêcheurs, de passage à Castres, hôte du monastère des Bénédictins de cette ville, fut surpris par un religieux de cet ordre, priant devant la chapelle, élevé à une coudée du sol et ayant oublié de venir se mettre à table, le prieur Matthieu et les autres Frères l'attendant vainement au réfectoire. Déjà on lui avait prêté une lévitation le jour où il avait miraculeusement ramené à la vie le neveu du Cardinal Orsini, qui venait d'avoir un accident de cheval, et une autre encore, à l'église Saint-Sixte, à Rome, où, célébrant la messe, il fut soulevé de terre d'une coudée au moment de l'élévation. »

« *Un jour, sainte Christine l'Admirable (1150-1224),* d'après son biographe Thomas de Cantimpré, qui écrivait huit ans après sa mort et qui consulta beaucoup de témoins oculaires à Saint-Trond, diocèse de Liège, d'où Christine était native, *un jour, Christine qui passait pour morte, au cours même de son service funèbre s'éleva jusqu'à la voûte de l'église où elle resta suspendue. A partir de ce jour-là, la vie de Christine fut une longue suite de tourments qu'elle eut à subir de la part des siens, qui la regardaient comme une possédée. Elle fuyait toute société, se réfugiant dans les lieux déserts, sur les arbres, au sommet des tours et des églises. Elle se suspendait aux plus minces branches des arbres avec la légèreté d'un oiseau. Parfois, on la trouvait en équilibre à l'extrémité d'un pieu, chantant les psaumes.* »

« *On raconte de saint François d'Assise (1186-1226) que sur la fin de sa vie, au cours de sa retraite sur le mont Alverne, ses ravissements se multiplièrent. Frère Léon, son disciple préféré, était chargé de lui apporter deux fois dans les vingt-quatre heures du Pain et de l'eau, à la grotte où il s'était retiré, au flanc de la montagne. Or, il arrivait que Frère Léon trouvât le saint en extase, au dehors de la grotte, le corps soulevé à telle hauteur qu'il pouvait encore lui atteindre les pieds. Parfois, il le trouvait à mi-hauteur des grands hêtres ; parfois encore il était si haut qu'il disparaissait presque à la vue. Dans certains*

ravissements, il apparaissait enveloppé d'un halo lumineux. »

« *Sainte Otte (Jutta) († en 1226) vivait solitaire, non loin de Kulm (Prusse). Elle avait pris pour abri une maison abandonnée. Ses extases avaient lieu deux fois par jour et s'accompagnaient de lévitations dont furent témoins les gens du voisinage,* « ...instar Moysis vultu coruscante... » *disent les* Acta. *Son visage resplendissait.* »

« *Sainte Elisabeth de Hongrie (1207-1231) était fille d'André II de Hongrie qui la maria à Louis, fils du Landgrave de Thuringe et de H esse. A la mort de ce prince sainte Elisabeth entra dans le tiers-ordre franciscain. Elle fut canonisée par Grégoire IX, quatre ans après sa mort. On rapporte d'elle une lévitation constatée un peu comme celle de saint Dominique à Castres. Une sœur l'allant quérir au chœur, la trouva prosternée au pied d'une image de la Vierge, puis la vit s'élever à la hauteur d'un pied.* »

« *La bienheureuse Gerardesca de Pise († en 1240) appartenait à l'ordre des Camaldules. Un jour, à la fête de saint Jean, une personne de Pise la vit, à l'église Saint-Jacques de Podio, s'élever à dix coudées de hauteur. Elle en fut grandement effrayée ; mais le chant gracieux de l'extatique la rassura.* »

« *Saint Edmond († en 1242), alors archevêque de Cantorbery, fut aperçu par son ami et conseiller, saint Richard de Chichester, en état de lévitation, dans sa chapelle.* »

« *Sainte Lutgarde (1182-1246) entra à vingt ans dans un couvent de Cisterciennes, dont elle devint prieure en 1215. Un jour de Pentecôte, comme sainte Lutgarde chantait le* Veni Creator Spiritus *avec les autres moniales, on la vit s'élever à deux coudées du sol.* »

« *Le bienheureux Gilles de Santarem (1190-1267), fils du gouverneur de Coïmbre (Portugal), vint pour étudier la médecine à Paris et se livra à la magie. Puis il changea de vie et entra dans l'ordre de Sainte-Dominique dont il organisa plus tard un monastère à Santarem. Son biographe, André de Resende, rapporte de lui une lévitation dont les circonstances sont curieuses : De passage à Lerena (entre Coïmbre et Scalabis), Gilles alla loger chez une dame Pichena. S'étant retiré dans sa chambre qu'il partageait avec un Dominicain de Scalabis, il se mit à méditer, assis sur le bord de son lit. Au bout de quelques instants, son compagnon vit qu'il était en extase et soulevé au-dessus de sa couche. Très surpris, Frère Andréas appela l'hôtesse et les autres personnes de la*

maison pour leur faire voir un si étrange spectacle. Il essaya de mouvoir l'extatique, mais il ne put le déplacer même légèrement. La nouvelle de cet événement s'étant répandue dans le voisinage, on accourut bientôt de tous les côtés. La foule était si avide de voir Gilles en cet état que certains, qui ne pouvaient entrer, montèrent sur le toit et le démolirent en partie (...tectum ipsum effractum...) *pour jeter les yeux dans la chambre. Quand Gilles apprit ce qui était arrivé, il quitta la maison vers le milieu de la nuit.* »

« La bienheureuse Marguerite de Hongrie (1241-1271) entra à douze ans chez les Dominicaines de l'île appelée depuis Margit Sziget, *près de Budapest. Elle y pratiqua de grandes austérités. Son biographe, Garini, dit qu'on la vit plusieurs fois ravie corporellement. Ces lévitations se produisaient surtout à certaines fêtes liturgiques. Son corps s'y élevait à plus d'une coudée.* »

« *Sainte Douceline (1214-1274), béguine provençale, était sœur du fameux Hugues de Digne, qui fut provincial franciscain de Provence. Elle avait de fréquentes extases où parfois elle quittait le sol.* « ... Elle était, un jour, ravie en Dieu dans l'église, lit-on dans un texte provençal du XIVe siècle publié par Robert goût[18], et un noble chevalier, qui avait nom Jacques Vivaud, seigneur du château de Cuges, s'y trouvait avec son fils. C'était le soir d'une fête et le sermon était dit. Ce chevalier ouït de la bouche de sa femme, noble dame, dévouée au bien et appelée madame Sancie, que la sainte mère était en extase depuis le matin, et qu'elle-même l'avait accompagnée dans une chapelle des Frères où elle avait, ce jour-là, communié. Donc, apprenant cela, très dévotement il l'alla voir. Et il l'aperçut en l'air, suspendue par l'effet de cette merveilleuse force d'attraction qui l'entraînait vers Dieu, suspendue sans s'appuyer à rien, sans toucher nulle part, soulevée si haut de terre que ledit chevalier et son fils, s'agenouillant tous deux en grande révérence et ôtant leur chaperon, lui baisèrent la plante des pieds très dévotement... Un autre Marseillais, Raimon du Puy, la vit dans le même état. Elle était en extase dans l'église des Frères, devant l'autel où elle avait communié soulevée de terre et dans la position où Jacques Vivaud l'avait vue. Or donc, ce citadin très dévotement s'agenouilla, et il mesura de la main l'intervalle qui la séparait du sol et il vit qu'elle était soulevée d'une bonne palme. Avec une grande foi, il plaça toute sa tête qu'il avait douloureuse, par-dessous ses pieds vénérés et les lui baisa pieusement... Une autre fois, il advint, le jour de Pâques, qu'elle était ravie dans son oratoire, élevée en l'air et

soutenue par l'effet de son merveilleux ravissement, en sorte qu'une dame mesura avec la main l'intervalle qu'il y avait de ses pieds à terre, et elle trouva qu'elle était soulevée d'une bonne palme et qu'elle ne s'appuyait à rien... » « *On la vit aussi, une fête d'Assomption, parcourir tout le chœur soulevée au-dessus de terre, comme si elle suivait une procession imaginaire. Certaines fois, l'extatique se soulevait, sans perdre terre qu'elle continuait de toucher par les gros orteils. Ou même encore, on la vit se suspendre l'un de ses pieds distant du sol de la hauteur d'un empan, l'autre ne s'appuyant que de son extrémité ou de la pointe du gros orteil ; et elle demeurait ainsi depuis l'instant de la communion jusqu'au soir vers complies.* »

« *On ne s'attendait pas à voir saint Thomas d'Aquin (1226-1274),* l'encyclopédiste de l'Église, l'auteur de la Somme, *figurer sur la liste des saints à lévitation. Pourtant son biographe, Guillaume Tocco, qui fut son contemporain et son familier, dit qu'on le vit plusieurs fois en extase, soulevé de terre. La première fois, c'était au couvent des Dominicains de Salerne : le saint était en oraison, devant le maître-autel, après matines, Frère Jacques et un autre le virent, élevé de deux coudées. Plus tard, dans un couvent de Napies, il fut surpris dans le même état par Frère Dominique. Celui-ci ayant remarqué que Thomas descendait à l'église avant matines, l'y suivit par deux fois. Il le vit en extase dans la chapelle de Saint-Nicolas : son corps était soulevé d'environ deux coudées.* »

« Sainte Agnès de Bohême (1203-1282), fille de Primislas Ottokar, roi de Bohême, refusa d'épouser l'empereur Frédéric II et entra dans les Clarisses de Prague, dont elle devint Supérieure générale. Son biographe raconte que dans sa contemplation elle planait au-dessus du sol. Un jour d'Ascension, se promenant dans le jardin du monastère avec les sœurs Bénigne et Prisque, elle fut enlevée à leur vue (...rapta ex medio illorum...) et ne reparut qu'une heure après. Interrogée sur cette mystérieuse absence, elle refusa de répondre (...nihilque de absentia requisita, praeter decurum et blandum risum significavit...) Elle souriait. »

« *Saint Ambroise de Sienne (1220-1286), prêchant devant des religieux et des laïcs eut deux lévitations* (...bis in aera elevatum se vidisse...) *C'était, disait-il, une grâce accordée par Dieu à ses auditeurs, pour récompenser leur dévotion, que de le leur faire apparaître dans cet état.* »

« *Le bienheureux Franco, de Grotti, près de Sienne (*† *en 1291), passa sa jeunesse dans les pires excès, puis se convertit brusquement. Après une série de pèlerinages il entra dans l'ordre des Carmes. Gœrres raconte à son sujet l'anecdote suivante : Un jour Franco eut une vision de la Vierge dans sa cellule. Dans son extase, son corps se mit à répandre une lumière si éclatante que les autres religieux accoururent, croyant à un incendie. Quand ils entrèrent dans la cellule, ils virent Franco les yeux ouverts et fixés vers le ciel, la bouche entrouverte, les mains jointes, privé de sens, le corps soulevé de terre.* »

« *Sainte Marguerite de Cortone (1247-1297) tertiaire franciscaine, expia par vingt-trois ans de cruelles macérations les désordres de sa jeunesse. Le Père Chérancé*[19] *donne dans sa biographie le récit suivant de sa première extase qui fut accompagnée de lévitation : Marguerite était occupée à soigner dans la maison de dona Diabella une jeune mère, parente de cette dame. Profitant d'un instant de liberté, elle se retira dans un coin de la chambre pour pleurer ses fautes. Au moment où elle priait avec le plus de ferveur, l'Esprit de Dieu fondit tout à coup sur elle et l attira à lui et l'emporta dans les airs. Le corps de la sainte fut soulevé de plusieurs coudées. Deux témoins oculaires, dona Mechtilde (c'était le nom de l'accouchée) et un ouvrier avec qui la dévouée Tertiaire partageait souvent le pain de l'aumône, attestèrent la vérité du fait.* »

XIVe ET XVe SIÈCLES.

« *Le bienheureux Pierre Armengol (1238-1304), de la famille des comtes d'Urgel, alliés aux rois de Castille, mena d'abord une vie peu édifiante et devint même chef de brigands. Saisi de remords, il se fit admettre chez les Religieux de la Merci dont il prit l'habit en 1258. Il se livra à une vie cruelle de pénitence et se consacra au rachat des captifs chez les Maures. Pendu à Bougie, il échappa miraculeusement à la mort. Des témoins assurèrent l'avoir vu, alors qu'il priait, ne plus toucher la terre.* »

« *Sainte Agnès de Monte-Pulciano (1277-1317) entra chez les Dominicaines de Proceno (comté d'Urbino) dont elle devint, très jeune, abbesse. Ses sœurs la virent plusieurs fois en lévitation* (...sine aliquo corporali sustentaculo in aere elevari...) *Un jour, elle fut soulevée jusqu'à un crucifix placé à une hauteur considérable, puis redescendit*

légèrement. »

« *Un religieux célestin, le bienheureux Robert de Salente (1273-1341), en extase dans l'église, s'était élevé à plus d'une coudée, quand il fut rappelé à lui par une exclamation de surprise poussée par un de ses frères, lui disant : —* Fili, maie fecisti ! »

« *Catherine Colombini († en 1367), cousine de saint Jean Colombini, fondateur des Jésuàtes, n'a point, aux* Acta, *de biographie particulière ; mais on lit dans la vie de ce dernier qu'une nuit de Noël elle s'éleva d'environ deux aunes au-dessus des dalles de l'église et resta ainsi dans le vide pendant deux heures, entourée d'un halo lumineux.* »

« *Sainte Catherine de Sienne (1247-1380) fut extatique dès l'enfance. Elle n'avait que six ans lorsqu'elle eut un ravissement accompagné d'une sensation de lévitation. J. Joergensen donne le récit de cette première extase*[20] : C'était dans une grotte, où elle s'était rendue, aux portes de Sienne, pour vivre, pensait-elle.en ermite. Elle s'était munie d'un pain et, ainsi pourvue, entreprit de vivre en solitaire. Se mettant à prier, elle se trouva dans cet étrange état où tout disparaissait autour d'elle et elle eut le sentiment de planer dans un monde d'éclatante lumière. Elle avait l'impression de s'élever peu à peu au-dessus de terre, plus haut, toujours plus haut ; finalement sa tête heurta la voûte, ce qui la réveilla. Elle s'aperçut qu'elle avait dû rester longtemps dans la grotte, le soleil était bas, les cigales chantaient dans les figuiers et là-haut, à San-Domenico, on carillonnait les vêpres. *Plus tard, la célèbre Dominicaine eut des lévitations devant témoins. Caffarini, de son côté, affirme qu'on la vit s'élever à plusieurs mètres du sol.* »

« *La vie de sainte Colette de Corbie (1381-1447), réformatrice de l'ordre des Clarisses, abonde en merveilleux, mais on y parle peu de lévitations. Du moins, ces faits y sont relatés avec une sécheresse qu'on comprend d'autant moins que l'on accorde aux ravissements corporels de la sainte un caractère plus prodigieux. D'autres religieuses, lit-on, en effet, dans la notice des* Acta, *la virent plusieurs fois planer en l'air et atteindre une telle hauteur qu'elle était dérobée à leur vue* (...ab eorum oculis evanescens...) »

« *Le bienheureux Pierre-Jérémie de Palerme (1381-1451) appartenait à l'ordre des Dominicains. Il travailla particulièrement à la réforme des couvents de son ordre en Sicile. Sa vie a été écrite par un de ses compagnons du monastère de Sainte-Zite. On lit dans cette biographie*

qu'il était souvent soulevé de terre pendant son oraison. Son corps devenait alors très lumineux. Un jour son supérieur voyant cet éclat, par les fentes de la porte de sa cellule, crut qu'il y avait le feu. Il enfonça la porte et ne trouva que le saint en extase. »

« *Saint Pierre Regalati (1391-1456) émettait un vif éclat quand il était en extase. Il s'enlevait aussi de terre et restait parfois suspendu plusieurs heures dans le vide.* »

« *Une lévitation qui a inspiré à Murillo un tableau célèbre que l'on peut voir au Louvre :* La cuisine des anges. *Un peu sur la gauche, saint Diego († en 1463) en extase est porté dans le vide à faible distance du sol. Il joint les mains et porte les yeux au ciel. Son corps s'enveloppe d'un halo léger. A droite, des anges remplaçant l'extatique dans ses fonctions, accomplissent divers travaux de cuisine.* »

« *Les biographes de Jérôme Savonarole (1452-1498) prêtent au fameux Dominicain un certain nombre de miracles au nombre desquels il faut citer la lévitation. Jusque dans sa prison, écrit F.-T.Perrens*[21]*, Savonarole fit des miracles. Plusieurs fois le geôlier le trouva délivré de ses menottes et de ses fers ; souvent la porte était ouverte sans qu'il voulût en profiter pour prendre la fuite ; enfin, on le vit élevé en l'air et entouré d'une auréole lumineuse. Tant de prodiges touchèrent le cœur du geôlier qui se convertit et devint un parfait chrétien. Les biographes sont unanimes à affirmer tous ces faits.* »

XVIe SIÈCLE.

« *Le Franciscain Stanislas de Gielniew († en 1505) prêchait la Passion, à la cathédrale de Varsovie, le Vendredi saint de l'année 1505. Arrivé au récit de la flagellation, il tomba en extase et, ravi corporellement, resta quelque temps suspendu au-dessus de la chaire, au vif émoi de la foule* (... Tune jam ardentis ignis, divini amoris, in camino cordis sui succensi, flamma vehemens, contineri intus non valens ; tamquam e fornace, septulum plusquam ante ardente, subito in tantum erupit ad extra ; ut ipsum visibiliter, coram illa tota congregata multitudine, omnibus clara spectantibus, viris et mulieribus, senibus et juvenibus, peccatoribus et justis, devotis et indevotis, in altum tolleret ; ita ut, cunctis videntibus, etprae novitatae rei aliis inauditae stupentibus, aliis alte exclamantibus Jésus, Jésus, Jésus ! aliis in terram cadentibus, aliis praestupore, timoré,

et rei novitate a sensibus quasi alienatis ; supra suggestum elevatus in aere pendulus apparet. Stabat sublimis inter coelum et terram, nulle homini auxilii adminiculo subnixus, per extasim sursum sublatum (aere ipso, loco solidi corporis, ad ejus sustentantum corpus ministerium corpus ministerium proebente) quasi in coelum vellet abire clare visus. Mansit sic justo temporis spatio, nec fari amplius potuit in languore positus, totusque in Deo immersus...) *Puis il redescendit lentement, épuisé de fatigue, il s'alita* (igitur lento motu ab aere descendens, sensit se veheraenti debilitati effectum, languore correptus, lecto decumbit...) *et mourait un mois après, le 4 mai.* »

« On prête des témoins considérables aux ravissements corporels de saint François de Paule (1416-1507). Quand le thaumaturge calabrais se rendit à la cour de France, sur l'ordre de Sixte IV, il fut logé à Naples par le roi Ferdinand Ier. C'est ce dernier qui, l'observant en secret, l'aurait vu en extase dans sa chambre, le corps rayonnant et suspendu en l'air. On le revit en même état au Plessis, près de Tours, où il s'élevait parfois dans l'église de cinq ou six coudées. On cite comme témoin oculaire de ces faits la fille de Louis XI, Anne de Beaujeu. »

« *Le Père Simplicien de Saint-Martin, qui a écrit une* Histoire de la vie de Notre Père saint Augustin, des saints, bienheureux et hommes illustres de l'ordre des Augustins (1640) *y rapporte qu'une religieuse augustine, Christine d'Aquila (1480-1543), eut une fois, le jour de la fête du Saint-Sacrement, une élévation de cinq pieds au-dessus de la terre. Une autre fois, elle resta suspendue dans l'air pendant toute son extase qui dura vingt-quatre heures.* »

« De *saint François-Xavier (1506-1552), l'apôtre du Japon et des Indes, le Père Bouhours*[22] *raconte que parfois, au milieu d'une conversation, on le voyait se retirer, pour vaquer à la contemplation. Ensuite, quand on le cherchait, on le trouvait ou devant le Saint-Sacrement, ou en un lieu solitaire abîmé dans une contemplation Profonde, souvent suspendu en l'air, avec des rayons autour du visage. Plusieurs témoins oculaires attestent ces faits. Quelques-uns disent qu'au commencement ils voyaient le saint à genoux et immobile, qu'ils remarquaient ensuite qu'il s'élevait peu à peu de terre, et qu'alors saisis d'une sainte horreur, ils ne pouvaient le regarder fixement tant son visage était lumineux. D'autres protestent que, quand il leur parlait des choses de Dieu, ils s'apercevaient qu'il s'éloignait d'eux tout à coup, et que son corps montait de lui-même en haut. Ces ravissements corporels*

lui arrivaient parfois en célébrant la messe, immédiatement après la consécration. On le vit élevé de la sorte, particulièrement à Malacca et à Meliapor. Il le fut encore plusieurs fois à Goa, en communiant le peuple ; et, ce qui est remarquable, comme c'était sa coutume de donner la communion à genoux, il paraissait élevé de terre dans cette posture. Ces traditions ont été officiellement retenues (Die III Decembris, lectio IV). »

« On ne cite de saint Thomas de Villanova (1488-1555) qu'une seule lévitation. Un jour d'Ascension, disent les actes de canonisation, Thomas, alors archevêque de Valence, lisait l'antienne : Et videntibus illis elevatus est lorsqu'il fut ravi en extase et soulevé de terre. Il resta ainsi suspendu dans le vide, immobile, pendant douze heures, exposé à la vue du personnel de l'archevêché et de divers habitants (...ab hora quinta matutina ad quintam vesper-tinam...) de Valence. Thomas de Villanova était entré dans l'ordre des Augustins vers le temps que Luther le quittait. Le saint avait accepté l'archevêché de Valence pour obéir à Charles-Quint, qui l'avait en haute estime. »

« *Ignace de Loyola (1491-1556), quand il commença à Barcelone ses études tardives (il avait trente-trois ans), vint loger chez une dame, Agnès Pasqual, dont le fils Jean a rapporté divers détails sur la vie du saint. Il l'avait observé, en secret, au moment de ses oraisons. Parfois, raconte-t-il, la chambre où Ignace était ravi en extase s'emplissait de clarté, tandis que le saint, agenouillé, les bras en croix, s'élevait de quatre ou cinq palmes.* »

« *Saint François d'Alcantara (1499-1562), fondateur des Frères Mineurs dits de l'Étroite Observance, était contemporain de sainte Thérèse qui regardait son* Traité de l'oraison mentale *comme un chef-d'œuvre de la littérature mystique. Ce contemplatif restait suspendu dans l'air durant ses extases, à la hauteur des lambris du chœur. Souvent on le voyait planer dans le jardin du couvent, au niveau des plus hautes branches. Une de ses lévitations dura, dit-on, trois heures. Parfois il était emporté dans l'air de ce mouvement impétueux appelé vol extatique. Ces lévitations s'accompagnaient parfois d'un rayonnement lumineux.* »

« *Le Bienheureux Salvador d'Orta (1520-1567) était Frère lai Franciscain. Sa réputation de thaumaturge lui attira des persécutions. Son biographe, Dimas Serpi, raconte qu'il eut une lévitation dans les circonstances suivantes : Un jour que Frère Salvador mendiait à Maella*

(Catalogne) il fut invité à déjeuner par un habitant de l'endroit, Antoine Vughet. Comme Salvador coupait une grenade, la vue des grains pourpre, parfaitement rangés sous l'écorce, lui parut un symbole si merveilleux de l'ordre divin qu'il tomba en extase, les bras en croix, le corps détaché du sol. Son hôte, se levant aussitôt de table, s'en fut convier les voisins à ce curieux spectacle. (O Deus, si tam pulchro ordine cuncta hujus tuae creaturae par-ticulas disposuisti, quam ordinata erit coelestis tui platii species, ubi Angeli spiritusque beati magis ardebunt faciem contemplantes tuam, quam grana haec pulcherrima série distincta rubentl... »

« *Saint Louis Bertrand (1526-1580).Dominicain espagnol, après avoir évangélisé les Caraïbes s'en revint en Espagne, écœuré de la barbarie des aventuriers qui s'étaient jetés sur l'Amérique du Sud. C'était en 1569. Il lui restait onze ans à vivre. Il les employa à la direction des maisons de son ordre et à la prédication. Sa vie a été écrite par Bartholomé Arignoni, des Frères Prêcheurs, postulateur de sa cause. On lit dans cette biographie qu'il arrivait à Louis Bertrand d'être élevé de terre dans ses extases. On y raconte ainsi une de ses lévitations : le saint revenait un jour de Moncada (à quelques kilomètres de Valence) avec un serviteur. Ayant trouvé sur sa route un champ de blé en épis, il pria son compagnon de l'attendre sur le bord de la route et s éloigna hors de vue dans le champ. Un habitant de Moncada, Baptiste Ferreri, demanda au domestique qui il attendait sur la route ; sur sa réponse, intrigué, il grimpa sur un monticule pour explorer les environs. De là, il aperçut Louis Bertrand, ravi en extase, et dont le corps flottait au-dessus des épis. Des Arabes furent témoins du même spectacle, à Tubara. Ils virent le saint en oraison, suspendu,* ...corpus ejus supra spicas segetis tolleretur in aerem. »

« *Avec sainte Thérèse d'Avila (1515-1582) nous avons pour la première fois un témoignage personnel direct sur le phénomène de la lévitation. Expliquant la différence entre l'union et le ravissement, la sainte écrit*[23] : ... Dans ces ravissements, l'âme semble ne plus aimer le corps. Ici il n'y a aucun moyen de résister à l'attrait divin. Dans l'union, nous trouvant encore comme dans notre pays, nous pouvons presque toujours le faire, quoique avec peine et un violent effort ; mais il n'en est pas de même dans le ravissement, on ne peut presque jamais y résister. Prévenant toute pensée et toute préparation, il fond souvent sur vous

avec une impétuosité si rapide et si forte, que vous voyez, vous sentez cette nuée vous saisir, et cet aigle puissant vous emporter sur ses ailes. Je l'ai dit : l'on voit, l'on comprend que l'on est enlevé, mais on ne sait où l'on va ; de sorte que la faible nature éprouve à ce mouvement, si délicieux d'ailleurs, je ne sais quel effroi dans les commencements. L'âme doit montrer ici beaucoup plus de résolution et de courage que dans les états précédents. Il faut, en effet, qu'elle ose tout risquer, advienne que pourra, qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu, et se laisse conduire de bon gré où il lui plaît ; car on est enlevé, quelque peine qu'on en ressente. J'en éprouvais une si vive, par crainte d'être trompée, que très souvent en particulier mais surtout quand j'étais en public, j'ai essayé de toutes mes forces de résister. Parfois, j'obtenais quelque chose ; mais comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois, tous mes efforts étaient vains ; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je pusse la retenir, et quelques fois même tout mon corps était enlevé de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre. J'ai été rarement ravie de cette manière. Cela m'est arrivé un jour où j'étais au chœur avec toutes les religieuses, agenouillée et prête à communier. Ma peine en fut extrême, dans la pensée qu'une chose si extraordinaire ne pouvait manquer de causer bientôt une grande sensation. Comme ce fait est tout récent, et s'est passé depuis que j'exerce la charge de prieure, je défendis aux religieuses d'en parler. D'autres fois, m'apercevant que Dieu allait renouveler cette faveur (et un jour en particulier, à la fête du titulaire de notre monastère, tandis que j'assistais au sermon devant des dames de qualité), je me jetai soudain à terre ; mes soeurs accouraient pour me retenir, malgré cela le ravissement ne pouvait échapper aux regards. Je suppliai Notre-Seigneur de vouloir bien ne plus me favoriser de ces grâces qui se trahissent par des signes extérieurs ; j'étais déjà fatiguée de la circonspection à laquelle elles me condamnaient, et il me semblait qu'il pouvait m'accorder les mêmes grâces sans que l'on en sût rien. Il parut avoir daigné dans sa bonté entendre ma prière, car depuis, rien de tel ne m'est arrivé ; à la vérité, il y a très peu de temps que je lui ai demandé cette faveur. Lorsque je voulais résister, je croyais sentir sous mes pieds des forces étonnantes qui m'enlevaient ; je ne saurais à quoi les comparer. Nulle autre des opérations de l'esprit dont j'ai parlé n'approche d'une telle impétuosité. J'en demeurais brisée. C'est un combat terrible et qui sert de peu. Au commencement, je l'avoue, j'étais saisie d'une excessive frayeur en voyant ainsi mon corps élevé de terre. Car quoique

l'âme l'entraîne après elle avec un indicible plaisir quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas ; pour moi du moins, je le conservais de telle sorte que je pouvais voir que j'étais enlevée de terre...

« *On doit à l'êvêque Yepes, qui connut personnellement sainte Thérèse, quelques détails complémentaires sur le ravissement qui la surprit au moment de communier : Don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila, donnait la communion aux sœurs par l'ouverture de la Paroi de clôture* (comulgatorio), *lorsque la sainte, saisie par l'extase, fut enlevée de terre et, dépassant la hauteur de l'embrasure, ne put recevoir l'hostie. Un jour, aussitôt après avoir communié, la sainte, se sentant arrachée de terre, saisit les barreaux de la grille de clôture, implorant Dieu de lui épargner ces faveurs apparentes. Une autre fois, en pareille occasion, elle s'accrocha au paillasson qui couvrait les dalles du chœur et l'entraîna en l'air dans son essor.*

« *Les premières dépositions officielles sur ces faits commencèrent en 1595, treize ans après la mort de la sainte, trente ans après la rédaction de son autobiographie. Il restait encore des témoins oculaires. Les lévitations de sainte Thérèse sont mentionnées dans les* Acta authentica canonizationis, *où l'on rappelle que ces faits ont été l'objet de nombreuses dépositions* (... Saepissime enim in oratione positam extra se raptam fuisse constat ; et aliquod aliquando adeo vehementibus spiritus elevationibus rapiebatur ut corpus etiam ipsius a terra m altum levaretur : ut deponunt in remissoriali Abulensi vigesimus super 15 ; et in 2 part. Salmantini quadragesimus septimus testis super decimo, et quadra-gesimus nonus super tertio, et centesimus et centesimus secundus testis super codem ; et in 2 part, primus testis super 74, et vigesimus testis super 2, et trigesimus super 70 ; et in 3 part, primus testis et secundus super 2 et alii plures. Inter quos in specie de raptibus et elevationibus corporis a terra deponunt de visu in remissoriali Abulensi quadragesimus nonus testis super 15, etc.. *On ajoute que les ravissements s'accompagnaient parfois de luminescence.* »

« *Sainte Catherine de Ricci (1522-1589) est une stigmatisée célèbre. Elle fut élue à vingt-cinq ans prieure du monastère dominicain de Prato (près de Florence). Saint Philippe de Néri l'avait en particulière estime et eut avec elle une correspondance spirituelle. Elle fut canonisée par Benoît XIV qui fit publier un résumé de sa vie. Dans ce compendium on mentionne que le corps de Catherine, quand elle était en extase, restait parfois suspendu dans le vide et que ce phénomène fut observé par de*

nombreux témoins. »

« *Pour saint Jean de la Croix (1542-1591), le fameux docteur (et poète) mystique, on verra à la fin de ce récit la lévitation qu'il eut en même temps que sainte Thérèse. Je ne crois pas qu'on en cite d'autre de lui, que cette double lévitation.* »

« *Jérôme Barnabe, dans sa vie de Philippe de Néri (1515-1595), écrite d'après les pièces du procès, dit que ce saint avait de fréquentes lévitations. Le plus souvent, cela lui arrivait en disant la messe. Il s'élevait alors de trois à quatre aunes (de cinq à six mètres). Une jeune fille qui le vit en cet état le prit pour un possédé. Parmi les témoins de ces faits on cite le cardinal Paul Sfondrate. Celui-ci raconta au pape Paul V avoir vu Philippe en oraison touchant Presque le plafond* (...ad cubiculi...) *Une autre fois qu'il priait pour la guérison d'un malade, plusieurs personnes le virent soulevé jusqu'au plafond* (...ad lacunar...), *le corps baigné de clarté. Grégoire Ozes le vit un jour, ainsi suspendu et lumineux, priant à la basilique du Vatican, devant le tombeau des apôtres. Le Père Antoine Galloni, un des disciples préférés de Philippe, nous a transmis les sensations que celui-ci éprouvait pendant ses lévitations : il lui semblait être empoigné par quelqu'un qui l'enlevait de force en l'air* (...retulit ille postea videri sibi se ab aliquo appre-hendi, atque alte a terra per vim mirabiliter sustolli...) *Philippe était fort gêné quand ces choses lui arrivaient en public ; aussi s'efforçait-il, quand il entrait dans une église avec quelqu'un, d'abréger ses prières pour ne pas donner le spectacle de son extase.* »

XVIIe SIÈCLE.

« *Marguerite Agullona (1536-1600) est connue comme extatique et stigmatisée. On lit, dans le martyrologe franciscain d'Arturus, à la date du 9 décembre, qu'un dimanche de l'octave de l'Ascension, alors qu'on célébrait dans l'église franciscaine de Valence la fête de la Sainte-Couronne, Marguerite, pendant les vêpres, à la vue d'un tableau représentant le couronnement d'épines, entra en extase et s'éleva de terre. Son corps, soutenu dans le vide, oscillait légèrement au souffle de l'air qui venait de la porte. Outre les sœurs franciscaines, beaucoup d'habitants de Valence furent témoins de cette scène.* »

« *On lit dans* Le Palmier séraphique, *recueil biographique de l'ordre franciscain, qu'Alphonse Rubius de Valence, Frère Convers qui mourut en 1601, était parfois soulevé, dans ses extases, assez haut pour que les autres religieux pussent passer sous ses pieds sans le toucher.* »

« *La Carmélite Marie-Madeleine (1566-1607), de l'illustre famille florentine des Pazzi, est connue comme stigmatisée. Sa vie fut écrite par son confesseur, Virgile Cepari, hagiographe estimé et réputé -pour sa prudence comme directeur spirituel. On lit, dans cette biographie, que le 3 mai 1592, le jour de la fête de l'Invention de la Croix, la sainte s'éleva à une hauteur de quinze aunes (environ dix-huit mètres) pour atteindre et décrocher un crucifix* (... Crucifixum sumpsit, clavisque extractis...) *Quand elle circulait dans les escaliers, elle ne semblait point en fouler les degrés, tant elle était rapide et légère.* »

«*La bienheureuse Passitea Crogi (1564-1615) Franciscaine, plus connue sous le nom de Passidée de Sienne, eut sa vie écrite par un compatriote, le Père Venturi. Marie de Médicis fit traduire cette biographie sur le manuscrit*[24]. *On y lit que, très jeune, Passidée fut extatique :* Après que cette enfant fut délivrée de ses langes et qu'on lui eut vêtu une robe, son confesseur a rapporté que les anges commencèrent de lui apparaître et de converser avec elle. A cela il ajoutait que fort souvent ces bienheureux esprits la soulevant parfois en l'air, lui faisaient ressentir des contentements en l'âme qui ne se peuvent exprimer. *Une autre biographie de L. Maracci revient sur des faits de ce genre et apporte des précisions :* Suivant l'intensité de l'extase, elle était plus ou moins soulevée de terre. Sœur Félice déposa qu'elle l'avait vue à une hauteur de trois brasses. Sœur Maria Francesca à plus de quatre et qu'en même temps elle était toute resplendissante de lumière. Cela durait deux ou trois heures. Une fois, à Santa Fiora, chez la duchesse Sforza, Passitea eut devant celle-ci, et beaucoup d'autres personnes, un ravissement qui la soutint au-dessus du sol à hauteur d'homme. La duchesse fit signer par tous ceux qui étaient présents une attestation de ces faits. *Parfois elle se transportait d'un point à un autre sans qu'on vît ses pieds se mouvoir : elle paraissait glisser légèrement à la surface du sol.* »

« *Le Jésuite Bernardino Realino mourut en 1616 à Lecce (sud de Brindisi). Dans l'enquête qui fut faite à Naples, en 1621, pour sa cause de béatification, signor Tobias da Ponte déposa, sous la foi du serment, avoir vu ce religieux en état de lévitation. Tobias da Ponte s'était rendu*

en 1608 à Lecce pour consulter le Père Bernardino sur des questions de spiritualité. Un samedi d'avril, après Pâques, attendant le Père, il s'était assis dans un couloir où donnait la chambre de celui-ci. A un moment donné, il remarqua que la porte n'était que poussée et que la fente laissait apercevoir de la lumière dans la pièce. Intrigué par cette lueur, il s'approcha et entrebâilla la porte. Il vit alors le Père Bernardino agenouillé, la figure tournée vers le ciel, les yeux clos, le corps suspendu à près d'un mètre au-dessus du sol (in aria solevato da quattro buoni palmi sopra). *Ayant contemplé quelques instants ce spectacle, avec un mélange de stupéfaction, de révérence et de crainte, signor Tobias se retira subrepticement. Voici les termes du rapport où est enregistrée sa déposition*[25] : Prié de prendre bien garde si tout ce qu'il avait décrit n'était pas plutôt une hallucination ou une imagination et si le ravissement qu'il avait aperçu n'était pas une réflexion de la lumière solaire, une hallucination de la vue ou le résultat de quelque autre cause naturelle, le témoin a répondu : — La chose était si claire, si certaine et réelle, que non seulement il me semble la voir encore, mais que j'en suis aussi sûr que je le suis de parler en ce moment ou de voir ce qui est autour de moi. Je remarquai la lumière qui filtrait par l'entrebâillement de la porte non pas une fois, mais deux, trois et quatre fois avant qu'une hypothèse quelconque me vînt à l'esprit. Puis je me mis à me demander comment il pouvait y avoir du feu dans cette pièce, car les rais de lumière qui s'en échappaient ne pouvaient venir que d'un grand feu, comme lorsque les forgerons martèlent le fer rouge sur l'enclume. Je me levai donc et poussai la porte, je vis le Père Bernardino élevé de terre, aussi certainement que je vois en ce moment Votre Illustre Seigneurie... Le témoin est alors averti de nouveau d'avoir bien soin de ne point exagérer les faits par un sentiment de dévotion mal comprise, ou de les altérer de quelque manière dans sa description, les saints n'ayant nul besoin qu'on soutienne leur cause par des procédés de ce genre, qui leur sont au contraire odieux. Puis on lui demanda s'il n'y aurait pas lieu de modifier un passage quelconque de sa déposition. Sa réponse est la suivante : — Ce que j'ai déclaré est la vérité entière, pure et simple, sans fiction ni exagération... »

« *On trouve dans la vie d'un autre Jésuite contemporain, François Suarez (1548-1617), auteur d'ouvrages classiques en théologie, une relation de lévitation appuyée sur un document détaillé. Il s'agit d'une déclaration de Frère Jérôme da Silva, portier du collège de Coïmbre,*

écrite sur l'ordre du Père Morales, confesseur de Suarez et de ce Frère. Ce document avait été enfermé dans une enveloppe portant cette inscription : Affaires de confession. Ne pas ouvrir avant la mort du Père François Suarez. *En voici la teneur*[26] *:* « Je certifie, moi, Frère Jeronime da Silva, religieux de la Compagnie de Jésus, que j'ai écrit ce document sur l'ordre de mon confesseur le Père Antonio de Morales l'aveugle, et que ce même Père m'a commandé de ne le communiquer ni le laisser lire, mais de le garder clos sous une enveloppe, portant défense absolue d'ouvrir le pli, si ce n'est après la mort de notre Père François Suarez. Ainsi ai-je fait parce que le dit Père me l'avait demandé, estimant que la sainteté du Père Suarez, dont les travaux ont apporté tant de lumière à l'Église de Dieu, ne doit pas rester cachée, et ajoutant que Dieu pourrait bien me retirer de ce monde dans une crise des infirmités dont je souffre. Ainsi, pour ces raisons, il me fit écrire ce papier, dans la forme que j'ai dite plus haut, et certifier avec serment tout ce qui suit, afin qu'on y ajoute plus de foi et de crédit.

« Premièrement, tandis que j'étais portier de la porte claustrale dans ce collège de Coïmbre, comme Don Pedro de Aragon, alors recteur de l'Université de Salamanque, recevait chez nous l'hospitalité, j'allai appeler de sa part le Père François Suarez. Mais arrivé à son appartement, je vis que le Père avait placé un bâton en travers de la porte, et comme il me parut qu'il se reposait et que notre hôte pourrait s'impatienter d'attendre trop longtemps, j'enlevai le bâton, j'entrai, j'appelai le Père par son nom et fis du bruit quatre ou cinq fois avec les pieds, sans recevoir de réponse. Les volets de la première pièce étaient fermés : j'entrai dans la seconde ; j'y fis le même manège et, comme il y régnait plus de jour, parce que l'un des volets chevauchait sur l'autre, je vis clairement que le Père Suarez était à genoux, les mains élevées, la tête découverte, devant son crucifix. Voyant qu'il ne bougeait point, je m'approchai et le tirai à trois reprises par la manche de sa soutane, sans qu'il fît un seul mouvement, ni me donnât quelque réponse ; ce qui me laissa comme pâmé, l'espace d'un demi-quart d'heure. Je sortis à la recherche du Frère Aquilar, son compagnon, et, comme je ne le rencontrai point, j'attendis que le Père eût fini. Il sortit de cette oraison si profonde, à demi-heure ou trois quarts d'heure environ de là ; et je lui fis la commission, sans lui dire que j'étais entré dans son appartement.

« Un autre jour, à la même heure — il devait être deux heures après midi — Don Pedro de Aragon me commanda d'avertir le Père François

Suarez de vouloir bien l'accompagner à Santa-Cruz, pour visiter le monastère. Et comme le Père m'avait recommandé de l'appeler quand ce personnage le désirerait, j'y allai aussitôt. Je trouvai, mis au travers de la porte, le bâton que le Père avait coutume de disposer ainsi à cette heure-là. M'appuyant sur la recommandation même du Père qui m'avait prescrit de l'avertir, et ne trouvant pas son compagnon, j'enlevai le bâton et pénétrai dans l'appartement. La première pièce était obscure. J'appelai le Père : il ne répondit point. Et comme le rideau du cabinet de travail était fermé, par l'interstice laissé entre ce rideau et les montants de la porte, je vis une très grande clarté. Je soulevai le rideau et pénétrai dans le cabinet. Je vis alors une grande lumière qui partait du crucifix : elle aveuglait qui voulait la regarder : c'était comme quand le soleil se réverbère vivement sur des vitres, projetant des rayons très enflammés. Ainsi elle sortait du saint crucifix, de sorte qu'elle m'aveuglait, si je la regardais ; et tel était l'éclat qu'elle projetait, que je ne pouvais rester dans la pièce sans être ébloui par la lumière qui la remplissait. Cette lumière, jaillissant du crucifix, donnait sur le visage et la poitrine du Père Suarez. Et, à cette clarté, je le vis à genoux devant le crucifix, la tête découverte, les mains jointes et le corps élevé au-dessus du sol de cinq palmes en l'air, au niveau de la table où était le crucifix. Et, voyant cela, je me retirai ; mais avant d'être sorti, m'arrêtant tout saisi et comme hors de moi, je m'appuyai contre l'encadrement de la porte, où je restai environ le temps de trois *credo*. Puis je sortis, les cheveux hérissés comme les poils d'une brosse, et je me tins à la porte extérieure de la première pièce, tout hors de moi. A un grand quart d'heure de là, j'entendis un bruit au-dedans, et le Père, venant pour enlever le bâton de la porte, s'aperçut de ma présence. Je lui dis alors que ce seigneur était à l'attendre. Il me demanda pourquoi je ne l'avais pas averti. Je lui répondis que j'étais entré dans le cabinet et l'avais appelé, mais qu'il ne m'avait pas répondu. Quand le Père entendit que j'étais entré dans le cabinet, il me saisit par le bras, me fit rentrer dans la seconde pièce ; puis joignant les mains et les yeux pleins de larmes, il me pria de ne rien dire de ce que j'avais vu, du moins tant qu'il vivrait. Moi je lui demandai la permission d'en parler à mon confesseur. Il y consentit facilement, mon confesseur étant aussi le sien. Mon confesseur me conseilla d'écrire cette relation dans la forme que j'ai dite ; et je la signai de mon nom, parce que tout ce qu'elle contient est la vérité. Et s'il doit être agréable à Dieu que je meure avant le Père François Suarez, on pourra croire ce que j'atteste, comme si on l'avait vu ; mais s'il doit plaire à Notre-Seigneur que le Père meure le premier, je

pourrai affirmer le tout avec serment, autant qu'il sera nécessaire. — (Signé.) JERONIMO DA SILVA. »

« *La bienheureuse Ursule Benincasa (1547-1618), fondatrice des Théatines, fut extatique dès l'âge de dix ans. Parfois elle était ravie corporellement, et cela lui arriva dans une église, en présence de la foule. Ces phénomènes la firent suspecter de possession et on l'exorcisa. Elle eut une lévitation pendant une séance d'exorcisme chez le cardinal de San-Severino*[27]. »

« *La bienheureuse Marie de l'Incarnation (1566-1618), plus connue sous le nom de Mme Acarie, introduisit en France le Carmel de sainte Thérèse, contribua à la fondation des Ursulines et à la réforme des abbayes bénédictines. Les pages opportunes de l'abbé Bremond dans son* Histoire littéraire[28] *ont valu à cette remarquable mystique un renouveau de popularité. André Du Val, professeur de théologie en Sorbonne, qui fut, de façon intermittente, mais pendant de longues années, le directeur spirituel de Marie, publia sa vie trois ans après sa mort. On y trouve une allusion à une lévitation qui aurait eu lieu chez la mère du cardinal de Bérulle*[29] : Le Père de Bérulle, supérieur de la congrégation de l'Oratoire, la vit une fois ravie si puissamment que son corps fut élevé à deux ou trois pieds de terre, et qu'elle demeura longtemps suspendue en l'air ; ce qui causa ensuite de fort grands affaiblissements à son corps. *Un biographe postérieur précise que ce ravissement dura trois heures. La mère du chancelier Séguier tenait le fait de M. de Bérulle lui-même.* »

« *Dominique Ruzzola, dit Dominique de Jésus-Marie (1559-1630), né à Catalayud (Aragon) entra tout jeune chez les Carmes déchaussés et devint général de l'ordre. On dit qu'il prédit l'échec de l'Invincible Armada et, par là, s'attira une certaine impopularité. Sa vie fut publiée par J. Caramuel de Lobkovicz, vingt-cinq ans après sa mort. On y lit qu'en l'année 1593, les jours qui suivirent l'Ascension, Dominique eut des lévitations où il s'enlevait assez haut pour que les autres religieux pussent à peine lui atteindre la plante des pieds. On le vit, pour éviter des ravissements publics, se jeter sur le sol. On raconte qu'un jour, à Valence, au moment où il s'élevait, en extase, devant le Saint-Sacrement, un spectateur le saisit par les pieds. Entraîné en l'air, celui-ci prit peur, lâcha frise et tomba durement sur le sol* (...un certo suo Emolo vi trovô présente per estersi nascoto avanti, non sô, se con intentione d'insidiarlo,

quando le vide elevato in aria, con gran temerità corse, e li prese i piedi, e vedendosi ancor lui alzar de terra si penti délia sua audacia, e lasciati i piedi cadde in terra ; e pagô la pena del suo ardire...) *On dit aussi qu'il eut, à Madrid, devant Philippe II, la Reine et des courtisans, une extase pendant laquelle il fut élevé de terre et que le Roi faisait mouvoir son corps comme une plume, en soufflant dessus.* »

« *Après avoir été berger, Jean Massias (1585-1645) entra comme Frère lai chez les Dominicains de Lima, où il fut portier. Il avait coutume d'aller -prier la nuit dans l'église. Il y avait des extases, accompagnées de lévitations. Un novice, un soir, eut une grande frayeur quand, dans l'obscurité, il se heurta aux pieds du bienheureux Jean dont le corps était suspendu dans le vide.* »

« *Sainte Marianne de Jésus Paredes (1618-1645), pieuse fille de l'Equateur surnommée Le Lis de Quito, fut canonisée en 1850. On lit dans sa légende que beaucoup de gens la virent en extase, ayant perdu contact avec le sol, le visage tout lumineux.* »

« *Marguerite du Saint-Sacrement, Carmélite de Beaune (1619-1648) eut, d'après le Père Amelot, qui publia sa vie en 1651, de nombreuses lévitations. La veille de ses vœux (21 novembre 1631), elle eut une lévitation proprement dite :* Sœur Marguerite, pour se préparer à ses vœux simples qu'elle devait faire le jour de la Présentation de la Sainte Vierge, se retira la veille dans un ermitage dédié en l'honneur de cette divine Mère ; où comme elle était en oraison, elle fut tout à coup ravie et élevée de la hauteur de l'autel. *Un jour sœur Marguerite fut élevée au-dessus de son lit* suspendue en l'air entre la couche et le ciel du lit, *sans qu'elle se pût défendre de cette force invisible. On trouve dans un biographe postérieur deux faits nouveaux : un jour que Marguerite était allée cueillir des raisins pour un malade, les autres sœurs la virent s'enlever du sol, pour atteindre une grappe qui était hors de sa portée. Ce qui ne veut pas dire que ce fût très haut car la croissance de Marguerite Parigot s'était arrêtée vers l'âge de douze ans. Enfin, le Vendredi Saint de l'année qui précéda sa mort, elle était depuis plusieurs heures en oraison, au pied d'un crucifix, quand elle fut lévitée, le corps droit, les bras étendus, la tête penchée à gauche. Elle resta ainsi une heure à la vue des sœurs.* »

« *Jeanne Rodriguez de Jésus-Marie (1584-1650) entra chez les Clarisses de Burgos après quarante-cinq ans de mariage. Elle avait*

alors soixante ans. Elle fut extatique et stigmatisée. Chaque semaine, pendant de longues années, elle mima, dans ses extases, les scènes de la Passion. Elle s'allongeait sur une grande croix de bois et les autres sœurs dirent l'avoir vue s'élever avec cette croix, sans toucher terre. Un jour qu'elle cheminait péniblement soutenue par Alphonse et François Ruiz, à cause de sa grande faiblesse, elle entendit, non loin de là, jouer un air de musique religieuse. Brusquement, elle fut comme emportée par une force impétueuse jusqu'au couvent des Augustins, situé à environ huit jets de pierre, d'où sortait à l'instant une procession. Ses deux guides qu'elle n'avait pas lâchés ne purent comprendre comment ils avaient été transportés avec elle. »

« *Le Jésuite espagnol Pierre Claver (1589-1654) est connu comme l'apôtre des esclaves nègres de Bolivie. Il passa dans ce pays quarante-quatre ans. On dit qu'il eut des ravissements corporels où il devenait lumineux. Son serviteur raconte l'avoir vu, une fois, tenant à la main un crucifix qu'il contemplait, soulevé de terre. Pendant sa dernière maladie le saint eut encore une lévitation. Il était alors si faible que le Frère qui le soignait et qui l'observa en cet état, dut le remettre dans son lit lorsqu'il fut revenu à lui.* »

« *Joseph Desa, connu sous le nom de saint Joseph de Copertino (1603-1663), occupe une place importante dans l'histoire de la lévitation. Ces phénomènes avaient commencé immédiatement après son ordination (28 mars 1628) ; ils durèrent jusqu'à sa mort (18 septembre 1663). Pendant cet intervalle, le saint fut généralement exclu par ses supérieurs du chœur, des processions, du réfectoire, pour le trouble qu'y apportaient ses extraordinaires ravissements, dans des circonstances parfois plus comiques qu'édifiantes. Une des dernières lévitations de saint Joseph, une des plus curieuses, des mieux décrites, et pourtant l'une des moins citées est celle qu'il eut au cours d'une opération. Voici la déposition du chirurgien Francesco de Pierpaoli qui observa les faits :* Au temps de la dernière maladie du Père Joseph, je dus, conformément aux ordres du médecin M. Hyacinthe Carosi, pratiquer un cautère à la jambe droite. Le Père Joseph était assis sur une chaise, la jambe posée sur mon genou. Déjà j'appliquais le fer pour l'opération ; je m'aperçus que le Père Joseph était ravi hors des sens et dans une abstraction complète ; les bras étaient étendus, les yeux ouverts et dirigés vers le ciel ; la bouche était à demi béante ; la respiration paraissait avoir complètement cessé.

Je remarquai qu'il était élevé d'une palme environ au-dessus de la dite chaise, dans la même position du reste qu'avant l'extase. J'essayai d'abaisser la jambe et n'y pus réussir ; elle demeura étendue. Une mouche s'était posée sur la pupille de l'œil ; plus je m'efforçais de la chasser, plus elle paraissait s'obstiner à revenir à la même place ; en définitive, je dus l'y laisser. Afin de mieux observer le Père Joseph, je me mis à genoux. Le médecin susnommé examinait avec moi. Nous reconnûmes tous deux très visiblement que le Père Joseph était ravi hors des sens et qu'en outre il était bien réellement suspendu en l'air comme je l'ai dit. Cette situation durait depuis un quart d'heure lorsque survint le Père Silvestre Evangelista, qui habitait le couvent d'Osimo. Après avoir observé le phénomène, il commanda à Joseph par la sainte obéissance de revenir à lui, et l'appela par son nom. Joseph sourit et reprit ses sens. *D'après Bernino*[30] *la dernière lévitation eut lieu exactement un jour avant sa mort, pendant que saint Joseph disait la messe, le jour de l'Assomption.* »

« *Marie de Jésus d'Agreda (1602-1665), religieuse cordelière, Supérieure du couvent de l'Immaculée Conception à Agreda, est surtout connue pour ses visions. Son procès de béatification fut abandonné en 1771 sur l'ordre de Clément XIV à cause du caractère trop imaginatif de ses révélations. Voici ce que rapporte de ses extases et de ses lévitations son biographe le Père J. Ximenes Samaniego, qui la connut personnellement :* Les ravissements de cette servante de Dieu étaient en cette forme : le corps était privé de l'usage des sens comme s'il eût été mort, et insensible à toutes sortes de mauvais traitements ; il était un peu élevé de terre et aussi léger que s'il n'eût aucun poids naturel, de sorte que par un souffle on la remuait même d'assez loin comme une plume légère. Elle demeurait en cette disposition dans le ravissement quelques fois deux heures et d'autres fois trois. Ces ravissements lui venaient lorsqu'on faisait quelque lecture spirituelle ou que l'on parlait de la grandeur et de la beauté de Dieu ou des autres mystères divins, ou lorsqu'elle entendait le chant de l'église ; mais le plus souvent c'était immédiatement après avoir communié. *Les sœurs, dans un but d'édification, prirent l'habitude de laisser voir Marie en cet état au public. Celle-ci l'ayant appris s'enferma désormais pour faire son action de grâces ; mais on détachait une planche d'une des parois de la chambre et on la portait devant la grille du chœur. Quand on la transportait, elle ne pesait pas plus qu'une plume.* »

« *Gœrres fait cette description d'un vol extatique de Bernard de Corleone (environs de Palerme) qui passa trente-cinq ans comm Frère lai chez les Capucins (1605-1667)* ; Un jour à la Fête-Dieu, saint Bernard de Corleone étant à genoux avec les autres Frères, dans le chœur de l'église principale, avant la procession, et levant les yeux vers le grand autel pour regarder le Saint Sacrement, qui y était exposé, son âme fut embrasée d'une telle ferveur qu'elle emporta son corps avec elle dans son élan vers Dieu ; de sorte que, volant en l'air en présence de tous les assistants, il resta suspendu devant l'objet de son amour et de ses adorations. Tous accoururent remplis d'étonnement, afin de voir de plus près cette merveille, de baiser les pieds du Frère ou de toucher au moins son vêtement ; de sorte que ce grand concours le fit revenir de son extase et il redescendit doucement à terre. »

« *Les lévitations de sœur Marie Villani (1584-1670), de l'ordre dominicain, fondatrice du monastère de Sainte-Marie-du-Divin-Amour à Naples, ont été décrites par elle-même. Voici ce qu'elle en dit dans une lettre à son directeur :* Une fois dans ma cellule, j'éprouvai une sensation nouvelle. Je me sentis ravie hors de moi-même et avec tant de force que je me trouvai complètement attirée au-dessus du sol, exactement comme un morceau de fer est attiré par l'aimant, mais avec une extrême douceur. D'abord j'éprouvai une grande crainte, mais ensuite je restai dans un sentiment d'extrême satisfaction et de joie. Quoique je fusse transportée hors de moi-même, j'avais pourtant conscience d'être soulevée au-dessus du sol, mon corps restant ainsi suspendu un temps considérable. Jusqu'à la dernière fête de Noël (1618), cela m'est arrivé cinq fois. *Sœur Villa ni confia à son confesseur qu'elle avait obtenu du ciel que ces faveurs ne fussent jamais connues de personne.* »

« *Une autre Dominicaine, la Sœur converse Thérèse de la Croix, ne pouvait entendre parler d'amour de Dieu ou prononcer certains noms sacrés sans entrer en extase de lévitation : en quelque lieu qu'elle se trouvât, au chœur, par les cloîtres, dans sa chambre, au réfectoire même, son corps quittait sa pesanteur naturelle, elle s'élevait dans les airs sans se dessaisir de ce qu'elle tenait entre les mains. Quelques fois, elle restait ainsi suspendue hors d'elle-même et sans mouvement pendant cinq ou six heures de suite. Ces phénomènes valurent à Thérèse d'être changée de couvent, traitée de sorcière et enfin renvoyée dans le monde. Le monastère de Liège, où elle avait débuté, finit par la reprendre. Elle y mourut en 1673.* »

« *Les extases de saint François de Saint-Nicolas (1608-1678) étaient si fréquentes quand il disait la messe que son servant devait le tirer par sa chasuble et même le piquer au talon pour que la messe ne fût pas interminable. Ces extases s'accompagnaient parfois de lévitations. Il eut une lévitation en disant la messe à la chapelle de l'Escurial. Un jour il fut élevé jusqu'à la voûte de l'église.* »

« *Un autre Franciscain, Biaise de Caltanisetta († en 1684), offrait dans ses lévitations un ensemble de symptômes curieux décrits par Imbert-Gourbeyre*[31]. Son cœur palpitait dans sa poitrine comme s'il avait été rempli d'eau en ébullition. Son thorax se dilatait visiblement. Il tremblait de la tête aux pieds comme dans un accès de fièvre et poussait des cris en s'élevant en l'air à la vue de nombreux spectateurs qui voyaient sa poitrine se gonfler et entendaient en sortir un bruit semblable à celui de deux pierres frappant l'une contre l'autre. »

XVIIIe SIÈCLE.

« *Le bienheureux Joseph Oriol (1650-1702), rapporte l'abbé Daras dans son ouvrage sur les saints et les bienheureux du XVIIIe siècle, s'élevait souvent en l'air dans ses extases :* Combien de fois ne l'a-t-on pas vu, dans l'église Notre-Dame du Pin (à Barcelone), agenouillé sur l'air, ne touchant plus du tout le sol. Il restait des heures entières comme suspendu entre le ciel et la terre. *Un jour, après s'être confessé, il fut ravi en priant au pied de l'autel et resta longtemps en cet état, le corps élevé environ d'un demi-pied. En 1698, allant de Marseille à Barcelone, par mer, sur une baraue catalane, il eut une extase sur le pont du bateau. Son corps s'éleva rapidement en l'air, au grand étonnement des matelots, qui s'efforcèrent de suivre les progrès de cette ascension en grimpant dans les cordages. Raphaël de Baladas de Blanes, patron de la barque, avait été tellement ému de cette scène qu'il ne pouvait en parler sans pleurer*[32]. »

« *Charles Lavagna, de Potenza (Basilicate), entra à quinze ans chez les Cor délier s, où il prit le nom de Frère Bonaventure (1651-1711). Il souhaitait rester Frère Lai, mais ses supérieurs Vélevèrent au sacerdoce.* Quand il dit sa première messe, *écrit l'abbé Daras,* il fondit en larmes ; son corps s'élevait de terre comme pour se rapprocher de Dieu... Quand il parlait des souffrances de Notre-Seigneur, de son amour pour les hommes, ses yeux semblaient jeter des flammes, ses pieds ne touchaient

plus la terre, la chaise même sur laquelle il s'asseyait quittait le sol et s'enlevait avec lui... *Un jour (en 1711), comme le curé, don Francesco d'Amato, lui donnait une pomme, lui faisant remarquer comme elle avait bonne odeur, le parfum du fruit lui rappelant la suavité ineffable de Dieu,* il ne put maîtriser ses transports, *dit le même auteur,* il changea de couleur, perdit l'usage de ses sens, son corps s'éleva de terre environ de huit à dix pouces et resta quelque temps suspendu en l'air... »

« *C'est en prêchant et en disant la messe que le Dominicain François de Posadas (1644-1713) se soulevait de terre. Dès qu'il commençait à parler, sa voix faisait trembler son immense auditoire ; puis l'amour de Dieu qui l'inspirait enflammant son âme et rayonnant en quelque sorte à travers son corps, son visage devenait resplendissant, ses pieds se soulevaient, et plusieurs fois on s'aperçut qu'ils ne touchaient plus le sol. Un jour qu'il disait la messe, en élevant la sainte Hostie son corps suivit son âme qui s'élevait à Dieu, et resta suspendu en l'air. Quand il redescendit, un grand nombre de personnes le virent tout environné de lumière. François ne se rendait pas compte de ce qui lui arrivait dans ses lévitations :* Je ne sais pas, *disait-il à son confesseur,* je ne sais pas si c'est le terrain qui me manque, mais je ne comprends pas ce qui m'arrive... *Des faits semblables sont relatés dans une biographie publiée immédiatement après la mort du bienheureux par Sopena.* »

« *Jean-Baptiste de Mastena, Franciscain, après un séjour dans les couvents de Terre-Sainte, revint à son couvent de Côme, où il mourut en 1713.* Le 17 novembre 1709, *rapporte le Dr Imbert-Goubeyre*[33], il s'occupait à balayer, en pleine contemplation, lorsqu'on le vit s'élever au-dessus de la terre, de plus d'une brasse, tenant toujours son balai à la main. *Une autre fois, son confesseur le vit monter en l'air à quatre brasses de hauteur et rester dans cette position. Une autre fois, on le trouva dans sa cellule, élevé au-dessus du plancher de toute la hauteur d'un homme.* »

« *Saint Pacifique de San-Severino (1653-1721) entra chez les Observantins en 1670. Après avoir été ordonné prêtre (1678), il fut employé à la prédication mais de graves infirmités interrompirent bientôt ce ministère. Il se retira au couvent de Forano. Au cours des enquêtes faites four la béatification, des habitants de San-Severino rapportèrent avoir vu Pacifique en extase, à la consécration, le visage lumineux, les bras en croix, le corps élevé de plusieurs palmes au-dessus*

du marchepied de l'autel. Le Père Félix Pascal, postulateur de la cause, raconte encore ceci : Au mois de décembre 1714, Pacifique disait la messe à la chapelle du Crucifix à San-Severino, lorsque après la consécration son corps se mit à resplendir et se souleva d'une palme au-dessus du degré de l'autel. Il resta ainsi en extase, sans contact avec le sol, pendant environ cinq heures. Le servant de la messe alla chercher le Supérieur qui commanda à l'extatique de reprendre ses sens et d'achever sa messe... »

« *Ursule Gouliani (1676-1727), qui prit le nom de Véronique, quand elle fit possession chez les Capucines de Citta di Castello, fut l'objet de phénomènes mystiques si étranges qu'ils lui attirèrent de nombreuses épreuves de la part de l'autorité ecclésiastique qui la soupçonna d'imposture. On lui ôta sa charge de maîtresse des novices, on la traita de sorcière et on la menaça de la faire brûler. Les extases de sainte Véronique étaient presque continuelles et on la voyait souvent, dans le jardin, s'élever au-dessus du sol, dépassant la cime des arbres.* »

« *Un jour que le bienheureux Thomas de Cori (1655-1729) donnait la communion dans l'église de Civitella, il fut pris par l'extase et s'éleva jusqu'à la voûte avec une telle vitesse que les assistants craignirent qu'il ne vînt s'y briser la tête. Après avoir flotté quelques instants dans l'espace, il redescendit doucement sur le sol, tenant toujours le ciboire dans une main et l'hostie dans l'autre. La veille de sa mort — le 10 janvier 1729 — il s'éleva horizontalement au-dessus de son lit. Le Frère qui le gardait déclara l'avoir vu ainsi suspendu à environ deux pieds environné de clarté. Ces faits sont rapportés par le postulateur de la cause, F. Luca di Roma, dans la biographie qu'il publia en 1786, d'après les documents du procès. Le bienheureux Thomas de Cori appartenait aux Frères Mineurs de la Régulière Observance.* »

« *Saint Jean-Joseph de la Croix (1654-1734) aussi fut élevé un jour jusqu'à la voûte de l'église. D'autres fois, il ne s'éloignait du sol que de quelques pouces, d'autres fois, de cinq à six pieds. En 1728, on le vit à Naples suivre une procession, en extase, avançant comme s'il marchait, mais remuant les jambes dans le vide. Il couvrit ainsi une distance d'environ deux milles. Il eut aussi des lévitations en disant la messe. Jean-Joseph était entré à treize ans chez les Franciscains de la réforme de saint Pierre d'Alcan-tara. Il mourut à Naples.* »

« *En 1722 le bienheureux Ange d'Acri (1669-1739), Missionnaire Capucin, donnait une mission à Aprigliane, dans le diocèse de Cosenza.*

Sur la fin du sermon, il fut ravi en extase, tenant un crucifix à la main. Son corps fut soulevé d'environ un pied au-dessus de l'estrade et resta suspendu assez longtemps. On remarqua que le crucifix participa à cette lévitation, bien que le prédicateur eût desserré la main. Le même phénomène se reproduisit en 1725, quand Ange prêchait à Monteleone. Il fut, cette fois, élevé de plus de cinq pieds au-dessus de la chaire et resta longtemps dans le vide. Le dernier jour de la mission, à Fiumfreddo, pendant l'exposition du Saint-Sacrement, il franchit vers l'autel une distance de dix pas, sans toucher terre. On observa le même fait à Belmonte. »

« *Gérard Majella (1726-1755), Frère Lai Rédemptoriste, tomba un jour en extase en entendant un mendiant aveugle jouer sur sa flûte un cantique populaire :*

Il tuo gusto, e non il mio,
Voglio solo in te, mio Dio...

et dans cette extase, il fut enlevé au-dessus du sol. Cette scène se passait à Caposele, en présence des pauvres venus à une distribution d'aumônes et du médecin Santorelli. L'aveugle s'appelait Philippe de Falcone. Une autre fois il se transporta dans l'air, comme de son propre mouvement[34] : Gérard revenait de Deliceto avec deux jeunes ouvriers attachés au service de la maison. Sur le bord du chemin qui mène du bourg au couvent s'élève une chapelle dédiée à la sainte Vierge. Gérard en prend occasion pour faire tomber la conversation sur la miséricordieuse bonté de Marie. Tout à coup il s'arrête, saisit un crayon, trace fiévreusement quelques mots sur une feuille de papier, puis la jette en l'air, comme s'il eût voulu envoyer un message au ciel. Au même instant les deux ouvriers le voient s'élever au-dessus du sol, s'envoler avec la légèreté de l'oiseau jusqu'au lieu appelé *il Francese,* distant d'environ cinq cents mètres. Là, il touche terre et rentre tranquillement à la maison. Les deux témoins de cet étrange événement qui moururent vers l'année 1804 racontaient à qui voulait les entendre et sans jamais varier dans leur récit, ce qu'avaient vu leurs yeux émerveillés. *Un autre vol extatique accompli dans des circonstances analogues a été rapporté au procès de béatification par une dame, Madeleine Flumeri, qui tenait le récit de sa tante, Rosario Bertucci, témoin oculaire :* Un jour que celle-ci se rendait à la Rosaria Bertucci pour se confesser, elle rencontra Gérard qui revenait

de Deliceto. Celui-ci, qui la connaissait bien, la pria de porter son manteau jusqu'à la Rosaria Bertucci où il se rendait lui-même, et la devançant sur la route, il entra dans une chapelle qui s'y trouvait. Quand il en ressortit, Rosario Bertucci le vit s'élever dans l'air et franchir ainsi, les bras étendus, la distance d'environ un kilomètre qui séparait la chapelle de la Rosaria Bertucci. *On le vit encore, le Vendredi Saint 20 avril 1753, s'élever de terre à une hauteur considérable au moment où, après la procession traditionnelle à Corato, on ramenait à l'église des Bébédictines un tableau représentant la crucifixion. Gérard mourut très jeune en 1735. Il a été canonisé en 1904 par Pie X.* »

« *Paul François Danei, fondateur des Passionnistes, connu sous le nom de Paul de la Croix (1694-1775), s'en retournait un jour d'hiver du mont Argentaro où il vivait dans un ermitage. Il se sentait si las qu'il crut qu'il allait succomber ; il se coucha à terre et pria. Alors il se sentit soulevé de terre et en un moment fut transporté près de son couvent. A Latera (diocèse de Montefiascone) tandis qu'il exhortait des ecclésiastiques dans la sacristie, on le vit s'enlever en l'air. Dans l'île d'Elbe, pendant un sermon, quittant l'estrade où il parlait allant et venant, il se mit à marcher dans le vide au-dessus de l'auditoire et revint de la même manière sur l'estrade. Dans les dernières années de sa vie, au cours d'une conversation pieuse qu'il avait à Rome, dans la sacristie de l'église des saints Jean et Paul, on vit son visage s'enflammer et son corps se mettre à trembler. Devant ces signes précurseurs d'un ravissement, Paul qui était assis s'arc-bouta fortement au dossier de son siège et en saisit les bras.* Malgré ses efforts, *dit un témoin,* il commença de s'élever avec le siège dont les pieds arrivèrent à hauteur de ma tête, ce qui me fait croire qu'il dut s'élever de sept à huit palmes. Il resta très longtemps en extase. Quand il revint à lui, je remarquai un petit tremblement dans la partie supérieure du corps, puis il redescendit peu à peu avec la chaise sur laquelle il était assis. *Les lévitations de saint Paul de la Croix sont mentionnées à son office au bréviaire* (die XXVIII aprilis, lectio VI). »

« *De saint Labre (1748-1783) le pèlerin mendiant, on ne cite pas de lévitations proprement dites. Il peut être intéressant de noter Pourtant que ceux qui assistèrent à ses extases déclarent que son corps, sans perdre contact avec le sol, semblait échapper partiellement à la loi de la pesanteur, par les positions extraordinaires qu'il Pouvait conserver.* »

« *Saint Alphonse de Liguori (1696-1787), fondateur de la congrégation des Rédemptoristes, eut des lévitations publiques au cours de ses prédications. Le plus célèbre de ces faits eut lieu en décembre 1745, à Foggia, au cours d'un sermon que saint Alphonse donnait à la cathédrale, peu avant Noël. A un moment donné, une madone, dite la Madone aux Sept voiles ou la Vieille Image, vénérée à Foggia depuis le XIe siècle, sembla devenir lumineuse et projeter un rayon sur la figure du prédicateur. Tout hors de lui, Alphonse balbutiait :* Ma bonne Mère... je suis à vous... tout à vous !... *Mais bientôt il entra dans un saint ravissement et tout le peuple le vit, les yeux fixés sur Marie, les bras tendus vers elle, s'élever de plusieurs palmes au-dessus de l'estrade, comme s'il allait prendre son vol. Les deux mille personnes qui composaient l'auditoire, muettes d'abord de stupéfaction, poussèrent alors un cri d'enthousiasme qui retentit bientôt au delà de l'enceinte sacrée :* Miracle ! Miracle !... *Ce cri, répété partout, attira des flots de curieux aux abords de la cathédrale, au point que les religieuses de l'Annonciade, dont le couvent était peu éloigné de l'église, crurent à une émeute.*

« *Un fait semblable — si semblable que l'on croirait, faute de témoignages, à une deuxième version du même événement — se passa en 1756 à Amalfi au mois d'octobre. Saint Alphonse eut une autre lévitation en faisant un sermon.* Le jour du sermon sur la sainte Vierge, *raconte Casanova,* Alphonse excitait ses auditeurs à se recommander à elle dans tous leurs besoins spirituels et temporels ; puis, tout à coup, comme inspiré de Dieu, il s'écria : *Vous n'avez pas assez de confiance en votre Mère ! Vous ne savez Pas la prier avec cœur ! Moi, je vais prier pour vous !* Et son âme ardente exhalait les plus touchantes supplications quand, tout à coup, de l'image de Marie, placée au côté droit de la chaire, s'échappa un rayon de lumière qui vint frapper le visage du prédicateur. Nous le vîmes alors la figure enflammée, les yeux fixes, ravi en extase, se dresser de deux palmes au-dessus de la chaire, semblable à un séraphin qui prendrait son vol vers les cieux. Ce ravissement dura plus de cinq minutes, pendant lesquelles au milieu d'une indescriptible émotion, les sanglots de l'auditoire se mêlaient à des cris poussés de toutes parts : Miracle ! Miracle !... *Quatre témoins oculaires déposèrent sur ce fait au procès : les chanoines Casanova, di Luca, di Stefano et le Père Criscuoli. Ce dernier attribuait à ce miracle l'influence extraordinaire de la*

mission sur les mœurs des habitants d'Amalfi : J'assistais tous les soirs à la mission d'Amalfi, mission qui me sera toujours chère parce qu'elle fut la cause prochaine de mon entrée dans l'institut: Je sais donc de science certaine ce qui s'y est passé. Or je me rappelle en particulier la transformation complète de deux quartiers de la ville, lesquels étaient remplis de prostituées. Par un coup de la grâce ces créatures livrées au vice se convertirent toutes et totalement en écoutant le serviteur de Dieu.

« *D'autres lévitations eurent une publicité moins éclatante :* Au commencement de 1762, *raconte le Frère Verdesca,* j'allai un matin chez notre père pour réciter, comme de coutume, l'office avec lui. En entrant dans sa cellule, je le vis élevé de deux ou trois palmes au-dessus de sa chaise dans l'attitude d'un homme moitié assis moitié à genoux. Il avait les bras étendus, les yeux ouverts et levés vers le ciel, le visage embrasé, lumineux, comme transfiguré. J'entrai doucement dans la cellule, et je me mis à genoux entre le fauteuil et le lit, de manière à pouvoir, en tournant la tête, contempler sa figure. Le ravissement dura près d'un quart d'heure, mais pour moi ce quart d'heure ne parut qu'un instant. Pendant que, les yeux baignés de larmes, je considérais ce spectacle tout céleste, le serviteur de Dieu poussa un profond soupir et s'écria : « — Mon Dieu, mon Dieu !... » Il revint à lui à ce moment et se retrouva sur son siège dans son état naturel. J'éclatai en sanglots, ce qui lui fit remarquer ma présence et le couvrit de confusion. Se tournant vers moi, il me dit d'un air de doux reproche : « — Malheureux, vous étiez donc là ! Surtout ne racontez à personne ce que vous avez vu... » Et nous nous mîmes à réciter l'office ; mais il restait comme étourdi sous l'impression de ce long ravissement.

« *Le Père Tannoja eut aussi l'occasion d'observer une lévitation de saint Alphonse et il en a donné une description détaillée :* Me trouvant à Pagani dans le mois d'octobre 1784, j'allai dire la Sainte Messe, pendant qu'Alphonse était devant l'autel du Très-Saint-Sacrement ; je l'entendis qui remuait les pieds comme s'il eût glissé sur le pavé ; ce bruit recommença quelques instants après ; et soupçonnant qu'il se passait en lui quelque chose de surnaturel, je jetai un regard de côté, et je le vis s'élever en l'air au-dessus de son siège, à plusieurs reprises, quoique ce ne fût qu'à grand-peine, à l'aide de son serviteur et du Frère qui l'assistait, qu'il pût naturellement se mouvoir, soit pour se rendre à l'église, soit pour se relever quand il était assis. Après ma messe, m'étant placé au-dessus du chœur pour faire mon action de grâces, je remarquai plusieurs

fois les mêmes soulèvements ; pour m'assurer d'une manière plus complète de ce qui en était, je me plaçai plusieurs jours de suite au même endroit, afin de le bien considérer, et je vis les mêmes transports en l'air qui se renouvelaient avec la rapidité et l'aisance d'une plume légère.

« *Saint Alphonse eut des lévitations jusqu'aux derniers jours de sa vie, dans le fauteuil roulant où on le promenait quand il fut devenu impotent et jusque sur son lit de mort. Le cardinal de Villecourt rapporte ces faits de la manière suivante :* Un jour qu'on le roulait sur son fauteuil, dans le corridor, on remarqua que, comme un homme qui délire, il parlait tout seul sur les obligations qu'il n'accomplissait pas. Le Père Volpicelli, qui voulait le détourner de ces pensées pénibles, lui dit que, dans l'état où il était à son âge, il n'était plus tenu à rien, et que, par un seul acte d'amour, il satisfaisait à toutes ses obligations. « — Oui, dit Alphonse, comme sortant d'un sommeil, par un acte d'amour !... » Le Père Volpicelli reprit : « — Un acte d'amour satisfait à tout. » Alphonse avait de la difficulté à entendre, le Père Volpicelli s'approcha de lui, et dit d'un ton élevé : « — Mon Dieu, je vous aime ! » Et aussitôt, ravi en extase, Alphonse s'éleva en l'air à la hauteur de plus d'une palme, et frappa avec sa tête sous le menton du Père Volpicelli qui s'était incliné pour se faire entendre. Une autre fois, Alphonse pria encore le Père Volpicelli de lui faire faire un acte d'amour de Dieu, mais le Père prit la précaution de ne pas s'avancer autant, pour se garantir du choc qu'il avait précédemment subi, et il fit bien, car le saint vieillard fut élevé de la même manière.

« *Alors que le saint était -presque mourant, Joseph de Mauro, architecte du roi, vint de Naples à Pagani, pour examiner les travaux qui se faisaient à l'église des Rédemptoristes. Il vint auprès d'Alphonse pour le saluer. Le saint évêque lui demanda si les théâtres étaient fréquentés, et si son neveu y assistait.* — Monseigneur, *dit l'architecte,* c'est maintenant une chose d'usage dans le monde. *Alphonse se tut un instant, puis il demanda avec un nouvel empressement :* — Et les chapelles, sont-elles fréquentées ? — Oui, *répondit Joseph,* et vous ne pourriez croire tout le bien qui s'est fait, et avec quelle ardeur s'y rendent les gens de basse classe. On y voit des cochers qui sont de vrais saints. *Monseigneur était alors sur son lit semblable à un moribond. En entendant dire que des cochers étaient des saints, il s'écria :* — Des cochers saints à Naples ! Gloria Patri ! *En disant ces mots, il s'éleva de son lit à la hauteur de plus d'une palme et répéta trois fois :* — Des cochers à Naples qui sont des saints ! Gloria Patri ! *Son émotion fut telle,*

qu'il passa sans dormir la nuit tout entière, appelant tantôt son serviteur, tantôt le Frère, et leur redisant : — Des cochers à Naples qui sont des saints[35] !

« *Dans l'office qui lui est consacré,* Die 2 Aug., S. Alph. de Ligorio, lectio V, *il n'est pas fait allusion à des lévitations. Les événements de Foggio et d'Amalfi sont simplement rappelés dans ces termes : …*a Virginis imagine in eum immisse miro splendore totus facie coruscare et in extasim rapi coram universo populo non semel visus est. »

« *Sainte Marie-Françoise des Cinq Plaies (1715-1791), tertiaire de la branche franciscaine de saint Pierre d Alcantara, fut, dit-on, remarquable par la précocité de sa ferveur. On l'aurait vue en extase dès l'âge de quatre ans. Quand, à Noël, ses parents installaient une crèche, on ne pouvait l'en arracher. Elle y priait de longues heures après que sa famille s'était retirée. Une nuit sa sœur l'y surprit, ravie en extase, élevée de près de deux pieds au-dessus de terre. C'est le seul fait de lévitation cité par l'abbé Daras. On ajoute simplement qu'on la vit un jour qu'elle se promenait à pas lents, étant faible et malade, devenir tout à coup d'une agilité anormale et courir si vite dans la campagne qu'on eût dit qu'elle volait. D'autre part, dans son office, au bréviaire, on parle de ses lévitations comme de phénomènes sinon fréquents du moins répétés :* Coelestibus rébus intenta, fréquenter in extasim est rapta et quandoque a terra sublata *(6 oct.)*. »

XIXe SIÈCLE.

Les traditions relatives à la lévitation des mystiques ne s'interrompent ni ne se raréfient au fur et à mesure qu'on se rapproche du temps présent. Voici quelques données qu'Olivier Leroy a pu recueillir sur le XIXe siècle :

« *Claude Dhière (1757-1820), directeur du grand séminaire de Grenoble, passe pour avoir eu des lévitations au cours de ses extases.* M. Dhière, *dit son biographe*[36], était entraîné fort souvent de l'oraison à l'extase par la violence de l'Amour divin qui le consumait. Ses élèves le voyaient alors perdre l'usage de ses sens, étendre peu à peu les bras comme s'il eût été attaché à une croix et s'élever au-dessus de la terre. Si quelques paroles s'échappaient de ses lèvres dans ces moments de délicieuses ardeurs, c'étaient en général des textes de la sainte Écriture ou des élans d'amour divin. Son âme revenait-elle de ces pieux ravissements, il s'humiliait et demandait pardon à ceux qui l'entouraient, appelant ce

transport de ferveur *un oubli*. Ses extases à la messe avaient presque toujours lieu au *mémento* des vivants et des morts et les élèves qui la servaient habituellement assurent qu'une fois ravi en Dieu, ses pieds ne touchaient plus la terre. »

« *Anne-Catherine Emmerich, voyante et stigmatisée fameuse (1774-1824), n'eut pas de lévitations à proprement parler, mais s'attribue elle-même des faits d'agilité anormale qui doivent être cités ici :* Pendant que je faisais mes fonctions de sacristine, j'étais souvent enlevée tout d'un coup, et je grimpais, je montais, je me tenais debout dans les parties hautes de l'église, sur des fenêtres, des ornements sculptés, des pierres de saillie ; je nettoyais et arrangeais tout dans des endroits où la chose eût été humainement impossible. Je me sentais élevée et soutenue en l'air, et cela ne m'inquiétait en rien, car j'étais accoutumée dès l'enfance à être assistée par mon bon ange. »

« *André-Hubert Fournet (1752-1834) fut béatifié en 1926. Les détails qui vont suivre sont empruntés à la biographie consciencieuse consacrée à ce bienheureux par M. Jules Saubat. Celui-ci les a puisés dans le procès informatif qui suivit l'enquête préliminaire prescrite en 1853 par l'évêque de Poitiers :*

« Les premières lévitations d'A.-H. Fournet eurent lieu en 1820, pendant le séjour qu'il fit à Issy dans la maison des Filles de la Croix qu'il venait de fonder. Il avait alors soixante-huit ans. Pendant que le serviteur de Dieu célébrait le saint sacrifice de la messe, sœur Marie-Alexandrine le vit pendant huit jours, élevé au-dessus du sol, restant immobile dans cette position, au moment de l'élévation de la sainte Hostie. Tout émue et craignant de se tromper elle-même, elle avertit les autres sœurs qui ne manquèrent pas d'observer le Père. Elles eurent ainsi la joie de constater le prodige qui se renouvela durant huit jours à chaque messe du Bon Père.

« Un certain Lafleur-Peignon, de Paizay, qui, dans son adolescence, servait la messe du bienheureux Fournet, racontait que parfois celui-ci, à l'autel, paraissait comme un oiseau qui prend son vol et que ses pieds ne touchaient pas à terre.

« *Des sœurs du couvent de La Puye (Vienne) le virent en oraison dans l'église ; il était à genoux et ne touchait plus la terre. La sœur qui déposa sur ce fait au procès informatif le tenait de sœur Monique qui en avait été témoin. Elle fit cette déclaration :* Notre chère sœur Monique m'a déclaré que, se trouvant dans l'église de La Puye avec cinq ou six sœurs,

elle vit le serviteur de Dieu à genoux, les bras en croix, sous les cloches.

« *Une autre fois, on le vit lévite, pendant qu'il prêchait, au chemin de la Croix, dans la même église. Une des Filles de la Croix, sœur Ludvine, raconte le fait comme il suit :* Je rapporterai un fait dont je fus témoin dans l'église de La Puye. Le serviteur de Dieu y faisait le chemin de la Croix en présence de toute notre communauté et il prêchait à chaque station. Je marchais derrière lui, portant une chandelle ; ce que faisait avec moi une autre sœur désignée pour cela. A la dixième station, comme le Père commençait à prêcher, je le vis élevé au-dessus du sol. Étant à côté de lui, je voyais clairement la lumière entre ses pieds et le pavé de l'église. L'élévation au-dessus du sol n'était pas tout à fait d'un pied, mais dépassait le demi-pied. A voir le serviteur de Dieu détaché ainsi du sol, je fus saisie de stupeur et je ne pus m'empêcher de dire avec émotion aux sœurs qui se trouvaient à côté de moi : — *Oh ! voyez le Père en l'air !...* Les sœurs me firent signe de me taire et de ne pas troubler la cérémonie. Je ne me rappelle pas le nom des sœurs qui furent avec moi témoins de cette élévation du Père au-dessus du sol. Je considérai du reste à mon aise ce fait extraordinaire qui dura tout le temps de la prédication devant la dixième station.

« *Sur une autre lévitation qui eut lieu pendant un prêche d'A.-H. Fournet on a des dépositions plus nombreuses et plus détaillées. Ce sont encore des sœurs de La Puye, qui déposent :* Le serviteur de Dieu, le jour de saint Jean-Baptiste, jour aussi de la première communion à La Puye, prêchait devant une croix qui se trouvait placée sur l'ancien chemin qui conduisait à Paizay, et près de laquelle on avait conduit en procession les paroissiens et les enfants de la première communion. Les enfants crièrent tout à coup et dirent à la sœur Saint-Vincent de Paul qui les conduisait : — *Ma sœur, regardez donc le Père, il est en l'air !* La sœur leur imposa silence, disant : — *Je le vois bien, mais ne dites rien.* Et elle vint tout doucement m'avertir, parce que je tenais les yeux baissés, écoutant le Père qui parlait avec une animation et une dévotion extrêmes. Je le vis alors élevé à un pied et demi au-dessus de la terre, et il s'abaissa peu à peu...

« *Une autre sœur donne du même fait cette version :* On fit comme à l'ordinaire la procession, se dirigeant vers une croix qui était au bout de la clôture des sœurs sur la route de Paisay. On se rangea autour de cette croix, les enfants de la première communion et les hommes de la paroisse au premier rang, ensuite les sœurs, enfin les femmes ; nous autres, petites

pensionnaires, nous étions derrière les sœurs. Le Père André nous prêcha du pied de la croix. Cette croix était plantée dans une pierre qui reposait elle-même sur une motte de terre très peu élevée. Le Bon Père parla sur le bonheur du ciel ; nous l'entendions très distinctement. Je ne me rappelle pas si, au commencement de son discours, je le voyais ; je ne faisais pas attention à cela. Mais, à cause de ma petite taille et des personnes qui étaient devant moi, il était naturel que je ne le visse pas. J'avais alors une douzaine d'années. Pendant qu'il parlait, j'entendis une femme qui était à côté de moi s'exclamer que le Bon Père montait au ciel. Elle paraissait très émue et elle pleurait. Son exclamation me rendit attentive à ce qui se passait. Je vis alors très distinctement le Père par-dessus les personnes qui étaient devant moi ; je le voyais jusqu'aux genoux, puis j'apercevais le bord de son surplis. Il m'aurait été impossible de le voir ainsi, s'il n'avait pas été élevé au-dessus de la terre. Pour moi, je me mis à regarder naïvement vers le ciel comme si quelqu'un avait dû en descendre pour enlever le Père André...

« *Et voici la déposition de sœur Saint-Vincent-de-Paul :* ...le serviteur de Dieu arrivé avec la procession au pied de cette croix, se prosterna tout de suite selon son habitude en chantant : *O crux Ave !* et puis le cantique : *Vive Jésus, vive sa croix !* Il se leva ensuite et, montant un petit degré qui entourait le socle de la croix, il commença à prêcher avec un zèle et des paroles pleines de feu. J'étais à la tête des enfants de la première communion que je conduisais et que je plaçais. J'écoutais l'instruction du serviteur de Dieu sans le regarder quand une des enfants de la première communion qui se trouvait à côté de moi s'écria : — *Oh ! ma sœur, le Père s'élève au-dessus du sol !* Je regardai alors et je vis, de fait, le serviteur de Dieu qui ne touchait plus le pavé et qui se tenait élevé environ d'un pied au-dessus du petit gradin de pierre sur lequel il était placé. Je vis et je considérai très clairement le serviteur de Dieu dans cette position. J'étais à quatre ou cinq pas environ du Bon Père et personne n'était placé entre lui et moi et ne pouvait m'empêcher de le considérer à mon aise. J'allai avertir une sœur qui se trouvait à quelques pas de là et je lui dis : — *Regardez donc le Père qui s'élève en l'air !* Cette sœur est la sœur Saint-Martin qui se mit alors à le regarder avec moi. Mais à ce moment le serviteur de Dieu commençait déjà à être moins élevé et approchait du sol. Du moment où, avertie par l'enfant, je vis le serviteur de Dieu au-dessus du sol, jusqu'au moment où je le vis de nouveau s'en rapprocher insensiblement et se retrouver sur pieds, à terre, il se passa dix à douze

minutes... Le serviteur de Dieu était tourné du côté des enfants de la première communion avec lesquels je me trouvais. Les paroissiens de La Puye ne pouvaient pas le voir parce qu'ils étaient placés derrière la croix. »

« *Le bienheureux Joseph-Benoît Cottolengo (1786-1842), vécut à Turin comme prêtre séculier et se consacra à de nombreuses œuvres de charité, fondant pour les créer ou les soutenir divers instituts religieux. Il a été béatifié par Benoît XV en 1917. De nombreux faits de lévitation sont rapportés à son sujet dans les documents du procès de béatification. En voici quelques-uns sur lesquels on possède les dépositions d'un témoin oculaire :* Un soir de l'année 1836 Joseph revenait à la nuit tombante à la Piccola Casa où il habitait. Il fut attaqué par des malfaiteurs auxquels il échappa grâce à l'intervention de deux agents de police. La sœur portière (le témoin déposant) vit Joseph rentrer pâle et défait et fut surprise de l'entendre demander une tasse de café. Après avoir bu, Joseph monta dans sa chambre. La sœur portière qui restait sur une impression d'inquiétude et qui ignorait ce qui s'était passé fut surprise de ne pas entendre Joseph, dont la chambre se trouvait juste au-dessus de la loge. Elle craignit que le bienheureux ne fût plus mal et monta. Après avoir frappé à la porte plusieurs fois sans obtenir de réponse elle se décida à ouvrir. Elle vit alors Joseph-Benoît priant en extase devant une image de la Vierge. Il se tenait debout, les bras étendus, le visage enflammé et ses pieds avaient quitté le sol.

« *La même sœur eut plusieurs fois l'occasion de contempler semblable scène. Un jour, notamment, qu'elle était montée chercher Joseph que des visiteurs réclamaient à la conciergerie, ayant frappé en vain à la porte, elle ouvrit elle-même et trouva l'extatique en lévitation, fixant une image de la Vierge suspendue à la porte d'entrée, ce qui permit à la sœur de contempler Joseph tout à son aise :* ...rapito in estasi, fuor dei sensi, sellevato da terra, colla faccia accesa, aria ridente, occhi scintillanti e rivolti al cielo. *Il était à genoux, soulevé de terre et le témoin observa que sa soutane ne touchait plus le plancher*. Ses extases, *dit la sœur,* coïncidaient avec certaines fêtes liturgiques ou bien encore se produisaient quand le bienheureux avait subi quelque humiliation... »

« Sainte Marie-Madeleine Postel (1756-1846), fondatrice des sœurs de la Miséricorde, fut canonisée en 1925. Mgr A .-M. Legoux lui a consacré, alors qu'elle n'était encore que vénérable, une volumineuse biographie basée sur les pièces des divers procès canoniques dont l'auteur avait suivi

les séances en qualité de juge. Les faits qui suivent sont empruntés à ce document : Ses élèves la surprirent un jour en extase devant le tabernacle de son oratoire. Elle était à genoux sans toucher à terre et les bras en croix. Son visage resplendissait d'une lumière céleste et ses yeux semblaient contempler la beauté infinie... Plus d'une fois, poussées par une curiosité facile à comprendre et à excuser, elles voulurent jouir de ce ravissant spectacle. On se levait la nuit, on descendait sur la pointe des pieds et, s'approchant sans bruit de l'oratoire, on regardait à travers les fentes de la porte ou par le trou de la serrure. La sainte était souvent soulevée de terre et agenouillée en l'air, les yeux au ciel et toute transfigurée... Elle fut encore aperçue dans cet état par deux sœurs, sœur Xavier et sœur Aimable, entièrement soulevée de terre et sans appui d'aucune sorte, à genoux, les mains jointes et murmurant des paroles enflammées : Je souffre bien, mon Dieu, mais tout pour vous, mon Dieu... Encore plus !...

« *Après la messe, Marie Postel restait à la chapelle pour prolonger son action de grâces. La sœur qui l'aidait dans le soin de la sacristie la trouvait souvent, en revenant du déjeuner, à genoux en l'air, le visage rayonnant d'une lumière divine.*

« *On cite encore de la même sainte un fait de transport subit qui doit être joint aux faits de lévitation : Elle s'était rendue, une après-midi, à une paroisse voisine nommée Gatteville et située, comme Barfleur, sur le bord de la mer. Elle voulait voir son confesseur qui s'y tenait caché en ces jours*[37]*. A l'aller, la marée étant basse, elle avait pris la voie la plus courte en traversant la plage. Lorsqu'elle fut libre de repartir, la nuit approchait et la marée était haute. Elle allait donc se voir réduite à suivre un long chemin solitaire et peu sûr, quand elle entendit une voix lui dire clairement : —* Ne crains rien ! *Dieu mettait à son service l'aile des vents. En un clin d'œil, elle se trouva transportée à plusieurs kilomètres de l'autre côté de la baie : elle était de retour à Barfleur.*

« Quarante-cinq ans plus tard, M. Delamare, son supérieur ecclésiastique qui connaissait le miracle voulait en avoir confirmation de la bouche même de la Vénérable, dont la vie ne pouvait plus se prolonger longtemps. La chose était difficile : comment triompher d'une humilité qui cachait les faveurs dont elle était l'objet avec plus de soin qu'un avare ne cache son trésor ?

« Après convention, la sœur Marie, économe, rappela le fait en

Présence de M. Delamare et du chapelain, M. Lerenard, lequel interrogea la Supérieure, l'interpellant, lui posant des questions précises.

« — Que le bon Dieu soit béni ! il sait tout... « *Ce fut la seule réponse.*

« *Pour amener un aveu plus complet, M. Lerenard reprit :* — La Providence n'a-t-elle pas envoyé un homme, qui vous aurait portée dans sa barque ou sur un cheval ?

— Il n'y avait, *répondit avec une certaine animation la Vénérable,* ni homme, ni barque, ni cheval. Quand Dieu veut une chose, elle est bientôt faite. Après l'audition de la voix, je fus transportée en moins d'un clin d'œil... »

« *A. de Rochas, dans son opuscule sur la lévitation*[38]*, cite le curé d'Ars, saint Jean-Marie Baptiste Vianney (1786-1859), parmi les saints à lévitation, et renvoie pour l'exposé des faits à la biographie abrégée de l'abbé A. Monnin. Or on lit, dans l'ouvrage cité :* Il y eut une nuit où le Curé d'Ars fut réveillé en sursaut et se sentit soulever en l'air. Peu à peu je perdais mon lit, *dit-il.* »

« *Maria-Domenica Barbagli (1812-1859), une extatique italienne, passe pour avoir eu des lévitations très fréquentes. Le docteur Imbert-Gourbeyre recueillit sur elle un témoignage de première main. Une de ses clientes qu'il soignait alors à Royat lui raconta qu'elle avait assisté à un ravissement corporel de cette extatique dans les circonstances suivantes :* J'ai vu en 1855 l'extatique de San Savino, en Toscane, près de Siena Longa ; on l'appelait Miniquina, par corruption du mot Dominique. Elle vivait chez elle en un grand renom de sainteté. C'est un vendredi que je la vis en extase. Elle était agenouillée, les bras en croix et élevée en l'air de deux pieds au-dessus de son lit. L'extase dura une heure. Je posai ma main sous ses genoux ; je pus la soulever davantage ; elle pesait comme une plume ; je soufflai sur elle, et son corps se balança lentement dans les airs, comme une feuille agitée mollement par le vent. J'avais été mise d'avance au courant de tous ces phénomènes : j'en fis l'expérience. Le lendemain, pendant la messe, elle eut trois extases, dont une aérienne. Des milliers de personnes ont été témoins de ce genre d'extase (...per lievissimo soffie ondeggiava quasi sottilissima piuma..., *précise P. G. E. Bini, un autre biographe qui fait allusion à ses lévitations et à sa légèreté.* » (Cité par Leroy.)

« *Marie de Jésus, plus connue sous le nom de Mère du Bourg (1787-1862), fondatrice des Sœurs du Sauveur et de la sainte Vierge, était la tante de Mgr d'Hulst. Celui-ci raconta au Père Bulliot comment sa tante*

s'était élevée au-dessus de terre à plusieurs reprises et aux yeux de toutes les sœurs de sa communauté, notamment lorsqu'on parlait devant elle de l'amour de Dieu. Le Père Bulliot fit là-dessus une communication à la Société des Sciences Psychiques (séance du 7 février 1897). Les deux biographes de la Mère du Bourg, l'abbé Bersange et G. du Bourg, apportent sur ces faits quelques autres détails. C'était presque toujours à la fin de l'extase, *note le dernier,* que Mme du Bourg était subitement enlevée de terre. Elle essayait de résister, mais une force surhumaine l'emportait. Alors, impuissante, elle s'abandonnait à l'attraction surnaturelle.

« *Le docteur Imbert-Gourbeyre connaissait personnellement cette sainte femme. Plusieurs membres de sa famille l'avaient vue s'élever au-dessus de terre pendant qu'elle priait. Voici ce qu'il dit de ces lévitations :* L'extase ne se terminait presque jamais sans que Mme du Bourg fût élevée de terre subitement, en s'écriant : *O charité ! O amour sacré !* Alors elle cherchait à se défendre de l'attraction divine. Après avoir tenté vainement de s'accrocher à sa chaise ou à son prie-Dieu, elle croisait les bras sur sa poitrine, ou les étendait, légèrement tournés vers le ciel, et s'abandonnait à la force qui la soulevait rapidement. Elle conservait invariablement la posture dans laquelle l'avait surprise l'extase, et restait, en s'élevant, à genoux, assise ou debout.

« *D'après le même auteur, ces extases aériennes se produisaient avec régularité :* Chaque soir à la prière de la communauté, la Mère Marie ne pouvait pas entendre réciter l'acte d'amour de Dieu sans être immédiatement ravie. Elle s'élevait alors en l'air à la hauteur de sa chaise, puis retombait brusquement sur son prie-Dieu. Un jour, la chute fut si violente que la planche en fut brisée.

« *Ce dernier fait est encore rapporté par la Mère Marie de la Croix qui en fut témoin, le 7 avril 1856, et qui le lendemain s'en fut la voir :*

« — On me demande des nouvelles de mes genoux, *dit la Mère avec une certaine confusion,* ils ne me font pas mal du tout.

« — Le prie-Dieu n'en dirait pas autant, *dis-je.*

« — Mon cœur se partageait et partait, *reprit la bonne Mère.* C'était un amour purifiant qui m'a bien fait souffrir.

« Et quelques moments après, elle descendit doucement à la chapelle voir ce qui en était de son prie-Dieu et, se baissant pour regarder la fente, elle disait tout bas : O chétive et misérable créature ! vois ce que tu as fait[39]...

« *Le 24 octobre 1854, à la clôture d'une retraite M*^{me} *du Bourg avait eu une extase de deux heures au cours de laquelle elle avait été élevée deux fois de terre.*

« *On raconte que le jour où elle apprit la mort du pape Grégoire XVI (1846) la Mère du Bourg s'étant mise à genoux pour prier fut ravie corporellement.* »

« *Le bienheureux Michel Garicoïts (1812-1863), fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur de Bétharram, quand il disait la messe, s'élevait souvent de terre après la consécration à une hauteur de deux ou trois empans. Parfois, il ne faisait que se soulever sur la pointe des pieds. Plusieurs Filles de la Croix, des religieux de Bétharram, des séminaristes, des gens du peuple furent témoins de ces lévitations.* »

« *De Marie de Moerl (1812-1863), la célèbre stigmatisée du Tyrol, on ne dit pas qu'au cours de ses extases presque quotidiennes elle fut jamais soulevée dans l'air, mais on rapporte que souvent elle ne faisait qu'effleurer de la pointe des pieds la surface de son lit. M.-E. de Moy, professeur de droit à la Faculté de Munich, décrit ainsi, dans une lettre à M. Bore, la position de l'extatique telle qu'il l'a vue :* ...les mains jointes, la tête et les yeux levés vers le ciel, à genoux, le corps penché en avant, elle semblait portée par des anges qui la soutenaient invisiblement, car l'inclinaison de son corps péchait contre les lois de l'équilibre, et ses genoux ne faisaient presque pas d'impression sur la couverture... »

« *Sœur Marie de Jésus Crucifié (1846-1878), Carmélite arabe, bien au contraire, s'enlevait très haut dans l'air, mais jamais ses lévitations n'eurent lieu sans quelque point d'appui. Dans ses extases, elle s'enlevait au sommet des arbres dans le jardin du Carmel de Pau, mais elle commençait par se hisser à l'aide de quelque branchette et jamais ne flottait librement dans le vide. Son dernier biographe, le R. P. Buzy, aumônier du Carmel de Bethléem, a fait allusion à ces faits. Dans une lettre à Olivier Leroy il a donné les précisions ci-après :*

« Sœur Marie s'enlevait au sommet des arbres par l'extrémité des branches. Elle mettait son scapulaire dans une main, saisissait de l'autre l'extrémité d'une petite branche, du côté des feuilles, et, en un clin d'œil glissait par l'extérieur de l'arbre jusqu'au sommet. Les témoins insistent sur ce fait qu'elle montait instantanément. Elle passait même d'un tilleul à l'autre par le bout des branches sans descendre. Une fois montée, elle se tenait sur des branches trop faibles pour soutenir normalement une

personne de son poids.

« *Voici quelques dépositions de témoins au procès :* La sœur E. a déclaré qu'un jour, se trouvant au jardin avec la servante de Dieu, celle-ci lui dit : *Tourne-toi !* Elle tourne à peine la tête, et, regardant de nouveau, elle la voit déjà assise au haut du tilleul, sur une petite branche, se balançant comme un oiseau et chantant l'amour divin.

« *Une autre personne déclare encore :* Je l'ai vue une fois en extase au sommet d'un tilleul, assise à l'extrémité de la plus haute branche qui, normalement, n'aurait pas pu la soutenir. Sa figure était resplendissante ! Je l'ai vue redescendre de l'arbre comme un oiseau, de branche en branche, avec beaucoup de légèreté et de modestie. J'ai remarqué que ces branches de tilleul étant très petites auraient dû se casser sous le poids de la servante de Dieu qui était assez lourde. Quand je la vis redescendre, elle était en extase.

« Quand elle descendait de l'arbre, *note un autre témoin,* elle passait de branche en branche, par les extrémités, légère comme un oiseau, et son habit la suivait, comme quand on descend un escalier.

« *Une seule fois elle éprouva de la difficulté à redescendre : la prieure lui avait ordonné de descendre, comme elle le faisait souvent. Sœur Marie eut comme un moment d'hésitation. Puis elle descendit, mais avec beaucoup de peine. Elle attribuait cette défaillance physique au léger retard qu'elle avait mis à obéir à sa Supérieure.* Si moi obéir vite, *dit-elle,* l'arbre deveni pitit, comme ça !... *et la sainte fille de mettre la main presque au ras du sol.* »

« *En juillet 1898, le transatlantique* La Bourgogne *sombra au large de Terre-Neuve. A cette catastrophe se rattache une scène dont le récit trouve ici normalement sa place, écrit Olivier Leroy. Le héros en est un dominicain, Joseph Baumann († en 1898), frère du romancier Emile Baumann*[40]*, à qui j'emprunte textuellement ce qui suit :*

« Sur les derniers instants de mon frère, voici le témoignage inattendu qui m'est arrivé naguère, comme transmis d'En-Haut. Je me garderais de certifier surnaturellement vraie cette circonstance étrange et miraculeuse. Néanmoins, elle atteste en quel état d'extase il passa de la mer obscure au soleil de l'éternité. Au moment où *La Bourgogne* allait sombrer, d'une embarcation qui s'éloignait, une dame, protestante, une des rares femmes sauvées, se retourna vers le navire incliné presque au ras des eaux. Elle vit les trois Dominicains au milieu des naufragés à genoux ; le plus âgé, le Prieur, leur tendait son rosaire et un crucifix ; le plus jeune — c'était mon

frère — les yeux ravis vers le ciel, lui parut élevé au-dessus du pont, et il avait autour de la tête *un cercle de feu*.

« Je tiens l'épisode du R. Père Hugon, professeur au collège angélique de Rome, théologien pondéré, hostile à l'illuminisme. La dame protestante l'avait révélé, dans un hôpital de New-York, à une religieuse du Bon-Secours de ïroyes, la Mère Henri-Joseph, personne d'un jugement solide, incapable d'inventer un miracle. Elle l'écrivit au Père Hugon. Celui-ci la pria de garder pour elle la confidence, et ne la divulgua point, même dans son couvent. Il évita de mettre une auréole imprudente au front d'un jeune sujet prématurément disparu. Ces temps derniers on parlait devant lui du Père Joseph. Le fait lui revint ; il crut devoir me le communiquer et m'en préciser les sources. La naufragée a certainement VU. Comme elle est seule parmi les survivants, à voir, nous ne pouvons trancher si son exaltation créa le phénomène, ou si Dieu, pour l'éclairer, lui manifesta la gloire anticipée d'un élu. »

XXe SIÈCLE.

« *Gemma Galgani, de Lucques, qui mourut en odeur de sainteté en 1903, aurait eu quelques lévitations.* »

« *Avec Marie de la Passion, des Adoratrices du Crucifix, nous quittons de nouveau la lévitation pour retomber dans l'agilité extatique. Sœur Marie Prassede, de la même congrégation, rapporte, dans une lettre du 3 juin 1913, qu'un jour qu'elle fut chargée de reconduire à son lit Marie de la Passion, qui était descendue à la chapelle pour communier, parce qu'elle était trop faible pour y retourner seule :* A peine étions-nous sorties du chœur, que je vis la servante de Dieu, bien qu'elle fût très malade, monter les escaliers en un instant, comme si elle volait. Et moi, qui étais bien portante, je ne pouvais la suivre. Elle semblait ne pas toucher le sol, et voler véritablement par l'escalier conduisant à sa chambre. »

« *Une extatique bretonne, qui vit encore, Marie-Julie Jahenny, de La Fraudais, aurait eu, d'après le docteur Imbert-Goubeyre, pendant plus de deux ans, de fréquentes extases d'élévation.* J'ai fait, *ajoute-t-il,* constater chez elle la légèreté extatique par des personnes compétentes. *J'ai tenté de vérifier ces affirmations, mais le curé actuel de Blain, paroisse dont dépend La Fraudais, n'a pu personnellement m'en donner aucune confirmation...* »

C'est par la mention ci-dessus que se clôt la liste des saints à lévitation extatique dressée par Olivier Leroy en 1928, lequel cite en outre de nombreux cas de demi-lévitation, d'agilité som-nambulique, énumère les médiums les plus fameux du XIXe et du XXe siècles — Daniel Dunglas Home, W. Stainton Moses, Eusapia Paladino, Ruggieri, French, Maria Vollhart, Willy Sch... (son frère, Rudi Schneider, depuis le 11 novembre 1930 est le médium-cobaye de l'Institut métapsychique de Paris), le Brésilien, Carlos Mirabelli — et étudie parallèlement et analyse en des tableaux synoptiques pour les différencier objectivement l'envol des saints et les phénomènes similaires des hystériques et des fraudeurs tels qu'ils ont été constatés ou surpris dans les observations cliniques, les descriptions pathologiques, les expériences de laboratoire, les procès-verbaux des académies pseudo-scientifiques du spiritisme, métapsychisme et autres manifestations annexes, trucs et accessoires, manipulations, passes magnétiques, mises en scène, rayons infra ou ultra-rouges, phosphorescence noire, éclairages indirects, jeux de miroirs, voiles, illusion, photos, transparence, ectoplasme, double, âme des morts, évocations, tables tournantes, esprits frappeurs, scripteurs, annonciateurs, télékinésie, bilocalisation et autres singeries et exploits au programme des suppôts de l'Enfer et des travestissements du Diable que sont les managers et les imprésarios en tournée dans les cinq continents ; mais pour autant la vie miraculeuse des mystiques catholiques ne s'arrête pas avec le siècle et les progrès du siècle, ni l'activité des protonotaires du Pape, et la sainteté reste la même et l'humilité chrétienne, et le Promoteur de la Foi tonne toujours, et ses *animadversiones* vont toujours bon train et invectivent, et discutent, et enregistrent, et entérinent, et maudissent ou recalent ou béatifient et canonisent les extatiques, lévites et stigmatisés, avec une prudence saine qui vivifie et une lenteur constante et sage qui maintient la sainte Tradition, car le temps ne compte pas ni la publicité pour l'Église universelle en travail d'Éternité et de Vérité.

Je ne sais combien de cas sont actuellement en instance à Rome ni combien de procès y ont été gagnés ou perdus depuis le début du XXe siècle, la Curie romaine ne publiant pas de statistiques, bien que depuis le début du siècle la cité du Vatican se soit modernisée, avec gare, tunnel, station particulière de T. S. F., antennes, radio, grand journal indépendant, centrale électrique, avions blancs (les clefs de saint Pierre inscrites dans leurs cocardes), timbres-poste pour collectionneurs et, tout dernièrement, observatoire astronomique et laboratoire de biochimie,

télescopes et microscopes, et aussi des studios de cinéma pour servir la propagande du jour, voire un cardinal américain *up to date,* ce qui est logique[41] ; mais la preuve que la vie mystique n est pas morte c'est que malgré le tohu-bohu de deux guerres mondiales et leurs séquelles économiques, sociales, intellectuelles, troubles moraux et nationaux, menaces racistes, conquêtes du prolétariat, chauds-froids révolutionnaires, jazz-hot, swing, style « *be-bop* », misère, nudisme intégral, aberrations sexuelles, industrialisation à outrance de la planète, famine généralisée, transhumance, parcage des humains, mise en boîte, armes secrètes, atomisation moléculaire, des inconnus en extase dans des couvents perdus et oubliés percent un beau matin dans les journaux, leur nom en manchette dans les quotidiens, éblouissant et aveuglant les vedettes de la presse, artistes, peintres, littérateurs, politiciens, militaires, inventeurs, ingénieurs, boursiers, banquiers, industriels, mondains, snobs, boxeurs, danseurs, aviateurs, agioteurs, as de la publicité, leurs engins et leurs exploits, leurs championnats et leurs records, les éclipsant et les passant à l'ombre, gagnant de l'éclat et en profondeur et se rapprochant à la consternation des foules, qui ne comprennent pas ces étrangers et Frères sublimes, mais qui les suivent à la fin et les adorent à genoux, les saints en prière du XXe siècle : la petite sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, de Lisieux (Normandie), dont on ne sait pas grand-chose et qui n'a peut-être jamais rien fait de bien merveilleux, sinon d'apparaître en songe à la stigmatisée de Konnersreuth (Bavière) et de la diriger à l'aveuglette dans sa voie douloureuse ; cette deuxième, encore vivante, fille de simples paysans bavarois, qui fait des miracles dans son village, qui est visitée par des centaines de gens tous les vendredis et le Vendredi Saint par des milliers de curieux, croyants et infidèles, métèques, juifs, ennemis, compatriotes, sbires chargés de mauvaise conscience, malades qui attendent d'elle la guérison de leurs plaies et de leurs ulcères, elle-même se sustentant depuis des années et des années avec une petite cuillerée d'eau sucrée, clouée dans son lit par les péchés du monde beaucoup plus que par ses propres misères et accidents lamentables, servante qui a été en butte depuis trente ans à des commissions d'enquêtes, experts, savants, psychiatres, expérimentateurs matérialistes, docteurs en théologie, membres du parti communiste allemand, de la jeunesse hitlérienne, du clergé de Ratisbonne et dont le long martyre spirituel, idéologique, scientifique est loin d'être terminé, au point que l'on se demande avec compassion comment tout cela va finir

pour celle sur le cas de qui l'Église ne s'est pas encore prononcée mais que les quotidiens incroyants du monde entier ont rendue soudainement célèbre en publiant à son insu et sans l'approbation du Vatican, qui a horreur de ces pratiques et ne s'est tout de même pas modernisé à ce point-là, la photographie en pleine page et en gros plan, ses yeux pleurant des larmes de sang, Thérèse Neumann, lancée en France par *Paris-Soir* qui publiait en 1936, en pleine euphorie du « front populaire », cette photo sensationnelle à l'œil, ce qui n'est pas non plus dans les habitudes de la presse, même dite d'information ; un troisième, l'humble petit sacristain de Santiago du Chili, que j'ai appelé le saint Inconnu, qui, s'il ne lévitait pas, faisait familièrement léviter un maçon tombé de l'échafaudage de la tour en réparation de la cathédrale, dirigeant sa chute à distance, comme à la gonio, la freinant, la stoppant du geste, l'amortissant, recevant le malheureux ouvrier dans sa main valide, l'autre, l'infirme, la main folle, passée dans la ceinture de son pantalon, et qui, lui-même chétif et mentalement faible, un fada, un métis, le fils d'une Italienne et d'un Indien, était un guérisseur opérant parmi les petites gens de son entourage qui le venaient relancer, surtout les femmes stériles qui désiraient avoir un enfant, et il leur soufflait dessus, à la grande honte de son curé, le doyen de la cathédrale, qui lui enjoignait, estomaqué et pas rassuré du tout, de ne plus faire de miracle sans son assentiment pour ne pas *avoir des histoires avec Rome,* dont je me suis permis d'esquisser la silhouette, une première notice hagiographique, dans les *Histoires vraies*[42] *;* et, le dernier en date dont le renom soit venu jusqu'à moi, un autre inconnu, Frère Pio, l'extasié qui fait des « prodigieux prodiges » *(sic)* au fin fond d'un couvent du Sud de la Pouille et dont me parle pour la première fois un producteur de films débarqué de l'avion de Rome à Saint-Segond, Villefranche, ce matin même, aujourd'hui le 5 mai 1948.

Et le XXe siècle n'en est qu'à son mi-temps !

Qu'importe le résultat des élections italiennes dont sont remplis les journaux du jour, la Congrégation des Rites aura encore de la besogne, et les journaux parleront encore d'eux en première page, des ascètes à la maigre figure et des extatiques sans poids, aujourd'hui encore anonymes, en proie à la sainteté où ils s'abîment et s'adonnant aux macérations, portant cilice, et qui échapperont peut-être sans le savoir à la destruction du monde sous les bombes, la nappe des gaz délétères, l'action de dénucléation atomique et les radiations spontanées, l'incinération

instantanée, totale, leur corps glorieux lévitant d'entre les engins et les robots immatriculés et tout le sale fourbi patenté du tonnerre de Dieu des hommes en perspective, anéantis d'amour, enlevés par le Saint-Esprit, le Sans-Nom, DIEU, auquel ils s'identifient en priant, en oubliant tout, jubilant.

« *In principio erat Verbum !...* »,

murmurait saint Joseph de Cupertino élevé en prière, perdant pied, prosterné, adorant, comblé, effaré, idiot, se soulageant d'un profond soupir, poussant sa clameur :

« *Amen !...* »,

s'envolant en extase, ravi.

III. LE RAVISSEMENT D'AMOUR

« *Y a cabo de un gian ralo se ha encumbrado*
Sobre un abrol do abrio sus brazos bellos,
Y muerto se ha quetado, asido do ellos,
Elle pocho del amour muy lastinado[43] »
SAINT JEAN DE LA CROIX

Et le moine se leva la nuit pour prier.

Mort au monde, n'avoir pour se diriger qu'un consolateur de Job ou un ouvrier de Babel, quoi de plus décevant, d'hallucinant, d'inquiétant, de stupéfiant quand Dieu mène l'âme par le très ardu chemin de l'obscure contemplation et que la vie spirituelle se dessèche et meurt de la soif de la connaissance intime et d'impatience et se languit, le doute dans la prière, la langue démangée par l'imprononçable et paralysée et brûlée à vif par l'innommable, l'attention désorientée par sa propre émanation qui l'enfièvre et la foudroie de chimères, d'imaginations, de visions, l'illusion dépassée, l'idée fixe, le corps se refusant de suivre, se cabrant, se rebiffant, suant, écumant, pour se rendre enfin et se laisser aller épuisé, tomber, se coucher raide comme mort, mort au monde, absent, vertigineusement absent, enfoui dans son fumier, exposé sur la table du sacrifice, hostie cachée ou en croix au carrefour des chemins, poussière qui cimente les dalles foulées, usées, effacées, fendues, porche, et tout craque et tout s'effondre lors de la résurrection des os et de la chair.

C'est ainsi que par devant l'Esprit-Saint l'ascète se présente en mendiant, en aveugle, en estropié, en malade, en fou d'amour, et son élan de fou de Dieu l'emporte, et son entêtement de vagabond qui hante les

catacombes et les cryptes le pousse, et ses errances de faible bonhomme, l'esprit malade, chancelant dans les éboulis et les décombres, le mène par les sentes et les sentiers qui vont par mille détours et qui reviennent sans cesse en arrière, vertigineusement solitaires, des fosses du désespoir à la contemplation, des chutes répétées de l'ivrogne sublime à l'approche, à la possession de Dieu, qui possède l'impudent à son tour et se donne au pèlerin imprudent mais audacieux dans l'étreinte, toute cette Gloire qui tombe du ciel sur la terre, le jour, la nuit, et qui l'engloutit et l'ensevelit dans sa chaleur brûlante d'amour plus sûrement que le sable qui coule d'une clepsydre dans la gorge muette du temps ou les eaux, agitées de la mer profonde, car cette Gloire est le baiser de l'Éternel : la Trinité, *la Vita Nova*.

Le nouveau-né n'a besoin ni du zodiaque ni de la prédiction, l'enfant de l'Amour, l'Enfant perdu parmi les Docteurs, le Sauveur : sa Mère est son étoile et sa planète.

Tes lèvres. Brûlure, stigmatisation, tatouage indélébile. Tu parles sans rien dire. Ta bouche, une cicatrice. Je fonds dans cette bouche souffletée, recousue et frappée. Ton sourire. AMEN !... Ton œil. AMEN !... Tu es le Tout-Puissant et tu pardonnes. *Ils ne savent pas ce qu'ils font*. Déjà tu te détournes. Tu penses à autre chose, de l'autre côté du monde, dans l'autre monde, dans le Nouveau Monde. La Croix s'envole. Laisse-moi te suivre, ô mon amour ! On joue aux dés. Ta couronne... Les clous... Ta robe sans couture... La pancarte infamante... Ton suaire... Le Ciel.

Le cœur du saint affalé au bord de la route fait bosse comme une besace de pauvre, mais ne contient que le don des larmes, de la charité, de l'humilité, de l'amour, et les chiens de la nuit qui l'entourent, le poil hérissé et lui montrant les dents en grognant, répugnent de se jeter sur ce mendiant oublié qui a une drôle d'odeur et qui a perdu son bâton, mort au monde.

La peau du Lépreux en croix au carrefour est comme la Voie lactée qui se pâme sur les blés en épis. Ses plaies en étoiles dans la clarté naissante.

C'est bientôt le jour dans les vieux pots cassés et les tessons qui miroitent parmi les broussailles et les épines au pied du calvaire. L'on trébuche. Un pas, un pas en avant.

Le Chemin de Croix. La muraille. Encore un pas. Une cloche sonne à la chapelle du monastère. Un coup. Encore un pas, le dernier. Une porte est poussée. La porte grince. La cloche sonne. Le cœur est son battant. Le crâne en est plein. La tête écoute la poitrine. On tombe essoufflé. La porte se rabat. On est enfermé. La cloche solitaire. Encore un coup, le dernier. On écoute le silence. L'âme est une mouche qui ne sait où se poser et qui va se poser partout, agaçante, inutile. Elle cherche le cadavre.

Un cierge brûle. Sa flamme se couche. Une ombre glisse devant l'autel. Une robe bat des ailes. Bras au corps ! C'est le vent de la prière. L'attirance. La bouche ouverte. L'envol. A genoux ! Rabats ton capuchon. Les pieds nus dans les sandales. Tes mains tirent nerveusement sur la cordelière. Joins les mains ! D'autres mains officient. Des mains nues. Les doigts nus et fragiles qui se tendent comme des rayons. L'anneau. Un dard sans aucune hésitation. L'Hostie, et c'est la culbute dans l'eucharistie, le cœur percé. Un vol de guêpe. Une larme de cire. Une goutte brûlante, Le sceau sur les lèvres. Les larmes. La douleur est fulgurante.

La Mort. La Vie. Déglutition.

Sustentation.

On ne peut pas être rassasié d'Amour.

Incendie d'amour divin, rameau d'or, fleur de Jessé, échelle de Jacob.

Les Bienheureux.

L'esprit s'effare dans la cellule. La tonsure au plafond. Un coup. C'est vertigineux. Un coup. Le frisson de l'aube. Un coup. La cloche tinte. Un coup espacé. Le moine blanc se donne la discipline. Un coup. Un coup. Un coup. Matines. Reste à genoux !

La conscience est étranglée par l'obéissance comme par une corde et la volonté est un pendu.

Une robe rigide. Des pieds nus flottent, lumineux dans les sandales. Un nimbe au plafond. Il plane, les mains jointes ou les bras écartés, l'extasié qui tend le cou. A genoux. En l'air. Couché sur le côté. Offert. Les yeux révulsés. Le cœur mis à nu.

Saint Joseph de Cupertino avait coutume de dire quand il sortait de ses extases et tremblait encore de jubilation intérieure, exsangue, balbutiant : *— L'obéissance est le coup de couteau qui égorge la volonté de l'homme... « Obéis !... » A ce mot Dieu tire le rideau...* Il est vrai que Frère Joseph avait toujours le mot burlesque. Les saints sont comme les enfants, ils jouent avec le feu, ont le goût du risque et aiment rire. Ils n'ont pas honte. Ils adorent se perdre. Ils ont confiance. Ils ne s'appartiennent pas. Leur Père les retrouvera toujours où qu'ils aillent se percher au Ciel. Et le Ciel fait des flaques partout, comme après la pluie et les larmes.

Le jour se lève et les premiers rayons du soleil qui fait irruption dans l'étroite cellule, comme un gai ouvrier dans son atelier, éprouve du doigt le cilice déroulé de la prière.

Chaque corps de métier a son outil de prédilection. Il y a des gouttes de sang à chaque pointe et des boucles, la laine suave de l'Agneau, emmêlées dans les cardes.

— Bonjour ! Bel Églantier sauvage, mon compagnon de la solitude, qui as fleuri cette nuit devant ma porte.

Le matin est tout parfumé du feu des sarments coupés et des brassées d'épines mortes.

Abraham s'affaire.

Isaac est ligoté.

L'Agneau désigné.

Le couteau du berger à la lame incurvée.

L'Immolation.

L'Extase.

La flamme de l'holocauste crépite et monte tout droit. Le sacrifice est consommé. Tous les péchés du monde s'en vont en fumée. Abel et Caïn. Encore. Assez. Les troupeaux bêlent aux alentours. Adam apprête son flûteau. Pas de bergère Eve. Une tourterelle roucoule dans la ravine. Sous bois, un bruit d'eau vive...

L'Arbre.

Le Fruit défendu.

Ce matin, la création luit comme un fruit oublié après la cueillette, comme une orange dans le feuillage touffu de l'oranger — on ne voit plus qu'elle ! — comme un baiser sur la joue d'un Innocent, sur le sein d'une Vierge, sous la robe d'un Ange qui rougit de joie pure, dans ta barbe de romarin fleuri, ô mon Père, qui es au ciel et ne Te dérobes pas, fruit dans ma bouche, Succulence, un baiser qui Se prolonge et que je déglutis, ô Bénédiction, ô Parfum, ô Lumière, ô Effusion intarissable de la prière, AMEN !

Je ne sais plus ce que je dis dans ce transport qui fuse de ma bouche et m'élève vers Toi, porte plus loin que la Tienne, et s'engouffre et se perd dans Ton oreille pour y construire son nid, de boue, comme une hirondelle, de fin duvet et des longs fils de l'araignée, les cheveux de la Vierge, comme un rouge-gorge, de paille, en désordre, comme un moineau. Je piaille, je caquette, je gazouille. Les oiseaux des champs ne sont pas plus insouciants, ni le rossignol dans le verger, ni le merle du jardin, ni l'alouette qui s'égosille dans les airs, ni l'infime roitelet qui pépie dans une fleur de sauge en forme de dé à coudre, ni l'énorme autruche qui oublie son œuf dans le désert d'Afrique, ni l'oiseau de paradis qui danse en Australie et qui dispose en cercles dans la clairière du *bush* ou de la brousse des cailloux et des silex plus brillants que son plumage concordant, ni le kiwi anachorète qui ressemble à une fourmilière, à un tas de foin en marche, à un paysan qui patauge dans les rizières, sous la pluie, ni la pie voleuse, ni l'aigle royal, ni les ridicules et attendrissants pingouins qui ressemblent à des nonnes et qui claironnent comme des ânes dans les glaces du pôle, ni les étourneaux dans les acacias, les grives dans les sorbiers, le coucou, oiseau de l'écho, auquel répond un oiseau irréel, lui-même coucou, et qui s'en va pondre chez le voisin, ni l'oiseau secrétaire, cet éblouissement sur le cactus, qui conduit le voyageur en errance et l'éloigné des sources, des aiguades, des points d'eau, ni l'oiseau paille-en-cul qui plonge au large, ni l'oiseau vigile sur le dos de l'éléphant ou qui se pavane sur l'échiné en dents de scie du plus repu des crocodiles et qui lui cure le coin des yeux, les glandes lacrymales et les dents de son monstrueux sourire, ni l'ibis, le flamant rose, les échassiers, la familière cigogne, ni l'albatros dans la tempête, ni le serpentaire en courroux qui joue des ergots, ni la huppe, le pélican, le cygne, les paons qui font la roue dans les parterres en mosaïque de la piscine du Shah de Perse, ni les soixante-douze mille espèces des pigeons

des Indes, ni les canards étranglés dans les lupanars chinois et qui bafouillent et saignent dans les bottes, ni les vautours jaunes, les charognards en rang sur les terrasses puantes et les tours du Silence des adorateurs du feu, les parsis, qui sont tous banquiers à Bombay, ni les condors des Andes qui s'inscrivent comme des coulées de notes noires, rien que des doubles, des quadruples croches, *presto, prestissimo,* entre les portées parallèles des Cordillères, dont les volcans enneigés sont les blanches en arpège ou les accords d'accompagnement, la basse chiffrée, le point d'orgue, ni le colibri, quasi invisible à l'œil tellement il va vite mais qui bourdonne, le *humming bird* en anglais, le *chupa-flores,* le *beija-flores,* c'est-à-dire le *baise-fleurs* comme on a surnommé cet écornifleur en Amérique latine, l'oiseau-mouche, et il y en a des milliers d'espèces dont la plus petite, *Pygmornis rubra,* n'est pas plus grosse mais dix fois plus rapide que le bourdon voltigeur de chez nous, le robuste oiseau ne pèse que deux grammes, son vol vibratile est un trait, une micassure, une étincelle, une braise ardente, une poussière au soleil, une étoile filante, une larme de diamant, un éclat, ni la caille émue blottie dans les chaumes, la perdrix effarouchée, les oies sauvages qui trompettent, les silencieux rapaces de nuit et leur vol de velours, les oiseaux de proie qui se laissent fondre du haut des airs et s'enlèvent dans un grand battement d'ailes, le froissis du coq de bruyère qui glousse et pousse son cri d'alarme, le martin-pêcheur bleu, les choucas des neiges au bec rouge, les corneilles des cathédrales qui fientent sur les statues et qui éclaboussent les verrières, les chouettes et les hiboux qui hantent les ruines, qui ricanent diaboliquement et qui ont un plumage si tendrement humain autour de leurs yeux en accent circonflexe et un profil du moyen âge, en point d'interrogation, sous leur cagoule, ni les perroquets et les perruches bavards et bavardes sur lesquels les peintres impressionnistes ont essuyé leurs pinceaux, ni le toucan, cet épouvantail comique de l'Amazonie, ni ces éventails du Tropique, les aigrettes, ni l'oiseau moqueur de la *pampa* ou bled de l'Argentine, ni les eiders criards au fin fond des fjords de Norvège, ni les milliards d'oiseaux de mer batailleurs dans leurs îles de guano au large des côtes du Chili, ni les grouses d'Écosse qui viennent se poser sur le fusil dans le brouillard, ni les dindons de la Prairie que l'on empale scandalisés et protestant au bout d'une baguette affûtée et que l'on porte vivants à la broche, ni les faisans et leurs poules qui se laissent prendre au filet, les ortolans que l'on attrape avec un nœud de crin ou une goutte de glu et les becfigues grassouillets au pipeau ou sur des bâtonnets

à déclic, ni la bécasse toujours surprise et qui ne se méfie jamais du piège, ni KRA, « *Demain ! Demain !* » en arménien, le corbeau croassant de saint Expédit, le légionnaire, un dur, qui brandit comme un casse-tête une petite croix de fer sur laquelle est gravé le mot *HODIE,* lequel vieux corbeau misanthrope, qui avait refusé de nourrir Elie mêlé à ses congénères, revient *aujourd'hui* à tire-d'aile, de la nuit des temps, accompagner son saint patron quand on l'invoque dans les cas désespérés et d'extrême urgence tellement l'oiseau est pressé *aujourd'hui* de participer au bien et de rattraper le temps perdu *...hodie mecum eris in paradiso...,* ni le coq de Pierre, l'Apôtre, tous les reniements, la girouette des villages, le totem des Gaulois, et que l'on sert au vin, en France, depuis la poule-au-pot d'Henri IV, Paris valant bien une messe, ni le premier couple, le colombin et la colombe de l'Arche, dont le mâle fut à jamais perdu par Noé, le pochard, et dont la femelle, ô miracle, se retrouvât avec l'eau du Baptême, revenue, redescendue, présente en même temps que l'Esprit-Saint, l'oiseau de feu, ni les psaumes, ni les cantiques, ni les litanies populaires et les rondes chantées, ni les séquences, ces savants poèmes processionnaires chrétiens, ni les antiennes, ni l'euphone, le cor, la trompe, le serpent, oiseaux sans plumes mais à gorge taillée, à hanche libre, à pavillon acoustique, à embouchure renflée, a bec recourbé ou long, droit et mince comme une paille, flûte d'ivoire, clarinette d'ébène, musette faite d'une calebasse percée ou d'une écorce enroulée, pipeau coulissant dans une tige printanière de noisetier ou dans un fourreau de sureau, buisson ardent, bouquet de tubes à 3, à 5, à 7 trous, soufflet de cuir qui l'attise, biniou bariolé de rubans flottants, instruments à vent aux formes d'oiseaux, orgues contenant tous les ramages, la musique des sphères, « *Noël ! Noël !* », la symphoniette des anges et des bergers qui se réjouissent, la mélopée des bateliers qui halent sur leur remorque, les onomatopées sauvages des piroguiers qui rythment la cadence dans les rapides, les chansons obscènes et nostalgiques des anciens de la marine à voile qui appareillent pour partir à la découverte dans les îles du Sud, le fouet qui claque et qui pète à bord du trirème romain ou de la galère du Roi en Méditerranée, les chansons à boire des pirates et des négriers en relâche aux Antilles, le cortège, les présents, l'hommage idolâtre des rois Mages, les avions qui survolent aujourd'hui, 1948, l'an 1367 de l'hégire ou la 5708e année de l'ère biblique, Bethléem en lâchant une rafale de balles traçantes ou un chapelet de bombes incendiaires, les Archanges taciturnes qui veillent

aux portes de la Jérusalem céleste comme des lions sans sommeil et dont les paupières astiquées sont des hélices vrombissantes, la prunelle, l'éclair iranium, *Le Cantique des Cantiques* et ses soupirs et ses pâmoisons, non, il n'y a pas plus insouciant que moi, le fou chantant, le distrait par excellence, qui me pose et ne me pose pas dans mon oraison qui m'entraîne, ma prière perpétuelle, mon adoration éperdue, mes paroles en hiatus, ton Verbe qui s'égraine, ce chapelet, ce rosaire, cette cascade sans fin, cette association d'images, de pensées, de causes, d'effets, d'identifications, cette chaîne, ce collier que Tu m'as passé autour du cou pour m'affranchir et auquel tu t'ES suspendu comme une escarboucle qui me foudroie à bout portant et m'aimante, tes bras, tes mains, tes doigts, tes caresses insupportables, ton souffle qui me chatouille le bout de la langue, ta Respiration qui la fait aller, vibrer en ta PRÉSENCE, et ce n'est pas une confession car tu sais déjà tout, ô Ineffable, et je ne sais plus ce que je dis, TA bouche me scelle les lèvres comme un charbon ardent, je ne puis parler, j'explose, éjaculation, *la Vie Nouvelle : ALLÉLUIA !*

La vertu de la prière c'est d'énumérer les choses de la création et de les appeler par leur nom dans une effusion. C'est une action de grâces.

Il ne s'agit pas de bouger les lèvres ni de faire claquer la langue, de la faire battre. On ne prononce pas les paroles.

Seul Dieu parle.

C'est pourquoi le saint qui tombe en extase tombe aux abîmes, flotte en-Haut, est lévite, gravite dans un transport, fuse et ne se possède plus. Tout au plus pousse-t-il un cri ou un dernier soupir. Il se laisse aller et coule comme une sonde au plus profond de la parole de Dieu. Il plane...

Mort au monde.

L'oraison mentale est la volière de Dieu.

— Dis-moi, bel Oiseleur, mon Fauconnier : y a-t-il plus grande diversité d'âmes que d'oiseaux, de nombres vivant dans l'Unité ou, dans les profondeurs de la mer, de poissons, ces oiseaux des abysses qui bougent perpétuellement des lèvres mais sont muets parce que leur bouche est tactile et que leur corps en double fuseau qui monte et qui descend, qui gravite, est le symbole scellé du CHRIST, dis-le-moi, beau Pêcheur d'âme dans les borborygmes, toi qui sondes les reins, ou y a-t-il plus d'astres au ciel et des étoiles doubles dans l'univers pour chanter ta Gloire ?

Ta Gloire est la Respiration qui anime le Ciel et la Terre et l'Océan est ton Poumon noir.

Le jour se charge d'ombres opaques. La nuit est transparente comme la Sainte-Ampoule et je circule parmi les globules de Ton Sang en effervescence, Communion, Résurrection, Vie, cœur qui se consume, front qui saigne, nimbe au plafond, robe pendante, pieds nus dans des sandales irradiantes, à genoux, prosterné. Je me perds en-Haut.

Un coup de lance et le corps se vide, est décroché.

Corps prostré et tout dégoulinant.

Un coup. Un coup. Un coup. Encore un coup, le dernier et c'est l'angélus. Le bras est las. La cloche sonne de faiblesse, la cloche fêlée, la cloche et son battant fatigué. La cloche. Le glas. Un pas en arrière. De frayeur. C'est le rappel. C'est le fossoyeur. En arrière ! En arrière ! La cloche s'est arrêtée. Silence. Et la mouche revient et trouve le cadavre tombé.

Chaque corps de métier a son outil de prédilection. La main palpe, la main endolorie. Le doigt tâte. C'est Thomas. Où sont les boucles de l'Agneau ? Il ne tient qu'un peigne sale, puant le suint coagulé. Ça, l'outil de Dieu ? Il doute. Il veut rire ! Le corps revient à soi, tout pantelant, et il a soudainement horreur du Tutoiement entendu et la joie subie l'effare.

Le saint aussi a ses migraines et ses dégoûts de lassitude. Des manques. Des répugnances. Des défaillances. Des doutes. La fièvre. La sueur d'angoisse. Il se méfie de l'illusion, du somnambulisme comme dans les rêves, des acrobaties comme chez certains intoxiqués et des attaques du haut-mal, et des crises de nerfs comme chez certains épileptiques et névropathes. Une grâce mystique est un don gratuit et il craint de la voir se manifester publiquement devant les profanes. Il se refuse. Il a honte de son triomphe dont il se sent indigne. Tous ses sentiments et ses vœux d'humilité sont violés. Macérations, mortifications, pénitences cruelles, abstinences anormales, la mort au monde comporte des modes de vie extérieurs et intérieurs les plus divers qui sont les vertus théurgiques de l'ascèse et qui sont incontrôlables. L'ascèse est un entraînement secret qui a ses virtuoses. Toutes les facultés de l'homme sont tendues vers la réalisation héroïque de certaines fins morales et spirituelles, perfection, union mystique. Cela est affaire de Dieu, l'extase.

La lévitation est liée à l'extase. Contrairement à beaucoup d'extatiques de l'Histoire qui étaient des docteurs, des théologiens, des poètes, des missionnaires, des découvreurs mystiques et les plus vaillants architectes et ouvriers de l'Église, ses avocats, ses soldats, le plus fameux d'entre eux par le prodige et la fréquence du phénomène, celui dont on a pu dire avec raison qu'il avait passé la moitié de son existence en extase *dans les airs,* saint Joseph de Cupertino se distingue par une rare inaptitude à tous les travaux du corps et de l'esprit. Mais son goût des raffinements ascétiques fait date et a été enregistré sur déposition de témoins contemporains, tout comme ont été notés son obéissance, son amour de Dieu, ses rapts quotidiens, ses ravissements spirituels, ses transports, ses transferts corporels, sa clameur étonnante et son cri « *AMEN !* », sa joie, sa bonne humeur, son humour bonhomme, ses balbutiements, les paroles de la belle prière qu'on lui attribue et sa prouesse mémorable, ce record unique

dans les annales de la lévitation et de l'aviation, de son vol en marche arrière ! Voici ce qu'on peut lire au sujet de ses pratiques ascétiques dans les *Acta Sanctorum,* tome V de septembre, pages 1017 et 1018. Je donne le texte latin pour ne pas être taxé d'exagération ou de déballage et d'impudence :

Page 1017, marginalia E/F/G/ : « Verum quo majus erat internum gaudium excommunicatione cum Deo, eo durius corpus suum tractabat ; ut spiritui subjectum contineret. In hune finem post adeptum sacerdotium quinquennio numquam pane usus est, nec decennio vinum bibit ; folis herbis contentus aut siccatis fructibus, fabisve intolerabilis amaritudinis pulvere conditis, uti experti fuerunt quidam Religiosi, qui illum piper esse credite-rant. Herba vero, qua feriis sextis vesci solebat, adeo erat insipida et nauseosa, ut, cum quidam Religiosus eam extrema lingua libasset, totum sibi stomachum commoveri senserit, nec sin nausea per triduum ullo cibo vesci potuerit. Continuis jejuniis addictus... et observabat cum tanto rigore... ideo que antequam hune sumpsisset, palidus ac debillissimus apparebat, sed eo sumpto, rubicundus et robustus. »

Page 1018, marginalia A/B/ : « Hinc factum est, ut deficiens stomachus carnem jam amplius ferre nequiret, quas tamen ex superioris imperio semel comedit, sed mox etiam rejecit. Hinc quoque faucibus ejus interdum arcte constrictis, qualemcumque cibum aegre potuit transmittere. Ad tam insolitos effectus concurrebat praeterea somnus brevissimus (quem capiebat in lecto, qui non quietis, sed doloris poterat appellari), et dura carnificina, quam in corpus suum per flagella, acubus, aciculis et stellulis chalybejis intexta, exercebat, cum tam copiosa sanguinis effusione, ut mûri in cella, alliisque praedictis locis, in quae soluerat se cedere, eo tincti, imo incrustati etiam aliquot post annis apparuerint. Ad hasce flagellationes, et ad catenam atque cilicium, quibus jam a multo tempore cruciabatur, grandem laminam ferream addidit, quae, cum cilicium et catenam magis magisque stringeret, in ejusdem carnem tam horribili modo pénétra vit, ut ipse aliquando a superiore jussus sese exuere, non nisi unum vulnus appareret. Quam ob rem superior ipsum eo redactum conspicetus, ut exiguum ipsi vitae superesset, jussit horrida ista poenitentiae instrumenta a suo corpore

amovere. »

Chez le mystique *l'extase,* chez le médium *la transe.* L'un et l'autre phénomènes peuvent comporter des symptômes organiques communs : aliénation des sens, refroidissement des extrémités, ralentissement de la respiration, souvent rigidité, anesthésie totale, catalepsie.

Arrêt du cœur et tachycardie révèlent les mouvements de l'âme et ses transports chez les mystiques en extase *(cf.* Biaise de Caltanisetta, *supra,* p. 121) ; crampe et turgescence, souvent accompagnée d'orgasme, dénotent un profond détraquement moral chez les médiums *(cf.* Willy Sch., *vide* Leroy, *op. Cit.,* p. 273).

Le mystique entre en extase spontanément, par surprise, souvent sans nul prodrome, alors que le médium doit être hypnotisé par un tiers ou se met lui-même en transe à heure fixée d'avance et par des procédés spéciaux, souvent sexuels, manuellisation et passes.

L'état de santé de l'individu n'a pas la même influence dans les deux cas. Chez le médium un mauvais état de santé et même des malaises légers paralysent généralement les pouvoirs anormaux dus passagèrement au magnétisme ou à l'auto-suggestion ; chez les mystiques ce n'est pas assez dire que la mauvaise santé n'apporte pas d'obstacle à leur oraison. Au contraire, les saints à lévitation se signalent tous par une ascèse particulièrement rigoureuse où les macérations actives se joignent à l'insuffisance de nourriture et de sommeil.

La légèreté de certains extatiques, avant tout les stigmatisés et les lévites, est prouvée, alors que les médiums présentent tous des phénomènes de pesanteur.

De même la luminosité est sans comparaison possible puisque celle des médiums reste encore à prouver, et c'est dans ce domaine que l'on a découvert le plus de fraudes, de trucs, de mise en scène et de savantes tricheries machinées. Les médiums n'opèrent que dans l'obscurité, en petite assemblée de sympathisants et dans une ambiance spéciale, un local aménagé avec une certaine recherche, décoration orientale ou tableaux abstraits, alors que le phénomène de la luminosité se produit à leur insu chez les extatiques et a pu être observé indifféremment de jour, de nuit, à l'éclairage artificiel ou en plein soleil, dans la solitude de la cellule, en secret ou en public, dans les vastes nefs des églises et des cathédrales ou en plein air, dans les jardins et les champs, devant

quelques rares témoins ou en présence de milliers et de milliers de personnes accourues, croyants et incroyants.

Le refroidissement de l'atmosphère comparé à un souffle glacé — « *le baiser de Satan* », dont ont eu à se plaindre tant de sorcières qui avaient eu l'occasion de s'unir au diable au cours des âges et qui sont unanimes dans leur constatation que si son sceptre est fourchu, roide, il est de glace et que ce baiser leur faisait descendre les premières marches du tombeau, sensation d'épouvante qui les prenait par devant et par derrière et les figeait — *ce courant d'air glacé,* venant on ne sait d'où, qui accompagne les phénomènes dits métapsychiques ne s'observe jamais dans les manifestations extérieures de la vie mystique. Tout au contraire, un grand nombre d'extatiques, et encore une fois plus particulièrement les stigmatisés et les lévites, présentent un phénomène dit *d'incendie d'amour divin,* accompagné parfois, non pas d'ardeurs refoulées ou frénésie, mais positivement d'un échauffement de l'atmosphère ambiante, enregistrable au thermomètre.

Mais c'est surtout moralement qu'extatiques et médiums se différencient, au point que l'on peut dire les deux types antipodiques.

La vie morale du saint est tout entière informée par un idéal de perfection ; la vie morale du médium est veule et incolore. Alors que le saint reste toujours l'homme de la foi et se fortifie de son unique amour, le médium souffre le plus souvent de désagrégation mentale et s'adonne au libertinage. Le saint se soumet à une ascèse inflexible, il y a chez lui effort héroïque dépensé à répudier l'homme naturel et à lui substituer la volonté de Dieu ; point trace d'ascèse chez l'apprenti sorcier qui est généralement vaniteux, menteur, lâche, jouisseur, escroc, vantard, aussi prompt à se dérober en cas d'échec qu'à se parer d'un succès incertain. Le saint a une répugnance farouche pour toute manifestation spectaculaire de sa sainteté ; le sorcier est dévoré d'ambition et du désir jaloux de prouver ses pouvoirs surnaturels.

Le mystique considère ses dons comme l'effet du *bon plaisir divin,* comme des charismes, des grâces, dont il est indigne et dont il redoute les effets pour son humilité ; le médium pense devoir ses réussites à l'influence *des esprits* qu'il évoque ou fait évoquer en son nom par d'autres suppôts et managers du diable, avec l'arrière-pensée cupide de s'en rendre maître et de pouvoir en disposer à volonté. L'un est mort au monde, l'autre s exhibe. Et ce n'est que dans la mesure où l'un et l'autre tiennent compte des forces occultes et de leur comportement à l'égard des

réalités surnaturelles, de la conscience qu'ils en ont et de l'Être en qui ils les personnifient, des égards qu'ils ont pour LUI, des honneurs qu'ils LUI rendent, de leur conduite publique, de leur sentiment intime, de leurs prières ou de leurs manigances que l'ascète et le sorcier possèdent moralement quelque chose en commun : la ressemblance. Le Saint. Le Singe[44].

Personnellement, saint Joseph de Cupertino ne s'est jamais exprimé au sujet du phénomène exceptionnel de ses extases et même nous ignorons s'il avait conscience de ses lévitations, dont nous ne connaissons le détail que par des témoins dignes de foi. Mais comme il lui est arrivé de s'en excuser publiquement comme d'une faiblesse physique, on peut admettre qu'il en avait tout de même une idée. L'enlèvement de Balthazar Rossi est évidemment un acte prémédité : « *Ne crains rien, cavalier !* » s'écrie-t-il jovialement en saisissant le dément par les cheveux. Il prévoyait donc ce qui allait se passer et devait avoir souvenance de ses vols précédents, tonneaux, virages sur l'aile, chute en feuille morte, remontée en chandelle, puisqu'il prévient son passager d'avoir à se bien tenir en selle, ce qui sous-entend qu'il le fera caracoler, sinon, pourquoi le traiterait-il de *cavalier ?* Ce n'est tout de même pas simple formule de politesse ! Mais comme le saint volant n'en a jamais rien dit nous ignorons quelles pouvaient bien être ses sensations personnelles lorsqu'il planait, virevoltait plus haut que la cime des arbres, allait se poser sur une croix, en extase devant le tabernacle ou s'envolait impétueusement au loin, de même que nous ignorons tout de sa technique préparatoire, l'épisode du dément nous permettant de supposer et de conclure qu'il y avait préparation, entraînement, impatience, attente de l'ordre de départ : « *Enlevez les cales !... Startez !...* » qu'il était paré, et même que saint Joseph savait à l'occasion s'emparer des commandes, tout au moins en ce cas précis, faire fonctionner le démarreur à volonté, appuyer du pied sur le palonnier, manier le manche à balai, l'œil sur le tableau de bord..., ce qui est assez troublant.

« *En el principio moraba*
El Verbo... »,

s'exclame saint Jean de la Croix, le guide le plus subtil, le plus précis de

l'ascèse et le plus grand poète mystique de langue espagnole et peut-être de la chrétienté, Docteur Angélique, vicaire spirituel du Carmel, dont sainte Thérèse d'Avila écrivait après leur première rencontre[45] : « *J'ai trouvé un homme selon le cœur de Dieu et selon le mien. Nous nous sommes compris dès les premiers mots !...* » ; et, des années plus tard : « *C'est le père de mon âme !* » déclarait-elle en faisant allusion aux entretiens spirituels qu'elle avait continuellement avec le saint confesseur à chacune de leurs rencontres, dans un long commerce de lettres qui s'étend sur trois lustres et dans une fréquentation quasi quotidienne au Carmel, à travers la grille, lui communiquant ses plans de réforme, ses déceptions, ses désirs, ses espoirs, le consultant sur mille questions d'ordre pratique, lui faisant connaître ses scrupules, partager ses angoisses, lui avouant les grâces dont elle était touchée, lui ouvrant son âme ardente, son cœur viril, n'ayant pour lui nul secret.

Dans le *Cantico,* lorsqu'il veut exprimer en paroles ce qu'est l'envol sans douleur de l'esprit purifié, dont toute l'activité est absorbée en Dieu, saint Jean de la Croix, ce grand maître du verbe, n'hésite pas à le qualifier de ravissement d'amour : *el arrobamiento do amor*.

Dans *Llama,* c'est le Docteur mystique qui s'essaye à définir ce qu'est *el arrobamiento do amor* et à serrer au plus près le processus selon lequel l'âme débordante de joie et ivre d'amour de la contemplation soulage le corps du poids du péché et l'incite à s'envoler, et saint Jean de la Croix décrit le prodrome : « *Sous la touche de Dieu l'âme jouit selon ses - puissances et sa substance. Bien plus, la félicité qui déborde d'elle rejaillit sur le corps, et se réjouissent toute la substance sensitive, les membres, les os, les moelles, non pas légèrement comme il arrive, mais avec une impression de grand bonheur et de gloire, et cela se sent jusque dans les extrêmes articulations des pieds et des mains.* »

Mais le grand contemplatif, le poète de *La Nuit obscure de l'Ame,* lui non plus ne veut rien dire de ses sensations personnelles durant son oraison qui l'emporte de rimes en allitérations jusqu'au balbutiement suprême d'amour en face du Verbe qui se prononce au plus haut des Cieux comme au sein des Choses, et l'extasié ayant atterri, retour de rapt, revenu, rappelé à la réalité et au monde, saint Jean de la Croix écrit en sourdine, fidèle à son vœu d'humilité, mais souverainement intelligent, fin psychologue, clinicien prudent de la vie spirituelle, pesant ses termes : « *Ce serait le lieu de spécifier les caractères des diverses espèces de ravissements, extases, d'élévations et de vols de l'esprit qu'on observe*

chez les contemplatifs ; mais pour rester fidèle au plan que je me suis tracé, je laisse ce soin à des personnes plus compétentes que moi. Notre bienheureuse mère Thérèse de Jésus a consacré à ces états des pages admirables et j'espère de la bonté de Dieu qu'elles seront bientôt livrées à la publicité. » Et saint Jean de la Croix d'abandonner la plume à sainte Thérèse, dont les déclarations sur ses sensations personnelles et sa répugnance au vol sont, en effet, uniques dans les annales de la lévitation.

Et voici les déclarations de sainte Thérèse d'Avila, la femme forte qui ne reculait devant aucune audace et qui s'est avancée le plus loin sur le chemin obscur, y édifiant des demeures, des stations, des croix, vagabonde, traquée par Dieu, l'âme gémissante, s'abandonnant, le corps brisé, mais la main ferme pour tenir la plume et qui semble bien être le seul parmi tous les héros de l'ascèse en Occident à n'avoir pas perdu la raison humaine tout en risquant certains aveux féminins qui en disent long sur les faiblesses et la pitié de son cœur, ce qui ne nous étonne pas de la part de cette femme entreprenante dont l'énergie a réussi à construire les tours vertigineuses de l'adoration perpétuelle et les puits de silence de la prière du Carmel, fondation réaliste d'une grande dame du monde et d'Espagne, son plus beau joyau. Comme ces déclarations sont uniques et d'importance, je n'hésite pas à les mettre à une deuxième fois sous les yeux du Lecteur afin qu'il ait une idée vraie du phénomène de la lévitation et soit mieux initié et ait intelligence et sache bien de quoi il s'agit :

« *... Dans ces ravissements, l'âme semble ne plus aimer le corps. Ici il n'y a aucun moyen de résister à l'attrait divin. Dans l'union, nous trouvant encore comme dans notre pays, nous pouvons presque toujours le faire, quoique avec peine et un violent effort ; mais il n'en est pas de même dans le ravissement et on ne peut presque jamais y résister. Prévenant toute pensée et toute préparation, il fond souvent sur vous avec une impétuosité si rapide et si forte, que vous voyez, vous sentez cette nuée vous saisir, et cet aigle puissant vous emporter sur ses ailes.*

« *Je l'ai dit : l'on voit, l'on comprend que l'on est enlevé, mais on ne sait où l'on va ; de sorte que la faible nature éprouve à ce mouvement, si délicieux d'ailleurs, je ne sais quel effroi dans les commencements. L'âme doit montrer ici beaucoup plus de résolution et de courage que dans les*

états précédents. Il faut, en effet, qu'elle ose tout risquer, advienne que pourra, qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu, et se laisse conduire de bon gré où il lui plaît ; car on est enlevé, quelque peine qu'on en ressente. J'en éprouvais une si vive, par crainte d'être trompée, que très souvent en particulier mais surtout quand j'étais en public, j'ai essayé de toutes mes forces de résister. Parfois, j'obtenais quelque chose ; mais comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude.

« D'autres fois tous mes efforts étaient vains ; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je Pusse la retenir, et quelquefois même tout mon corps était enlevé de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre.

« J'ai été rarement ravie de cette manière. Cela m'est arrivé un jour où j'étais au chœur avec toutes les religieuses, agenouillée et prête à communier. Ma peine en fut extrême, dans la pensée qu'une chose si extraordinaire ne pouvait manquer de causer bientôt une grande sensation. Comme ce fait est tout récent, et s'est passé depuis que j'exerce la charge de prieure, je défendis aux religieuses d'en parler. D'autres fois, m apercevant que Dieu allait renouveler cette faveur (et un jour en particulier à la fête du titulaire de notre monastère, tandis que j'assistais au sermon devant des dames de qualité), je me jetai soudain à terre ; mes sœurs accouraient pour me retenir, malgré cela le ravissement ne pouvait échapper aux regards. Je suppliai Notre-Seigneur de vouloir bien ne plus me favoriser de ces grâces qui se trahissent par des signes extérieurs ; j'étais déjà fatiguée de la circonspection à laquelle elles me condamnaient, et il me semblait qu'il pouvait m'accorder les mêmes grâces sans que l'on n'en sût rien. Il parut avoir daigné dans sa bonté entendre ma prière, car depuis, rien de tel ne m'est arrivé ; à la vérité, il y a très peu de temps que je lui ai demandé cette faveur. Lorsque je voulais résister, je croyais sentir sous mes pieds des forces étonnantes qui m'enlevaient ; je ne saurais à quoi les comparer. Nulle autre des opérations de l'esprit dont j'ai parlé n'approche d'une telle impétuosité. J'en demeurais brisée. C'est un combat terrible et qui sert de peu.

« Au commencement, je l'avoue, j'étais saisie d'une excessive frayeur en voyant ainsi mon corps élevé de terre. Car quoique l'âme l'entraîne après elle avec un indicible plaisir quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas ; pour moi du moins, je le conservais de telle sorte que je

pouvais voir que j'étais enlevée déterre...[46].

« ... *Souvent mon corps en devenait si léger, qu'il n'avait plus de Pesanteur ; quelquefois c'était à un tel point, que je ne sentais presque plus mes pieds toucher la terre*[47]. »

La célèbre extase double ou lévitation à deux au Carmel de l'Incarnation d'Avila, que mentionnent tous les biographes de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse est l'exemple le plus remarquable que l'on connaisse d'exaltation spirituelle et de ravissement d'amour, et parce que double, c'est-à-dire entraînant simultanément deux personnes à la fois, en extase en l'air et plongées dans une telle contemplation réciproque derrière les barreaux qui les séparaient, que ni saint Jean de la Croix, qui se cramponnait à sa chaise, ni sainte Thérèse d'Avila, ascensionnant à genoux de l'autre côté de la grille, ne se rendaient compte du prodige dont ils étaient l'objet, ni n'avaient le vertige, intimement unis qu'ils étaient dans le mystère de la Sainte-Trinité qu'ils venaient d'évoquer, croyant tout simplement continuer leur entretien comme à l'accoutumée, ce phénomène fut jugé tellement extraordinaire par les contemporains qu'ils ne purent garder secret le prodige — et aussi vu la qualité des deux personnages et la vertu de leurs mérites — l'inscription suivante fut placée sous le tableau représentant la scène dans le parloir du couvent :

« *Siendo priora deste convento de la Encarnacion*
nuestra Santa Madré,
y vicario de dicho convento
S. Juan de la Cruz,
estando en este locutorio habiando en el misterio de la
Santissima Trinidad,
se arrobaron entrambos, y el Santo subio elevando tras
si la silla,
COMO SE VE EN LA PINTURA[48]. »

Les *Acta Sanctorum*[49] relatent également l'événement sensationnel de cette rencontre de deux âmes perdues dans la pure contemplation qui les élève simultanément : « *Cum quadam die in locutorio monasterii Incarnationis altissimos ac firo more suo fervidissimos de Sanclissimae*

Trinitatis mysterio sermones miscere coepissent, et Johannem sublime loquentem Teresia in genua provoluta per cancellos auscultaret ; adeo utriusque animus divino igne incaluit, ut primum quidem Johannes una cum sede in qua resia, genibus uterat flexis, rapti fuerint sursum versus. Testem hujus rei habemus Beatricem a Jesu (filiam Francisci Alvarez, patruelli S. Teresiae) tune ad Incarnationis monacham, sed postea ad Excalceatas cum aliis pluribus transgressam ; quae ipso eestaseos tempore locutorium ingressa fuerat ad nuntium aliquod sanc-tae ferendum, atque ex ea postmodum tam miri spectaculi causam et occasionem didicerat. Idem non semel contigisse consendum est, tum ex fide historicum, tum maxime ex eo quod ferunt S. Matrem dictitare solitam, caute de Deo colloquendum esse cum P. Johanne a Cruce ; quippe qui non solum rapereiur ipse, verum efficeret ut alii quoque raptus paterentur. »

Ce latin ecclésiastique est un jeu d'orgues en accompagnement !

Leroy[50] résume : « *Une des lévitations les plus célèbres de sainte Thérèse est celle qu'elle eut en même temps que saint Jean de la Croix, qui était venu la visiter au couvent de l'Incarnation. Sainte Thérèse écoutait, à travers le grillage du parloir, Jean de la Croix lui parler de la Trinité, lorsque le saint s'enleva, dans un ravissement, entraînant son siège dans l'air. Sainte Thérèse, qui était à genoux, fut, elle aussi, soulevée de terre. Sœur Béatrice de Jésus, fille de François Alvarez, cousin germain de la sainte, entrant par hasard à ce moment dans le parloir, fut témoin de ce spectacle.* »

Dans son beau livre sur saint Jean de la Croix[51], le R. P. Bruno replace la chose dans son ambiance conventuelle et fait tinter dans son récit je ne sais quelle petite note d'émotion familière : « *Un jour, c'était la fête de la Très Sainte Trinité, le Père Jean de la Croix se trouvait au parloir, — un petit parloir de deux mètres et demi de haut et de cinq pieds de long sur autant de large, au pavé de briques rouges, aux murs de pierre grise, au plafond traversé de solives brunes. Il était assis sur une chaise, et la Mère, de l'autre côté des grilles, sur un banc. Lui parlait sur le mystère, « son mystère préféré », et son âme s'abîmait dans cet océan de feu.*

L'ardeur de l'Esprit emporta le corps, et comme le Père Jean se cramponnait à la chaise, elle emporta la chaise. Il touchait le plafond. Thérèse de Jésus avait été ravie par la même impétuosité d'amour. Dona Béatrix de Cepeda y Ocampo, la future Bêatrix de Jésus, ouvrant la porte pour remettre un message à sa parente, vit ce rapt vraiment élianique. « Il n'y a pas moyen de parler de Dieu avec mon Père Jean de la Croix, parce qu'il entre aussitôt en extase et y fait entrer les autres », *dira joliment Thérèse en manière d'excuse.* »

Les voyez-vous, ces deux-là, dans leur petit parloir, séparés par une grille, faisant aller leur langue, voletant sur place comme un couple de colibris face à face ou comme ces oiseaux qu'achantés le poète :

...qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples...

en extase, morts au monde ; les voyez-vous comme les *beijaflores,* les *baise-fleurs* en extase devant un rideau de jasmin, qui font du sur-place, les ailes battant si vite qu'elles leur font une auréole d'étincelles, ces deux-là, nos deux colibris en tête à tête, chacun en extase devant la bouche de l'autre comme devant une corolle entrouverte — et, entre eux, dans le rideau tremblant du jasmin chaque fleurette blanche s'exhale comme une étoile lilliputienne en transparence, s'éblouissant l'un l'autre, chacun devenant incandescent et fondant sous l'action de la grâce, de la contemplation, de la jubilation, de l'impulsion, de la possession, de la joie et de l'amour pur qui se donne impétueusement et est absorbé : *incendie d'amour divin ?*

C'est l'instant de Dieu.

Midi.

C'est l'heure.

A la citadelle part le coup de canon de la méridienne auquel le soleil perpendiculaire a mis le feu par un jeu de lentilles.

D'où les clameurs de saint Joseph de Cupertino quand il s'envolait.

Interrogé par le cardinal de Lauria, sur ces cris, Frère Joseph répondit : — *La poudre, quand elle s'embrase dans l'arquebuse, éclate avec un grand bruit ; ainsi le cœur embrasé du divin amour... AMEN !*

Il poussait un cri et s'envolait.

Il voletait devant l'autel, non comme un oiseau devant un miroir, qui se cogne la tête contre sa propre image, mais il était en extase devant la face de Dieu.

....

... EMISSIO SUSPIRIO CUM MAGNU EJULATU...

module l'orgue des *Acta Sanctorum* des Bollandistes, page 1023 du tome V de septembre, *marginalia B/C/,* édité *apud Bernardum Albertum Vander Plasschi, ANTVERPIAE, MDCCLV, in-f*°.

Post-scriptum pour les hommes d'affaires. — Moi, qui me suis juré de ne jamais plus perdre mon temps pour faire du cinéma, si jamais un producteur a envie de réaliser ce film prodigieux, je plaque tout, solitude, tranquillité et écritures pour aller tourner cette histoire de saint Joseph de Cupertino, à la mémoire de mon fils Rémy, l'aviateur, et en souvenir de son amie de passage, la porteuse de pain en chômage, perdue dans le grand Paris durant la guerre.

NOTES

1. *Bernino (D.) :* Vie de saint Joseph de Cupertino, de l'ordre des Frères Mineurs, *Paris, Poussielgue, 1856. (Traduction de :* Vita del ven. Padre F. Giuseppe de Copertino dei Minori Conventuali, descritta da D. B..., etc. *Roma, 1722.)*

2. *Mesure italienne dont la valeur n'était pas constante.* « Cinq perches », *soit environ 25 mètres, porte le texte latin d'Angelo Pastrovicchi, chargé par Benoît XIV de composer une biographie du plus grand extatique de l'Histoire. — Note de Leroy, p. 125.*

3. *Notice biographique de Leroy, pp. 123-124.*

4. *Mort le 12 octobre 1946 à San-Francisco.*

5. *Tract de propagande* « Pour le succès dans les Examens », *édité par les Frères Mineurs Capucins, 26, rue Boissonade, Paris, XIV[e].*

6. Zambo : *métis noir et Indien.*

7. *Éditions de la Sirène, 1919.*

8. *V. Biaise Cendrars :* Chez l'Armée anglaise, *reportage de guerre, avec des photos, Corrêa, éditeur, Paris, 1940.*

9. *Éditions Denoël, 1946.*

10. *Erreur, en 1767.*

11. *Leroy, chap. VI, pp. 123 à 139.*

12. *Leroy, p. 6.*

13. Sum. 2. 2. q. 96, a *I, cité par Leroy, p. 345. C'était également l'enseignement de Bouddha.*

14. *Leroy, p. 198.*

15. *Cité par Leroy, p. 61.*

16. *Cité par Leroy, p. 55.*

17. *Cette sélection se compose de morceaux choisis dans la monographie d'Olivier Leroy. Comme pour le paragraphe 27 du présent récit, relatant les envols les plus notoires de saint Joseph de Cupertino,*

je donne en italique la traduction que Leroy a publiée des citations des Bollandistes, sinon in extenso *du moins textuellement et en suivant sa chronologie qui n'a pas dû être toujours facile à établir. Je réitère mon hommage reconnaissant à l'auteur pour son consciencieux et magistral travail qui épuise véritablement le sujet si controversé de la lévitation et l'envisage sous toutes ses faces et dans toutes ses manifestations, légendaires, hypothétiques, frauduleuses ou réelles. (Se référer à l'ouvrage de Leroy pour la cotation des citations extraites des* Acta Sanctorum, *que j'ai contrôlées et qui ne contiennent de fait aucune erreur majeure dans leur résumé ; consulter la Bibliographie dressée par Leroy pour les autres cas.)*

18. *(Bloud et Gay, 1927. Cité par Leroy.)*

19. *Cité par Leroy.*

20. *Cité par Leroy.*

21. *Cité par Leroy.*

22. *Cité par Leroy.*

23. *Sainte Thérèse :* Vie *par elle-même, trad. Bouix, chap. XX. Cf.* Œuvres, *t. III, chap. V (cité par Leroy).*

24. *Cité par Leroy.*

25. *Cité par Leroy, d'après Thurston.*

26. *Cité par Leroy, d'après Scoraille.*

27. *Cité par Leroy, d'après Imbert-Gourbeyre.*

28. *Cité par Leroy.*

29. *Cité par Leroy.*

30. *Cité par Leroy.*

31. La Stigmatisation, *t. II, p. 247, cité par Leroy.*

32. *Le poète et mystique persan Jalâl al Dîn Reûmi* († *en 1273) raconte dans son* Mathnawî *une autre lévitation maritime. Un certain shaykh, soupçonné d'avoir volé des perles, fit éclater son innocence par une majestueuse lévitation, accomplie en mer, du pont d'un navire. (Cité par Leroy, p. 22, d'après Wilson.)*

33. *Cité par Leroy.*

34. *Cité par Leroy, d'après Tanoja.*

35. *Anecdotes citées par Leroy, d'après Berthe.*

36. *Cité par Leroy, d'après Franclieu.*

37. *C'était pendant la Révolution (note de Leroy).*

38. Recueil de documents relatifs à la lévitation du corps humain,

Paris,

Leymarie, 1897.

39. *Ce meuble a été conservé, sans réparation, à la chapelle de la maison mère de la Congrégation, à La Souterraine (Creuse).* (Note de Leroy.)

40. *Emile Baumann :* Mon frère le Dominicain, *pp. 391-392 (chez Grasset, 1927). Et dire qu'Emile Baumann figurait sur la même liste* « Otto » *que moi, en 1943, et que nous filmes interdits par les Allemands comme* a écrivains juifs d'expression française », *un comble ! Mais peut-être aussi une machination de la bêtise et de la délation...*

41. *Les U. S. A. avaient tout. Tout, sauf une sainte. Cette lacune est maintenant réparée. Récemment, Pie XII a canonisé la première sainte nord-américaine, la Mère Francesca Saverino Cabrini (1889-1917), de l'Ordre du Sacré-Cœur de Jésus dont elle fut la fondatrice. A cette occasion, l'hebdomadaire illustré* Cavalcade, *du 15 août 1946, passe des photographies de la sainte yankee, dont le corps à l'instar de celui de sainte Catherine Labouré s'est conservé de lui-même sans avoir été embaumé et donne lieu au premier pèlerinage historique dans les États-Unis. Le journal précise les douze conditions requises et la procédure de toute canonisation :*

LES DOUZE CONDITIONS

« 1. — *Le saint doit avoir fait l'objet d'une proposition locale.*

L'évêque ou un supérieur de congrégation doit faire la première proposition après avoir organisé un « procès diocésain » et mené une information locale.

« 2. — *Le saint doit avoir été proclamé « vénérable » par la congrégation des rites.*

Les résultats de l'information locale sont transmis à Rome et examinés par la congrégation des rites, qui, après examen, rejette la cause ou ia déclare introduite, en proclamant « vénérable » le candidat à la sainteté.

« 3. — *Le saint doit être chrétien et membre de l'église catholique.*

Le saint ne peut être qu'un fils de la communauté catholique. Aux temps primitifs, les fidèles s'appelaient « les saints », comme le montre l'expression « la communion des saints », qui désigne la solidarité entre

les membres de l'église. Au surplus, Benoît XIV établit que « si l'on peut trouver chez les païens de véritables vertus morales que rien n'empêche d'arriver à un degré héroïque, toutefois, ceux qui chez les païens sont appelés héros pour certaines vertus manquent d'autres vertus et ne peuvent être appelés des héros au sens chrétien ».

« 4. — *Le saint doit présenter les vertus chrétiennes à un degré héroïque.*

Ces vertus sont la foi, l'espérance, la charité. L'aspirant saint doit aussi être sans souillure. Il doit être uni à Dieu : la sainteté suppose un secours particulier de Dieu. Il doit n'être ni « quiêtiste », la passivité n'étant pas l'héroïsme, ni suspect de tomber dans l'hérésie mystique de Eckart, pour qui l'âme en extase s'identifiait à Dieu, péché d'orgueil, « Le vrai saint exerce ses vertus sur des matières difficiles, promptement, avec joie et non pas exceptionnellement, mais en toute occasion. » Benoît XIV).

« 5. — *Le saint doit avoir accompli au moins deux miracles dûment certifiés.*

Sont considérés comme miracles, à notre époque, les apparitions constatées et attestées par plusieurs croyants, et surtout les guérisons de malades ou d'infirmes. Les maladies mentales et nerveuses sont l'objet d'une méfiance particulière. Tout miracle de guérison doit être attesté par des médecins, le témoignage de médecins incroyants étant admis el même recherché. Les stigmates sont également l'objet de vérification médicale.

« 6. — *Le saint doit avoir d'abord été « béatifié ».*

Quand la congrégation des rites a conclu favorablement sur les points précédents, elle propose au pape la signature d'un bref de béatification. Le bienheureux est dès lors l'objet d'un culte restreint à son diocèse. Il y a deux sortes de béatification : la béatification formelle ou ordinaire ; la béatification équipollente, quand il s'agit d'un aspirant saint objet d'un culte « immémorial » attesté par l'évêque. Dans ce dernier cas, la congrégation des rites s'est bornée à une approbation des conclusions épiscopales, et le bref du pape s'appelle alors bref d'approbation.

« 7. — *Le saint doit avoir fait l'objet d'un procès en consistoire secret.*

Un consistoire tenu par le pape doit reprendre l'examen de la cause, des écrits, des actes, de la vie, des vertus et des miracles du candidat. Un représentant de la congrégation des rites soutient le dossier. Un

promoteur (avocat du diable) présente les objections et met en doute que les miracles ont bien été produits par l'intercession du bienheureux.

« 8. — *Le saint doit passer par un double procès semi-public. Les conclusions du consistoire, si elles sont positives, sont soumises à deux autres procès analogues, mais en consistoire semi-public, où des objections nouvelles peuvent être présentées.*

« 9. — *Le saint doit faire l'objet d'une proposition favorable du sacré-collège.*

Le sacré-collège des cardinaux, en conclusion de la procédure précédente, doit donner en séance solennelle son avis favorable et proposer au pape la canonisation.

« 10. — *Le saint doit être désigné par le pape.*

Sur le vu du dernier avis cardinalice et après ultime examen des pièces, le pape prend sa décision et fixe la date de la cérémonie de canonisation, qui a lieu en grande pompe à Rome. Elle peut faire l'objet d'une cérémonie dans le diocèse du saint, en présence d'un légat.

« 11. — *Le saint doit être proclamé par la bulle pontificale.*

La cérémonie effectuée, une bulle pontificale en notifie la teneur à la chrétienté. Cette bulle comporte le décret de canonisation.

« 12. — *Le saint doit être inscrit au canon des saints.*

C'est la dernière étape. En application du décret, le saint nouveau est ajouté a la liste ou canon des saints. Il a droit alors dans l'ensemble de la chrétienté au culte dit culte de dulie (le culte de latrie étant réservé à Dieu et au Christ). Ce culte de dulie comporte : un office au jour de la fête du saint ; mention de son nom au sacrifice de la messe ; des hommages extérieurs à l'image du saint ; le don du nom du saint à des baptisés ; le patronage de villes, d'états ou églises. La Sainte Vierge est au premier rang des saints et reçoit un culte spécial appelé hyper dulie. »

42. *Chez Grasset, 1936.*

43. *Traduction :* Après une longue attente, à la cime d'un arbre
Il monte et, ses beaux bras ouverts.
Mort, il demeure, par eux suspendus,
Le cœur tout blessé par l'amour.
S. Juan de la Cruz :
Cancion VIII : *Un pastorcino solo esta penado.*
(Chanson : *Un petit berger s'ennuie tout seul.)*

44. *On lira dans Leroy tous les détails et les exemples historiques qui illustrent cette thèse de l'antinomie des extasiés et des médiums, plus, en parallèle, les phénomènes d'accompagnement des névropathes catalogués et des observations de clinique aujourd'hui classiques. — Cette étude est encore loin d'être mise au point, non pas par manque de* tests, *mais parce que les esprits les plus objectifs ont du mal à admettre comme des* faits *d'expérience 1.000 ans d'expérience catholique. Même la dialectique historique la mieux documentée ne veut pas en tenir compte ! Les premiers à en rire ont été les Encyclopédistes et, depuis le temps, l'homme descendant du singe, d'innombrables bâtards leur sont nés dans les Facultés et les Laboratoires. Je crois que Voltaire serait le premier à rire aujourd'hui — lui qui s'est particulièrement moqué de saint Joseph de Cupertino — de cette dégénération des... Sorbonnâtres et autres Scientistes officiels dans tous les pays, le maître d'école intelligent ayant remplacé « ce con de curé » et le manuel primaire de l'enseignement obligatoire « cet idiot de catéchisme » qui avait pourtant fait ses preuves. En tout cas, je ris des protestants et des anglicans qui ont déclenché cette pouillerie spirituelle moderne qui date du XIXe siècle des sectes spirite et métapsychique qui recrutent dans leur Église leurs adhérents comme dans un bouillon de culture de tous les diables ! C'est le Progrès.*

...veni, Creator spiritus...

45. *Thérèse de Ahumada y Cepeda avait cinquante-deux ans, Jean de Yépès vingt-cinq. Elle fondait son deuxième monastère de la Réforme des Carmélites ; lui était un pauvre petit moine en vacances. C'était à Medina del Campo, fin août 1567.*

46. *Sainte Thérèse :* Vie par elle-même, *trad. Bouix, chap. XX, pp. 190-193. Cf.* Œuvres, *t. III,* Sixièmes demeures, *chap. V, p. 400.*

47. *Yepes :* Vida, Virtutes y Milagros, *t. I, chap. XV (cité par Leroy, p. 99 d'après Thurston).*

48. *Inscription reportée par Leroy, p. 100.*

49. *VII t. d'octobre, p. 239/BC.*

50. *P. 100.*

51. *Fr. Bruno de J. M. :* Saint Jean de la Croix, *p. 133, Librairie Pion, 1929.*

Para a mais linda Paulista do mundo.

La Tour Eiffel sidérale

« *Il est vrai que nous aimons le monde ; mais ce n'est pas parce que nous sommes habitués à la vie, mais à l'amour.* »

NIETZSCHE.

RHAPSODIE DE LA NUIT

1. RIVE GAUCHE

Le vol des Colibris — et depuis j'ai lu tous les livres, de Buffon au plus récent[1], qui parlent des oiseaux-mouches, *hummingbird, beija-flores* — j'ai eu l'occasion de l'observer dans le patio et autour de la varangue de la fazenda *do Morro Azul,* ce paradis des oiseaux, où l'Emeraude, le Grenat, le Rubis-Topaze aux plumes optiques et squameuses, le Barbe-Bleue, le Ventre Doré, l'Arc-en-Ciel et ce petit joyau ailé qui a reçu des indigènes le nom de Petite Étoile et des naturalistes celui moins poétique mais tout aussi parlant d'Oiseau-Mouche aux huppes d'or, et jusqu'à l'Avocette, le plus éblouissant et le plus rare, au bec droit ou au bec incurvé vers en bas ou, forme absolument incompréhensible, au bec incurvé vers en haut, ne manquaient pas, le D[r] Oswaldo Padroso, le propriétaire de cette vieille plantation épuisée, étant une espèce d'ermite vivant dans la solitude, un saint laïque, un libre-penseur à l'âme tendre et, comme son maître Auguste Comte, un positiviste touché par l'amour, le D[r] Oswaldo Padroso avait interdit la chasse dans toute l'étendue de sa propriété, le vallon du *Morro Azul,* de la Montagne Bleue était le refuge des oiseaux.

Le Morro Azul !

La nuit tombe vite sous les tropiques et je m'étais attardé sur la route des crêtes qui rejoint Campinas à Glaréola pour admirer, en face, la cohue des montagnes bleues au milieu desquelles le rio Tiété se frayait son chemin, ramassant dans ses méandres les dernières flaques de lumière dans le fouillis des bananiers, des touffes de bambous et des derniers arbres géants, des derniers vestiges de la forêt primitive, de la forêt-corridor recouverte de plantes parasitaires qui, il n'y avait pas si

longtemps de cela, à peine un petit siècle, rendait ses rives inabordables.

Le paysage était grandiose et saccagé, chemin brûlé, voie ferrée, coupes sombres, souches calcinées — on était en train d'électrifier la région — et je me demandais dans quel repli de ces montagnes sur la rive droite nichait la fazenda où je me rendais, où l'on m'attendait, où je devais faire étape avant la nuit, un ami de Sào-Paulo ayant annoncé mon passage et fait le nécessaire pour que l'on m'y reçoive bien.

— Ne brûlez pas l'étape, Biaise, m'avait dit cet ami, j'ai eu trop de mal à convaincre Oswaldo Padroso d'avoir à vous héberger pour une nuit. C'est un ancien employé de chez nous, c'est nous qui lui avons fait avoir cette vieille fazenda à bon compte et lui avons avancé l'argent qui lui manquait, il n'a donc rien à nous refuser. Mais c'est un misanthrope et un ours, et je crois bien que si je ne lui avais pas affirmé que vous étiez le plus grand poète contemporain et de France, si je n'avais pas insisté, il ne vous aurait pas reçu. Ne m'en veuillez donc pas, cher ami, si le Dr Oswaldo vous barbe avec ses élégies ; mais le site est digne de vous, vous verrez, et la fazenda vaut la peine de faire un crochet. C'est la fazenda de l'Empereur, elle est tout en marbre, il n'y en a pas d'autre pareille dans tout le Brésil...

— La fazenda de l'Empereur ? Je ne savais pas, Caïo, que Don Pedro fût venu si loin à l'intérieur du pays. Je croyais qu'il n'avait jamais quitté la cour, établie à Rio et à Pétropolis...

— Et vous avez raison, Biaise. Don Pedro a beaucoup voyagé, mais pas dans notre pays qui était, comme la France pour Napoléon, aussi un peu le sien. Il devait toujours venir à Sâo-Paulo et visiter les plantations de café de l'intérieur, mais il n'y est jamais venu. Influencé par Gobineau, alors ministre de France à Rio, qui a entraîné l'Empereur jusqu'au Caucase, berceau de la race blanche, son dada, Don Pedro n'avait que mépris pour les Paulistes, ardents patriotes qui débroussaient et plantaient le café avec leurs nègres, source de la richesse du Brésil actuel, d'où l'impopularité de l'Empereur à Sâo-Paulo, les Paulistes étant très susceptibles et volontiers frondeurs. Ne cherchez pas d'autre cause à sa chute rapide. Il en va encore de même aujourd'hui et plus d'un président a pu s'en rendre compte à Rio, la capitale depuis que nous sommes en République. Les Paulistes sont particularismes et chauvins et très fiers de leur travail de débroussement et d'avoir noyauté l'immense Brésil et d'être toujours à la tête du progrès et de le financer. Mais pendant qu'on attendait la visite annoncée de l'Empereur, visite toujours remise, les

riches planteurs de la province, qui étaient fort orgueilleux mais jobards en ce temps-là, s'étaient ruinés à vouloir faire construire en hâte des fazendas dignes de recevoir l'Empereur, chacun voulant héberger Don Pedro chez soi, et cette émulation avait créé un tel courant d'extravagances et de vanité dans la construction et des dépenses somptuaires telles, des dettes, des hypothèques, que les planteurs de la région de Glaréola ne s'en sont jamais relevés, que leurs fazendas sont restées en panne et qu'au moment de la monoculture et de la production intensive et rentable du café, les grandes plantations modernes se sont développées encore plus loin à l'intérieur, autour de Ribeirâo Preto, où vous vous rendez aujourd'hui, et que la région de Glaréola, naguère si florissante, est tombée au rang d'un municipe en pleine déconfiture. C'est dans ces conditions romantiques que la fazenda de l'Empereur, le Morro Azul, qui est tout en marbre rose, a vu le jour, est le dernier vestige de cette grande époque d'espérance. Le Dr Oswaldo vous donnera les détails de cette grande désillusion, si cela vous intéresse. On dit qu'il l'a mise en vers, une espèce d'épopée, car chez nous les poètes sont pompiers, vous savez, et ont du retard sur les événements.

— Il est donc poète, votre Dr Padroso ?

— On le dit. Sinon que ferait-il dans sa solitude ? Mais ne vous frappez pas, Cendrars, il est amoureux. De qui ? Je vous le dirai à votre retour si le Dr Oswaldo ne vous l'a pas raconté lui-même. C'est toute une histoire, le secret de polichinelle, car cela dure depuis vingt ans et tout le monde se moque de lui en ville. Oui, il paraît qu'il fait des vers à l'Edmond Rostand, des vers qui circulent sous le manteau et ça vaut mieux, car ils ne sont pas bons. Mais que voulez-vous, nous sommes amoureux et quand un Brésilien est amoureux, il fait des vers. C'est le vice du pays. On peut dire qu'il y a autant de poètes que d'habitants mâles au Brésil, et, depuis quelque temps, même nos femmes s'en mêlent. Ceci promet. Mais cela doit vous expliquer et la surabondance et la carence de la poésie brésilienne, officielle ou non, académique ou de latrie ou ancillaire, toujours redondante et vide. Ne nous jugez pas là-dessus. Il y a des chansons populaires exquises. J'ai honte de l'avouer, mais seuls les nègres savent chanter l'amour chez nous et sont des vrais poètes, quoique analphabètes !

— Il n'y a pas de honte, Caïo. Déjà Gobineau a couronné le nègre du don de la poésie, oui, ce même ministre de France qui a eu une influence

si néfaste sur le destin de votre Empereur. Mais, dites-moi, le Dr Oswaldo Padroso est également médecin ?

— Lui ? Mais jamais de la vie, voyons ! Il est à peine bachelier, tout comme moi. Vous oubliez qu'on exagère tout au Brésil, le moindre titre. On l'appelle « docteur » parce qu'il est passé par la Faculté tout comme on appelle « coronel » le planteur sans instruction mais qui a fait fortune dans le café et « coronel » encore les retraités et, en argot, les souteneurs, *les caftens* qui, à Rio, sont presque tous des déserteurs de la marine. C'est le climat qui veut ça. Voyez la nature autour de vous, son exubérance. Ouvrez les yeux. Mais ne soyez pas dupe. Tout est exagéré chez nous. Je ne vous souhaite pas de tomber amoureux d'une Brésilienne, Biaise. Quelle histoire ! Vous n'en avez pas idée...

La mauvaise langue ! Il m'initiait et je l'aimais bien. A Paris, un gandin comme lui, méchant, mordant, poseur, railleur à froid, intrigant et jaloux m'eût vite horripilé, mais à Sào-Paulo, où il n'y a pas de divertissement possible et où le cercle des relations est très restreint en dehors de l'Automobile-Club, ce fils de banquier dénigreur, qui jouait au cosmopolite bien informé, m'amusait par son entregent et ses indiscrétions, et les anecdotes que Caïo de Azevedo m'a racontées, souvent fort lestes et toujours fort apprêtées malgré son air de s'en fiche et sa façon désinvolte de les dire, m'en ont plus appris sur l'histoire du pays et les mœurs de la société que maints et maints épais bouquins d'historiens ou d'économistes distingués. Sa documentation était parfaite ainsi que son irrespect, et jamais aucun de ses propos scandaleux n'était dit en l'air, tant ce pince-sans-rire était perfide, me suggérant des choses, me mettant sur la bonne piste, sur la voie interdite avec l'arrière-pensée pleine de jubilation secrète de me voir m'embrouiller, commettre des impairs, m'aventurer outre mesure, m'avancer, me découvrir, m'enferrer, me perdre.

Ce type d'homme n'est pas rare au Brésil où les serpents pullulent. C'est le sang indien, malfaisant comme la cocaïne. Et je me félicitais de la fréquentation de Caïo et je ne pouvais plus me passer de lui tellement cet hypocrite déconcertant m'était utile dans ce pays où tout pousse, en effet, comme il disait, avec exagération, les sentiments comme la nature hostile, où l'amitié est impure et inquiétante comme les orchidées, ces plus belles fleurs parasitaires paradoxalement porte-guigne et vénéneuses que, contrairement aux Nord-Américaines, aucune Brésilienne n'arbore à son corsage et que même les colibris sans cervelle ne butinent pas, bien

que les naturalistes expliquent la proportion souvent démesurée du bec des colibris et son incurvation absurde et surprenante par la nécessité où se trouvent les oiseaux-mouches d'aller puiser leur nourriture au fond des corolles chantournées, biscornues de ces fleurs diaboliques et d'y farfouiller, comme si ce bec irrationnel était un outil tranchant, perforant, un poinçon, un scalpel, une lancette, une pince de Bruxelles, alors que le colibri se sert de sa langue protractile pour butiner, humer les calices les plus profonds, une langue à déclic, claquante, happante, à succion, un fouet, une baratte, une sonde, un fil à pêche, un long ver se tortillant, un détecteur, un aspirateur de nard, un chatouilleur, le plus opérant des engins de viol que l'on puisse concevoir, efficace et voluptueux car on voit les fleurs des sensitives et des digitales se pâmer, celles mi-closes des citrus s'épanouir, que le bec est un outil empirique tisserand qui sert surtout à la nidification et n'est qu'exceptionnellement muni de serrulations en dents de peigne chez certaines espèces plus particulièrement carnivores qui se servent aussi bien de leur langue montée sur charnière et à ressort comme d'un chasse-mouche ou d'un lasso gluant pour capter au vol les éphémères ou les araignées dont ils sont fort friands et qu'ils cueillent délicatement au passage en véritables pique-assiette sans déchirer les toiles, et que toutes les espèces, avec un sûr instinct et des réflexes d'insecte plutôt que d'oiseau, évitent les orchidées, quels que soient leurs appâts, de forme, de couleur ou de parfum, probablement parce que ces phanérogames monocotylédones sont des boîtes à poison.

Séduisant pays, tout en contrastes simultanés et combien dangereux, tel qu'il appert des discours unanimes des Brésiliens, ces fiévreux bavards dont le verbalisme masque la profonde mélancolie à laquelle l'homme est en proie dans ce climat torride, se sentant perdu dans cet immense pays et immensément impuissant et inutile devant l'immensité de sa tâche, et malgré le stimulant de ses réussites les plus exaltantes qu'il sait bien être factices, de génération en génération il retombe en une nonchalance maladive, en une fatigue découragée, comme l'ancêtre, le hardi pionnier qui s'étendait épuisé dans son hamac et qui souvent se laissait mourir dans la sauvagerie, complètement désorienté, la tête vide, vide que le riche Brésilien d'aujourd'hui meuble volontiers de paroles avant de s'endormir et faire la sieste dans le *roof-garden* et les clubs de ses capitales, s'anéantissant de bien-être, se grisant de velléités, se berçant de mélancolie, sporadique et veule, remuant d'immenses projets comme on abuse d'un aphrodisiaque ou d'un stupéfiant.

Mentalité de créole ou lourd atavisme portugais ? Déjà les Toupis anthropophages se distinguaient par leur tristesse foncière, leurs chants funèbres, leurs danses macabres, les pleurs qu'ils répandaient à tout propos, même à l'occasion d'une heureuse rencontre ! Et que penser de leurs femmes avec qui les *bandeirantes* paulistes ont fait souche ? C'étaient des Indiennes tatouées, souvent superbes, mais mélancoliques et qui fondaient en larmes. Les Brésiliennes d'aujourd'hui sont des refoulées. Elles sont passionnées. Sous les tropiques l'amour est une maladie mentale. Jamais je n'ai vu autant de petites croix de bois que le long des pistes qui pénètrent dans les solitudes de l'intérieur. Ce n'est pas là œuvre des brigands et des hors-la-loi, des *salteadores* de grand chemin, mais des jaloux. Et le vilain jaloux, l'honorable vengeur, « le vengeur de son honneur », le lusitanien se perd volontiers en forêt, fier de son exploit. On rencontre parfois son squelette. Le suicide hante la forêt vierge où, entre autres horreurs, la prolifération de la vie, totems, bêtes, serpents, végétaux, vermines, pourritures, phosphorescences, est un cauchemar de jour et de nuit.

Mais, j'y pensais, est-ce que les représentants les plus évolués de la civilisation moderne de l'Europe occidentale ne font pas digne pendant à cette mentalité métissée des créoles milliardaires d'outre-mer : optimisme-pessimiste, laisser-aller, laisser-porter, lassitude due à l'excès de confort, de luxe, d'hygiène, de soins mercenaires et finalement de manque de foi dans la réussite, ainsi que permet de le supposer le progrès des guerres exterminatrices et de plus en plus fréquentes depuis que la civilisation du vieux monde s'est engagée exclusivement dans la découverte et la conquête scientifique de la matière, à l'aube du XIXe siècle, comme à l'aube du XVIe le *conquistador* à la découverte, à la conquête, à l'exploitation des richesses fabuleuses du Nouveau Monde, nos savants matérialistes et nos capitaines ne rêvant qu'exploitation de l'univers, mais à froid, mais sans risques personnels, sans courir d'aventures sentimentales, nos capitaines d'industrie sans couilles et sans prestige et notre prolétariat conscient et asexué œuvrant de compagnie à la trituration des secrets du cosmos, tous associés en vue d'un résultat d'argent calculé d'avance et prévu dans les statistiques et réalisable dans un temps record, le circuit fermé d'une économie dirigée, un plan quinquennal par exemple, un trust gigantesque, une exclusivité d'État, tout comme à la colonie, sur les concessions accordées aux grandes Compagnies des Indes orientales ou occidentales et de la Baie d'Hudson

ou de Minas Geraes, on s'enrichissait sans trop de mal et dans un laps de temps relativement court, au XVIIe et au XVIIIe siècle, en pratiquant déjà une économie dirigée, la monoculture à petite échelle, sucre, cochenille, épices, tabac, chasse aux trésors, chasse aux métaux précieux et... chasse à l'homme pour l'emploi logique, précurseur du machinisme impitoyable et du travail à la chaîne, de la main-d'œuvre des esclaves noirs ?

On connaît les résultats mirobolants et catastrophiques de ce premier triomphe de l'application de la raison à la direction de la vie des hommes réglementée ; ce premier essai d'ordre économique créa tous les désordres et fit exploser la Révolution ; et les nôtres, que nous escomptons d'avance, seront un véritable cataclysme planétaire parce qu'appliquée à l'échelle de l'univers notre misérable raison ne tiendra pas le coup, ainsi que le prouvent notre dernière guerre, nos idéologies, notre monde actuel scindé en deux par des fanatiques également matérialistes mais divisés sur l'application d'une formule scientifique propre à assurer non pas le bonheur, comme l'affirment les deux partis antagonistes, mais la prompte décadence du genre humain.

Comme si l'on avait jamais fait quelque chose de grand et de durable avec le bonheur des hommes depuis que la Terre tourne ! Même Dante y a échoué et n'a rien écrit de bon avec son ennuyeux *Paradis*. Adam en avait été chassé, je veux dire « du jardin terrestre », car le monde n'a jamais été un paradis. L'homme est un loup pour l'homme sans la charité chrétienne. Ponce Pilate s'en lavait les mains. « *Après nous le Déluge !* » aurait dit le Roi Très-Chrétien. Attitude, parole qu'illustre dès aujourd'hui le comportement paradoxal de nos femmes blanches, dont les plus raffinées s'attifent déjà comme les sauvages, nu, plumes, fourrures ou peaux de bêtes, pigmentation frelatée, poids des bijoux, nuque dégagée, maigreur masculine sous prétexte de défendre « la ligne », cette prétention esthétique qui n'est qu'un refus masqué de la maternité (certaines poussent ce souci jusqu'à l'ablation des seins !), polyandrie agressive, cocktails, tabac, dancing, ces folles de minuit revendiquant le droit de « vivre leur vie », comme si la nature les avait faites unes et indépendantes ! C'est de la dégénérescence. J'y pensais...

— Comme tous nos contemporains qui sont très fiers d'être à la page, nous nous soignons comme des tuberculeux et prenons garde au moindre courant d'air, vous et moi, comme des grands malades, et pourtant nous sommes sains, sinon sportifs comme les petits copains. Qu'allons-nous faire demain de cet excès de santé et comment investir ce capital

inemployé ? m'avait demandé un jour Caïo, qui était aussi un ancien élève des Jésuites et qui, s'il les commanditait, n'aimait pas s'afficher dans les stades.

Et il avait ajouté avec un cynisme provocant, mais qui laissait deviner ses refoulements intimes :

— Je me demande à quoi pourrait bien nous servir notre bonne santé, dites ?...

J'y pensais. Il y a des exemples historiques. La parole du débauché et blasé Louis XV en est un témoignage. Mais il y a aussi des exemples zoologiques.

J'y pensais, le gigantisme étant à l'ordre du jour, le gigantisme qui a voué rapidement à la mort et à l'extinction de l'espèce les ichtyosaures et les plésiosaures dont on retrouve le squelette monstrueux dans le lias et les roches rouges, sablonneuses et friables du jurassique, le gigantisme, la plus formidable poussée de la vie animale sur terre, dit-on, quand ces colosses s'ébattaient, d'une force prodigieuse, des épaisses brutes, sans trace d'intelligence, croit-on, le gigantisme, il y a 120 millions d'années, calcule-ton, le gigantisme n'était alors qu'un phénomène externe, morphologique ; mais le gigantisme qui se reforme aujourd'hui et réapparaît inopinément dans la conscience est d'ordre psychologique, une monstruosité interne, un psychisme, une psychose, la plus phénoménale folie des grandeurs de l'homme, une poussée du cerveau, de l'orgueil, du savoir, de la technicité, la démesure : villes tentaculaires, gratte-ciel, orchestration polyphonique de la publicité, trusts concurrents, complexes industriels, holdings financiers, réseaux anonymes qui font en tous sens plusieurs fois le tour de la planète, dans les airs, par terre, sous terre, sur l'eau, sous l'eau, dans la stratosphère, par les ondes, et qui ont l'ambition de capter tout l'univers, propagande à l'usage exclusif des masses, dictature du prolétariat, impérialisme, monopoles, et cette manie de l'*homo sapiens* en laboratoire faisant bosser l'*homo faber* tenu prisonnier en usine, qui se propose de détraquer la nucléation même de l'atome et de battre monnaie avec l'énergie, vitalique et jusqu'à présent bienfaisante puisque inconnue, du rayon cosmique, ce nouveau fléau de l'étalon or qui va jaillir des cornues, des éprouvettes, des spectrographes, des électroscopes, des transformateurs d'énergie-matière et des fours des cyclotrons d'État. Et voici qu'on nous annonce déjà les mésons[2]... rayons cosmiques industriels, un sous-produit qu'engendre le cyclotron de Berkeley !

J'y pensais.

L'or.

Comme dans le passé historique récent le Grand-Œuvre des alchimistes à la solde des rois et des empereurs désargentés par les guerres, l'or synthétique, baptisé pierre philosophale pour faire croire à une œuvre pie destinée à assurer le bonheur futur du genre humain, *le retour* à l'âge d'or, nos savants modernes, techniciens et spécialistes au service des États et des régimes capitalistes ou communistes également désargentés et la trésorerie vidée par les guerres, proclament à l'unisson travailler au nom des grands principes démocratiques au bonheur exclusif du genre humain, ce fameux âge d'or, que l'économie politique, sous prétexte de juste répartition des richesses de la terre et au nom de l'Égalité et de la Fraternité des hommes, place, elle, carrément *au futur* et que les progrès mêmes de la science font reculer dans un avenir de moins en moins certain.

La Liberté, le bonheur du genre humain ? Mais c'est de fric qu'il s'agit, et de rien d'autre, du fric pour financer la guerre, et rien d'autre, et l'alimenter, et le genre humain peut toujours crever, faute de pain, esclave des machines et sous la coupe des politiciens et des fonctionnaires, qui ne brandissent plus le fouet comme les maîtres de naguère pour faire se courber les échines, mais ont fait avancer les robots qui broient entre leurs mâchoires automatiques les réfractaires et les individus et dont l'anus, également automatique, ne pisse pas du sang ni rend des excréments mais éjecte des rondelles d'or en série, nettes, astiquées, brillantes, hypnotiques, exactement calibrées et du même poids : l'Unité.

Hostie métallique de l'économie politique !

L'or.

L'Unité.

L'Union.

L'unité économique = l'union politique.

Les U. S. A. — L'U. R. S. S.

Des géants, des colosses géographiques, certes, mais aussi fragiles que la monade capital = travail ou travail = capital.

On ne peut aujourd'hui, sans fausser les concepts et la balance de la vérité et du mensonge, condamner le capitalisme sans condamner le communisme ou opter l'un pour l'autre, ces deux faux-monnayeurs mettant en circulation exactement la même monnaie de singe.

L'HOMME = DIEU.

Et cela se joue.

Pile ou face ?

Et c'est la guerre, la der-des-ders.

Un louis d'or ou un rouble du « *Soîuz-Zoloto* », quelle est la différence, dites ? « *Lanterne Internationale* » ou « *Statue de la Liberté* » ? On veut nous faire prendre des vessies pour une lanterne ou un phare, à l'avers comme au revers. Et quels qu'en soient la frappe et l'effigie empreinte dessus, le masque de Lénine embaumé ou l'oiseau-phénix renaissant de ses cendres ou l'aigle, le « *New-Deal* » de Roosevelt, et l'emblème, l'étoile rouge des Soviets ou les 48 étoiles alignées comme des luminaires du drapeau américain, et le symbole, et l'exergue, le monogramme, la sentence, la devise, le slogan, le sigle qui y est gravé et le millésime, c'est mensonge (par exemple, pour qu'il n'y ait pas de contestation historique possible, tellement le mensonge est évident et encore présent à toutes les mémoires : « *A. E. I. O. U.* », qui ne sont les voyelles en couleurs d'Arthur Rimbaud :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu...

mais les lettres magiques consacrant le monstrueux privilège de la primauté de la maison archiducale d'Autriche sur tous les royaumes d'Occident : « *Austria Erit In Orbe Ultimo !* », l'orgueilleuse devise de l'empereur Frédéric III, l'aïeul de Charles-Quint qui, en compétition avec François Ier et Henry VIII, réalisa le premier cet empire mondial dans lequel *le soleil ne se couchait Pas,* domination universelle qui fut sans lendemain, — et qu'en reste-t-il depuis vingt-cinq ans, après le million de couronnes à moins d'un sou Poincaré ?), la pièce d'or rutilante, et même si elle porte le Soleil de Montézuma I, dit Huéhué *(le Vieux),* ou de Montézuma II, dit Xocojotzin *(le Jeune),* c'est un astre mort, absolument sans valeur, un disque dans le vide.

L'or est un leurre.

Et dire que depuis la nuit des temps l'homme social n'a jamais su faire mieux que de s'hypnotiser sur cet artifice !

A défaut d'ossements monumentaux comme ceux des ichtyosaures et des plésiosaures dans le lias rouge, on trouve des monnaies d'or dans la poussière de tous les tombeaux, à croire que toutes les civilisations défuntes, aussi glorieuses, antiques et puissantes fussent-elles, ont succombé à ce microbe du cerveau, l'or, et à l'idée fausse de la valeur

intrinsèque et de la vertu salvatrice de cette image conventionnelle, le cœur de l'anus, sa rondelle !

Ah ! elle lui aura été joliment utile dans la pratique, l'intelligence de l'homme, l'intelligence qui faisait si cruellement défaut aux monstrueux sauriens du jurassique qui ne savaient s'en servir, géants acéphales, dit-on, l'intelligence dont l'homme est si incommensurablement fier !

C'est un poison. De l'enflure. De la démesure. Un mauvais rêve déroulant ses anneaux saturniens.

Et si l'homme ultra-cultivé d'aujourd'hui, qui a déjà tout chahuté en aveugle, s'en prend maintenant à vouloir déglinguer scientifiquement l'Univers, c'est qu'il sent venir la fin de sa longue hypnose, c'est qu'il sent venir la crise finale. L'homme est une bête malfaisante, voilà la vérité que sa conscience ne veut pas regarder en face et que son intelligence pousse à camoufler à l'infini pour ne pas l'admettre. Si jamais il retrouve la vue, son réveil sera un suicide collectif. Cela ne peut être autrement. C'est logique. Aujourd'hui c'est déjà la banqueroute, ô Modernité ! Le genre humain est foutu. J'y pensais...

N'avez-vous jamais vu des profanes visiter un laboratoire sur la pointe des pieds et manifester, tellement ils sont impressionnés, une émotion religieuse que les meneurs syndiqués les plus farauds et les responsables de cellule les plus bonimenteurs n'éprouvent plus dans une basilique, même pas à Saint-Pierre de Rome. Dans un labo, ils deviennent à vue d'œil ridicules, de respect et de béatement. Bientôt on visitera les groupes d'usines en chômage comme aujourd'hui les cathédrales désaffectées ou le Kremlin des Tsars. Ce seront des espèces de musées de la barbarie et de la superstition.

Croire aux bienfaits de la science et à l'humanité des physiciens est une mode pour intellectuels aussi stupide et bornée et généralisée aujourd'hui, dans ce nouvel entre-deux-guerres, qu'était à la fin du xviiie siècle celle des Encyclopédistes, ces premiers touche-à-tout et hommes Sans-Dieu, qui ont instauré le culte de la Raison, adoré le Progrès indéfini, prêché les Droits de l'homme infinis et qui croyaient, les fichues bêtes, à l'innocence et à la vertu du « bon sauvage » ; cependant que Voltaire flagornait le Roi de Prusse, que Diderot pelotait la Sémiramis du Nord et que Jean-Jacques sacrifiait à Onan dans les bosquets des *Charmettes,* à l'insu de Claude Anet, l'amant-jardinier qui lui aurait tiré les oreilles, mais sous les fenêtres de Mme de Warens, nos trois grands hommes ne pensant qu'à se faire des rentes confortables ou s'assurer de leur place à table et du coucher, se foutant du genre humain comme de

l'An 40 — attitude typique des hommes de lettres qui ne ressentent aucune gêne de leur conduite publique de militants ni de leurs contradictions intimes puisqu'ils font de la Littérature ! Ce qui légitime « l'engagement », c'est-à-dire le conformisme de la dernière génération des écrivains et le ralliement de leur plume à l'une ou l'autre des deux idéologies régnantes. Tas de farceurs, va ! Que faites-vous de la liberté ? Mais le bifteck prime ![3]... Et c'est peut-être pourquoi, sentant venir tout cela, j'étais parti et vagabondais au Brésil dès 1924[4]... Heureusement, qu'en France, quelques jeunes gens n'ont pas marché ! En ne voulant rien faire ni rien être, et ne croyant plus à rien vers le mitan du XXe siècle, *n'ont-ils pas sauvé l'essentiel,* comme se le demande Paul Andréota dans son émouvant petit livre, *Hors-Jeu,* un roman[5] ? Mon cœur est avec eux, car leur cas de conscience est tragique. Pourquoi tragique ? Le bon Rabelais en eût ri. Mais les nerveux ne rient pas et ces jeunes gens, garçons et filles, sont des grands enfants nerveux. (... J'ai passé une journée avec eux, à Marseille, durant l'occupation, au moment de la destruction du Vieux-Port par les Allemands, à coups de dynamite...) Et c'est peut-être encore pourquoi je me fortifiais dans la solitude en vue de l'action directe et du détachement des choses, selon les préceptes de saint Jean de la Croix :

Pour parvenir à savoir le tout,
Ne veuille savoir quelque chose en rien.

Pour parvenir à goûter le tout,
Ne veuille goûter quelque chose en rien.

Pour parvenir à posséder le tout,
Ne veuille posséder quelque chose en rien.

Pour parvenir à être le tout,
Ne veuille être quelque chose en rien.

J'y pensais.

— Ne manquez pas de me faire signe, Biaise, si vous avez besoin de voir un membre du Gouvernement à votre retour de votre randonnée à l'intérieur. Je connais tout le monde à Rio. Notre banque est à votre disposition. Vous y êtes chez vous. Comptez sur moi, m'avait dit Caïo de

Azevedo, venu pour prendre congé et qui, en me serrant dans un *abraço* fraternel et sonore de claques amicales dans le dos, me félicitait non sans ironie d'avoir renoué la tradition des voyageurs désintéressés, comme Alexandre von Humboldt, von Spix et von Martius, Saint-Hilaire, Debret, Lund, venus au Brésil par curiosité, par amour du pays ou pour écrire un livre et non pas en hommes d'affaires ou escrocs comme tous les autres Européens et Yankees et les immigrants pauvres et les chômeurs intellectuels et les sans-travail de toutes classes de la fin du XIXe siècle.

— Vous pouvez y compter, Caïo, je n'y manquerai pas à l'occasion, lui avais-je répondu du tac au tac. A mon retour, peut-être vous demanderai-je d'obtenir pour moi la concession d'une mine d'or ou de diamants. On ne sait jamais ! Et alors votre banque aura droit à la commission d'usage et, vous, à une ristourne. Soyez certain, je ne vous oublierai pas...

— Vous n'avez pas l'intention d'écrire un livre, Cendrars ?

— Non !

— Vous savez, je vous le prends pour notre journal. La banque...

Mais déjà j'avais appuyé sur le démarreur, j'étais en route, klaxonnant, préférant l'aventure.

J'étais sur le qui-vive et d'une réceptivité toujours en éveil, en mouvement et à l'affût.

Ma tête tournait rond comme mon moteur, mon état d'esprit, nihiliste et mécréant, m'entraînant.

J'avais déjà perdu un bras à la guerre.

J'étais violemment indiscipliné.

La sauvagerie, le *sertào* brésilien, brousse et bled, me convenait.

Pas de femmes. Des alcools, un frigidaire bien garni à bord, en cas d'une bonne rencontre et en cas d'une mauvaise, mon Colt, dans son étui-crosse en bois qui s'adapte en un tournemain et permet d'épauler, comme une carabine. Le barda de camping bien arrimé. Mon hamac de plumes. Des cigarettes. Des livres. Un gramo, des disques vierges à enregistrer. Une tonne d'essence en réserve. Une gamme de kodaks, petits et grands.

Je roulais sur la route déserte et toute neuve, en terre battue, cette terre rouge, *a terra roxa,* le fameux diabase du café, croupes virant au violet sur le ciel ardent, et déjà j'avais attrapé un coup de soleil par réverbération, sous le menton et dans la poitrine et sous les bras par l'échancrure de ma chemise, en flânant tout l'après-midi sur cette route des crêtes de la Cachoeira do Cachorro, tirant des photographies, une *serra* nue, un glacis à la Vauban, hardiment dessiné entre ciel et terre, se

dégageant d'un monde de débris qui l'encombrent jusqu'à mi-hauteur, l'épine astiquée et nue comme un sexe de chien porphyre sorti de son fourreau, le bourrelet tout flétri et sali et tout plissé comme du beurre fondu répandu, éjaculation qui a donné son nom à cette chaîne, et déjà, à une petite étape de la grande ville de Sào-Paulo, j'avais envie de me perdre dans ces solitudes des *campos* dont la forte odeur de taureau grésillant derrière les barbelés et le paysage saccagé m'enchantaient. J'avais envie de pousser de l'avant jusqu'aux confins du monde civilisé. Quel romantisme !

Oui, quel romantisme, mais quelle barbe aussi d'avoir à aller faire étape au Morro Azul et d'avoir à écouter, je le devinais, jusqu'à n'en plus pouvoir de mortel ennui les plaintes et les doléances de ce vieux schnock de Dr Oswaldo Padroso, oublié dans sa fazenda perdue.

Quelle corvée !

Dieu, ce qu'il est difficile de se dégager de tout et de rompre, une bonne fois !

Pourquoi avais-je accepté et promis de m'y rendre ? Et, maintenant, l'on m'attendait à la fazenda de l'Empereur...

Je pensais aux amours du vieux. Qui était-ce ?... Une négresse ou une putain ?... ou un chameau, genre femme de ménage déchaînée et glapissante dont s'encombre un célibataire, ou, au contraire, genre gouvernante, serrée et détenant les clés, tenant le même en coupe réglée et lui faisant payer cher de ne pas l'avoir épousée et de ne pas la produire quand il y a du monde ?... Ah ! ces vieux étudiants ! Socrate supportait bien Xanthippe ou Schopenhauer sa couturière acariâtre, Socrate, avec une sérénité antique jusqu'à la fin, Schopenhauer, jusqu'au jour où notre philosophe moderne flanqua la femme par la fenêtre du rez-de-chaussée, qu'elle se rompit exprès les os et qu'il fut condamné à lui servir une pension à vie, ce qui fortifia notre pessimiste dans sa misogynie...

Et Caïo, le banquier, avec sa bonne à tout faire qu'il déguisait tantôt en archevêque violet ou en légat cardinalice, tantôt en page androgyne, tantôt en matelot, Jeanne la Folle, cette garçonne arrogante et fin cordon bleu, était-elle sa maîtresse ou son succube ?... car Caïo de Azevedo aussi faisait des vers...

La nuit tombait rapidement.

2. RIVE DROITE

J'y pensais, ce soir-là, en me laissant rouler avec mon *Alfa-Romeo* au bas de la côte, jusqu'au fond de la vallée déjà assombrie, le moteur tournant en sourdine, le carburateur, très sensible, éternuant dans la traversée des plantations d'orangers, un immense verger reluisant à l'infini, ses fruits vernis aux derniers feux du couchant, cependant qu'en bas, dans la nuée épaisse des moustiques montant de la rivière et les fumées jaune cacao coiffant les lézardes des toits — c'était l'heure du repas du soir — les lumières de Glaréola s'illuminaient soudain toutes à la fois, une débauche d'électricité, une fête.

C'était pour la première fois que l'on donnait le courant à la vieille petite ville campagnarde.

« A luz ! a luz ! ... » criaient les gens comme je m'engageais en klaxonnant dans la grand-rue, dépassé par des cavaliers qui débouchaient ventre à terre des venelles, déchargeant de joie leur revolver en l'air, tandis que des nègres tout habillés de cotonnade blanche et des garnements adustes et nu-pieds m'acclamaient tout réjouis, car j'avais fait donner mes phares, et des jeunes filles, penchées à leur fenêtre du premier étage ou attirées sur le seuil de leur maisonnette paternelle pour ne pas rater l'épatante arrivée de la fée électricité en ville, me souriaient ou riaient émerveillées, car une petite *Ford* ou une simple *Chevrolet* était encore un objet de curiosité dans la région et les habitants de Glaréola n'avaient encore jamais vu une auto comme la mienne, une torpédo de grand tourisme, pointue à l'avant et à l'arrière, décapotée, avec une lampe bleue sur le tableau de bord, des feux de position rouges et un signal *Stop !* des numéros, une plaque de France lumineux, des phares aux rayons alternativement blancs ou orangés, un projecteur mobile que je faisais virevolter et qui promenait horizontalement un cône éblouissant et balayeur loin devant la voiture — ce qui faisait se cabrer les chevaux et ruer les mulets dans la rue — ou perpendiculairement au ciel ou obliquement dans les fenêtres, à gauche et à droite — ce qui faisait pleuvoir les moustiques et neiger les papillons de nuit et capoter d'hideuses chauves-souris ou redoubler le rire et pousser des exclamations de surprise aux pucelles fiévreuses comme si j'eusse été le bon génie de la fête — et, vraiment, l'on m'entourait, car j'avais aussi mis en branle ma radio musicale — l'émission de 20 heures, de la musique de chambre qui me venait de Paris, le quatuor Poulet — et je ne savais

comment faire pour avancer, passer et atteindre le pont à la sortie de la ville, un vieux pont de bois qui franchissait le rio Tiété et devait me servir de repère pour ne pas manquer, à une demi-lieue plus loin sur la rive droite, l'amorce du mauvais chemin raviné qui escaladait le massif pour grimper dans le vallon écarté du Morro Azul.

— Vous ne pouvez pas le rater, m'avait dit Caïo, en précisant que c'était l'ancien chemin muletier qui desservait les fazendas du plateau, jadis, avant la construction de la *Paulista* et le passage régulier des trains, et il avait ajouté goguenard : — C'est un coin sauvage. Cela tient plus du lit desséché d'un torrent tout encombré de grosses pierres rondes que d'une piste bien tracée, mais je suis sans inquiétude pour vous, avec votre engin ! Néanmoins, je vous recommande de ne pas vous y engager de nuit à cause des virages en épingle à cheveux très dangereux, en surplomb sur le précipice. C'est là qu'on assaillait les convois de café, naguère. On a beaucoup assassiné dans ce défilé. Bonne chance !...

Tout à coup, la rampe du premier cinéma de Glaréola s'incendia et ce fut le rush de toute la ville vers une affiche flamboyante et haute en couleurs. On annonçait *Les Mystères de New-York* avec Pearl White. La rue s'étant vidée, j'en profitai pour appuyer sur le champignon, sortir de la ville dans la pétarade de mon échappement libre et franchir en trombe le vieux pont de bois branlant, puis, au bout de sept cents mètres, m'engager rive droite dans un ravin profond, dont j'escaladai les escarpements tout plantés de souches millénaires et de grands solitaires à moitié carbonisés, zigzaguant, tournant sur des bords à pic, appuyant toujours à droite, montant, montant à une vitesse folle, arraché, soulevé, prenant les virages à la corde, sur deux roues, comme dans les films à poursuites, tanguant, sursautant dans les ornières et les cahots, grimpant, tournant sur moi-même, m'élevant toujours en tire-bouchon, roulant à tombeau ouvert, mon engin remplissant la montagne du tintamarre de mon moteur aux reprises foudroyantes que répercutaient les parois rocheuses de l'étroit défilé, laissant derrière lui une traînée d'huile de ricin dont l'odeur me grisait autant que le mélisme de ses six cylindres signalant mon ascension en spirale au loin, et j'accélérais toujours, évitant de justesse, tant la nuit était noire et la piste mal tracée, blocs de rochers détachés, souches, troncs déracinés, géants abattus, entonnoirs, fourrés, taillis, coulées de caillasses et d'être déporté dans les tournants brusques, vidé de mon siège, les pneus, les amortisseurs, les ressorts gémissants, les freins grinçants, les roues bondissantes, comme si j'avais

voulu rattraper le temps perdu l'après-midi dans la montagne d'en face, alors que plus je m'élevais maintenant sur celle-ci, moins j'avais envie d'arriver en haut, le temps ne comptant plus dans cette solitude nocturne et sauvage — à mi-côte, la forêt s'était faite dense et sous les grands arbres et les hautes frondaisons irréelles que découpaient mes phares, la nuit épaisse, absolue, chaude, résistante cédait à la trouée des phares comme une fourrure que l'on tâte et dont on éprouve le poil au toucher pour en apprécier l'épaisseur et la duveteuse qualité, j'y enfouissais mon visage brûlant, fermant les yeux — le temps ne comptant pas la nuit quand on se laisse emporter par le génie de la musique, le quatuor Poulet jouant en sourdine, comme moi, sûr de ses réflexes et de son instrument, en virtuose...

Le dernier raidillon, une forte rampe en remblai, une côte droite et tendue comme une corde de saltimbanque nouée au sommet d'un clocher un jour de foire ou de marché au village et sur laquelle un homme avance en équilibre instable, à peine assuré par son balancier — le danseur de corde ! un rêve que j'ai souvent vécu durant mon enfance, et, arrivé au sommet du clocher, je faisais un rétablissement sur les branches de la croix, une pirouette à la place du coq doré, les pieds en l'air, la tête en bas, et la terre avait disparu, la terre, le clocher, les toits, la place, le foirail, il n'y avait plus qu'un vide en bas, et je n'avais pas le vertige, et je planais dans le vide délicieusement, comme la lune la tête en bas, les pieds en l'air ! — le dernier raidillon, très roide, débouchait en plein ciel, en balcon, sur une espèce d'esplanade suspendue, une table de rocher chauve dominant la vallée du Tiété et les lumières éclaboussantes de Glaréola nageant dans ses méandres, à mille mètres de profondeur, l'horizon d'en face, sur l'autre rive, bouché par la silhouette de la Serra de la Cascade du Chien, découpée en dos de baleine échouée et qui faisait écran noir sur le ciel étoilé, et quand, tournant le dos à cette poche occidentale grouillante de lumières électriques et d'étoiles, on cherchait à s'orienter, on se trouvait perdu au fond d'un cirque rempli de lune, en tête à tête avec des montagnes sourcilleuses au premier plan, tout un massif en amphithéâtre de forêts et de plantations nichées en gradins sur différents plans et à différents étages que l'on devinait plus ou moins proches ou éloignés et où devaient mener les sombres ravines noires, les coulées de forêt figée comme des coulées de lave pétrifiée qui cimentaient les différents reliefs aux différents niveaux, tout ce massif crayeux et charbonneux sous la lune diffuse, compartimenté et distribué comme sur une vieille gravure italienne la solitude des Camaldules ou sur une

ancienne estampe chinoise la montagne aux mille Bouddhas, scénographie baroque, tourmentée, fouillée, où des chemins, des pistes, des sentiers enduits de lune serpentaient dans toutes les directions, allaient se perdre dans des lointains, et, par une large échancrure et comme à travers une vitre qui s'y adaptait exactement, on découvrait un autre pan du ciel criblé d'étoiles, mais ternies et poussiéreuses, peintes comme sur une toile de fond fripée, ridée, trop vaste, détendue et désamidonnée, ayant trop servi et entre les craquelures de laquelle et la trame usée à force d'avoir été enroulée et désenroulée comme celle d'un panorama dans la vitrine d'une agence de voyages je voyais scintiller des petites lumières à éclipse qui n'étaient pas les petites ampoules versicolores d'une publicité quelconque, ni les milliards de lucioles qui palpitaient cette nuit partout où je posais les yeux, mais celles d'un train en marche au fin fond de l'horizon nord, se déplaçant le long des crêtes successives et invisibles mais qu'il dessinait par son cheminement, son chenillement, clignotant dans l'éloignement et dont je croyais percevoir l'essoufflement de la locomotive — je m'étais arrêté pile sur l'esplanade lunaire, j'avais stoppé mon moteur, éteint mes phares par réflexes, mais le quatuor Poulet jouait toujours en sourdine — je croyais entendre l'essoufflement de la locomotive qui s'époumonait dans les côtes, au fin fond de l'horizon nord, lâchant des gerbes d'étincelles...

C'était le « nocturne-17 », pas un *Nocturne* de Chopin qui aurait pu m'être transmis par le quatuor Poulet qui me transmettait justement de Mozart l'*Andante avec cinq variations en sol majeur,* mais l'express de nuit, *o nocturno,* ainsi qu'on appelle les trains de nuit au Brésil, le « nocturne-17 » hebdomadaire, le seul train de luxe qui circule sur cette voie de pénétration dans les solitudes de l'hinterland et qui va jusqu'au terminus, franchissant successivement le rio Tiété, le rio Turvo, le rio Grande, ces premières voies de pénétration à l'intérieur qu'empruntaient les *bandeirantes* paulistes dès le XVIe siècle, des lents rios fluents qui pénètrent à l'intérieur des forêts vierges inhumaines, des rivières mystérieuses qui s'écoulent d'est en ouest, de la Serra do Mar, de la Serra de Paranapiacaba, de la Serra da Mantigueira, en bordure de l'Océan, toutes vers le bassin nord-sud du rio Parana et de la Plata, l'embouchure qui rend toute cette énorme masse d'eau drainée à l'intérieur du continent inconnu à l'Atlantique, longs détours que suivaient forcément les *descobridores,* cours d'eau interminables, se prolongeant, s'engendrant l'un l'autre, charriant tout un monde de détritus végétaux

arrachés à leurs berges en continuelle formation, emportant les pionniers du Brésil, un équipage stupéfait, épouvanté, fiévreux, misérable, épuisé, se tuant à pagayer durant des longs mois, chavirant dans les rapides, se crevant dans les portages pour faire franchir à la pirogue (un tronc d'arbre géant évidé pouvant contenir jusqu'à quarante hommes) le seuil des bassins communicants et débordants à la fin de la saison des pluies, se noyant dans les marécages embourbés et pestilentiels ou dans les *paranas,* ces trouées lumineuses du fleuve dans la selve obscure, où la lourde embarcation finissait par sancir quand on se laissait surprendre par l'explosion de l'ouragan, toujours d'une violence inouïe, qui ravage les forêts circonvoisines en pleine belle saison, nuit et jour en butte à toutes les traîtrises d'un climat infernal et des Indiens anthropophages, hydro et orographie uniques au monde sans la connaissance desquelles l'unification de cet immense pays disparate par une poignée d'hommes perdus (et souvent ils mouraient d'inanition quand ils voulaient retourner en arrière récolter le riz ou le maïs qu'ils avaient planté à l'aller sur les rives décevantes de ces désespérants chemins d'eau qui ne menaient nulle part !) reste une énigme inexplicable, antiques voies de civilisation portugaise délaissées aujourd'hui par le chemin de fer de pénétration, le train de luxe cosmopolite qui les croise et les franchit d'un saut, le « nocturne-17 » que je perdais de vue sur les crêtes, filant à toute vapeur pour atteindre Uberaba, Uberaba, le centre des aventuriers, des chercheurs d'or et de diamants, des *caboclos* éleveurs de mules et des *vaqueiros* propriétaires des immenses troupeaux sauvages, Uberaba, petite gare où descendent les colporteurs syriens qui vont tenter fortune en parcourant avec leur camelote (de l'eau de Cologne de chez *Coty* et des conserves japonaises !) les camps des mineurs éparpillés dans l'hinterland de Minas Geraes, le haut-plateau désertique de Goyaz, Matto Grosso, et les riches marchands hindous qui viennent vendre des taureaux zébus pour améliorer la race des *caraculs,* la race des bœufs indigènes, Uberaba, le terminus, Uberaba, au bout du monde (à moins de cinq cents kilomètres de Sâo-Paulo à vol d'oiseau et que l'express atteint en une méchante nuit et une matinée qui n'en finit pas et dure souvent jusqu'au lendemain soir, d'écartement normal au départ, la voie se faisant de plus en plus étroite en cours de route, l'on change de train trois fois de suite pour finir le voyage dans un Decauville, dont le wagon de queue, le wagon-restaurant, est devenu si long, si long et si étroit que l'on se trouve assis en tandem, les uns derrière les autres, et que le steward doit

exécuter des prodiges de contorsions pour arriver à faire passer les plats et les bouteilles, un mauvais bordeaux de traite !), Uberaba, sise aux sources du rio Tejuco, où l'on peut renouer avec l'itinéraire traditionnel des *bandeirantes* d'autrefois et s'embarquer, comme eux, en pirogue pour atteindre et remonter le rio Paranahyba jusqu'à Santa Rita de Paranahyba, au cœur du *sertão,* sa capitale légendaire, où les péons classiques, les chasseurs autochtones, les coureurs de bois taciturnes et jusqu'aux *cangaçeiros,* ces insolites bandits de grand chemin de la région se rendent une fois l'an à l'église, suivent la messe à cheval, se confessent sans mettre pied à terre, *0nocturno-17,* le seul train que j'aurais dû prendre si j'avais réellement eu envie de me perdre pour de bon dans le pays vierge, l'autostrade que j'étrennais ne poussant pas au-delà de Ribeirào Preto, le terminus de la *Mogyana* sur le rio Pardo, à peine à mi-chemin, la centrale de production intensive de café, donc en plein cœur de la civilisation moderne, malgré son éloignement géographique, son exotisme, son pittoresque de fait, sa situation en marge, l'absentéisme de rigueur des richissimes planteurs, les plantations familiales évoluant vers la formation en sociétés anonymes, sa fortune dépendant des cours de la Bourse et de la marche générale du temps, et, comme partout ailleurs où un produit de première nécessité est trusté, sa décadence déjà amorcée du fait même de la surproduction, de la monoculture, des méthodes rationnelles d'exploitation, de la technicité, du progrès, du crédit et des banques, de la propagande, de la montée en flèche de la consommation, de l'avilissement des prix, des primes de publicité...

Qu'il y a loin de la coupe aux lèvres !

Ce n'est pas faute d'avoir étudié les cartes, toutes mauvaises, toutes incomplètes, toutes fourmillant d'erreurs grossières malgré les blancs et les tracés en pointillé qui signifient l'incertitude et le doute, sauf celle, qu'il m'avait donnée, du vicomte de Taunay, pas un explorateur mais un rat de bibliothèque, qui avait fixé les itinéraires des *bandeirantes* qui ont parcouru ces régions perdues dans tous les sens durant trois siècles et dont le vicomte avait relevé le tracé au jour le jour en dépouillant des tonnes d'archives au Brésil et au Portugal. Ces solitudes me hantaient.

(... En 1927, lorsque je débarquai enfin du « nocturne-17 », le pays était en pleine révolution et Uberaba occupée par les hommes d'un certain Dr Armand Schmitt, un Allemand, un ancien combattant de Verdun émigré au Brésil, qui s'était improvisé dictateur dans ces régions instables, traquait la population amorphe et tyrannisait les habitants apathiques de

la petite ville, les élections présidentielles étant proches et le Dr Schmitt donnait beaucoup de fil à retordre aux soldats du gouvernement fédéral avec ses bandes racolées parmi les bergers, les chasseurs, les mineurs, les coureurs de bois qui sont tous un peu hors-la-loi, que Schmitt avait armés et entraînés à l'allemande, *gedrillt !* — et, en 1936, vers la fin de l'année, comme je mettais pied à terre à Santa Rita de Paranahyba, arrivant par bateau de Cadix, via Buenos-Aires, comme le prolétariat d'Espagne *el Frente Popular,* les mécontents de Santa Rita de Paranahyba, rien que des broussards et des blédards, venaient de proclamer *o Fronte Verde,* le Front de Verdure et saccageaient tout dans la légendaire capitale de la solitude, les estacades, le coral, les claies à boucan, le *girâo* à sécher la viande, le *matadouro,* les dépôts de cuir vert, les humbles petites maisons d'adobe à la porte peinte en bleu, la primitive église et ses magnifiques palmiers, les misérables boutiques des Syriens qui sont aussi prêteurs sur gage, le casino des chercheurs d'or, le kiosque à musique, le bal, et des nuées *d'urubus* noirs s'abattaient sur les décombres fumants, les charognards galeux. Ah ! c'était du joli et quelle tristesse ! car toute cette singerie d'Europe ne rimait à rien du tout dans cette vastitude du *sertâo,* où la rivière indolente sortant des forêts vierges et des montagnes sauvages se gonflait parmi les *campos* non défrichés, s'écoulait sous un ciel vide, ses berges s'effritant dans la chaleur, les caïmans bâillant au soleil sur des croûtes de boue asséchée, les oiseaux aquatiques jacassants faisant encore plus de bruit insane sur les deux rives que les braillards qui agitaient des pancartes et des drapeaux dans la poussière rouge de l'unique rue de Santa Rita ! Si l'exubérance des oiseaux exprimait leur joie de vivre, les « verdistes », eux, ce *Lumpenproletariat* pittoresque et bon enfant, n'avaient pas l'air de rigoler malgré le *tiroteio,* les coups de fusil qui s'échangeaient et les galopades. Et deux, trois jours plus tard tout était rentré dans l'ordre. Je fais allusion à la victoire du tropique, toujours triomphant sous ce climat, et non aux gendarmes ni à la politique. En effet, il faisait une chaleur accablante et les hommes cessèrent le feu de guerre lasse et finirent par se débander... Alors, dans toute la région, les hommes se remirent à rioter, plus taciturnes que jamais, chacun mâchant sa chique, salivant, humant son maté, les bottes sur une souche, les yeux sur une braise, le soir, au campement... Ah ! quelle bonne histoire à raconter un jour, en fin d'étape... Car c'est ce que l'on se raconte autour d'un feu, chacun se vantant..., et avant qu'on la sorte, l'histoire, on l'a longtemps ruminée... Ainsi naissent les légendes et

les chansons et se fait la renommée... Un héros... J'ai tout de même réussi à enregistrer un ou deux disques.)

3. ENTRE MONTS — ENTRE MONDES

Cette nuit-là, mon moteur stoppé, mes phares éteints, le quatuor Poulet s'étant tu (il n'était donc que 21 heures), fumant cigarette sur cigarette, j'ajoutais, chaque fois que je le battais ou que j'en aspirais la fumée, la flamme de mon briquet ou la braise de mon mégot solitaire à la lueur des milliards de lucioles qui s'épandait comme une voie lactée dans la clairière, aux lumières clignotantes devant et derrière moi dans le déroutant paysage enténébré, aux feux follets des étoiles qui s'allumaient et qui s'éteignaient dans les profondeurs du ciel, aux étoiles fixes qui me fixaient et me faisaient renverser la tête au nadir au fur et à mesure que les régions basses du ciel noircissaient avec le déclin rapide de la lune en son premier quartier et que les régions hautes, infinies, « les immensités bleues » du poète se peuplaient de petits soleils froids, d'étoiles doubles, d'étoiles filantes, à queue, à traîne, des familières planètes qui sont les bornes à trigone de l'espace autour desquelles la course de chars des comètes et des aérolithes qui prennent leur virage au plus juste dans l'éther, soulève une poussière de diamants, d'éclats, de moyeux et de jantes, de prunelles désorbitées, d'yeux volants, de paupières battantes, d'éclipsés qui louchent, d'ellipses désaxées, un grésillement impalpable qui trouble en tourbillonnant au zénith l'image des configurations les mieux connues et qui va se déposer comme une fine fleur de farine glaciale sur le tréfonds du ciel dont on découvre avec stupeur le relief ridé, reluisant par transparence à travers les constellations classiques et que l'on peut admirer à l'arrière-plan comme les nervures ajourées d'une feuille morte qui brasille par intermittence, tombée d'un buisson ardent ou d'un feu de la Saint-Jean sur un tapis d'humus pourrissant, phosphorescent, le fond, l'arrière-fond, le tréfonds du ciel.

J'avais renoncé à vouloir m'orienter dans ce dédale de luminaires blêmes et se consumant dans la ténèbre.

Tous ces soleils morts, ces rayons posthumes qui mettent des millions d'années-lumière pour nous parvenir, les astéroïdes, tous ces fragments de vieux mondes fracassés, d'explosions, chancres et vieilles lunes

rongées, croûtes, démangeaisons, rougeurs, lupus froid, lèpre dévorante, sanie, et cette ultime goutte de lumière et la plus pure qui perle au plus haut des cieux et qui suinte, et qui va tomber..., n'est pas une larme ni une goutte de rosée, mais une goutte de pus. L'univers est en pleine décomposition et comme un cimetière, il grouille de devenir et sent bon. Les étoiles sont myrophores et palpitent de fièvre, chacun de leurs rayons qui ensemencent le cerveau de l'homme y porte un germe de destruction. La matière grise a ses taches solaires qui la rongent sur tout son pourtour. C'est un indice de désintégration. La pensée est une pestilence.

J'avais rabattu le dossier de mon fauteuil-AV, qui faisait ainsi couchette vers l'AR, et étendu sur le dos au fond de ma voiture en forme de sarcophage comme dans son hypogée un pharaon embaumé face au miroir du ciel je n'attendais pas le retour calculé d'avance de l'étoile de ma naissance — le silence était tel que j'aurais pu entendre tourner les pivots et surprendre au fond de la nuit le ronron de toute cette mécanique automatique réglée comme le mouvement d'horlogerie du *planétarium* d'Iéna, que j'avais visité en détail le jour de son inauguration après avoir vu, la veille, le cerveau de Gœthe conservé dans un bocal, à la maison de Weimar, ô rêveuse et romantique Allemagne de Jakob Boehme, que tes savants professeurs perpétuent en des surréalisations mathématiques et redoutables, mais qui tombent néanmoins régulièrement en panne, Dieu merci, car, sans ironie et sans vouloir exiger de ces Faust universitaires qu'ils fassent penser démonstrativement le cerveau si bien conservé de Gœthe, qui n'est qu'une cervelle morte dans son bocal, comme celle d'un veau trempant dans de l'alcool lampant ou esprit-de-vin, ces circonvolutions et ces lobes ne donnant pas la clé du génie de l'homme, et même si l'on y faisait circuler des filaments électriques dans des petits tubes de mercure qui déclencheraient par induit tout un alphabet Morse, cela ne reproduirait jamais le génie vivant du poète ni son jeu gratuit en son ingéniosité spontanée, la voûte du *planétarium* doit être remontée périodiquement et ce n'est tout de même pas le mouvement perpétuel du ciel, la quadrature du cercle n'est pas le Verbe, cette ingéniosité et cet étalage scientifiques sont un bluff car l'univers n'est pas un puzzle ni la vie un problème de mots croisés pour amateurs du dimanche, ce serait trop bête, et c'est là l'erreur des Allemands depuis Luther, et du *Herrenvolk* et de ses épigones pragmatiques modernes. Russes et Américains, car il y a, Dieu merci, l'Esprit-Saint de l'*Apocalypse,* l'Asie ! — mais je contemplais le gouffre, un entonnoir, une bouche noire d'où

s'échappe, selon une croyance populaire, d'origine indienne et peut-être incas, fort répandue parmi les *caboclos* de l'intérieur, qui sont tous sangs-mêlés, le vent qui souffle les tornades, les typhons et qui soulève, arrache les forêts vierges et les ravage périodiquement et les bouleverse comme un raz de marée, les nuées en furie déversant des trombes d'eau ; cette bouche, ce n'est pas un corps céleste mais un trou au zénith du ciel, un entonnoir, une pyramide à l'envers, l'orifice d'un puits inversé, la projection d'un cône noir, c'est le gouffre que le peuple, au Brésil, appelle le *sac à charbon,* autant dire : l'entrée de l'Enfer, l'antre du Mangeur du Monde.

Sous ces latitudes, la Croix du Sud est maîtresse de l'hémisphère. Le *sac à charbon* se situe exactement au-dessous et légèrement à gauche du point de rencontre théorique des deux branches en croix de la symbolique constellation sud. En effet, il y a là une poche noire. Et plus on la contemple, plus elle semble profonde. C'est un tel abîme hypnotique et d'un noir si intense, qu'il prend du recul, détache, donne du relief à toutes les étoiles en fission qui flambent pour un instant au premier plan, et plus on le contemple, ce trou, plus il se creuse dans la profondeur et plus il vous entraîne dans son fond, son tréfonds insondable. Il est comme lustré de velours et glisse et gagne et se tend et s'étend de plus en plus, faisant tache d'huile ou, plutôt, de goudron derrière le ciel, et s'épaissit, au point, qu'à la longue, toutes les étoiles du ciel ne sont plus que des fumeux lumignons qui se confondent en ce noir intense qui les absorbe comme un papier filtre, un feutre, la paroi poreuse d'une gargoulette ou d'une jarre, d'une gaguère en forme de bête fantastique ou d'une calebasse pyrogravée en noir, et elles finissent par disparaître une à une aux yeux de l'esprit, comme par osmose lente.

C'est ça le gouffre, le gouffre du ciel, ce noir, ce noir vertigineux, ce noir absolu, ce noir déglutition, cette tache, cette moisissure humide, ce soir animal, sang, gorge, poumon, glande, matrice glaireuse, cerveau gommeux, tumeur molle, polype. Imbibition. Une éponge vivante. Le ciel, un tableau noir. Il ne reste pas une seule formule d'algèbre à la craie givrée ni traces en suspension ni aucun scintillement. Tout est effacé !...

J'ai vu cette éponge, de mes yeux vu. C'est une énigme.

4. « LE SAC A CHARBON »

Le « *sac à charbon* » ne figure sur aucune carte céleste. J'ai interrogé des tas de gens au Brésil. Les gens de l'intérieur le situaient exactement et me le désignaient le bras, l'index tendus, me faisaient suivre son sillage, ses plis, ses remous sombres, interprétaient sa noirceur comme les diseuses de bonne aventure interprètent les taches d'encre, me parlaient de leurs superstitions paysannes en faisant de nombreux signes de croix. « — C'est le Diable, disaient-ils, dans les cannes à sucre, pour le bétail ; la cueillette du café est encore une fois compromise ; cette année le ver est dans le maïs, le manicc sera noir, les bananes pourrissent sur pied, il y aura des inondations... » Les braves gens se faisaient du mauvais sang pour leurs ti a vaux, leurs cultures, n'ayant pas d'autre souci en tête que leur peine d'hommes toujours penchés sur la glèbe, le cul aux étoiles, et qui se détournent rarement de leur travail pour inspecter le ciel avec méfiance, et, alors, ils se redressent, les mains sur les hanches, pleins de courbatures dans le dos.

Les gens du littoral, des grandes villes et de la capitale avaient tous entendu parler du « *sac à charbon* », le situaient mal et discutaient à l'infini de la réalité du phénomène, comme font chez nous les bourgeois qui sont allés passer un week-end au bord de l'océan, discutent du rayon vert qu'ils ne connaissent que par Jules Verne (et encore par ouï-dire !) et qu'ils afin ment avoir vu ou pas vu, chacun émettant des hypothèses et tenant à son opinion sur la possibilité ou l'impossibilité de l'apercevoir étant donné certaines conditions météorologiques ou géographiques comme, à Nice, les hivernants eu les estivants prétendent pouvoir voir ou ne pas voir du Casino ou de leur chambre d'hôtel Promenade des Anglais la Corse se dessiner au crépuscule sur la mer et parient des tournées d'apéritifs, des bouteilles de Champagne, un souper fin pour ou contre, alors que ce qu'ils voient, quand ils voient quelque chose, n'est pas l'île mais, mais dans des conditions optima de limpidité de l'atmosphère et seulement d'un point de vue surélevé, par exemple de Peïra-Cava, et exceptionnellement à l'aube, et plus particulièrement au mois de février, l'ombre de la Corse projetée en l'air et qui fait tache à l'horizon sur la mer, exactement comme Dan Yack apercevait faisant tache sur la banquise de l'Antarctique les ombres de la Terre projetées sur l'écran du ciel par le Soleil au fur et à mesure que l'astre lumineux se déplaçait au-dessous de l'horizon nord, n'émergeant pas encore mais annonçant la fin de la longue nuit polaire, phénomène grandiose que l'Anglais excentrique comparait à une leçon de mécanique céleste en chambre où l'on promène

une bougie allumée derrière des corps en papier pour démontrer la complexité du mouvement circulatoire des astres et qu'il concluait, pour ne pas se laisser gagner par le délire de ses compagnons d'hivernage, rabat-joie : « *On ne voit bouger que les ombres et jamais le soleil !...*[6] »

La nuit, les ombres dans le noir, les bêtes animiques, les êtres qui bougent, la chambre noire de l'imagination, on ne peut parler de ces choses secrètes qu'avec les enfants car seuls les enfants savent de quoi il s'agit, sont à l'affût des ombres dans leur lit, les suivent de l'œil, l'œil fermé, les prennent au sérieux, et c'est pourquoi tous les enfants du Brésil vous écoutent sans rien dire mais l'œil intelligent, une étincelle de surprise dans l'œil d'entendre une grande personne s'intéresser à ces choses-là, quand on les interroge sur le « *sac à charbon* », qui n'est l'entrée de l'Enfer, mais, pour eux, la sortie du Monde, la bouche du merveilleux, le monde des contes de leur nounou, blanche, métissée ou négresse : *Il y avait une fois un ogre...*

C'est la stricte vérité. L'univers est un monstre. La vie un ogre. Et les nounous ont bien raison de faire peur aux petits enfants. Je pense à ma nourrice égyptienne qui m'enseignant le zodiaque divinisait la mort[7]. Que ceux qui n'ont pas oublié comprennent !

L'étoile en haut,
Le feu en bas,
Le charbon dans l'âtre,
L'âme dans l'œil.
Nuage, fumée et mort !

dit un poème nègre[8].

5. LE MONDE EST MA REPRÉSENTATION

« Derrière la Voie lactée, il y a une Anguille ou espèce de Serpent du Ciel. Elle se nourrit des soleils qui grouillent dans la vase de la Profondeur. Son œil est comme le trèfle à quatre feuilles de l'Espace, et au bout de sa queue, comme des grelots, des mondes en éruption marquent le Temps. De chaque écaille de sa peau, quand elle pèle, tombe une comète. Et la digestion de cet être-là est la Lumière. Elle est prise,

comme un ver de terre dans une racine, dans le pied d'une Éponge qu'elle ronge et qui la cache Presque en entier. Chaque pore de cette éponge respire et geint comme une génération humaine. Cette éponge est Éponge des Ténèbres. Touffe des Langues. Orgue des Origines. Comme un cerveau dans un crâne elle se moule dans la première Forme. Elle est l'échantillon primaire le plus simple, le plus élémentaire d'une famille d'êtres à rebours, inqualifiables et inadmissibles, aux Antipodes de l'Unité [9]. »

... La nuit. Les ombres dans le noir. Les bêtes animiques. Les êtres qui bougent. La chambre noire de l'imagination...

6. LA NUIT

En 1917, lorsque j'écrivais *L'Eubage* pour M. Doucet, le couturier de la rue de la Paix, je n'avais encore jamais vu, de mes yeux vu, le « *sac à charbon* » et, même, je n'avais encore jamais entendu parler de cette énigme du ciel étoilé du Brésil, rébus qui se pose et de plus en plus consternant et noir plus on s'enfonce à l'intérieur du pays. Par contre, j'avais échappé de justesse aux « seaux à charbon », ainsi que les poilus avaient surnommé les projectiles pépères, des grosses torpilles aériennes surmontées d'une tige de cuivre ululante, que les *Minenwerfer* déversaient sur nous et qui se vidaient sur nos tranchées avec fracas comme un train de bennes explosives et sales. Beaucoup foiraient et cela faisait plus de bruit que de mal. On risquait surtout la mort par ensevelissement et étouffement car le poids de ces crachats de crapouillot et leur déplacement d'air en cas de déflagration étaient énormes, leur haleine chaude, leur bave venimeuse et leur charge empoisonnée par la fumée jaune du chlore qui vous décolorait un pioupiou culotté de rouge garance ou un voltigeur vêtu de bleu horizon. La mort n'avait pas voulu de moi. Je revenais du front. J'avais été réformé avec un bras en moins. Il fallait des lits. On m'avait vidé de l'hosto et depuis un an déjà j'errais comme un pauvre type dans les rues de Paris, cherchant des sous. C'était une honte. Ma main coupée me faisait mal et je buvais trop. Pour ne pas devenir enragé, l'homme éprouvait le besoin d'aller se mettre au vert et le poète de se retirer dans la solitude.

Je parlerai de cette année cruciale une autre fois, dans un autre livre.

Mais c'est à ce marnant précis et comme je désespérais que M. Doucet m'envoya son valet de chambre. Quelqu'un lui avait dit (je n'ai jamais pu savoir qui c'était et cela me laisse aujourd'hui encore rêveur car j'ai horreur d'écrire des lettres !) que j'avais un beau talent épistolaire et il me demandait de lui adresser une lettre par mois pour sa collection d'autographes et me mandait qu'il me donnerait cent francs par mois, s'excusant de ne pouvoir venir fouiller parmi les papiers du poète comme on va chez un peintre choisir un tableau accroché au mur.

C'est vrai que cela eût été indécent de laisser faire un tri parmi mes papiers mais, comme d'autre part M. Doucet n'était pas un ami, il n'y avait aucune raison que je lui adressasse des lettres — et pour lui dire quoi ?... n'ayant même pas l'honneur de le connaître. C'est ce que je lui fis tenir dans ma réponse, ajoutant qu'il faisait déjà une bonne affaire puisqu'il recevait déjà une première missive, et à l’œil ! pour sa collection. Ma lettre lui apprenait en outre que j'acceptais sa proposition à condition d'écrire pour lui un livre dont je lui enverrais chaque mois un chapitre.

Une heure n'était pas écoulée que le valet de chambre de M. Doucet était de retour et me remettait une enveloppe contenant un billet de cent flambant neuf et sur un bristol un mot fort aimable confirmant notre accord. Je répondis par un mot de remerciement, sans oublier de faire remarquer à M. Doucet qu'en tant que collectionneur il réalisait une excellente opération puisqu'il recevait une deuxième missive dans la même journée, et également à l'oeil, comme la précédente ! Mais je n'avais pas manqué non plus de préciser nos conventions, lui disant que pour cent francs par mois il comprendrait bien que je ne pourrais pas lui écrire plus de tant de pages par mois, à tant et tant de lignes par page et à tant et tant de mots par ligne (j'ai oublié les chiffres que je fixais, mais ce n'était pas lourd !) et que, par conséquent, le petit livre que j'écrirais pour lui serait fort court, mais qu'il n'y perdrait rien quant à la qualité, le sujet étant l'itinéraire d'un voyage dans l'hinterland du ciel, aux Antipodes de l'Unité. (Le titre, *L'Eubage,* je ne l'ai trouvé que beaucoup plus tard, une nuit que je feuilletais le *Petit Larousse* et que je tombai en arrêt sur ce mot.) En *post-scriptum* j'exigeais d'être payé d'avance, c'est-à-dire cent francs le premier de chaque mois et que je posterais les quelques pages de mon MS le 30 ou le 31, à la fin du mois. Un deuxième *post-scriptum* précisait, l'année n'ayant que douze mois, que notre convention n'était bonne que pour la durée d'un an, que je m'engageais à avoir terminé le petit bouquin dans ce délai d'un an et que dans aucun cas je ne

prolongerais ni ne renouvellerais l'expérience quels qu'en fussent le résultat, les instances du mécène, l'appétit du collectionneur d'autographes dont les dossiers font boule de neige, les manques de son catalogue ou de mon écrit. Un troisième *post-scriptum* spécifiait que je restais seul propriétaire des droits d'édition et seul juge de la date et de l'opportunité de l'édition de mon petit chef-d'œuvre. (Ma parole, j'ai employé ce qualificatif de « petit chef-d'œuvre », alors que je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais fourrer dans ces pages à écrire sur commande pour un amateur inconnu !)

Il faut croire que le collectionneur était enchanté de m'avoir convaincu puisque loin de se vexer de mon intransigeance et du ton râleur de mes missives cet homme aimable me renvoya son valet de chambre pour la troisième fois dans la journée, l'ayant chargé de me donner deux cents francs de la main à la main comme prix de mes précédentes lettres, encore des billets de cent flambant neufs que le valet de chambre arracha d'une liasse épinglée et qu'il me tendit d'un air hésitant, très impressionné par mon taudis et disant qu'il n'y avait pas de quittance à signer.

Alors j'invitai le jeune homme — c'était un petit blondin grassouillet, sans front, sans tempes, la main moite, les pieds plats, un goitreux de l'Isère, du premier coup d'œil on jugeait qu'il ne pouvait faire un soldat — de venir boire un verre chez le bougnat du coin, bouclai la lourde, donnai mon adresse à la concierge et, le verre bu, filai à la gare prendre le train. A minuit, j'étais en train d'écrire pour M. Doucet à la lueur d'une chandelle plantée dans le goulot d'un litron vide, le cul sur une botte de foin, dans une grange abandonnée, un battant de la porte que j'avais sorti des gonds me servant de table, l'ouverture béante du vantail donnant en plein ciel, les yeux perdus parmi les étoiles chaque fois que je relevais la tête pour tirer sur ma cigarette, dressant l'oreille pour suivre le canon qui grondait dans la profondeur nocturne et qui venait ébranler la Beauce endormie, m'importunant, me scandant le temps dans ma solitude. J'étais à La Pierre, près de Courcelles, par Méréville, Loiret. C'était le canon de la Somme. L'offensive pour dégager Verdun était commencée. Les copains donnaient. Comme un vieux cheval de trompette j'allais jusque sur le seuil de la grange et faisais même quelques pas dehors pour écouter dans la nuit...

A l'aube, le premier chapitre de *L'Eubage* était écrit et grâce à M. Doucet jusqu'à la fin du mois je n'avais plus rien d'autre à faire qu'à traîner dans les champs, me coucher dans l'herbe, fumer, rêvasser... et,

l'année écoulée, mon « petit chef-d'œuvre » écrit, le collectionneur n'obtenant rien d'autre de moi, malgré son insistance et ses arguments, nous devînmes de bons amis, M. Doucet et moi, lui étant un galant vieillard que je distrayais avec mes histoires et qui m'amusait comme tout vieux boulevardier connaissant son monde, n'étant pas dupe, contant l'anecdote avec esprit, y mettant son grain de poivre, aimant s'entourer à table des femmes élégantes qu'il avait habillées et des théâtreuses à qui il savait rendre à l'occasion quelques menus services de couture et de toilette. Ce vieux beau de bonne compagnie n'était pas blasé, cultivant, comme tout gamin de Paris, la fleur bleue, en l'espèce, dans un entresol secret, un bouvreuil qu'il chicanait et taquinait, l'agaçant, le faisant s'ébattre et chanter, l'écuyère, une vieille maîtresse qu'il avait épousée sur le tard et chez qui l'on descendait, quelques intimes, voir s'ébrouer l'oiseau rare dans sa cage dorée. C'était une dame âgée à qui il ne restait de toute sa célébrité et de toute sa beauté naguère encore si tapageuse qu'un collier de perles de sept mètres cinquante. (Un jour, M. Doucet me fit les honneurs de sa célèbre collection d'autographes modernes. « Je suis très fier de ce petit opuscule, me dit-il en me montrant le mince MS de *L'Eubage* conservé dans un somptueux emboîtage. Vous êtes le seul de mes auteurs, Cendrars, à avoir su vous arrêter à temps, c'est-à-dire avant l'heure de ma mort pour que je jouisse un peu de ma collection que je prends tant de plaisir à habiller noblement. Comment vous remercier ? Voyez les autres, ils continuent, ils m'accablent, ils me poussent aux épaules depuis des années. Vous aviez raison, la boule de neige fait l'avalanche... » Et il me désignait des cartons et des cartons et des cartons gonflés à crever dans les placards de sa bibliothèque. « Ils ne s'arrêteront jamais d'écrire !... », soupirait le vieux monsieur en m'entrouvrant le dossier de tel ou tel auteur déjà célèbre ou d'un jeune espoir de la poésie et en froissant les feuillets de sa main soignée, mais nouées de rhumatismes, maladroite, tremblotante. Il y avait beaucoup de lettres de mes contemporains et très peu d'œuvres, ou alors des doubles et des resucées, des manuscrits enjolivés ou surchargés de corrections pour faire pièce de collection. Un monde ! Les pièces interdites des *Fleurs du Mal* et les carnets de Baudelaire, les feuilles d'écolier de Verlaine, les cahiers de Pierre Louys, un inédit de Rimbaud, un autre de Proust, les *rara* habituels raflés par des rabatteurs à coups de surenchères à l'hôtel Drouot, un lot de rossignols de papier à la forme et aux encres enluminées, sans rien dire des maîtres du jour bien connus comme fabricants de pièces uniques et de variantes pour bibliophile... et la

kyrielle des dadaïstes qui n'étaient ni manchots ni unijambistes et sur le dos de qui leur manager se faisait une dot, ayant réussi finalement par chambrer le vieux monsieur — qui avait perdu son bouvreuil — et à exploiter sa sénilité, l'esprit-nouveau coiffant l'honnête homme, ô vanité des vanités, le couturier triomphant une dernière fois avant de mourir : être à la mode, à la tête de la mode, à son extrême pointe parisienne !)

Ces prolégomènes pour dire l'occasion qui me fit écrire *L'Eubage,* pour évoquer l'ambiance dans laquelle j'étais alors plongé, pour expliquer le ton, le débit, le découpage de ce petit écrit. La nature, le ciel, les herbes, les cours d'eau souterrains, mes occupations dans la journée, le parler des gens qui m'entouraient, la simplicité absolue de la vie que je menais dans cette cluse en marge du monde contemporain qu'est le pays effondré des cressonnières, à la faune et à la flore variées et très caractéristiques, à demi sauvages et en opposition formelle avec la culture et l'aspect monotone de la Beauce circonvoisine, cette terre à blé, cette plaine à l'infini, tout cela que j'ai mentionné une première et une deuxième fois dans *L'Homme foudroyé*[10] pour marquer mon état d'esprit quand je quittai sans esprit de retour Paris et la Poésie en 1917, tout cela donne peut-être la clé du vocabulaire et la source des images poétiques de *L'Eubage,* mais cela n'explique pas le choix du sujet.

Mais ai-je choisi ?

Grand lecteur de dictionnaires, je cherchais mes mots. Le sujet est inclus dans les mots ou, comme une tige de verre que l'on trempe et que l'on remue dans un mélange sursaturé, c'est le sujet qui cristallise les mots, et j'avais le sujet à ma portée.

7. LES OMBRES DANS LE NOIR

La nuit, au front, quand je n'étais pas de patrouille, l'univers venait s'inscrire dans mon créneau de luxe, un créneau découpé dans une plaque blindée, une meurtrière, un judas, par lequel on pouvait jeter un coup d'œil sur le monde d'en face ou lâcher un coup de fusil sur le monde ennemi ou lancer une grenade par-dessus bord comme un enfant qui pousse du pied une grosse pierre dans un gouffre et suit sa chute dans le vide de percussion en répercussion jusqu'au point mort pour juger avec émotion de la profondeur, ce qui n'était pas aussi paradoxal que cela en a

l'air pour un contemplatif qui s'ignorait, un jeune homme qui venait de consacrer deux, trois hivers à l'étude de la terminologie kantienne qui définit comme pas une les notions du subjectif et de l'objectif, un enthousiaste dont l'amour métaphysique s'était cristallisé autour du pessimisme de Schopenhauer, un apprenti de la vie qui venait de découvrir l'homme et les hommes (j'avais vingt-sept ans en 1914) et qui leur tirait dessus et s'exposait, par jeu, par goût du risque, par un lointain atavisme, profitant de l'alibi d'être soldat pour voir jusqu'où cela pouvait aller, ce jeu le mener, cet alibi tenir moralement, prenant un plaisir malsain à s'avilir, tant je me méprisais en particulier et méprisais avec une joie sadique la condition humaine en général que je voyais foulée aux pieds, pilonnée, asphyxiée, saignée, offerte en holocauste sur l'autel féroce et vorace des patries, le pavillon couvrant l'ignoble marchandise offerte à l'encan, sacrifiée pour rien, jetée à la vidange, les tranchées refaisant le plein. Quel gâchis ! J'avais honte d'avoir raison.

La douleur de vivre, la souffrance anonyme multipliée par autant de chiffres que comportaient les numéros matricules des millions et des millions de soldats sur la ligne de feu, des générations de morts-vivants en bordure du *no man's land,* peut-on concevoir un tableau synthétique plus absurde et plus logique de cette grande fadaise qu'est la vie humaine sur terre, une meilleure illustration du néant de la vie spirituelle de l'homme, une preuve plus manifeste de l'impuissance, de l'inutilité de son activité intellectuelle ? Cela était sans nom et je ne trouve pas de mots pour le dire, sinon le refrain de la Légion qui vous fait franchir les parapets de la raison :

Père Grognon,
Descends ton pantalon :
Tiens, voilà du boudin, voilà du boudin, voilà du boudin
Pour les Alsaciens, les Suiss's et les Lorrains !
Pour les Boch's 'y-en n'a plus, pour les Boch's 'y-en n'a plus
Car ils sont tous carrés dans l'cul !
Pour les Boch's 'y-en n'a plus, pour les Boch's 'y-en n'a plus !
Carrés dans l'cul ![11]

Mais depuis, que de chemin parcouru ! Car c'est le monde entier qui s'est mis à suivre les clairons et les tambours de la Légion étrangère dans le *no man's land,* le pays qui n'est à personne, cette sombre, cette unique réalité, ce noir absolu que je pouvais sonder de l'œil, toucher du doigt et

dans lequel je pouvais décharger des coups de fusil par mon créneau, le « carré dans l'cul » du fameux refrain historique, vide pratiqué dans l'épaisseur d'une plaque blindée, meurtrière, judas, étroite fissure par laquelle mon esprit pouvait se risquer pour saisir en un clin d'œil, quand une fusée ennemie ou amie déchirait la nuit opaque qui se cicatrisait instantanément avec la rapidité d'une fermeture-éclair, la vieillesse de la Terre, ses rides profondes, son visage, ses balafres, un pan de forêt saccagée brossé comme un décor de Grand-Guignol, un bout de route donnant sur des chevaux-de-frise, une pancarte, un sillon, une haie, un village en ruine, une porte de grange défoncée, un coin de paysage tout chahuté, des barbelés à l'infini, un macchabée en gros plan étranglé dans une chicane, chaque détail illuminé et enregistré au *flash-light,* au magnésium.

On en restait stupide. A quoi bon cette photographie animée ! Déclenchée et centrée par qui ? et à l'usage de qui ou de quoi ? Tant de netteté et tant d'images lucides et terre à terre ! J'en restais rêveur. Je ne pouvais me détacher de mon créneau. J'y restais des heures. Je prenais le tour des copains qui étaient ravis d'aller pouvoir en écraser et qui se moquaient de moi, me traitant de poète. Ils m'avaient donc deviné, les bonshommes ?

Un poète le fusil engagé dans un créneau et qui n'écrivait pas et qui cherchait ses mots pour définir les choses qu'il voyait de l'au-delà venir affluer à son créneau et s'y inscrire comme sur un petit miroir ou écran portatif. J'en avais le souffle coupé. Un œil témoin ? une prise de conscience accusatrice ? un automate ? On n'est pas neutre ! Comment dénommer les ombres dans le noir ? Les hommes étaient unanimes, rien n'était aussi noir que le noir de la nuit du front. Ils n'en revenaient pas de stupeur. Ils s'égaraient hostiles. On les entendait jurer, sacrer, maudire l'existence, cette sale putain de garce, se heurter contre quelque chose, trébucher, ramasser une pelle dans un grand bruit de gamelle, faire le mort, les nôtres comme ceux d'en face, et alors seulement partaient ces fusées révélatrices, suivies de rafales de mitrailleuses sur la nuit qui se reformait de toutes parts et fonçait comme un troupeau de pachydermes. Mais le silence ne se faisait pas. Le silence n'est pas humain.

Je ne trouvais pas mes mots. Je n'ai jamais compris comment Guillaume Apollinaire a pu écrire de si jolis poèmes sur la nuit au front ni, en mai, en juin 1940, Aragon, que la guerre a également inspiré. Le printemps qu'il faisait alors ni le beau temps (un anticyclone de quarante jours avait été annoncé par la météo et ce salaud de Hitler avait su en

profiter !) ne sont pas une excuse car Aragon n'est pas un naïf. Vraiment, le poète ne devinait-il pas ce qui allait suivre ? Mais *Les Lilas et les roses* est une bien jolie chose.

Les métaphores les plus obsédantes d'un Lautréamont, ce mauvais génie de la nuit, ne m'étaient d'aucun secours pour classer les ombres dans le noir que photographiait mon esprit et que mon cerveau virait, développait, emmagasinait automatiquement et à une vitesse folle, ma langue imbécile ne faisant pas appel au Verbe créateur pour les nommer, ces formes fugitives qui s'enchevêtraient, qui s'enlaçaient, qui tourbillonnaient coulant les unes des autres, qui expiraient en émettant un râle puissant ; mais je me récitais mentalement les formules de *La quadruple racine du principe de la raison suffisante,* cette pierre de touche de tout esprit pensant, *Ueber der vierfachen Wurzel des Satzes des zureichenden Grundes,* ce trousseau de clés qui ouvrent toutes les serrures de l'entendement et ferment à double tour les hypothèses, le petit traité amer de café d'Arthur Schopenhauer, le dernier des métaphysiciens, le philosophe le plus intelligent des modernes, le premier et peut-être le seul Européen depuis Descartes, la photographie et le cinématographe étant des abstractions, comme tout ce qui est en noir et blanc, l'imprimerie, l'écriture, hors du temps et pas dans l'espace.

Si avant la guerre de 14 je m'étais déjà occupé de cinéma, tournant des documentaires pour le compte de la firme *Pathé,* bobines qui faisaient partie d'une série intitulée *La Nature chez elle,* ce n'était pas tant pour gagner ma vie, péchère ! que profiter de l'occasion qui m'était offerte de séjours dans les coins les plus paradisiaques de la planète pour illustrer cette sentence que j'avais écrite sur le Livre d'or d'une maison de thé à Kioto :

Le seul fait d'exister est un véritable bonheur…

et que j'avais signée de mon nom.

Pauvre de moi, cela m'était arrivé il y avait à peine quelques années, vers 1911, et me voici déjà m'exposant à un créneau au risque de recevoir une balle dans la tête, en train de me bourrer et de me débourrer le crâne, en attendant le sort foudroyant ou traînard d'une mort subite ou d'une problématique trépanation comme Apollinaire, comme René Dalize qui a eu la tête emportée par un obus, comme cet idiot de Bikoff[12] qui se camouflait en arbre, comme mon camarade de la Légion Hernando de

Ben-goechea[12], dont *Les Nouvelles littéraires* du 26 août 1948 m'apprennent, à ma honte, après trente-trois ans, qu'il était poète, alors que j'aurais pu m'en douter car lui aussi hantait son créneau des Ouvrages Blancs, au nord d'Arras, créneau où il fut tué le 9 mai ou le 11 juin 1915, je ne m'en souviens plus, malheur ! Et je me demande si c'est d'une balle entre les deux yeux ou frappé d'une illumination, comme disait Rimbaud !...

La canonnade ininterrompue qui venait du nord, de Bapaume, était comme la respiration de l'océan dans la nuit, son flux et son reflux, *crescendo, decrescendo,* donnaient l'idée d'un ballet cosmique, invisible au ciel, mais s'inscrivant comme des constellations sonores sur la membrane du tympan. On en était abasourdi. Alors je me mettais à penser à ce cœur de poulet qui battait depuis des années et des années dans une cupule de cristal au trente-septième étage du Rockefeller Institut de New-York pour l'Avancement des Sciences et je comptais, comme on compte les secondes entre le coup de départ et l'explosion à l'arrivée, les pulsations de ce cœur épluché, de ce « cœur mis à nu » par le Dr Carrel qui en entretient la vie organique en l'arrosant tous les matins d'un sérum artificiel fabriqué dans son laboratoire (il paraît que ce cœur vient de s'arrêter — ou faut-il dire qu'il vient de mourir ? — durant un week-end du docteur, le garçon de laboratoire qui le remplaçait ayant oublié d'arroser le cœur un lundi matin, à ce qu'ont raconté dernièrement les journaux américains, qui ont oublié de dire que ce cœur a battu durant plus de trente ans dans son assiette creuse, donc six fois plus longtemps qu'il n'aurait fonctionné normalement comme viscère dans la poitrine d'un coq vivant ou d'une mère poule ! Mais de quel sexe était ce cœur ?... Bonne récompense à qui me le dira !)...

Et bien d'autres choses encore, et les plus absurdes par leur coïncidence, passaient par mon créneau ; les nuits de bombardement de Londres et de Paris, comme on voit sur les anciennes cartes marines le vent Borée sortir de la bouche joufflue d'une tête d'ange bouffarol, gravée dans un coin et soufflant la tempête, tout à coup, une tempête de sons déchirés et de vertigineux mélismes fondait sur moi du haut des airs et cinq, six, sept grands fuseaux d'ombre me tombaient dessus, c'étaient les zeppelins, ces mastodontes, s'orientant tous feux éteints sur mon créneau et qui passaient en rase-mottes dans ma perpendiculaire, aussitôt vus que disparus (et depuis je comprends la parabole qui fait passer un chameau plus facilement qu'un riche par le trou d'une aiguille, — le terme de

métier « chas » ou vulgaire de « trou d'aiguille » n'est pas un lapsus du traducteur comme l'exégèse critico-historique de Mgr Duchesne, directeur de l'École française de Rome, a voulu le faire accroire, mais est le chaînon logique d'une image poétique, à la lettre, son sens secret !) ; en saison d'hiver et à son heure, je voyais Orion, cette main géante, accrochée comme l'enseigne d'un gantier avenue de l'Opéra (je crois bien que c'est au-dessus de la boutique du *Gant Perrin* que l'on pouvait voir sous la pluie une main rouge dans un triangle au néon se dessiner comme la main de Dieu dans la nuit parisienne) devant mon créneau, ce qui me fait dire aujourd'hui, quand ma main me fait trop mal, que ma main coupée est montée au ciel dans la constellation d'Orion (ce qui est aussi enfantin que si je disais qu'elle est allée se faire ganter chez *Perrin*. — Hélas ! un mutilé n'a pas cette chance. En fait d'élégance, l'État lui octroie généreusement une main de bois, gantée de filoselle et dénommée officiellement *main de parade,* tarifée cent vingt-cinq francs, qu'on retient sur le pécule du combattant, à moins qu'il n'y renonce en signant une déclaration de décharge en bonne et due forme ! Ce n'est pas une main de gloire, elle n'est bonne à rien !) ; etc., etc..

Mon créneau me rappelait le trou pratiqué par mon ami Robert Delaunay, le peintre de la Tour Eiffel, dans les volets pleins qu'il avait fait apposer sur fenêtres et verrière pour transformer son atelier d'artiste (un salon très bourgeois) en chambre noire le jour où certains problèmes de la peinture moderne se mirent à lui turlupiner l'esprit et, notamment, le « contraste simultané » comme il appelait sa nouvelle technique de peintre pour faire pendant au a béton armé » terme qui l'avait frappé et qu'employaient de plus en plus les architectes-esthètes d'esprit nouveau. Delaunay était un primaire et voici comment il travaillait[13] : « Il s'enferma dans une chambre noire, dont il cloua les volets. Ayant préparé sa toile et broyé ses couleurs, il pratiqua avec un vilebrequin un petit trou dans le volet. Un rayon de soleil filtra dans la chambre noire et il se mit à le peindre, à l'étudier, à le décomposer, à l'analyser dans ses éléments de forme et de couleur. Sans le savoir il s'adonnait à l'analyse spectrale. Il travailla ainsi durant des mois, étudiant la lumière solaire pure, atteignant des sources d'émotion en dehors de tout sujet. Puis il élargit un peu le trou du volet et il se mit à peindre les jeux des couleurs sur une matière transparente et fragile comme la vitre. Reflets, micassures ; ses petites toiles prenaient un aspect synthétique de joyaux et Delaunay faisait entrer dans les couleurs qu'il broyait des pierres précieuses, avant

tout, comme Fra Angelico, du lapis-lazuli pulvérisé. Bientôt le trou pratiqué dans les volets devint si grand, que Delaunay ouvrit complètement les vantaux et qu'il laissa pénétrer dans la chambre toute la large lumière du jour. Les toiles de cette époque, qui sont déjà un peu plus grandes de format, représentent des fenêtres fermées où la lumière se joue dans les vitres et dans des rideaux de mousseline blanche. Enfin, il tira les rideaux et ouvrit la fenêtre : on voit un trou béant lumineux et le toit de la maison d'en face à contre-jour, dur et solide, une première forme mastoc, angulaire, inclinée... De plus en plus Delaunay est attiré par ce qui se passe, là, dehors, et les jeux infimes qu'il a étudiés dans un rayon de soleil, il les retrouve gigantesques, énormes dans l'océan de lumière qui s'abat sur Paris. Ce sont les mêmes problèmes pour le peintre, mais dans une autre proportion et à une échelle immense. Il peint alors ces toiles de cinq, six mètres, *La Ville, Les Trois Grâces sur Paris,* où il tâche de mettre d'accord l'académisme et toutes les nouveautés de peintre qu'il vient de découvrir : la flèche de Notre-Dame avec la Seine qui remonte jusqu'à la banlieue parisienne, Charenton et Alfortville. Il trouve enfin un sujet nouveau qui lui permet d'appliquer toutes ses découvertes et ses procédés : la Grande Ville. Une multitude de problèmes nouveaux se posent pour lui, des analogies, des correspondances poétiques, des contrastes, spirituels et physiques, des questions de perspective, de matière, des questions abstraites, unanimisme et synthèse. Et toute la personnalité de Paris le pénètre. De plus en plus, lui qui passe maintenant des mois à contempler Paris du haut des tours de ses églises, de plus en plus ses yeux se tournent vers la Tour Eiffel, cette forme extraordinaire... »

J'ai raconté dans *Aujourd'hui* le drame que fut pour Robert Delaunay sa lutte avec la Tour Eiffel, Delaunay, dont j'étais le poète (car chacun des maîtres d'aujourd'hui avait son poète avant la guerre de 14 : Picasso, Max Jacob, Braque, Pierre Reverdy, Juan Gris, Ricciotto Canudo, Léger, Chagall, Roger de La Fresnaye, Modigliani, je m'excuse, Biaise Cendrars, et toute l'École de Paris, cubistes et orphistes, Guillaume Apollinaire ; ce ne sont ni les marchands de tableaux ni les critiques d'art ni les collectionneurs mais les poètes modernes qui ont fait ces peintres célèbres, on l'oublie un peu trop, et l'oublient un peu trop tous ces peintres aujourd'hui millionnaires qui restent nos débiteurs, à nous, pauvres poètes !) mon copain Delaunay, un costaud, qui a déserté la France à la déclaration de la guerre, ce que j'admets car je comprends la peur des coups, mais qui est revenu d'Espagne à Paris la paix faite, me

fourrant sous le nez un certificat de folie officiellement établi à son nom par l'Ambassade de France à Madrid, l'exhibant avec fierté, tenant à me prouver qu'il était en règle, un comble ! alors que je ne lui demandais rien, geste qui ne s'excusait pas vis-à-vis de moi, son copain, et je n'arrivais pas à comprendre cet étrange courage moral qui l'avait fait agir à rebours, si bien que je n'ai jamais revu le peintre ni sa peinture par la suite...

Tant de courage moral dépensé pour rien comme pour nous autres, au front, tant de courage physique de gaspillé !

A l'époque, j'avais une théorie que les petits gars de l'escouade prenaient pour une galéjade un peu forte. J'affirmais préférer un embusqué de l'arrière à un embusqué de l'avant qui fauche pinard et tabac du ravitaillement et jouit hypocritement de la gloriole d'être un soldat en campagne, alors que passer deux, trois fois par jour devant la loge de sa concierge comportait des risques réels à Paris, et il y fallait du courage, c'est certain, pour l'embusqué de l'arrière qui rentrait coucher dans son lit avec la femme d'un ami qui faisait le Jacques en premières lignes, et j'ajoutais en outre que je préférais de beaucoup un déserteur à un embusqué de l'arrière, le déserteur à l'étranger étant en son genre un héros qui avait dit non ! ce qui est viril et digne d'une grande âme et dénote du caractère ; bien entendu, étant donné que le poilu restait le bonhomme le plus farce de tous les Français parce qu'il savait, bien sûr, qu'il n'était qu'un con ! Mon paradoxe faisait rire les copains comme des communiants bien emmerdés d'être là.

Mais parmi les déserteurs, certains ont fait une grande dépense d'énergie pour arriver à sauver leur peau et n'y ont pas toujours réussi. Par exemple, le poète Arthur Cravan, dont voici l'histoire de guerre, Cravan qui faisait trio avec Delaunay et moi au *Bal Bullier* quand nous dansions le tango en chaussettes de soie de couleurs désassorties, Robert arborant un smoking mi-parti rouge et vert, Arthur des chemises noires, le plastron découpé d'ajours laissant voir des tatouages sanglants et des inscriptions obscènes à même la peau, les pans, qu'il laissait flotter, embrenés de taches de couleurs fraîches (avant d'aller au bal, Cravan s'asseyait régulièrement sur la palette de Delaunay, ce qui faisait hurler Robert à cause du prix du lapis-lazuli et gâcha plus d'une fois nos soirées !) et moi des cravates de Chicago plus corrosives que la *tomato-sauce* et les *pickles* américains et plus criardes que le plumage d'un perroquet, cette bigarrure d'arlequins orphiques pour faire scandale, mais aussi pour faire la pige aux futuristes de Marinetti, dont le délégué

permanent à Paris Gino Severini télégraphiait chaque soir à Milan le détail de notre toilette, et ces nouvelles s'irradiaient jusqu'à influencer à Saint-Pétersbourg le rayonnisme de Larionoff et Gontcharowa, le couple décorateur et costumier attaché à la troupe de Diaghilew, et cela se savait et s'imitait jusque chez les futuristes de Moscou, la célèbre chemise jaune de chrome de Maïakowski étant le dernier écho à la mode de nos folles nuitées de Paris, le poète Arthur Cravan qui avait un talent immense qu'il a aussi mal employé que son immense force physique, Arthur étant un champion, un athlète, un boxeur, mais au moral mou comme beaucoup de sportifs semi-professionnels éreintés par un entraînement intensif, esclaves de leur beau corps qu'ils produisent, victimes de leur torse et de leurs muscles qu'ils exhibent, de leurs biceps qu'ils font rouler pour séduire et qui leur valent honneurs, argent, femmes, confort, luxe et, finalement, la veulerie qui vient les couronner à moins de trente ans !

Le 2 août 1914, le jour de la déclaration de la guerre, le poète Arthur Cravan, « le neveu d'Oscar Wilde », « poète et boxeur », « le poète aux cheveux les plus courts du monde », comme il aimait à se qualifier dans sa revue *Maintenant* et sur l'affiche des *Noctambules* où, quelques semaines auparavant, il avait fait une conférence, annonçant à grand fracas qu'il allait se suicider en public et remplacer la traditionnelle carafe d'eau par une bouteille d'absinthe et tenir, à l'intention des dames ou d'une âme sœur, sa conférence en cache-sexe et mettre ses couilles sur la table (et il ne fit rien de tout cela, vidant dans sa gêne la carafe d'eau à son insu car il bredouillait en charriant Victor Hugo, n'osant brandir le revolver au barillet vide — même pas chargé à blanc ! — qui gisait sur la table et faisant une conférence exaspérante, d'une platitude telle qu'elle aurait dû lui valoir un succès de surprise, au moins auprès du public de snobs et d'esthètes qu'il avait fait relancer par Van Dongen et qui s'attendait à une séance de fou, car ses amis, connaissant de longue date le fatal dégonflage du géant et du paresseux, ne s'étaient pas dérangés sûrs de le revoir vivant et de le retrouver flasque, et le pauvre Arthur pataugeait, pataugeait, se sentant mal à l'aise, pas soutenu, intimidé malgré ses forfanteries, ses loufoqueries...), le jour de la déclaration de la guerre, donc, Arthur Cravan se jeta à l'océan, franchit d'une brasse infatigable, tant sa frousse était intense, la large embouchure de la Bidassoa, aux eaux basses mais aux sables mouvants, et fila d'une traite de Hendaye-Plage, où il séjournait, à Fontarabie, où il rejoignit Robert Delaunay, laquelle autre grande gueule avait passé le pont international de Béhobie la veille au soir, avant la fermeture de la frontière, et qui

s'apprêtait à prendre le train de Lisbonne avec armes et bagages, c'est-à-dire avec palette, pinceaux, tubes de couleur, rouleaux de toile vierge, tableaux et sa smala, Madame, bébé, la nurse lituanienne et Mme Delaunay mère, tout un déménagement !

Sans hésiter, Arthur se joignit à la caravane Delaunay ; mais à Lisbonne Cravan ne se sentit pas tranquille en tant que citoyen anglais et, lorsque le Portugal, allié de l'Angleterre, déclara à son tour la guerre et entra en campagne, Arthur passa illico en Espagne, où il vécut quelque temps à Madrid, toujours avec Robert, qui n'avait pas tardé à venir le rejoindre. Sonia faisait la cuisine pour tout le monde et se débrouillait avec belle-maman, les deux femmes ayant ouvert une boutique ou un atelier de modes.

Vivre aux crochets de ces deux femmes ne le dérangeait pas outre mesure, mais Cravan ne se sentait pas tranquille en Europe. Il voulait passer en Amérique, où il avait de la famille et des relations ; mais il n'avait plus le sou et l'argent qu'il attendait de Grande-Bretagne et d'Irlande n'arrivait pas, son frère Lloyd étant mobilisé en Angleterre, sa belle-sœur Alice faisant la sourde oreille, parents, amis, relations et connaissances ne répondant pas et Arthur ne savait plus à quel saint se vouer, s'étant mis à dos jusqu'à la belle-maman Delaunay (une Parisienne qui n'avait pas la langue dans sa poche) à force de l'avoir tapée, frustrée, filoutée, empapaoutée[14], faisant du charme pour expédier des télégrammes, des appels désespérés dans toutes les directions. Alors, il fila un jour en douce à Barcelone rejoindre Jack Johnson, le fameux boxeur, champion du monde, un noir magnifique et fêtard, qu'Arthur avait eu l'occasion de rencontrer dans les salles de boxe et à l'entraînement et qu'il avait un temps piloté à Paris et à Berlin, courant les bobinos de la Chapelle et de l'Alexander-Platz, faisant la noce à ses dépens dans les boîtes de nuit de Montmartre et du Kurfürstendam, sablant le Champagne, fumant le cigare en galante et nombreuse et décadente compagnie de drogués et d'homosexuels tout cela par blague, bien sûr !

A Barcelone, Jack Johnson faisait des siennes sur le port et au Bairo Chino. A l'époque, le champion noir était plus ou moins disqualifié pour des histoires de maquereautage et avait déjà eu maille à partir avec toutes les polices d'Europe. Il en avait marre. Il rêvait de rentrer *in the States* et de reprendre sa carrière de boxeur, mais il ne se décidait pas car il avait un fil à la patte, une baronne allemande qui venait le relancer jusque dans les bars interlopes où il se réfugiait ; par ailleurs, il ne se sentait pas en

forme et, comme pour Cravan, les fonds étaient en baisse. Je ne sais pas de qui vint l'idée, mais les deux compères furent vite d'accord. Il fut convenu d'un sensationnel combat de boxe, d'un match annoncé comme la rentrée du champion du monde sur le ring, le grand noir J. J. jouant son titre contre le challenger Arthur Cravan, « le neveu d'Oscar Wilde, poète et boxeur, le poète aux cheveux les plus courts du monde, etc., etc.. » Les managers espagnols de la rencontre firent les choses en grand. La publicité donnait son plein comme pour une *corrida,* affiches dans les rues de Barcelone, articles dans les journaux de la Catalogne, et bientôt la curiosité, la surexcitation du public fut portée à son comble, on s'arrachait les billets, le prix des places montait — et ce fut lamentable. Big Jack n'y laissa pas son titre, mais ce qui lui restait d'honneur et jamais plus il ne reparut sur un ring. Quant à Cravan...

Le bel Arthur se mit en garde, portant ses deux poings gantés devant son visage...

Je tiens les détails d'un témoin oculaire de cette rencontre qui fait date et est sans pareille dans les annales du noble art de la boxe. Comme de coutume chacun des deux adversaires avait une bourse d'assurée. Celle du vainqueur était plus grosse, celle du vaincu était plus petite. Peu importe la somme. La veille du combat, Cravan s'était fait donner une avance par les managers, mettons de cinq mille pesetas, et il était allé retenir sa place à bord d'un vapeur qui appareillait le lendemain soir pour New-York. Il n'en n'avait rien dit à son compère, mais comme il n'était pas de taille à tenir plus de trois rounds, il avait supplié le nègre de ne pas l'assommer du coup ni de taper trop fort !

Par la suite Jack Johnson a eu l'occasion d'exprimer publiquement son mépris pour ce grand lâche de blanc, neveu d'Oscar Wilde, etc., etc., qui lui avait porté la guigne.

Il paraît qu'à New-York le nègre recherchait le poète-boxeur dans tous les bars du Bronx que fréquentaient à l'époque les sportifs à l'entraînement pour lui administrer une correction, mais à cette époque, à New-York, le poète aux cheveux les plus courts du monde les avait laissé pousser pour ne pas ressembler à un mobilisable, rien dans sa personne ne devait le rappeler, et le lourd et épais et séduisant neveu du dandy Oscar Wilde ne fréquentait plus les sportifs mais les trouillards de tout acabit que la tourmente qui soufflait sur l'Europe avait rabattus, comme lui, à New-York et le bel Arthur faisait florès dans les salons des Stieglitz, les photographes d'art, et autres marchands de tableaux, proclamant sa guerre à lui, dada, DADA, le porte-parole de la mauvaise

conscience, lançant son foudre tonitruant et anodin qui ne faisait pas de blessés ni de morts mais enthousiasmait son auditoire mélangé, fait de déserteurs européens, d'internationalistes, de pacifistes, de neutres et d'Américains cent pour cent, farouchement isolationnistes, menant un train de tous les diables. On était en 1915. « *L'Art n'a pas de Patrie !* »

La rencontre de Barcelone avait eu lieu un dimanche après-midi dans je ne sais quelles arènes désaffectées. Sur le ring, les présentations et l'annonce faites, au « *Go !* » de l'arbitre, le bel Arthur s'était mis en garde, portant ses deux poings gantés devant son visage, baissant la tête, rentrant l'estomac, se pliant en avant pour mieux se couvrir le cœur des deux coudes serrés l'un contre l'autre et attendit le coup fatal, la nuque entre les épaules, faisant le gros dos, sans esquisser un geste, même pas une feinte au chiqué pour avoir l'air d'en avoir l'air, se contentant de piétiner, de tourner sur place, *tremblant visiblement,* le nègre tournant autour du fier garçon comme un gros rat noir autour d'un fromage de Hollande, se faisant rappeler à l'ordre trois fois de suite parce que par trois fois Big Jack avait botté le derrière du poète-boxeur pour dégeler un peu le neveu d'Oscar Wilde, et le nègre lui bourrait les côtes, lui assenant des coups de poing en riant, l'encourageant, l'engueulant et, tout à coup colère, Jack Johnson l'étendit raide d'une claque formidable appliquée sur l'oreille gauche, un coup digne d'un tueur aux abattoirs ou d'un escarpe, tellement il en avait marre ! Cravan ne bougeait plus. L'arbitre compta les secondes. Le gong sonna la fin du combat. Et Jack Johnson fut proclamé vainqueur par *knock-out*. L'affaire n'avait pas duré une minute. Alors le nègre se mit à invectiver le public catalan qui protestait avec véhémence, envahissant le ring, réclamant d'être remboursé, saccageant les arènes, mettant le feu aux barrières. La police vint à la rescousse pour faire évacuer et, la mêlée étant devenue générale, il fallut faire appel aux *carabineros* pour mener le champion du monde au commissariat, et les managers durent s'exécuter : rembourser !

Big Jack était furieux, il passa la nuit au *calabozo,* appelant Arthur à grands cris, jurant d'avoir sa peau, et le sergent de garde eut à le menacer plusieurs fois de lui passer la camisole de force.

Cependant que les managers espagnols cherchaient Cravan, qui s'était esquivé, dans toute la ville, le bel Arthur, enfermé dans sa cabine à bord du vapeur qui voguait déjà vers l'Amérique, s'épongeait l'oreille gauche qu'il avait rouge, non de honte, mais de la violence du soufflet encaissé. Et tel que je le connais, il devait s'en foutre pas mal et devait se dire :

« Sauver la face, c'est bon pour les Chinois ! Moi, c'est le portrait qui est intact et c'est cela qui compte, ma chère gueugueule !... »Et il devait se sourire dans la glace, penché sur le lavabo, se posant des compresses avec soin. Il pensait à sa femme, une Bourguignonne, qu'il avait laissée à Paris ; peut-être connaissait-il déjà celle qu'il allait épouser à New-York, car Arthur Cravan est mort bigame.

Raconter ce que fut la vie d'Arthur Cravan à New-York serait faire l'historique de la fondation du dadaïsme, aussi n'en parlerai-je pas aujourd'hui ; pas plus que n'en a parlé jusqu'à présent le rastaquouère de l'art pour l'art Francis Picabia, qui voyait Cravan tous les jours à New-York et qui, entraîné par son exemple, eut le grand courage moral de pourvoir *La Joconde* de Léonard de Vinci, qui n'en pouvait mais, d'une paire de moustaches à la Guillaume II ; pas plus que n'en a parlé jusqu'à présent l'inventif Marcel Duchamp (et que faisait à New-York ce malicieux Parisien, sinon enseigner l'amour, ce jeu d'échecs !), qui voyait Cravan tous les jours à New-York et qui, subissant son influence, eut le grand courage moral de munir les pots de chambre mis en vente dans un bazar de la garantie suivante : « *Je déclare que cet ustensile de ménage est une authentique œuvre d'art !* » et il faisait suivre cette déclaration de sa signature en fac-similé, qui était pour les initiés : « *Rrose Sélavy ;* » pas plus que n'en a parlé jusqu'à présent le grand mufti de Zurich, qui ne connaissait pas Cravan et qui dans son désarroi reçut, en 1917, avec reconnaissance l'investiture de la nouvelle église des mains de Picabia, les États-Unis étant entrés en guerre entre temps et Picabia, quoique Cubain, s'étant réfugié en Suisse, soi-disant pour soigner un zona et faire une cure de désintoxication, mais se livrant à une propagande effrénée, ses valises pleines de DADA, plans de guerre, manifestes, bombes, œuvres de la mauvaise conscience de Cravan, foi nouvelle que le grand mufti Tristan Tzara s'empressa de communiquer à ses adeptes du *Cabaret Voltaire* et que les épigones du danseur du *Bal Bullier* et du bafouilleur des *Noctambules* reçurent comme les Apôtres le Saint-Esprit. (Rappel : Les membres du *Cabaret Voltaire* à Zurich étaient pour la plupart des Allemands aimant par trop la France pour la combattre les armes à la main et presque tous les autres, des Juifs de l'Est européen ayant fui le port d'un quelconque uniforme. Deuxième rappel : A l'époque, la Suisse était la Terre-Promise des espions et des esthètes, des pacifistes et des zimmerwaldiens. Bolo, Dada, Romain Rolland, Lénine, un fameux cocktail pour accélérer la confusion des langues, une drôle de cocarde

d'edelweiss au *Bonnet Rouge,* plié en chapeau de gendarme dont se coiffaient ces têtes tournant à tout vent.) « Dada ! Dada ! », hurlaient les néophytes de Zurich, menant un train de tous les diables, visant Paris, car il leur fallait leur guerre à eux. « *L'Art n'a pas de Patrie !* » Quant à Cravan, il avait disparu.

L'histoire de guerre d'Arthur Cravan ne s'arrête pas à l'invention de dada, tout au contraire, ce n'est que maintenant que ses véritables mésaventures de déserteur commencent et vont se précipiter.

A l'entrée en guerre des États-Unis sa frousse fut si intense d'être pris et jeté dans la mêlée, que ce poète, qui ne voulait pas avoir le portrait abîmé, fila sans plus de réflexion au Canada, la frontière la plus proche, qu'il pouvait atteindre en une nuit, et ce n'est que cette frontière franchie, qu'il se rendit compte qu'Arthur Cravan venait de se fourrer dans la gueule du loup, le Canada étant un Dominion anglais, en guerre, et Arthur Cravan, un objecteur de conscience, certes, mais citoyen anglais, un Anglais qui ne voulait rien savoir de cette guerre impérialiste, nom de Dieu !... *Quos vult perdere Jupiter, dementat prius.*

L'écervelé s'étant réfugié dans une ferme, Cravan y resta peinard quelque temps, ne sachant que faire ni comment se tirer de là. Je ne sais comment l'idée vint à ce gros gaillard de se déguiser en femme ; probablement en pensant aux homosexuels qu il avait fréquentés et vus danser ensemble dans les boîtes de nuit du Kurfürstendam et à la *Petite Chaumière* à Montmartre quand il faisait la noce aux frais de Jack Johnson à Berlin et à Paris ; ce sont de ces choses qui vous reviennent dans la solitude quand on remâche son passé en sifflotant un air à la mode.

Je ne sais pas comment il se procura des vêtements de femme dans cette ferme perdue dans les bois ; les Canadiens ne sont pas très dégourdis et probablement que les fermiers n'y ont vu aucune malice de la part de ce grand garçon blagueur qui savait se rendre sympathique et qui sûrement devait par-ci par-là leur donner un coup de main dans la journée et les faire rire le soir à la veillée ; les distractions ne sont pas nombreuses à la campagne, l'hiver canadien est long et l'étranger de passage qui raconte des histoires et fait des farces comme un colporteur hors de saison est le bienvenu. Il est vrai que beaucoup de ces petites fermes sont des distilleries clandestines où Cravan pouvait se tuyauter contre bon argent auprès des gangsters qui les tiennent et des contrebandiers qui les hantent. Probablement lui avait-on donné une

bonne adresse à New-York. Mais peut-être qu'Arthur réussit tout simplement à séduire la fille du fermier qui l'hébergeait ou une servante car c'était un beau mâle, menteur et peloteur à souhait.

Je ne sais pas comment il s'y prit pour se faire conduire à Montréal sans éveiller les soupçons, à atteindre Québec sans se faire arrêter en cours de route, à embarquer à bord d'un bateau et finir par échouer à Terre-Neuve, toujours habillé en femme ; mais ce que je sais, c'est qu'il y débarqua sans le sou et qu'il se trouva immédiatement (le temps de changer de tenue derrière une palissade !) dans l'obligation de chercher de l'embauche, ce qui prouve que sa fuite en travesti lui avait coûté chérot car Arthur avait quitté New-York les poches pleines. Il avait fait la tournée de ses amis et connaissances ; il était parti en emportant les bijoux de sa jeune épouse américaine. J'ai des raisons de croire qu'il s'était fait faire de faux papiers d'identité puisqu'il trouva immédiatement de l'embauche comme matelot à Bonavista de Terre-Neuve, à bord d'une barque danoise qui levait l'ancre pour se rendre « sur le banc », à la pêche à la morue, et Arthur eut à écoper dur, c'est certain, sacré Cravan !...

Cette pêche à la morue fut la plus sale époque de la vie d'Arthur Cravan. Le métier de matelot n'est pas rigolo et celui d'un terre-neuvas n'est fait que de misères. Cravan en bavait. Pour la première fois de sa vie le neveu d'Oscar Wilde mettait la main au travail et le poète-boxeur n'aimait pas plus que le portrait voir s'abîmer ses mains. Je me souviens d'une lettre qu'il envoya de Terre-Neuve à son épouse parisienne, où il disait sa rancœur, son dégoût de l'existence qu'il menait, son désespoir, la suppliant de faire l'impossible, de mettre toutes ses affaires au clou et de lui adresser par retour un mandat télégraphique. Compte tenu du ton, de l'exagération d'une pareille missive de chantage sentimental, écrite dans de pareilles conditions et dans un moment de cafard, je suis prêt à reconnaître que la vie ne devait pas être drôle « sur le banc » et que Cravan devait en roter ! La Bourguignonne envoya le mandat, « aux bons soins du Consulat du Danemark », comme Arthur l'avait indiqué dans sa lettre qu'il avait signée d'un faux nom. Mais ce mandat ne fut jamais délivré, il revint à Paris, via Copenhague, avec la mention : « *Destinataire embarqué à bord de la* « Santissima Madré de Dio », *goélette mexicaine.* » Je ne sais plus quel était le faux nom de Cravan à Terre-Neuve, car il en usa de plusieurs au Mexique, avant de retrouver le courage moral de signer de son nom les lettres qu'il adressait à son épouse parisienne. Il craignait d'être extradé.

Il croyait que la guerre mondiale était déchaînée contre lui seul. Sacré

Cravan !...

Une première lettre vint du Mexique, puis une autre. Puis il y eut un long silence. Puis, au bout de quelques mois, arrivèrent coup sur coup trois paquets de lettres. Cravan voyageait dans le Sud du pays, prospectait des mines d'argent. Puis nouveau silence de quelques mois et une dernière lettre de Mexico-City. Il annonçait qu'il avait ouvert en ville une Académie de Boxe, qu'il avait beaucoup de succès, qu'il faisait des conférences, que sa renommée battait son plein, « neveu d'Oscar Wilde », « poète et boxeur », « le poète aux cheveux les plus courts du monde », etc., etc., le même bluff qu'à Paris, qu'à Barcelone, qu'à New-York, il jubilait, ses affaires étaient prospères et il demandait ce que l'on pensait de ses succès à Paris. Puis plus rien. Cinq, six mois se passèrent encore et, tout à coup, le bruit se répandit à Montparnasse, sans que l'on pût savoir d'où il venait ni le contrôler, qu'Arthur Cravan avait été assassiné dans un dancing d'un coup de poignard au cœur...

Sacré cinéma !

Avoir fait tout cela, tout cela pour sauver sa peau de la guerre et l'avoir crevée avant la fin de la guerre, à la veille de la paix, et à Mexico !...

Tout cela n'enlève rien à l'immense talent du poète et il semble bien que son séjour au Mexique, le voyage dans le Sud du pays, la prospection des mines d'argent, eût été pour lui un chemin de Damas s'il n'avait fait demi-tour dans la solitude. Il a adressé alors à son épouse parisienne des lettres extraordinaires d'émotion et de poésie intense et contenue, des hymnes à la nuit aussi profonds et suaves que ceux de Novalis et des illuminations fulgurantes aussi prophétiques et rebelles et désespérées et amères que celles de Rimbaud. Il avait trouvé son climat. Mais cette régénération, cette catalyse de son génie au contact de la vie indienne et de la grande nature sauvage n'a pas tenu le coup, n'a pas duré ; de retour à la capitale la vie frelatée de la grande ville et son ambiance sophistiquée par la modernité se sont à nouveau emparées de lui et son détraquement intime n'a pu résister à la vanité, au succès, à l'argent, aux femmes, à la renommée, au scandale facile de dada, à sa puérilité vicieuse et congénitale car on n'est pas impunément un beau gosse et le neveu d'Oscar Wilde ! Je ne doute pas qu'on éditera un jour les lettres qu'Arthur Cravan adressait à sa femme à Paris, il y en a une soixantaine, et que l'on ajoutera au lot les trois, quatre poèmes prometteurs de ses débuts, poèmes pour lesquels j'ai conservé une tendre faiblesse, comme d'un frère aîné pour son cadet[15].

A dada ! à dada ! au fou ! Quel cinéma !...

« Carré dans l'cul », mon créneau de luxe donnant sur le *no man's land,* tel l'objectif d'un appareil de prises de vues aurait tout aussi bien pu être muni d'un œil de chat, qui n'est simple accessoire de caméra mais aussi, mais surtout un truc à sûr effet psychologique, ainsi que d'autres trucs de la technique du cinéma et tours de main professionnels tels que le fondu-enchaîné, le *travelling* ou panoramique, le gros plan ou *cluse-up,* le jeu des miroirs, l'emploi de gazes, de voiles, d'un fond de velours, l'accéléré ou le ralenti, les éclairages tamisés ou crus, le maquillage, le montage simultané, le rythme des séquences, le phrasé des images, leur cadence, la mise en vedette, la beauté inhumaine d'un visage cuit et recuit, craquelé comme une porcelaine au creuset du survoltage ou illuminé de l'intérieur par transparence et rayonnant comme le saint ciboire du Graal et, depuis que le film est parlant, l'emploi gradué et détonnant du silence.

Mais dans une salle de projection, je me détourne souvent de l'écran pour suivre des yeux les rayons d'ombre qui frétillent au-dessus de la tête des spectateurs dans le fuseau de la lumière blanche qui va s'épanouïssant de l'appareil de projection à l'écran d'argent ; rayons noirs qui sont les ombres portées du volet de l'obturateur entraîné par le mouvement giratoire de la manivelle, *tempo* qui seul impressionne la rétine et donne du relief, de la vie animée aux images qu'il détache et enchaîne ; rayons noirs, mais aussi les axes en pas de vis qui supportent et autour desquels tournent les personnages qui s'étirent du foyer de la lanterne à l'écran ; prodigieuse spirale que j'ai vainement essayé de capter par une coupe longitudinale et non verticale comme l'écran universellement en usage ; spirale pathétique d'êtres vivants — vedettes mondiales et stars au sex-appeal ! — que j'imagine se poursuivant non debout comme à l'écran, mais couchés, allongés, entortillés, rampant dans ce cône d'ombre qui cherche sans cesse à se reconstituer — et si l'on projette le film à rebours, ces ombres étirées, emmêlées, tirebouchonnées, enchevelées comme des serpentins devraient rentrer en bloc compact et obscur dans la lentille, nœud de vipères, boule noire, tampon... Mais ce n'est pas le cas. Ce noir abstrait qui se cherche, demeure... Projection de la chute du ciel, tout n'est que confusion mentale.

Mon créneau, c'était mon esprit qui l'obturait. Mon cœur vissé en objectif. Focalisation. Gros plan. *Longshoot*. Une question de degrés, d'engrenages, d'angle, de mise au point, de limbe chiffré.

La nuit, tout est déformé au front. L'univers venait s'inscrire dans mon créneau équipé d'un obturateur : moi !...

Mon esprit, mon cœur comme accessoires *ad hoc,* patentés ?

Tout est confusion mentale dans la contemplation. Où est l'entendement ? Je ne trouvais pas mes mots, ces monstres sacrés, pauvre poète, casqué, en calot, tête nue, avec une bosse au front, un coup de crosse.

8. LES BÊTES ANIMIQUES

Je ne sais plus dans quel vieux bouquin, oublié au tournant d'une route, après la sieste de midi ou un soir à l'étape, à la veillée d'un feu de camp, j'ai lu l'histoire d'un pèlerin qui, se rendant au IVe siècle, vers l'an 350, du couvent des laures, des feuillées de Bethléem, où il avait été initié, en Egypte pour suivre l'enseignement du grand saint Antoine et de ses anachorètes, s'égara dans le désert de Sur ou de Zin et tomba entre les mains d'une tribu de nomades qui l'entraînèrent avec eux dans le désert de Pharan, où ils le gardèrent prisonnier durant dix ans.

Ces brigands nomades étaient des païens adorateurs du feu qui tous les soirs, en dressant leurs tentes, allumaient des lampes à pétrole ou kérosène accrochées par grappes à un mât immense, muni de nombreux bras ou vergues, le globe rotatoire de ces lampes qui brûlaient toute la nuit disposées par groupes selon l'ordre de grandeur des constellations et la fluctuation des saisons et la fixation de l'heure, imitant les mouvements des astres et leur gravitation, leur inclinaison, l'intensité diverse de leurs feux et leurs diverses colorations, et j'ai le vertige de penser au spectacle forain que ce mât équipé en plein désert, au cœur de la nuit d'Orient, devait être, avec ses deux bordées de lampistes acrobates courant dans les haubans, se suspendant à des cordages pour alimenter les feux tournants du luminaire dont les nomades tiraient augure pour tracer dans les dunes leur itinéraire du lendemain et leur piste éphémère d'hommes de proie et de rapines.

Dans un autre secteur du front nous n'étions séparés des gens d'en face, qui étaient tout aussi mal lotis que nous, que par un parapet fait de trois, quatre épaisseurs de cadavres, et l'on passait la nuit couchés sur le ventre parmi ces rangées puantes à épier, à écouter ceux d'en face maudire en leur langage cette même garce d'existence, des jurons gutturaux et rauques, et on les entendait piétiner dans leurs lourdes bottes ferrées comme des chevaux encordés et de temps en temps l'un ou l'autre se faisait descendre, les vivants ne tenant pas en place parmi les morts ; mais, moi, je passais la nuit sur le dos, sans bouger, contemplant les froides étoiles du mois de mars comme un moribond abandonné dans une alcôve suit des yeux les mouches au plafond qui tournent sans arrêt comme des petites étoiles noires, se croisent incessamment et s'entrecroisent dans le vide, tourbillonnent, se laissent tomber comme au

bout d'un fil invisible et se balancent, bourdonnent, se posent sur le nez, les mains, les méplats du front, cavalent sur les tempes de l'agonisant, s'agglomèrent aux commissures des lèvres, agaçantes, monstrueuses et sales, s'insinuant, lui caquant dans les yeux, laissant des traînées de chiures sur les paupières parcheminées, le chatouillent, le piquent, le dévorent, jusqu'à ce que le moribond se retourne et exhale son dernier soupir entre les draps, et alors, les mouches exultent et pompent la bonne odeur de l'essor de l'esprit vers l'Esprit infini.

« Les astres eux-mêmes ne sont pas purs devant lui » (*Job,* XXV, 5). Et l'Esprit me compénétrait et je ne pouvais détourner les yeux du ciel, la tranchée des Charognes ne comportant ni abri ni cagna ni couverture d'aucune sorte. « *Il ne se fie pas à ses saints et jusque dans ses anges il trouve des défauts* » (*Job,* XV, 15).

Et donc, je m'absorbais dans la contemplation du ciel, déchiffrant les constellations, les reconstituant, tracé par tracé, l'une après l'autre, selon l'heure, me remémorant leur nom, et je m'ébahissais de la pauvreté de la dénomination des étoiles, à croire que seuls des bouviers à l'origine et plus tard des pions à réminiscence de rhétorique, et non des héros et des génies les aient jamais dénombrées (ils auraient aussi bien pu les débaptiser comme on a fait un jour pour les locomotives et dès leur mise en service pour les taxis en leur donnant un numéro de série puisqu'ils avaient l'esprit si lourd, la mémoire si courte et manquaient de foi, comme les tenants de la géographie contemporains de Marco Polo ne pouvaient croire à ses voyages malgré les itinéraires donnés gratuitement par le grand Vénitien en sa prison génoise pour se procurer soies, draps, damas, gazes, broderies, mousselines, brocards, satins, tapis, les pierres précieuses de toutes les couleurs : saphirs, rubis, émeraudes, topazes, améthystes, béryls, turquoises, diamants, perles, les épices au grand complet : cannelle, noix muscades, gingembre, clous de girofle, poivre blanc, poivre noir, piments, et les parfums et les onguents, du jasmin à la civette et au khôl, à l'encens, au musc, au camphre, à l'huile de palme, au santal, à la tête-bêche ou holoturie, un aphrodisiaque royal ; malgré la ruée immédiate sur ces nouveaux chemins d'Asie des marchands européens impatients de s'enrichir, les cartographes de l'époque, fidèles à la tradition classique héritée de Ptolémée, s'en tenaient aux représentations de la Terre sous forme d'un disque entouré d'eau, portant schématiquement la distribution des peuples autour de Jérusalem comme le centre du séjour des humains, et ces savants spécialistes furent les derniers, bien après l'Église qui, elle, s'était empressée d'user de ce

guide de commerce pratique mis à sa disposition — *Le Million* ou *Le Livre des Merveilles* n'étant une simple relation de voyage mais une espèce de gros *Bottin* plein de bonnes adresses — pour aller évangéliser les idolâtres et faire la cueillette des âmes le long des pistes, à reporter sur leurs mappemondes des XVIe, XVe et XVIe siècles — la première carte chorographique de l'Asie, de Giacomo Gastaldi, n'est que de 1561 — contraints, contrits et avec beaucoup, beaucoup de retard les nouvelles des cités surpeuplées et des peuples innombrables de Marco Polo !), me demandant pourquoi aucune d'elles toutes ne portait par aventure le nom d'une barque ou d'un équipage parti à la découverte, la mer étant le seul miroir des astres et les astres étant le seul guide des marins, ces conquérants du monde ?

« *Je me propose, sans être ému, de déclamer à grande voix la strophe sérieuse et froide que vous allez entendre... ... Je te salue, vieil Océan !...*
... O mathématiques sévères[16]*, je ne vous ai pas oubliées...* »
(Lautréamont).

C'est incroyable de pauvreté et de mesquinerie : La Baleine, Le Dauphin, Le Sextant, dans l'hémisphère boréal ; La Baleine, Le Poisson austral, Le Navire, dans l'hémisphère austral ; plus Les Poissons et Le Verseau du zodiaque ; voilà tout ce que l'on trouve d'allusif à l'océan et à la marine dans le calendrier du ciel ; les autres noms ne sont que bric-à-brac, pouillerie mythologique de vieille poésie classique périmée comme La Chevelure de Bérénice, Le Centaure, Cassiopée, Persée, Hercule, Régulus, Antinous, Andromède, Le Phénix, L'Hydre, etc., etc., terminologie prétentieuse pour relever un peu la moyenne du vocabulaire vulgaire des primitifs bouviers qui ont dénommé prosaïquement toutes les autres étoiles : Le Chien, L'Ourse, La Chèvre, Le Lion, L'Aigle, Le Bélier, Le Taureau, La Colombe, Le lièvre, Le Grand Chien, La Petite Ourse, etc., etc., clichés en usage depuis la nuit des temps. Chaque terme abracadabrant dans les Almanachs des astrologues ou les grimoires des alchimistes nous en dit beaucoup plus long sur les parages du ciel et les énigmes de l'univers que les astronomes et les physiciens modernes avec leurs cartes, leurs tables, leurs projections et leurs photographies d'un pullulement sidéral qu'ils n'ont pas encore eu le courage de numéroter, de classer, de cataloguer, de rationaliser en vue d'un horaire pratique, tenant superstitieusement à cette énumération pastorale de basse-cour, de

bergerie, de ferme et de chasse et à cette fausse poésie d'école, alors que nous sommes à la veille de courir l'extraordinaire aventure de la navigation interplanétaire et prêts, sans blague ! à assumer tous les risques de ce périple...[17].

Même les mandarins Chinois, qui ont inventé 1.000 ans avant l'ère chrétienne la lunetterie et la boussole à l'usage des pilotes (ce qui a permis aux Pères Jésuites d'établir dès le XVII[e] siècle un premier observatoire astronomique à Pékin), avaient donné aux étoiles des noms de bêtes : Le Dragon, Le Serpent, Le Cancer, Le Scorpion, La Licorne, Le Paon, La Grue, etc., et il faut remonter à la Lémurie pour trouver un verbe au ciel, à l'époque où l'Homme un nouveau venu sorti du centre des ondes universelles, un être magique, fixait son attention sur le nerf optique qui se déroulait comme la crosse des fougères arborescentes et la pointe des herbes géantes et monocellulaires qui l'entouraient en s'ébrouant, sentait bourgeonner son œil et son autre œil dans cette ramification et, sous l'action d'une première goutte de lumière et d'une larme de la première ondée d'eau douce, voyait son cerveau mûrir, s'enfler comme une glande baveuse et se congestionner pour former un troisième œil, la glande pinéale, un œil tourné vers l'intérieur, trouble et sanglant et mou mais à courts-circuits magnétiques et qui devait se résorber en lui déliant la langue, lui fournissant ainsi le don de la poésie. Et dans sa fièvre qui montait l'homme magique se mit à appeler les choses par leur nom propre, à s'identifier à elles, à domestiquer les animaux, à faire son choix comme on cherche des rimes ou l'assonance, à sélectionner dans l'opacité uniforme des carbonifères la mousse aquatique qui devait porter le grain — riz, millet, blé — , à faire sa cuisine et sa pharmacopée selon l'essence et la vertu cachées des choses et leurs correspondances car il avait le flair très fin et sept osselets dans l'oreille qui lui donnaient le sens de la divination, du repérage, ses oreilles étant orientables et à volets, à faire du feu, à différencier les sexes, à procréer par la parole des secrets : Dieu, les quatre points cardinaux, les esprits, l'ellipse et les mathématiques des astres qui célèbrent la fête de l'éternel retour, l'océan et la terre, le haut et le bas comme on rêve l'avant et l'arrière, la gauche et la droite, à entretenir artificiellement la haute température de sa fièvre cérébrale en se faisant mordre par un serpent familier contre le venin duquel il s'était immunisé et à se revêtir d'un masque d'éclairs psychiques, sa vie devenant une phrase formulée par le moi énigmatique qui se consume et se perpétue à l'apparition de ce phénomène d'accompagnement, le grand ancêtre et ses phases, étoile

filante dans l'inconscient de l'instinct et le sperme qui en jaillit comme de la foudre, du foutre dans le ventre, le Verbe : « *O mon Amour !...* », le cri : « *Aïe ! tu me fais mal, chéri...* » *(chéri* étant une onomatopée ou harmonie imitative comme *aïe !* et signifiant *espèce de salaud !* ou quelque chose d'approchant...)

Mais qui connaît aujourd'hui la cosmogonie des Lémuriens et leur métaphysique des fantômes et qui pourrait déchiffrer leurs tatouages qui sont des cicatrices hiératiques, hiérarchiques, la marque de leur magie opératoire, leur invention, une insigne cruauté, une chirurgie sacrée qui va de l'incision, de la greffe, de la trépanation rituelles à la communion spirituelle, au sacrifice, le sang bu et la chair mangée, le phallus circoncis, la vulve énucléée et le plus souvent les pouces et les gros orteils et fréquemment les avant-bras et les cuisses coupés, désarticulés, amputés, les moignons taillés en forme de sifflet ou de bec d'oiseau ou de dent de harpon ou de pointe d'aiguille comme une arête de poisson ou de tête de pilon-massue chez une certaine élite ou famille de sorciers mâles en souvenir du totem sorti du centre des ondes et qui dansait en spirale, vrombissant comme une toupie sur les plages de la lumière, pivotant sur ses nageoires atrophiées, se fouettant de la queue, secouant furieusement sa tête munie de branchies externes crépitantes, hurlant de joie— éclats de rire féroces, folie, écume, morsures — et qui a laissé partout dans l'univers ses empreintes irradiantes en forme de lettres et d'écaillés, des runes au bord de la mer, des coquillages de nacre, des carapaces indélébiles criblées de dessins de feu, les rougeurs bleuâtres, les traces progressantes, les démangeaisons en profondeur, les lésions, les crevasses, les tumeurs, les croûtes blêmes, les squames d'une syphilis héréditaire, l'aura, la nuit étoilée ?...

Étrange généalogie, le Dieu des *Chants de Maldoror* qui, en prenant un bain de pied le samedi soir, étranglait par distraction ses créatures avec ses gros orteils aux ongles en spatule et qui, en sortant d'un bordel, oublia dans un lit anonyme servant à n'importe qui, un cheveu tombé de sa tête, n'est qu'un lointain, lointain arrière-petit-cousin à la mode de Bretagne (ou plutôt de l'Uruguay, car les farouches Indiens de la pampa, les géants Patagons ont longtemps épouvanté les chroniqueurs espagnols, et passaient pour cannibales) du Grand Ancêtre, ce double de l'Homme magique sorti des ondes du cosmos, et le cheveu tombé de sa tête, qui s'enroulait et se détendait comme un ressort et faisait un boucan du diable dans la chambre d'une prostituée absente sans arriver à défoncer

la porte, la femme étant passée aux cabinets, où elle se lavait le vagin « *le poulpe au regard de soie* », n'est qu'une pâle caricature citadine (on sait combien les habitants de Montevideo, dont le lycanthrope, Isidore Ducasse, dit le comte de Lautréamont, était originaire, sont devenus d'aimables petits bourgeois souriants qui adorent se réunir autour d'une table tournante pour se faire peur et se distraire, car ils s'ennuient, il ne se passe jamais rien en ville et leur petite République de la Bande orientale est en marge du grand trafic du monde !) du tatouage concentrique que l'homme lémurien arborait sur son visage de tous les jours et sur tous ses masques de fête les jours d'initiation, LA SPIRALE, symbole de la liberté de la chute de la vie au centre de l'épanouissement universel.

Aujourd'hui, personne ne pratique plus, c'est trop dangereux ! cette poésie en action toute chargée d'électricités contraires, LA MAGIE, ni ne porte le masque réfractaire qui terrorisait l'ennemi intérieur et le figeait dans l'hypnose, L'HÉRÉDITÉ. On a honte de l'épilepsie, du haut mal. Non que l'homme magique soit oublié, la psyché sans force, la vision tarie de ses émanations créatrices, mais parce que le RÉEL est aujourd'hui scellé. TABOU. C'est interdit. *Verboten !* On n'y touche pas ou tout saute ! C'est la raison. La langue est le reflet de la conscience humaine. Le langage va du concret à l'abstrait, du mystique au rationnel. Les langues des sauvages abondent en catégories concrètes et particulières, celles des civilisés n'ont plus guère et de plus en plus que des catégories abstraites et générales. On ne parle plus de soi : JE. Le JE poétique est proscrit. A force d'analyse spéculative l'atome est monté à la surface comme un attoll. C'est aujourd'hui. Une amorce. Un bouton. On ferme les yeux. Clin des paupières. Pression du doigt. Explosion instantanée. La voix des canons et des bombes. Rien ne signifie plus rien. On se réfugie dans la guerre automatique des robots pour ne pas avoir à subir le choc des contradictions internes. On a peur du Verbe, lâchement peur. Le ciel va nous tomber dessus ! Nous culbutons. Glossotomie. Le souffle est vivisectionné. LE SILENCE vient, sourd et muet. Épouvante. Stupeur. Perte de connaissance. Convulsions. L'ESPRIT. C'est le mal caduc ou comicial. La séance est levée. Quelqu'un crie...

... Un premier obus vint foirer à mon côté et s'enfoncer et barboter et farfouiller dans la boue, mais sans éclater. J'avais une envie folle de pisser et m'étais légèrement tourné sur le côté... ... Où en étais-je ?...

Dans ma rêvasserie j'assistais à leurs ébats et tout à coup j'eus l'intuition que j'assistais à une séance d'initiation.

De loin, je les voyais formant un cercle immense dans la lumière crépusculaire ; mais un fondu-enchaîné m'ayant rapproché d'eux, je me rendis compte que ce que j'avais pris de loin pour une agglomération ou un grand village éparpillé sur pilotis était en réalité une *armada* de groupes et de tribus entassés non pas dans des pirogues de migration (cela devait venir beaucoup plus tard au cours des âges, et ces pirogues polynésiennes, artistement taillées à la main et portant une figure de proue conquérante comme on peut en voir plantées dans les sables de l'île de Pâques, des statues stylisées, masquées, tatouées, souverainement grandes et sereines, une fine spirale autour des yeux, étaient les plus fières flottilles de guerre, et les plus hardies, qui aient jamais navigué, écumant l'océan Pacifique de la Nouvelle-Zélande à Honolulu et de la presqu'île de Malacca au Chili[18] !) mais, comme des naufragés, dans un amas de branchages, de feuilles, d'algues, de racines sous-marines à moitié surnageantes, des paquets d'herbes, des fagots, des faisceaux, un matelas d'épongés et de varechs, long comme un train de radeaux échoués sur les hauts-fonds d'une lagune s'écoulant des marécages après la marée et qu'un courant morbide et tout chargé de détritus entraînait insensiblement au large en un lent convoi dépareillé, disloqué, mais bouclant peu à peu la boucle comme un attoll submergé. Il n'y avait pas de houle. Le ciel était bas, l'atmosphère trouble, nébuleuse, les nuées de plomb chargées d'éclairs de chaleur, l'eau d'étain. Les rayons d'une lumière incertaine passaient entre les longues jambes décharnées de ces étranges naufragés affamés dégoulinant de sueur et qui gesticulaient debout et se prosternaient tous ensemble comme sous l'effet d'ondes magnétiques qui les atteignaient au ventre, suivies de transes qui les redressaient dans la perpendiculaire, l'échiné craquante, les bras raidis de crampes, les jambes écartées, et ils poussaient des cris en chœurs alternés, les hommes, les femmes, et d'un radeau en panne ou en détresse à l'autre.

De près, les hommes étaient tripodes, chacun d'eux faisant corps avec son parasite familier qui l'accompagnait en lui servant de point d'appui et de support, une espèce de grosse sangsue qui lui sortait du derrière à son appel gloussé et l'immonde ver annélide lui répondait en ronronnant doucement des borborygmes et en se déroulant jusque dans la vase, faisant ventouse sur le fond, se gorgeant, se bandant en arc, jambage auxiliaire de ces êtres instables qu'étaient alors les hommes et qui avaient ainsi l'air d'être assis debout comme des familles de kangourous sur leur queue, inquiets et versatiles, prêts à sauter dans l'eau à la moindre alerte.

Certains avaient encore des rudiments de branchies externes. Tous avaient les oreilles extraordinairement mobiles et les tournaient sans cesse dans toutes les directions mais les pointaient surtout vers le large d'où, me semblait-il, ils s'attendaient à voir venir une menace et où convergeaient leurs regards, leurs yeux proéminents de nyctalopes fixant un point noyé dans le brouillard, comme un globulement au centre de vaguelettes concentriques, comme un glouglou à l'orifice d'une source. Je croyais voir sourdre quelque chose d'intarissable au fond de la nuit secrète, deviner une présence, mais le comportement des femmes me détournait du grand large.

Les femmes, toutes hémorroïdesses, se tenaient fatalement les jambes écartées au maximum, beaucoup plus instables encore que les hommes, avec le poids de grappes de chair d'anémone ou de raisin de mer qui pendouillaient comme du frai coulant de leurs ovaires et les démangeaient et les ensanglantaient et dont elles se débarrassaient en se grattant sans arrêt et en arrachant des vessies et des peaux, des cloques qu'elles jetaient pardessus bord comme des fœtus avortés, masses informes, grumeaux gélatineux qui s'irisaient au contact de l'eau et qui éclataient flavescents dans le sillage de ces espèces d'îlots flottants surchargés d'hommes en dégageant une odeur d'hydrogène sulfuré, d'œufs pourris.

Les tribus, les familles de la Lémurie étaient toutes là, chaque clan tassé comme une colonie de grenouilles coassantes sur une feuille géante de nénuphar partant à la dérive, toute la flottille des herbes lentement déportée au large par le courant imperceptible, les radeaux s'accrochant à la traîne, se dégageant, se séparant selon la force des électricités contraires qui les attiraient dans deux directions opposées pour finalement leur faire former un cercle parfait et délimiter un lagon en haute mer, au centre duquel lagon, assis dans son rêve nucléen, DIEU, Dieu qui péchait à la ligne, son ombre mastoc s'inscrivant dans un lacis aérien d'orbes phosphorescents et un sifflement de moulinets fulgurants tracés par la ligne de pêche qu'il faisait tourbillonner au-dessus de sa tête avant de la lancer, probablement le dieu Tangaloa des îles Marquises ou Nouka-Hiva, le seul dieu de la mythologie des Lémuriens dont on connaisse approximativement la légende et peut-être le nom parce que les indigènes dégénérés de Polynésie en parlent encore aujourd'hui dans leurs palabres interminables sur le peuplement du Ciel et des îles du Pacifique et le citent, évidemment défiguré jusqu'à la méconnaissance, quand ces anciens Vikings des mers du Sud se mettent à se raconter leurs

cauchemars pleins de sorciers qui volent, de sorcières qui se suicident, de vampires qui se saoulent la gueule jusqu'à non-soif, de nécrophages qui font bombance à belles dents ou que les plus fous de ces natifs interprètent leurs rêves sexuels les plus noirs. C'est du délire religieux, comme l'amour qu'ils pratiquent envers et contre tous, de jour et de nuit, l'âme morte.

Voici la seule version humaine de la légende de Tangaloa, elle est d'origine récente, il y en a d'autres, des variantes horrifiques tout assombries de nagualisme :

Donc, c'est en péchant à la ligne que le Dieu Tangaloa tira le monde hors des eaux[19]. Alors, il éclata de rire et jeta encore sa ligne, le plus loin possible, et tira encore le monde hors des eaux. C'était trop drôle ! Il se prit au jeu et jeta sa ligne encore plus loin car il était fort et avait une bonne ligne, longue et solide, et il sortit le monde, le monde, le monde et encore le monde ! Alors, il se mit debout, riant de plus en plus fort, et dans un suprême effort, dans un dernier lancer, il lança sa ligne au-delà de l'horizon, et il se mit à haler et à tirer, l'hameçon tenant bon, et il sortit encore le monde des eaux ! Au fur et à mesure qu'il péchait un monde, il le jetait par-dessus son épaule car il lui en fallait un autre, et il les jetait tous derrière son dos au fur et à mesure qu'il les sortait de l'eau. Quand il se réveilla, la nuit venait, et il se trouva qu'il n'avait rien pris de la journée et qu'il était bredouille ; mais c'est ainsi que l'univers se trouva être peuplé, d'étoiles au Ciel, d'îles dans la Mer, de montagnes et de continents sur Terre, partout de Comètes et de Volcans, des Fantômes et des Esprits tirés des abîmes du Rêve, chaque Chose munie de son âme et de son reflet et formant des petits tas, les Archipels et les Nébuleuses. Mais quand Tangaloa rentra dans le noir à la maison, La Lune, sa femme, lui tourna le dos et se mit à l'injurier et ses enfants, qui sont les Hommes, se mirent à pleurer car ils mouraient de faim. C'est pourquoi La Lune ne paraît plus avec Le Soleil et que, depuis, les nommes, les hommes, les hommes, nous tous, crions et mourons de faim.

... Je voyais le ciel se peupler de mondes qui grésillaient et prenaient feu ; je voyais des mondes tomber derrière le dos de Tangaloa pour former des montagnes qui s'entassaient, éclataient, se fendaient, explosaient, se glaçaient, éruptaient ; je voyais La Terre à peine formée qui se mettait à fondre sous l'action de sa chaleur intérieure et à se couvrir de moisissures et de vapeurs lourdes ; je voyais sa surface qui se craquelait, cuite et recuite, et qui pelait au cours des âges, et des squames qui se détachaient et qui tombaient sans hâte, comme des pelures

d'oignon, marquant les différentes époques de son état, le primaire, le secondaire, le tertiaire, le quaternaire... et chaque fois qu'un globe girait et tombait un peu court derrière l'épaule en accore de Tangaloa, je voyais ce monde nouveau écraser une des flottilles ou la faire chavirer dans ses remous, des geysers fusant de l'eau bouleversée noyer, ébouillanter, rouler les radeaux des naufragés dans un déferlement et des fracas d'écume giclait une trombe qui retombait sur les survivants sous forme de pluie diluvienne, de gouttelettes corrosives qui leur faisaient faire la grimace, de poussière d'eau adhérente qui les défigurait et leur rongeait la peau du visage comme du vitriol ; et à chaque vague nouvelle qui les soulevait et les précipitait, trempait, baignait, refoulait, secouait dans les ondes en furie provoquées par le bel entrain et l'activité du pêcheur Tangaloa, je voyais les peuplades de Lémurie relever la tête, leurs visages figés d'épouvante comme un masque tatoué de spirales blêmes, et j'entendais les hommes apostropher leur dieu en vue de paralyser ses mouvements désordonnés et son jeu qui créaient les typhons, et je suivais leurs cris, dressant l'oreille. Ce n'étaient pas des cris de détresse qui répondaient aux rires de Dieu, mais une incantation magique, un charme pour s'en rendre maître, car tous ces cris qui montaient séparément des îlots flottants dans la boue se réunissaient en l'air selon un rythme bien scandé pour former les syllabes d'un nom qui portait terriblement loin, et comme j'allais saisir, comprendre ce nom, m'en emparer ...un deuxième obus...

... Un deuxième obus vint foirer à mon côté et s'enfoncer et barboter et farfouiller dans la boue, mais sans éclater...

... Et comme j'allais comprendre ce nom des Lémuriens et saisir la formule des envoûtements, un troisième obus éclata à côté de moi, cette fois suivi d'un beuglement, d'un hurlement de douleur... Était-ce du français ou de l'allemand ?... Je n'arrivais pas à comprendre... On gueulait comme un éventré... et je n'arrivais pas à situer d'où cela venait...

Les obus venaient maintenant de toutes parts et éclataient très bas, arrosant le secteur d'éclats et d'explosions, soulevant des geysers de terre et de boue, la tranchée se remplissait de fumée acre qui vous prenait à la gorge et, soudain, un bruit de vieilles casseroles et de boîtes de conserves vides secouées comme des colliers de grelots se mit à retentir partout... une cloche perdue sonnait au loin dans le brouillard... et une voix ahurissante, puis d'autres voix glapissantes se mirent à crier : « Les gaz ! les gaz !... » C'était l'alerte aux gaz, et de la rangée des macchabées de la tranchée des Charognes sortaient des épouvantails qui se dressaient

partout, qui se mirent à courir partout dans le secteur, en poussant des hurlements, en fuyant dans toutes les directions pour disparaître dans une nuée nauséeuse qui les gagnait en s'épaississant... C'était la panique... Et quand, tiré de mon rêve, je me mis à mon tour à courir, tirant la langue, éternuant, crachant, suffoquant, pris à la gorge et les yeux me picotant de plus en plus fort, je tombai au bout de quelques pas sur un groupe de fuyards culbutés dans un coin, derrière un pan de mur, un bout de ruines, des briques éparpillées, soufflées, tout ce qui restait d'un semblant de maison ou d'étable dans le désastre...

... Où suis-je ?... En avant, en arrière, à gauche ou à droite, au nord, au sud ?... Je ne savais plus avec qui j'étais... Des Français ou des Allemands ?... Des hommes du XXe siècle ?... Je ne sais pas... Tous portaient le même masque : un grouin de cochon.

... Et c'est alors que je me mis à vomir, pris de vertige, et que je m'affalai. Et j'entendis une voix qui me disait très distinctement : « C'est de la croix jaune. Je te fous dedans avec le motif. Tu me feras huit jours de consigne, salaud ! Qu'as-tu fait de ton masque ?... » On me parlait français. Mais moi... moi... moi je glissais dans le néant comme quand j'étais petit garçon je me laissais glisser du haut d'un mât de cocagne quand j'avais décroché un prix, croyant dans mon évanouissement avoir dérobé la dernière lampe à la pomme du mât vertigineux des nomades dans le désert de Pharan et j'avais la sensation d'être poursuivi dans le dédale des dunes pour l'avoir éteinte, cette lampe... Une dernière étoile... Et je perdis connaissance... Du sable brûlant dans les yeux, de la boue plein la bouche, de la galopade et du chlore, une nappe de chlore.

9. LES ÊTRES QUI BOUGENT

Enfant, j'attendais que mon père ait le dos tourné pour me glisser dans sa bibliothèque, ce qui m'était formellement interdit.

Je n'étais pas plus haut qu'une botte quand je commençai ce jeu qui devait durer des années et des années car les enfants adorent jouer à se faire peur. Je me glissais dans la bibliothèque de mon père, la pièce était silencieuse, les persiennes toujours tirées et c'est à peine si une lamelle du parquet craquait quand je trébuchais dans le demi-jour, m'étant pris les pieds dans un des faux plis du tapis, me laissant choir dans le tapis de

haute laine, et je me tournais sur le dos, immobile, écoutant le silence, plongé dans une atmosphère bleuâtre sentant l'encaustique, le cigare éteint et je ne sais quel subtil relent d'alcool qui se volatilisait des bouteilles débouchées, toutes maculées de poussière poisseuse gisant sous la table de travail de mon père et les fauteuils de cuir où s'entassaient les dossiers d'affaires, les vitrines de la bibliothèque se multipliant à l'infini dans la glace de la cheminée pleine des reflets et des dorures et des reliures et des titres et des noms d'auteur que je devinais par transparence et dans la profondeur des livres tenus prisonniers derrière une suspension à ornementations de cabochons et de bronze dont la lampe de cuivre ventrue planait en gros plan et oscillait imperceptiblement sur ses chaînes quand un fardier du port ou un triqueballe roulait dans la rue, ébranlant toute la maison.

Savais-je déjà lire ? Non, peut-être, peu importe. La clé était sur les différents corps de la bibliothèque. Ces clés brillaient dans la pénombre. Rien ne succédant à ma chute dans l'épais tapis et la maison demeurant silencieuse, je rampais, je marchais à quatre pattes, je me dressais sur la pointe des pieds pour atteindre la clé, je la tournais et, le cœur battant la chamade, j'ouvrais une vitrine, toujours la même, celle dont la vitre du bas était fêlée et tremblotait dans son châssis quand avec mille précautions je faisais pivoter le frêle battant d'acajou sur ses gonds d'argent et alors, je me laissais tomber sur le derrière et je contemplais, retenant mon souffle, la rangée des livres sur le rayon du bas, des gros in-4° menaçants, plus hauts que ma tête. C'était la *Géographie universelle* d'Elisée Reclus. Je finissais par tendre le bras et dans un grand effort je faisais basculer un volume. C'était toujours le même, le tome IX, *L'Afrique-Équatoriale,* le moins lourd mais celui qui m'attirait, et en tombant sur moi, le volume s'ouvrait toujours à la même page sur une gravure représentant une grande idole de bois accroupie au pied d'un arbre géant dans la forêt vierge, une idole cubique, aux yeux démesurés, aux dents grimaçantes, ce qui me terrorisait, et je me sauvais au bout du corridor, chancelant, claquant des dents, moite de frayeur, puis je revenais sans bruit sur mes pas et il y fallait bien du courage pour remettre le volume en place, refermer la vitrine à clé, repousser la porte de la bibliothèque de mon père, aller me cacher dans le jardin ou m'enfermer dans ma chambre ou faire semblant de jouer sur la terrasse, tout cela comme un somnambule ou un automate, figé de peur, taciturne, et j'en avais pour la journée à savourer ma peur, et ces jours-là ma mère me trouvait alors par trop sage, moi, qui habituellement étais un

turbulent.

— Va jouer, me disait maman soudainement inquiète.

— J'ai déjà joué, maman.

— Quand ça ? me demandait-elle.

— Ce matin, maman.

— Cet enfant est bizarre, disait-elle le soir à mon père. On ne sait qu'en faire...

Mon père allait s'enfermer dans sa bibliothèque. Ma mère se mettait au piano. On montait me coucher. Je restais les yeux ouverts dans mon lit et si je fermais les yeux, l'idole nègre s'insinuait entre la peau de mes paupières et moi. Et elle me regardait. J'en avais froid dans le dos, d'autant plus que l'idole se mettait à respirer du ventre tout comme moi et qu'à la longue je ne savais plus qui singeait le souffle de l'autre et lequel des deux pour tromper l'autre retenait son souffle le premier et le filait ténu, ténu, à se rompre. J'étais glacé. Je me plaquais contre le mur du fond. Je criais dans mon sommeil. Je me réveillais en sursaut. J'étais nu. Draps et couverture étaient par terre. J'étais en nage. Je ramassais draps et couverture et je m'en entortillais. Je plongeais dans le sommeil. Je m'étirais comme un élastique, je me recroquevillais, je me rapetissais comme un vieux. Le matin, on me cherchait dans mon lit. J'avais disparu dans le fond. Je n'étais pas plus gros qu'une mouche morte. Je rêvais beaucoup de mouches, de mouches et de troncs d'arbres, des troncs qui m'écrasaient, un cauchemar. Je flambais comme une allumette... Mais à la prochaine occasion et dès que mon père avait le dos tourné, je me glissais dans sa bibliothèque, ce qui m'était formellement interdit, et je recommençais mon jeu, le jeu à me faire peur, et cela durant des années.

Je ne sais pas quand j'ai joué pour la première fois à ce jeu secret qui me comblait de malaise et qui meublait chaque fois mes nuits, mais je me souviens que longtemps, longtemps j'y ai joué tout seul et que je n'étais pas plus haut qu'une botte. C'était à Alexandrie. Personne ne se doutait de rien. Pas même ma nounou.

Plus tard, j'y ai joué avec des amis de mon âge, avec des petits garçons, jamais avec les filles. Je les entraînais dans la bibliothèque de mon père. Je les avais prévenus de ce qui les attendait. On ouvrait la vitrine. On faisait tomber le livre qui s'ouvrait de lui-même, toujours à la même page : l'idole nègre !

On se sauvait en se bousculant. L'un de nous se cognait contre le piano de maman, lequel piano à queue se trouvait maintenant dans la

bibliothèque de mon père, avec d'autres meubles qui encombraient la pièce. Mais quel que fût l'emplacement, l'entassement des meubles à la suite de nos nombreux déménagements dans les appartements les plus divers et les logis de plus en plus réduits dans les pays les plus différents où les conditions d'existence se faisaient de plus en plus mesquines, la disposition, l'ordonnance de la bibliothèque de mon père restait invariablement la même, les Reclus étaient toujours à la base de l'édifice des livres dont le volume augmentait.

Plus tard encore, je me mis à lire. Il y avait de tout dans la bibliothèque de mon père. Mon père venait de faire l'emplette des *Œuvres complètes* de Balzac. Pour mes dix ans, il m'avait donné *Les Filles du feu* de Gérard de Nerval. J'avais maintenant la permission de lire dans sa bibliothèque. Je lisais, donc. Mais bien longtemps encore, au retour de l'école, quand nous nous enfermions dans la bibliothèque de mon père, moi et mes petits camarades de Naples, de Paris et de Londres, nous nous en prenions toujours au rempart des Reclus et c'est toujours le même volume, le tome IX, *L'Afrique-Équatoriale,* qui dégringolait en premier sur le plancher et qui s'ouvrait toujours de lui-même sur l'idole.

On avait beau, maintenant que nous étions plus grands et savions tous lire, s'attaquer aux autres tomes, les feuilleter, on en revenait toujours aux nègres de l'Afrique-Équatoriale et à cette planche du tome IX donnant la grande idole Noire.

On avait beau être de furieux joueurs de foot-ball et se croire d'enragés coureurs d'aventures parce qu'on essayait les premières bicyclettes, cette figure nous donnait le frisson. Elle était énigmatique. Elle n'avait pas de nom. Aucune note, renvoi, commentaire ou explication n'en indiquait l'origine ni le lieu réel de sa résidence. Le texte du chapitre où elle était encartée ne comportait que des considérations d'ordre général sur la religion, les pratiques des nègres, leurs coutumes, leurs mœurs. Nous nous perdions en conjectures. Les plus courageux parlaient d'y aller voir quand ils seraient grands. Je ne sais pas si jamais l'un de nous a réalisé ce rêve qui nous hantait de devenir explorateur. De Palestrina au général Leclerc, de saint Vincent de Paul à Braque, Brancusi ou Picasso maintes et maintes vocations ont été provoquées par une image, une lecture, une impression, un souvenir d'enfance, et pas forcément par une idole exotique perdue en terre lointaine et enfouie dans une collection d'in-4°, mais le plus souvent une image d'un sou suffit, un exemple de dévouement ou de charité, le sujet d'un tableau militaire ou religieux, une

scène de l'histoire romaine, une lecture distrayante comme *Le Tour du monde* de Jules Verne, une simple anecdote, et combien de ratés de la finance se sont imaginés qu'ils allaient jouer les Rothschilds dans la vie parce qu'ils avaient ramassé une épingle, à croire qu'ils semaient exprès des épingles par terre quand ils faisaient leur demande d'emploi dans une banque, chez Laffitte ou ailleurs, tellement ces ratés sont nombreux ! Personnellement, l'idole du tome IX de la *Géographie* de Reclus m'a plutôt paralysé, ce n'est pas elle qui m'a poussé au voyage ; mais une fois en route, c'est elle qui m'a appris à me tenir tranquille, à cuver, comme elle, cubique et millénaire dans la solitude, le pourquoi de ma présence, inhibition qui fait que je me sens partout étranger, en exil, et déjà alors, et à mon insu, je le comprends aujourd'hui, au sein de ma famille.

Comme toute gravure, cette image donnée par Reclus était arrangée au goût de l'époque. Ce n'était pas un document. L'idole était au centre, mise en page. Des feuilles de bananiers, des palmes, des lianes l'encadraient, faisant clairière dans la forêt. L'arbre géant, en avant duquel elle était accroupie et sur le tronc duquel elle se détachait, s'élançait d'un seul jet comme le fût lisse d'un palissandre, mais en haut, ses branches étaient emmêlées et noueuses, trapues, tronquées, contorsionnées, ramifiées comme celles d'un baobab surchargées de pain de singes, et de chaque nœud, de chaque coude, de chaque aisselle pendaient des plantes, des fleurs parasitaires, des mousses, des touffes qui retombaient à mi-hauteur. Ses racines aériennes étaient celles d'un palétuvier entre lesquelles bâillaient des gueules de crocodiles dans une flaque d'eau noire ou marigot. On ne voyait pas le ciel bouché par les verdures, il n'y avait donc pas d'oiseaux, mais des papillons en l'air ou se posant sur les corolles et des lézards et des crapauds au sol. Un serpent crotale était lové entre les pieds carrés du fétiche monstrueux étroitement encagé de cactus cierges et à raquettes. La fantaisie botanique et zoologique du graveur n'arrivait pas à nous distraire de l'étonnante Présence. Les fioritures romantiques de la nature du tropique ne nous trompaient pas ni ne nous détournaient de notre curiosité malsaine. L'idole de bois avait deux seins. En y regardant de près elle était aussi pourvue d'un sexe masculin, un pilon en battant de cloche. L'un de nous apporta un jour une loupe grossissante, son père était expert en tableaux anciens, et le jeu dégénéra rapidement en rires et en chatouilles, le jeu innocent de mon enfance, le jeu que j'avais inventé, le jeu à se faire peur. La nuit, mon angoisse, mes cauchemars devenaient obscènes. Alors, je n'invitai plus personne dans la bibliothèque de mon père et de longtemps je ne touchai plus au tome IX.

Plus tard encore, à Neuchâtel, j'avais quatorze et quinze ans et j'allais me sauver par la fenêtre pour filer jusqu'en Chine sans esprit de retour à la maison de mes parents, mon paternel ayant eu l'idée baroque de m'inscrire à la célèbre École de Commerce de cette ville, je m'enfermais le plus souvent possible dans la bibliothèque de mon père pour ne pas suivre les cours de l'école quand je ne passais pas la journée sur le beau lac suisse à faire du bateau à voile, et ayant repris en main pour, cette fois, lire les vingt-quatre tomes de la *Géographie universelle* de la première à la dernière page, ayant repris en main le tome IX, qui était pour lors un volume usé, dépenaillé, au dos cassé, qui s'ouvrait toujours de lui-même à la même page, mais dont quelqu'un avait arraché (ce n'était pas moi !) la fameuse gravure de l'idole, ayant enfin déniché au bas d'une page la traduction d'un conte nègre donnée en note par Elisée Reclus à titre de curiosité : *L'Histoire de l'éléphant et des rats blancs,* ce me fut une telle révélation du monde des nègres et de leur merveilleux, que je me mis à rechercher chez tous les bouquinistes de la petite ville académique et de bigots et à lire tous les livres sur l'Afrique que je pouvais dégotter et qui contenaient des histoires nègres, tels que : *Les Contes populaires des Bassoutos* et *Les Chants et les contes des Rongas,* rapportés et traduits par Jacottet et par Junod, des missionnaires protestants ; et d'un explorateur aussi aventurier et bagarreur que le journaliste yankee, le fameux Stanley qui, sous prétexte de se porter au secours de Livingstone et de faire un reportage sensationnel, conquit le Congo pour le compte du roi des Belges et qui en plein baroud trouva le temps d'écrire : *My dark companions and their stranges stories,* des histoires à dormir debout que ses porteurs noirs se racontaient le soir, à l'étape, autour d'un feu de brousse et que cet homme d'action, volontaire, voire féroce et redoutable quand il s'agissait de se frayer une voie parmi les peuplades hostiles, faisant massacrer les villages sur son passage, poussant, fonçant en avant, sans souci des violentes protestations que son intervention armée en Afrique centrale soulevait dans toutes les chancelleries de la vieille Europe et des répercussions lointaines que son action pouvait avoir et de leurs conséquences fatales pour le maintien de la paix dans le monde, avait eu l'humanité d'écouter et de transcrire ; et le maître-livre : *Le Totémisme,* de Frazer ; et les nombreux écrits du R. P. Trilles, de la congrégation du Saint-Esprit, chargée de l'évangélisation des Noirs et de leur conversion, qui à son corps défendant et par subtilité et pour pouvoir combattre l'animisme des Africains et leurs diableries à

armes égales, se vit contraint d'étudier leur cosmogonie et leur métaphysique, et le savant Père finit par traduire leurs légendes et leurs chants magiques qu'il publia à Munich chez les anthropologues, après un séjour de dix ans au cœur du continent noir, tellement le Révérend avait été frappé de la haute moralité et de la portée de la parole des Pygmées et des Fans, ces premiers, ces derniers féticheurs et anthropophages ! Nul n'a avancé plus loin que ce religieux dans la conscience des primitifs et la pénétration de l'âme nègre[20].

Depuis, mon amour de la littérature des nègres dans toutes ses manifestations ne s'est jamais apaisé (pas plus que ne s'apaisa jamais jusqu'à ce jour cette titillation intime que je ressens à la vue d'une statuette ou d'un masque nègre, rappel lancinant de l'idole qui me terrorisait dans mon enfance et me possédait la nuit) et sans être un linguiste ni avoir voulu me spécialiser, mon érudition en la matière s'étendit au point, qu'en 1919, je pus composer mon ANTHOLOGIE NÈGRE[21] dans une chambre démunie de tout meuble où, la nuit, à plat ventre sur le parquet et m'éclairant à la bougie, j'écrivis en moins d'un mois les 350 pages bien tassées de ce gros bouquin de compilation qui ne devait me rapporter que quatre cents francs. Mais quelle aubaine ! La nuit, quand j'étais par trop fatigué (dans la journée je faisais des recherches à la Nationale), je n'avais qu'à souffler la camoufle et à faire deux, trois tours sur moi-même dans mon manteau pour aller dormir dans un coin, le long de la cloison, le plus à l'abri possible des vents coulis, lorsque mon bras coupé voulait bien me laisser dormir et lorsqu'il ne le voulait pas, ma main absente me faisant par trop mal, j'allais plaquer de l'autre main deux, trois accords dissonants sur un piano droit, oublié dans cette chambre vide, tout ce qui restait de son ancienne splendeur à la vieille femme qui m'hébergeait, une veuve de guerre, de la guerre de 70 ! Pauvre femme, j'eus la joie de pouvoir lui payer un an de loyer d'avance avec ces quatre cents francs ; mais aussi, pauvre Biaise, mes accords étaient dissonants pour rendre le plus vrai possible les douleurs inexprimables autrement, car il n'y a pas de mots pour les dire, que ma main coupée me faisait subir. Depuis, je n'ai jamais plus touché un instrument de musique, cela me fait honte, car faire de la musique c'est sanctifier. Mais j'ai toujours mal au moignon. Et pour ne pas gueuler jour et nuit, je me raconte toujours des histoires nègres. Et je ne rêve plus la nuit. J'en suis maître.

Et c'est ainsi qu'à soixante ans, comme un veilleur de nuit professionnel[22] je me trouve avoir quinze ans de sommeil en retard, dont

les cinq dernières de la Deuxième Guerre mondiale et de l'occupation où, je puis bien le dire, je n'ai jamais fermé plus d'un œil à la fois, *of course,* péchère ! et à quoi il faut ajouter depuis, mes nuits d'écriture... D'où l'immense fatigue qui me tombe dessus et me compénètre du sommet du crâne à la pointe des pieds et à la rondeur des deux talons et me paralyse parfois des nuits entières devant ma machine à écrire, depuis que je me suis remis régulièrement à écrire, ce qui, paraît-il, n'est pas un mal, selon la pratique des yogis qui enseignent que le manque de sommeil, la fatigue et l'immobilité vous font voir clair et rapproché ce qui est trouble et éloigné dans l'inconscient.

Drôle de yogi !... Le voile se déchire... Nuit étoilée... La destinée... Les hommes... Mes personnages... Moi-même, l'homme de lettres... Je n'y comprends plus rien... Et je me remets à écrire pour rattraper le temps perdu, la vie qui fuit, les hommes qui dansent selon le rythme de la danse des Dieux de la création et de la destruction, et ce n'est le plus souvent qu'un seul Dieu et qu'une seule Déesse, Kali et Çiva, la grande conasse et le lingham sacré qui font corps, qui font la Bête à deux Dos. Ce n'est pas possible, ce n'est pas moi qui ai écrit ça... ces phrases qui se forment je ne sais où... ces mots qui me viennent... ces paroles souvent incompréhensibles... ces trouvailles... ces images en franges... cette lumière irréelle, parabolique qui ranime tout, le dictionnaire, l'herbier, les morts, son propre passé et tous les êtres que l'on a aimés ou détestés et perdus depuis longtemps de vue, sans rien dire de ceux que l'on attend depuis toujours et qui vont venir aujourd'hui, demain, même s'ils sont déjà morts, qu'ils se soient suicidés ou qu'on les ait tués ou qu'ils croupissent en prison ou dans le ventre de leur mère, et que l'on admire, et pour qui s'ébauchent des phrases d'amitié, d'autres mots, d'autres paroles, tout un linéament qui se dessine et se précise comme un filet tendu pour recevoir les acrobates et les aérobates qui tombent ou qui sautent, dirai-je, de la voûte éclairée ? non, mais de plus haut, des cintres obscurs du cirque, tout un entassement de danseuses de corde et de trapézistes, hommes, femmes, enfants de toutes les nations, et même un clown hilare qui fait du plané et se dégonfle comme une baudruche chaque fois qu'il touche sol pour repartir gauchement en l'air dans le tonnerre des applaudissements, tous empêtrés dans les mailles de corde, Dieu sait comme et que l'on acclame le cœur gros en fin de spectacle, jeu de massacre, massacre d'êtres légendaires, tout l'Olympe en cache-sexe, athlètes, gymnastes, voltigeurs et voltigeuses en maillot collant, gommeuses, sirènes de nuit, libellules, chauves-souris ailées de noir, de

bleu-nuit, araignées gantées de rouge, danseuses-étoiles, les hommes, nostalgiques, souvent des anciens forçats pourris d'orgueil, moustachus, cosmétiques comme des comitadjis ou glabres comme des don Juans, les femmes scintillantes de strass, d'écaillés d'or, de paillettes d'argent, d'emblèmes mythologiques brodés, couronnées d'aigrettes, de plumes en caoutchouc, de fleurs en taffetas vernissé, le visage couvert d'un loup de dentelle ou le sourire allumé dans le fard qui dégouline, les enfants envoyant des baisers, beaux corps essoufflés, en sueur, sentant fort le bestiaire et le crottin de cheval, pêche miraculeuse, mais tragiquement interrompue et éphémère car on ferme, la représentation est terminée, les gens s'en vont, et les immortels maudits se rhabillent, ôtant leurs costumes de clinquant pour revêtir leurs tristes frusques de tous les jours dans le noir car on a coupé la lumière, dehors il pleut, on boutonne son imperméable équivoque et il faudra remettre ça demain, recommencer le même jeu décourageant, l'enjeu de ce jeu étant d'arriver à gagner sa misérable existence, à nouer les deux bouts en famille, à trouver la pitance pour les gosses et faire sortir de sa torpeur le public indifférent et si cela est jamais possible de s'attacher les spectateurs, on fera l'impossible pour y arriver en jouant tous les soirs avec la mort un jeu de plus en plus risqué, osé : *The looping the loop, Le Tourbillon de l'Enfer,* le triple, le quintuple *Saut périlleux* en bécane, *Le Saut de la Mort* sans filet, associant à ce mauvais sort jusqu'aux machines, les motos, les autos, les avions, comme moi, car pianoter sur le clavier d'une machine à écrire n'est pas sanctifier la vie, tout au contraire.

Écrire... descendre comme un mineur au fond de la mine avec une lampe grillagée au front, lumignon dont la clarté douteuse fausse tout, dont la flammèche est un danger permanent d'explosion, dont la lueur papillotante dans les poussières de charbon ronge et use les yeux au point que lorsque l'on remonte le mineur de la nuit au jour, la grande lumière du dehors lui fait mal et que l'aveuglé se met à se frotter les yeux sanguinolents et enflammés par les ténèbres profondes et balbutie et salive et parle comme un égaré des fantômes apparus entre les blocs d'anthracite, mais ne dira jamais rien de l'empreinte d'une main de femme ou d'un pied d'homme fossile dans les couches de charbon, traces plus consternantes que celles des pas au bord de la mer dans le sable éblouissant de guano de l'île de Robinson Crusoé, et l'ouvrier, le manœuvre reste plus stupide de cette révélation inattendue que ne l'est un commotionné, rescapé d'un coup de grisou, et y pense et y repense le dimanche en fumant silencieusement sa pipe entre les tournesols de son

jardinet...[23].

Maître de la nuit ! Pauvre Biaise, sache que partout où un totem est dressé, que partout où une idole est accroupie, que partout règne le Dieu Inconnu, du tronc pictographié des Peaux-Rouges du Labrador aux *paraderos,* ces montagnes de détritus, les *shell-mounts* de la Terre de Feu, aux pyramides des Incas et des Égyptiens, s'écroulant sous leurs bestiaires, aux Grands Fétiches sous la lune, abandonnés dans les clairières de la forêt tropicale d'Afrique, d'Amérique, d'Asie, d'Insulinde ou rassemblés dans les salles désertes du *British Muséum,* aux osselets magiques que l'on consulte dans les Alpes de Provence, dans l'extrême sud californien, le pays le plus arriéré et le plus pauvre du monde car des Indiens en salopette l'habitent encore qui vont à l'école de l'oncle Sam et conduisent des vieilles *Ford* et vivent comme l'homme à l'âge de la pierre polie et ont sa mentalité, dans les Provinces basques si progressistes, dans la puszta de Hongrie aux paysans solides et superstitieux à un degré inimaginable, dans les steppes des Mongols où, en outre, de chaque caravane qui passe devant un tumulus chacun y jette sa pierre, ajoute sa pierre au tas, dans la toundra de l'extrême nord de la Sibérie où ces dés maléfiques ont la dimension des vertèbres de mammouth et, sur le littoral de la Mer des Glaces, de baleine ou des molaires de l'éléphant de mer et sont souvent des cubes d'ivoire fossile, ornementés, gravés, ouvragés, chaque face portant un dessin aussi fruste et linéaire que ceux que l'on peut voir dans la roche des parois des cavernes de l'homme préhistorique dans les Pyrénées espagnoles ou le tuffeau du Périgord Noir, les *cuevas d'Altomira* ou les grottes des Eyzies, ou sur les joues des poteries en terre blanche des hauts-plateaux de l'Asie sub-himalayenne qui datent d'avant l'invention du feu, ont été séchées au soleil et portent encore les traces des ficelles auxquelles elles étaient suspendues dans le vent, des doigts artistiques qui les ont modelées il y a de cela des millions et des millions d'années, sans rien dire des diables souterrains du Tibet, des statues phonolithes de l'île de Pâques, des masques ennemis des Polynésiens qui hypnotisent et envoûtent, partout où I'image se manifeste, l'homme ne dort pas la nuit, subissant l'angoisse de l'identité du moi et du soi, l'inquiétude de l'atavisme, déchiffrant, comme on tire des augures de l'état du ciel et fait des horoscopes selon la position des astres à l'heure de la naissance, les marques, les brûlures, les cicatrices, les tatouages pour connaître l'âge et l'origine du prototype du Grand Ancêtre, n'hésitant pas à se mutiler au nom d'un Tabou ou à s'orner de

plumes et d'écaillés et d'un bec et d'une queue pour se camoufler en Bête, pensant échapper ainsi, et par la danse frénétique et l'ivresse irresponsable, à sa condition humaine de misérable semence épandue à profusion dans l'immensité de l'Univers.

Vertige ! L'éternité n'est qu'un instant bref dans l'espace et l'infini vous saisit par les cheveux et vous foudroie instantanément. Le temps ne compte pas. O douleurs inutiles et souffrances inconditionnées de l'évolution des êtres ! A chaque échelon de l'évolution créatrice il y a un dieu de plus en plus jaloux de ses créatures. Le plus cruel n'est pas forcément au sommet de l'échelle. Aux Indes, au milieu d'un million d'autres, il y en a un qui ne fait pas de mal. Il se contente de digérer. Son ventre est enflé au point de faire sauter les plis de sa ceinture et à force de renifler et de subodorer la victuaille sa tête s'est allongée en trompe et il farfouille avec dans les holocaustes. Personne ne sait si c'est le dieu de la Vie ou de la Mort. En tout cas, il n'a plus de cerveau qui lui a coulé par les naseaux. De son œil oblique fendu en trou de bite goutte une écume de graisse chaude. *Je ne pense pas, mais je suis. Je suis celui qui est !* C'est une vision de cauchemar. Il est tout en chairs, sans un os ! Je me demande qui a pu rêver ça ? Hélas ! pas des vers blancs, des hommes. Vous ou moi. Cela dépend de ce qui vous est apparu dans le sommeil. Dormir, quelle horreur !...

La religion, cet *opium du peuple,* selon le slogan du prolétariat révolutionnaire moderne, était, avant la confusion des langues et la dispersion des races, le nagualisme, une forme de totémisme individuel[24]. A la suite d'une révélation survenue en rêve ou dans un état extatique dû aux privations, à la famine, à un long jeûne forcé ou à l'absorption d'une drogue, jus des plantes mâchées ou boisson fermentée, ou, au contraire, dans une époque d'abondance ou à la fin d'une saison de chasse heureuse, d'une guerre, d'un massacre, d'une tuerie, d'une fricassée, dû aux excès de viande fraîche, de fête, de sexe et de danse, l'homme se sent vivre en étroite communion avec un esprit, un être ou une chose. On évoque les ombres et l'on pratique la nécromancie du *shaman* ou griot et des *medecine-men* ou collège des sorciers et l'on consulte « ses » poisons. Chacun a son esprit particulier, la brousse, le marais, la prairie, le bled, la forêt, la panthère, l'aigle, l'antilope, le serpent, telle et telle phase de la lune, une étoile, l'eau, le pélican, un poisson, un crustacé, le crocodile, le loup, une fleur qui chante, une herbe de la solitude, une certaine pierre, l'arbre, l'oiseau, la puce, l'épine. Le

totem auquel on s'identifie est l'origine de la chose qui engendre l'être, tout comme aujourd'hui les machines en qui se concrétisent non seulement le génie de l'homme contemporain mais encore tous les rêves de bonheur du genre humain et ses aspirations spirituelles de salvation future, et c'est pourquoi le long des autostrades macadamisées les pompes à essence, par exemple, ressemblent tant aux fétiches des sauvages, mêmes formes stylisées, mêmes couleurs criardes, mêmes ornementations, verre, miroirs, cuivre, nickel, ampoules ou perles, mêmes éclaboussures, sang ou cambouis, même astiquage, les slogans électriques des modernes remplaçant les tatouages sacrés des primitifs, les sigles des compagnies d'essence, les marques des trusts concurrents, les grigris de secte des initiés, le même besoin spirituel engendrant la même esthétique pour exprimer la même terreur, DIEU, Dieu le Père, DIEU, et c'est pourquoi les pompes à essence au bord des routes et à la sortie des villes, sans rien dire des hauts fourneaux, des cheminées d'usine et de tout le bataclan industriel, les complexes de tuyauteries, de poutrelles, d'engrenages, de câbles , d'étincelles, de fumées lourdes, de jets de vapeur, de lueurs fulgurantes, de décharges électriques qui font de l'activité de l'homme d'aujourd'hui un spectacle tragique, vont par groupes, font cercle et portent chacune un panonceau comme un masque nègre qui s'anime la nuit et stupéfie[25]. Les idoles ne rigolent pas souvent, mais les machines jamais qui grincent des dents. C'est de l'épouvante. Elles sont beaucoup plus féroces et revendicatrices que Jéhovah, le Dieu vengeur des Juifs. Voyez notre outillage de guerre, il extermine tout avec indifférence et jusqu'à la dernière et ultime génération. C'est archi.

Dieu a créé l'homme à son image. Il a dit : « *Tu ne te feras pas d'autre Dieu à ton image.* » Mais l'homme a peur et chacun s est fait un Dieu à son image pour vivre sous sa tutelle protectrice et même Jésus, le Fils de l'Homme, a dit familièrement dans sa prière : « *Notre Père, qui es aux deux, ton nom soit sanctifié...* », ce qui laisse supposer l'intervention de l'homme dans la majesté de Dieu. Et Jésus a ajouté : « *Ton règne vienne, ta volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel...* », ce qui laisse douter de la toute-puissance de Dieu. Et il dit encore : « *Ne nous induis point dans la tentation, mais délivre-nous du Mal...* », ce qui est une accusation de complicité.

Or, il ne faut pas vouloir juger SON PÈRE, sinon tous les complexes et les refoulements de la psychanalyse, qui sont les totems, les idoles effrayantes, les masques grimaçants des juifs, des anglicans, des

protestants et des sectateurs modernes, tous iconoclastes, s'emparent de vous pour vous dévorer et vous rendre fou. C'est la vengeance du Vieux. En Chine, on ne juge pas son père, l'Ancêtre. *(L'enfant est le père de l'homme. — Lao-Tseu.)*

En Chine, dans l'antique patrie des lettrés mandarins et intellectuels, on rencontre à chaque pas dans la campagne des totems élevés en bordure des chemins de traverse comme des voies impériales, ce sont des stèles stylisées en forme de monogramme ou lettre de l'alphabet, un caractère si ancien de l'écriture que personne ne le comprend plus ni se donne la peine de le déchiffrer, le trafic passe devant, le passant le traverse sans relever la tête car cet idéogramme de pierre ou de bois dressé contre le ciel est dessiné en portique. C'est un symbole. Ces portiques ne mènent nulle part débouchant tous sur la PAIX, la Paix chinoise, c'est-à-dire la paix des cimetières car, en effet, le paysage criblé de talus funèbres et de tombeaux sur lequel ces portiques donnent et qu'ils encadrent tous, comme des fenêtres absurdes le vide, n'est qu'étendue et désolation, un lac de boue du crépuscule du soir au crépuscule de l'aube, bourbier des inondations qui datent du déluge et continuent, bourbier insondable dans lequel se reflète le ciel nocturne et ses constellations, dont le Dragon, lequel tient dans sa gueule la lune pleine, allumée comme un lampion au bout d'une perche de bambou, et transparente et luisante comme un bocal dans lequel nageraient de monstrueux poissons rouges dont les mouvements de queue et des nageoires tracent des calligrammes et dont la gueugueule inlassable et à succion recrache, non pas un nuage d'encre comme le poulpe qui n'a qu'un orifice qui lui sert à la fois d'anus et de bouche, mais un univers d'infusoires, dont les plus gros sont des vermisseaux et des larves de moustiques aussi déliés que les signes fiévreux d'une sténographie mnémographique, tracés ondulatoires, vibratiles, tremblés, nerveux, évanescents, crayonnés, gris, laiteux, se coagulant finalement en une masse floconneuse en suspension, trouble et épaisse comme un papier buvard, plankton d'un immense et trop vaste rêve d'opium.

Nébulosité et volutes de fumée.

La pilule grésille sur la lampe.

C'est la nuit.

La nuit écœurante de Chine.

Une pellicule bleue et noire et gélatineuse et ridée.

Le visage lépreux d'une vieille mendiante.

Seuls les coolies dorment dehors, pas à la belle étoile, mais à l'abri,

sous la capote en toile imprimée de leur pousse-pousse qui, les brancards en l'air, fait la corne, un geste de conjuration.

Encre de Chine.

Délayage.

Il neige.

10. LA CHAMBRE NOIRE DE L'IMAGINATION

En gare, à Tsitsikar ou à Kharbine, ou à Tchita, ou à Krasnoïarsk, ou à Irkoutsk, en gare, quand nous attendions le train qui avait souvent plus de huit jours de retard, si bien qu'on ne savait au juste dans lequel on embarquait, celui du jour ou celui de la semaine précédente, en gare, de derrière le ciel calfeutré comme la porte d'une maison close venait le bruit des osselets qu'on agite, des dés, du ma-jong, du ouï-jâ, suivi du coup sec d'une règle de bois sur le comptoir laqué, du tic-tac précipité du bouclier ou abaque, le *chiotka* russe, faisant le décompte et du ruissellement du plateau de la balance des changeurs quand on verse au gagnant taëls, sapèques, piastres, thalers de Marie-Thérèse, dollars d'argent, roubles qui tombent dru, comme la pluie. Les ruelles grouillantes du quartier chinois étaient pleines d'affiches et de pancartes calligraphiées perpendiculairement. Quelque part retentit le cri des canards que l'on étrangle dans un lupanar. Cela pue la cuisine et la charogne et cette odeur partout épandue de purin humain, de poux.

En gare, quand nous nous installions dans le transsibérien, mon patron Rogovine et moi, laissant derrière nous, soit le ciel timbré des monogrammes chinois quand nous remontions de l'Asie centrale, soit les fantasmagories du ciel polaire, frangé, secoué comme un rideau de théâtre par les aurores boréales, la grêle des aérolithes, la queue d'un météore, les parahélies, la combustion d'une éclipse, et les aigrettes du feu Saint-Elme qui crépitaient jusque sur les patins de notre traîneau quand nous redescendions de l'extrême Nord, venant de l'embouchure, une fois, de la Léna, et, une autre fois, du Ienisseï, où nous avions échangé, la première fois, une cargaison de disques de sel gemme contre autant de disques d'argent pur et, la deuxième fois, contre de l'ivoire fossile, dents de narval, dit unicorne ou licorne, et défenses de mammouth, en tout trente-six traîneaux — et il faisait si froid dans la nuit

givrée et sidérale de l'extrême Nord que le crottin explosait sous la queue du cheval comme la détonation d'un coup de feu avant d'avoir atteint le sol, saisi par le gel — , quand nous nous installions dans le transsibérien pour nous rendre chez le grand patron, c'est-à-dire chez le patron occulte de Rogovine, un nommé Léouba, le plus riche joaillier de Saint-Pétersbourg, arrivés à destination et après avoir déballé nos bagages, déficelé nos ballots, retourné nos cantines à double fond, ouvert nos marmottes débordantes de bijoux, défait nos ceintures pleines de pierreries et, Rogovine, vidé son sac à malice, et après avoir comptabilisé le produit de nos achats, trocs et échanges, Léouba me faisait entrer (cependant que Rogovine s'échappait, heureux comme un provincial d'aller souper en ville et de séduire les femmes de la capitale en cabinet particulier et de faire jouer les Tziganes toute la nuit, avant d'aller passer huit jours en famille, à Varsovie, et de faire un nouvel enfant à sa femme) dans la chambre forte de ses magasins, sis au coin de la rue aux Pois et de la rue des Jardins, *ougol Gorochowaïa i Sadowaïa,* un ancien salon d'exposition transformé en coffre-fort, contenant pour des millions et des millions de roubles de pierres précieuses, la plus belle collection de diamants et de perles de la Russie des tsars, où je restais enfermé huit jours, une quinzaine, un bon mois pour faire le tri de notre apport, classant les cailloux, les pesant, les sélectionnant, les estimant selon leur poids en carats, leur calibre, leur grosseur, leur éclat, leur pureté, leur orient pour les perles, leur rondeur, leur blancheur, leur perfection, les assortissant, mettant de côté les « schtropps » destinées à être taillées de telle ou telle façon selon leurs impuretés, fumée, failles, crapauds, glace, les accouplant par paires pour être montées en boucles d'oreille, les calibrant en série pour constituer une rivière de diamants ou un collier de perles, faisant le choix des pierres de couleur à sertir en broche, en croix, en bouton, en écu, en épingle, en fer à cheval, en cœur, en éventail, en pendentif, en boucle, en nœud, en fleur, en plume, en aigrette, en larme ou dignes de faire figure dans un sévère diadème classique ou d'orner un gobelet barbare ou un rond de serviette ou un étui à cigarettes erotique, m'excitant sur la limpidité d'un solitaire à ranger dans un écrin, distrayant les baroques du lot ainsi que les perles roses ou noires et les pierres rares, un diamant blanc-bleu pur de Golconde ou une escarboucle jaune onagre, un rubis comme un œuf de pigeon ou une émeraude large comme la main et biseautée à mettre en exposition dans les vitrines, empaquetant, à destination d'Amsterdam et d'Anvers, la caillasse qui avait besoin d'être corrigée et mise en valeur par une taille nouvelle

adéquate et un supplément de polissage délicat, une perle malade être épluchée, enveloppant avec soin dans du papier de soie très doux, que l'on plie comme les petits sachets des pharmaciens, un pli coulissant dans l'autre, le tout-venant des saphirs, rubis, turquoises adressé à l'horlogerie de Genève et de La Chaux-de-Fonds et la menue grenaille des roses et des brillants qui se vendent à la grosse aux fabricants de la camelote en doublé de Pforzheim, affairé, méticuleux, consciencieux, gagnant beaucoup d'argent, ayant à dix-huit ans déjà un compte en banque mais n'ayant pas la moindre idée qu'un jour ces années d'apprentissage... (et les voyages avec mon patron Rogovine en Chine, en Perse, en Mongolie, dans l'extrême Nord, à Tiflis, à la foire de Nijni ou de Mandchouria ; et mes stages à Saint-Pétersbourg chez le patron de mon patron, le grand Léouba, qui avait confiance en moi, mais qui me tint néanmoins sous clé jusqu'au jour où il me confia les clés de son trésor ; et nos séjours bousculés à Londres et à Paris où nous nous ravitaillions en nouveautés et faisions nos réassortiments classiques avant de reprendre le transsibérien, mon patron Rogovine et moi, avec halte à Berlin en passant, où nous nous arrêtions, à l'aller, pour déposer notre portefeuille chez Mendelssohn, alors la seule banque au monde à escompter le papier chinois, c'est-à-dire des traites à trois-six-neuf, c'est-à-dire à trois ans, six ans, neuf ans d'échéance, effets de nos ventes à crédit, et, au retour, notre carnet de commandes de camelote « *Made in Germany* », bijouterie et ferblanterie de Pforzheim, réveils et coucous de la Forêt Noire, régulateurs « *Westminster* » à balancier et horloges à bahut et à contre-poids de Francfort-sur-l'Oder, œils-de-bœuf, pipes de Souabe, pipes en ambre artificiel, pipes en fausse écume de mer, pipes en porcelaine, pipes en fer émaillé, les premiers phonos, etc., etc., cargaisons qui attendaient le dégel en Sibérie ou la baisse des inondations en Chine pour nous parvenir à nos différentes étapes, chez nos dépositaires le long du transsibérien ou aux caravansérails, chez nos correspondants en Asie centrale, et pour lesquelles Mendelssohn nous ouvrait de nouveaux crédits illimités) ...non, il ne me serait jamais venu à l'idée que ces années d'apprentissage me seraient comptées comme années d'apprentissage en poésie !... et qu'un jour, oui, qu'un jour je serais sacré poète !... puis, que je me mettrais pour de bon à écrire !... Mais c'est la vie, et les femmes me comprendront qui savent qu'une cage, et même une cage dorée, et même si on a l'air d'y avoir fait son nid ou son ménage, qu'une cage, et même une cage magique, n'est pas habitable à la longue et n'est plus tenable quand l'amour frappe à la porte ou rôde autour de la maison et que l'ogre

qui vous tient veut vous grignoter ou vous donner sa fille pour mieux vous mettre le grappin dessus. Dans quel but, je vous le demande ? C'est un vieux thème des contes populaires et des chansons. (Léouba voulait m'adopter, Rogovine m'offrait sa fille unique en mariage, déjà mon père avait voulu me tenir. Je consultais « mes » poisons, je me laissais aller à mes « démons », je jouais ma vie à pile ou face, j'agitais « les » osselets et un jour je plaquai tout pour m'évader, croyant choisir la liberté. Pour mes débuts dans la vie, je confabulais. Aujourd'hui, je suis romancier, ô comble ! Mais c'est ainsi.)

Enfermé dans ma chambre blindée, je lisais beaucoup, des nuits entières, et aussi dans la journée pour me distraire quand j'étais las de faire briller les pierres dans mon projecteur portatif, de faire jouer les feux de la rampe latérale ou de la herse tout autour de la grande table oblongue où je faisais mon tri, déversant le contenu des plateaux en peluche violette de nos marmottes de voyage sur un carré de velours vert, secouant durant des jours et des jours, des semaines, souvent durant plus d'un mois, juché sur un tabouret haut comme celui d'un bar, secouant, comme on secoue un shaker, un étrange outil en fer-blanc, de la dimension d'une forte cafetière et divisé comme cet ustensile de cuisine en une série de filtres plus ou moins gros, à travers les trous desquels les gemmes coulaient et se classaient selon leur grosseur dans les différents compartiments démontables, les plus petites tombant dans le fond, que je mettais en vrac dans un sac, les plus volumineuses restant en haut, en surface. Et quand un des compartiments numérotés de.000 à 21 était plein, je le vidais dans une sébile de corne ou d'écaillé, dont j'avais à ma disposition tout un jeu également numéroté de 000 à 21, et quand toutes ces coupelles ou soucoupes étaient pleines, je les vidais l'une après l'autre sur le carré de velours et je triais les pierres selon leur espèce, les alignant sur la grande table de la chambre par catégorie, rang de taille, couleur propre, et quand la table, qui avait plusieurs mètres de surface, était entièrement recouverte de pierres précieuses qui scintillaient dans l'électricité, je pesais les pierres une à une dans un trébuchet de diamantaire que j'extrayais de ma trousse professionnelle, chargeant dans les fragiles cupules en os calciné les décigrammes que j'extrayais également de ma trousse avec une pince de Bruxelles que je maniais avec dextérité pour saisir le flocon de laiton, dont un angle était replié et portait l'estampille du contrôleur des Poids et Mesures, « *2 dg* », et dont l'épaisseur était celle d'une section faite dans un grain de cachou, et quand toutes les pierres avaient été pesées une à une et disposées selon

leur poids dans d'autres plateaux marqués d'encoches, chaque entaille signifiant un carat, je les reprenais toutes une à une entre les pointes de ma précelle, la loupe du bijoutier vissée à l'œil (moi, c'était le droit ; pour d'autres c'est le gauche), faisant jouer toutes sortes d'éclairages, directs ou indirects, tournant les cailloux dans tous les sens, les inspectant de près sous toutes leurs faces pour détecter un défaut, lâchant la loupe pour les rapprocher, les éloigner et juger à l'œil nu de leur effet, clarté, pureté, et les retournais encore et encore sous une ampoule aveuglante pour étudier leur transparence, leur foyer, leurs jeux de lentilles d'ombres portées pastillées de facettes de lumières, leur irisation, leur chatoiement avant de les estimer tant et tant et de les renfermer dans des écrins étiquetés et de les ranger dans les coffres.

Le temps passait. Des jours, des semaines, un bon mois. C'était interminable. J'étais prisonnier. Je lisais beaucoup, pour me distraire et quand j'étais las de manier et de remanier mes pierres et de recommencer toutes mes opérations pour contrôler et recalibrer et revaloriser mes classifications et estimations, je lisais les Classiques dans une édition anglaise ; mais il m'arrivait aussi, toujours pour me distraire, de dérouler une carte du ciel sur la grande table et de recouvrir chaque constallation avec des pierres précieuses que j'allais quérir dans la réserve des coffres, marquant les étoiles de première grandeur avec les plus beaux diamants, complétant les figures avec les plus vivantes pierres de couleur, remplissant les intervalles entre les dessins avec une coulée des plus belles perles de la collection de Léouba, allumant toutes les lampes dont je pouvais disposer, la rampe, le plafonnier, les baladeuses, ma lampe de poche, le projecteur mobile que je braquais et faisais pivoter comme une lance d'incendie ou, plutôt, d'arrosage car, selon celle que je visais, l'inondant de flots de lumière crue, chaque pierre dominait à tour de rôle comme fleurit chaque plante dans le cycle des saisons, comme chaque fille apparaît tour à tour dans une ronde, s'avance, se présente, s'isole un instant, se met en vedette, chante et rentre dans la danse et se cache à son rang et se mêle à ses compagnes :

...embrassez la plus belle !...

Elles étaient toutes belles ! Et je me récitais la page immortelle et pour moi inoubliable de Marbode sur la symbolique des pierres précieuses que je venais de découvrir dans *Le Latin mystique* de Rémy de Gourmont, ce livre gemmé, une compilation, une traduction, une anthologie, qui a

bouleversé ma conscience et m'a, en somme, baptisé ou, tout au moins, converti à la Poésie, initié au Verbe, catéchisé.

Quand, un beau jour, l'extraordinaire et méfiant Léouba (qui n'apparaît dans ce chapitre que comme une ombre, mais dont je donnerai le portrait en pied dans une prochaine histoire, dont il sera le personnage central, comme je vais tracer tantôt le portrait vivant du Dr Oswaldo Padroso, le héros du roman de la fazenda du Morro Azul), quand un beau jour l'extraordinaire et méfiant Léouba m'eut confié les clés de son trésor, ma première sortie avait été pour aller m'acheter ledit *Latin mystique* (et je fourrai aussi dans ma poche, à l'instigation de la vendeuse qui était gentille, *L'Idiot* de Dostoïewski) ; la seconde, pour aller à la Bibliothèque Impériale compulser un recueil de contes en vieux slavon sur la ville de Pskov et les conquêtes d'Antar, ce cycle russe, l'équivalent oriental des romans de la Table Ronde (on oublie communément que la Russie est un pays d'Orient) ; la troisième, pour aller un soir à l'Opéra Marie avec... (l'on donnait *La Flûte enchantée* de Mozart, dont la grande aria « *Ich bin die Koenigin der Nacht !* » chante depuis pathétiquement dans ma mémoire chaque fois que je suis particulièrement heureux, c'était avant 1907, puisque Lénotchka, la douce lycéenne, fut pendue à Viberg avant cette année-là, qui fut celle où je me brouillai avec mon patron Rogovine[26]). C'est la commise de la librairie qui m'avait fait connaître ma douce et enthousiaste petite lycéenne révolutionnaire en souvenir de qui et de la première lecture du *Latin mystique* auquel je l'associe dans ma pensée, j'achète tous les ans[26] un tome de la *Patrologie* de Migne (les Latins, les Grecs sont trop calés pour moi !) comme je relis une fois par an *L'Idiot* pour ne pas oublier la belle langue russe (que je baragouine toujours), et c'est R. R., le bibliothécaire, ce vieil homme qui m'était si cordialement attaché, au point que le savant linguiste dirigeait les lectures d'un apprenti bijoutier à la manque et le poussait à écrire, et à qui j'eus l'audace de confier mon premier manuscrit, et qu'il eut la patience de traduire à mon insu et la générosité de faire publier à ses frais, y engloutissant ses dernières économies avant sa mort pour me faire une énorme surprise et m'encourager : *La Légende de Novgorode, prose traduite en russe Par R. R., 14 exemplaires tirés à l'encre blanche sur papier noir, un in-f° de 144 pages sous portefeuille. Typographie Sozonoff, Moscou, 1909,* édition dont je ne possède même pas un exemplaire pas plus que je ne possède un double de mon écrit (c'était, réminiscence de mes lectures de la geste des Slaves conquérants,

l'histoire de la foire de Nijni-Novgorod, une espèce d'épopée cocasse et héroïque) car j'ai dispersé mes livres aux quatre coins du monde, et les derniers que j'avais réunis et tous mes autres papiers ont disparu lors du pillage de ma maison des champs, au Tremblay-sur-Mauldre (Seine-et-Oise), en juin 40, ouvrage qui est aujourd'hui introuvable, après trois guerres en Russie et la Révolution à Moscou. (Tous ces personnages et mes aventures et mes rencontres pétersbourgeoises avec *L'Idiot* de Dostoïewski, le cercle de Tchékhov, Alexandre Blok, l'opiomane, ma participation intérimaire mais active à la révolution par amour pour Lénot-chka et aussi à la fondation du premier club de football dans la capitale et à l'introduction et à la propagande de ce sport en Russie figureront et créeront l'atmosphère autour du personnage central dans mon livre sur Léouba ; ici, je ne voudrais parler que de la vertu des pierres précieuses.)

La Révolution. Le temps passait. On eût entendu voler une mouche quand je me livrais au jeu passionnant des pierres précieuses dans ma chambre blindée ; mais comme le temps passait, cela faisait déjà trois ans que je trafiquais à la suite de Rogo-vine et que de temps à autre, entre deux lointains voyages, je venais faire un stage à Saint-Pétersbourg, coups de fusil, mitraillades, bombes éclataient de plus en plus souvent, accompagnés d'un bruit sourd de foule qui piétine et qui grossit ou se débande et se met à courir dans les *nagaïkas,* et les cris rauques des cosaques excitant leurs petits chevaux sauvages perçaient jusqu'à moi à travers les rideaux de fer abaissés de ma chambre forte, le jour vint où je me disais à chaque manifestation que c'était peut-être « la plus belle » qui brandissait le drapeau rouge parmi a foule qui défilait en chantant les hymnes socialites-révolutionnaires sous mes fenêtres grillagées.

On vivait des temps troublés. Il y avait belle lurette déjà que Rogovine m'avait remis un browning nickelé que je considérais comme faisant partie de ma trousse professionnelle de bijoutier en herbe ; mais le matin où Léouba m'avait enfin confié les clés, cela n'avait pas été fait d'un geste spontané ni d'une façon absolument désintéressée. En me remettant son trousseau, il m'avait également donné un revolver de gros calibre car Léouba mourait de peur, pas pour sa peau, bien sûr, mais tremblait sur le sort éventuel de ses joyaux. Une si précieuse collection ! Il en était littéralement malade. C'était un drôle de corps, et déjà il avait installé tout un système de sonnettes d'alarme aux portes et aux fenêtres de ses magasins, dont il était seul à connaître la manœuvre, et plus

particulièrement un réseau secret de contacts électriques aux issues donnant sur la chambre forte dans laquelle j'étais enfermé. Le jour où il me remit ses clés, il me livra également son secret et ce n'était pas un jeu d'enfant que de vouloir sortir ou rentrer la nuit, j'avais vingt-huit contacts électriques à couper et à rétablir successivement devant et derrière moi dans l'obscurité et selon un ordre rigoureux pour ne pas déclencher l'alarme dans toute la maison, en bas, chez le portier, dans la cour, chez le veilleur de nuit, dehors, au coin de la rue où stationnaient des *gardavoïes* en permanence, au loin, au commissariat de police du quartier, et comme le grand patron avait débuté dans les chemins de fer avant de faire fortune comme joaillier et qu'il était un fort en thème, ingénieur sorti de Centrale, il avait compliqué la chose à plaisir, posant les fils de ses propres mains, dissimulant les contacts dans les recoins les plus invraisemblables et sous les objets les plus hétéroclites, une chaîne de lampes-témoins rouges et bleues qui clignotaient une seconde, vous servaient de guide-âne dans le circuit, des ampoules éblouissantes vous frappaient soudainement dans les yeux pour vous surprendre et vous faire perdre la main et votre présence d'esprit et s'éteignaient tout aussi brutalement pour vous replonger dans l'obscurité, entre deux portes et complètement désorienté. Maintenant que les « expropriations » se généralisaient et devenaient affaires courantes, quotidiennes, Léouba m'avait fait déménager ses collections et ses pierres les plus rares dans les coffres du *Crédit Lyonnais,* perspective Nevsky, une banque étrangère, ce qui était à son avis un supplément de sécurité.

— En cas de révolution en Russie, on ne touchera pas à cette banque française. Le peuple russe lui doit des milliards. D'ailleurs les révolutionnaires chantent *La Marseillaise. C'est une* garantie, disait-il. Ils n'oseront pas.

Je ne sais pas comment le grand patron concevait la Révolution. Mais en me donnant ce gros revolver, il m'enjoignit d'aller dorénavant tous les matins à la banque chercher les écrins dont on pouvait avoir besoin dans la journée et de retourner les y déposer le soir. Je sortais donc toujours armé et Léouba me faisait rire, car j'avais beau lui démontrer que les S.-R. n'étaient pas des malfaiteurs, qu'ils ne s'en prenaient qu'à la Trésorerie de l'État, qu'ils n'avaient encore jamais attaqué une bijouterie, que les buts de la Révolution étaient autres et beaucoup plus lointains, que de toute façon le sort des capitalistes était réglé d'avance, banques

comprises, et que le *Crédit Lyonnais* n'offrait aucune garantie de sécurité, pas une once de garantie supplémentaire, mais que l'on ferait peut-être appel à lui, Léouba, à sa compétence et à son organisation professionnelles pour inventorier le cas échéant le trésor de la Couronne, qu'il serait alors particulièrement qualifié pour collaborer à la Révolution à titre d'expert, de technicien, de spécialiste, il me traitait de jobard et je n'arrivais pas à lui faire entendre raison, et il ne voulait pas non plus partir à l'étranger à cause de ses clients, les grands-ducs, et de trois ou quatre autres fous de ses amis, Nicolas Linden, Eliseïeff, Chlokowsky qui, comme lui, avaient la passion des pierres et des beaux bijoux, et j'avais pitié du vieux qui suait tous les soirs sang et eau en s'ingéniant à trouver un camouflage approprié pour les écrins que j'emportais (moi, je les enveloppais tout simplement dans des vieux journaux et nouais les paquets avec un bout de ficelle) et qui m'accompagnait jusqu'à la porte donnant sur la rue en me demandant si j'avais bien mon revolver, s'il était armé et qui m'assommait de recommandations et d'appels à la prudence jusqu'au moment où le méchant fiacre ou le traîneau dans lequel je m'installais avec tous mes paquets mal foutus partait au galop, à la fonte des neiges, dans un mètre de gadoue et un rayonnement d'éclaboussures.

Hue, cocotte, fouette cocher, à la banque ! Il y en avait pour des millions. « *Biriguiz !* », criait l'*izvoschik* en excitant son cheval. J'étais heureux d'être dehors. Je respirais. En sortant du *Crédit Lyonnais* je flânais sur la Nevsky. Rien qu'à l'idée d'avoir à manipuler les damnés contacts et les maudites sonnettes d'alarme qu'une simple distraction, un oubli, un faux mouvement pouvait déclencher, je n'avais plus envie de rentrer au magasin. L'été, les nuits blanches sont longues à Saint-Pétersbourg et l'on va s'amuser aux Iles ; l'hiver, la vie nocturne bat son plein sur les patinoires, dans les cafés, chez *Philippof,* dans les boîtes de nuit où l'on danse, dans les cabarets, dans les tripots, à *L'Ours,* chez *Palkine*. Les concerts, les théâtres, les premiers cinés. J'hésitais. Je traînais. J'allais boire un verre. Je m'attardais. J'allais à la Bibliothèque m'entretenir avec R. R. qui était de service jusqu'à minuit. Souvent je raccompagnais mon ami chez lui, du côté du Litéïnié-prospect, et je montais dans son petit appartement bourré de livres et d'icônes anciennes, et c'était merveilleux, nous buvions du thé, nous fumions, nous bavardions toute la nuit. R. R. me faisait parler, souriait dans sa barbe, me couvait des yeux. Je le faisais rire. Je l'inquiétais. Ces nuits fastes, je ne rentrais pas. Pauvre type, le grand patron dépérissait, ma

parole ! La vie devenait impossible... Et un jour, par blague, je lui jouai un mauvais tour qui lui colla la jaunisse et dont il faillit mourir d'impromptu. Je n'avais pas voulu cela. J'avais eu surtout envie de me faire flanquer à la porte. Rien n'allait plus. Ma douce lycéenne avait été condamnée à mort...

Déjà l'année précédente, je m'étais risqué de faire une blague semblable. C'était en Suisse, que je traversais sans m'y arrêter, venant de Londres et de Paris, après Lausanne, sur ce tronçon de voie en ligne droite où le Simplon-Express s'essaye à faire un temps de semblant de vitesse en marge du lac Léman. J'étais debout dans le couloir, en arrêt devant une plaque émaillée énumérant la réglementation du mode et de l'emploi autorisé du signal d'alarme et j'en étais arrivé à l'article stipulant une amende de cent francs en cas d'usage abusif de ce frein de secours, quand ma main se porta d'elle-même sur la poignée peinte en rouge et tira fort, de haut en bas. J'étais curieux de voir ce qui allait arriver. J'avais préparé les cent francs, un billet que je tenais à la main. J'aurais pu imaginer une catastrophe mais, sans elle, je jure que j'en ai eu pour mon argent ! Le train s'arrêta en effet sur un stop violent, après avoir patiné sur toutes ses roues sur quelque cent mètres, lâchant de la vapeur qui fusait en sifflant de partout. Il y eut un brusque coup de recul et ce fut la ruée des voyageurs qui voulaient se rendre compte de ce qui se passait. Les portières claquaient. On courait sur le ballast. On s'interpellait. Les passagers de mon wagon sortaient peureusement de leurs compartiments en se frottant le front qui avaient reçu leur propre valise sur la tête, reluquaient dans le couloir, s'interrogeant l'un l'autre, chuchotant, me dévisageant, et je devinais qu'un chacun était convaincu que c'était moi l'auteur de cette frasque, de cette incartade, et que tous savaient que j'avais agi pour rire. Et soudain fit irruption dans le wagon et se rua sur moi comme poussé par une bande d'émeutiers qui se bousculaient dans le couloir derrière son dos, en hurlant : « C'est lui ! c'est lui ! on l'a vu !... », le chef de train, avec sa belle sacoche rouge sur le ventre, un crayon-encre et son livret de procès-verbal à la main, de la sueur coulant de dessous sa haute casquette soutachée d'un galon d'argent, congestionné, les yeux exorbités par l'émotion, qui m'apostropha à bout de souffle :

— C'est vous, jeune homme, qui avez fait ça ?... Pourquoi ?... Qu'est-ce qui vous arrive ?... Vous êtes fou ?...

Les autres m'auraient fait un mauvais parti si le chef de train n'avait été aussi corpulent, qui bouchait le passage, car je ne pouvais pas parler, pris de fou rire. Je désignais le règlement du doigt. Je tendais les cent francs. Je me laissais aller en arrière dans mon fauteuil. Je m'affalais à ma place,

n'en pouvant plus. Le rire me tordait en deux. J'en pleurais. Et derrière le chef de train qui comprenait bien que sa responsabilité était engagée mais qui ne comprenait pas comment je pouvais payer l'amende sans un mot d'explication, ce qu'il ressentait comme une atteinte à sa dignité, les voyageurs qui vitupéraient à qui mieux mieux m'amusaient indiciblement, tous ces bons bourgeois révoltés, outrés, la face grimaçante, l'œil mauvais et qui enrageaient à la pensée que je pouvais me payer leur tête. On eût dit des personnages de Breughel le Vieux. Ils ne se possédaient plus. Chacun se sentait visé. Les femmes étaient les plus furieuses. Quelle joie de ne plus appartenir à ce monde-là ! Un serre-frein avait été prévenir le mécanicien. Le train s'était remis prudemment en marche. Le chef de train encaissa l'argent. J'eus le culot de lui réclamer une quittance pour lui damer le pion. Jusqu'à Domodossola ce fut un défilé dans le couloir de passagers qui voulaient voir « le fou », auteur d'une aussi stupide plaisanterie, et leurs commentaires étaient désobligeants. Je suis convaincu que le lendemain matin les braves journaux suisses devaient être remplis de l'incident et fustiger sans tendresse les parents d'un gamin, d'un morveux qui... et qui... et qui... Mais je n'ai pas eu l'occasion de lire ces journaux. Le lendemain soir, j'étais déjà à Abbazia, où je devais rejoindre Rogovine, qui se payait de temps à autre des vacances sur la Riviera dalmate, ce que le patron appelait « faire une cure de *high-life* », et qui m'y avait donné rendez-vous avant de repartir pour Dieu sait où.

Donc, une nuit, il était plus de deux heures du matin, en rentrant rue Gorochowaïa, je fis exprès une fausse manœuvre et me tins coi dans la cage de l'escalier. Ce fut un beau hourvari ! Mais les Russes sont des gens compréhensifs. Le *dvornik,* le portier-veilleur de nuit, le concierge, les flics du coin de la rue qui accoururent immédiatement revolver au poing, se montrèrent plus humains que les voyageurs en Suisse, ils prirent cela pour une bonne blague, le geste d'un jeune commis pochard qui, rentrant tard et marchant sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit, réveille toute la maison par sa maladresse. Les sonnettes d'alarme retentissaient encore que déjà le commissaire de police du quartier était monté au troisième étage trouver le grand patron dans son lit pour plaider ma cause. Il est vrai que j'avais distribué de nombreux pourboires et glissé un gros billet dans la main de l'officier de police, ce qui ne se fait pas en Suisse. Seul Léouba avait pris la chose au sérieux, qui le cloua au lit avec une bonne jaunisse qui dura quarante jours. Quand il fut remis, nous étions déjà partis, Rogovine et moi, pour un petit voyage qui devait

nous mener à Tachkent, la ville de la soie et des badamiers ou myrobolans qui sont melons, pastèques et autres cucurbitacées comestibles mais au goût de pharmacie, iode, camphre. Au retour, on ne parla plus de l'affaire qui n'eut pas de suite. De toute façon c'était fini. Encore un voyage en Perse et j'allais me brouiller avec Rogovine...[27].

Rien n'allait plus. Je lisais les Classiques dans une édition anglaise. C'était durant le dernier stage que je devais faire à Saint-Pétersbourg. J'étais enfermé dans la chambre blindée. On ne sortait pas. C'était la grève générale déclenchée depuis le début de la semaine. L'électricité était coupée. On ne savait pas ce qui se passait. Les journaux ne paraissaient plus. Je m'ennuyais. Pas un bruit ne filtrait à travers les rideaux de fer. La ville était comme morte. Pas un fiacre dans la rue. De temps en temps un coup de sifflet me faisait dresser l'oreille, une interpellation dans la journée et, la nuit, la galopade d'une patrouille, un coup de feu isolé, des vociférations sous mes fenêtres, un cri d'épouvante. Encore un malheureux qui s'était fait prendre, que l'on menait à l'hôpital ou au commissariat ou qui se faisait passer à tabac au coin de la Sadowaïa.

Ce jour-là, pour me distraire j'allai ouvrir les coffres qui regorgeaient, le grand patron pris de panique et ne sachant plus à quel saint se vouer m'ayant fait réemménager à la veille des événements les écrins déposés au *Crédit Lyonnais*. Jamais encore je n'avais eu autant de pierres précieuses à ma disposition pour dessiner le ciel en mosaïque.

C'est ce jour-là et justement à cause de la coupure du courant électrique que j'eus la révélation de la vertu des pierres dont parle Marbode et de leur doux et lointain scintillement d'étoiles perdues, au même titre que celles du ciel, dans l'immensité et la profondeur, le vide de l'Univers, vu que, comme à la Cour du Tsar, je m'éclairais aux bougies et que dans cette lumière, douce, chaude, intime, discrète, aussi charnelle que l'émanation et l'odeur familière d'une peau humaine qui respire, le cou, les épaules offertes, la nuque voluptueuse, le décolleté troublant d'une belle femme, sans rien dire de sa chevelure embaumante, les gemmes ne sont plus ostentatoires ni les feux des pierreries vanité diabolique, orgueil satanique, mais les joyaux brillent d'un éclat secret, intime et les pierres taillées n'aveuglent pas qui palpitent, sont vivantes, tournent de l'œil avec émotion, humides et tendres, ont l'air de se réveiller comme tirées d'un long sommeil magique pour se mettre à célébrer la splendeur de la création comme les saints immobilisés dans la prière qui ignorent qu'ils sont nimbés, émettent des rayons lumineux et

que leur face éclatante et rouge qui trahit leur concentration d'esprit est le reflet de la Splendeur qu'ils contemplent en toute humilité dans l'au-delà, action passive, feu gelé, mort vivante, message intermittent d'un soleil qui nous parvient avec un tel retard et d'une si prodigieuse profondeur que le rayon froid qui nous touche, venant d'un si lointain passé pétrifié, est une annonciation, une promesse, le futur, un futur contingent qui peut être ou n'être pas.

Il m'était tombé entre les mains le numéro d'une revue d'art de grand luxe, *Wroubel* ou *La Toison d'or,* je ne sais plus, qui donnait la reproduction en couleur des miniatures de Fouquet conservées au Musée Condé de Chantilly et depuis quelque temps déjà les enluminures du *Livre d'heures* d'Estienne Chevalier, trésorier de France sous Charles VII et Louis XI, me servaient de modèles, non pour le dessin, je n'ai jamais su dessiner et le dessin de Jean Fouquet, qui était un grand portraitiste, est trop réaliste et beaucoup trop subtil et nerveux pour être imité en mosaïque, mais pour l'application des couleurs, leur répartition, leur distribution, le rouge, le jaune, le vert, le bleu et les blancs qui sont d'une sensibilité si aiguë chez Jean Fouquet et quasi inimitables, mais que l'emploi des pierres précieuses dont je me servais en contrefaçon schématique de ses célèbres enluminures me permettait d'égaler en brillant et par opposition et même de dépasser spirituellement dans mes mosaïques à grande échelle, de la dimension de ma table de tri, car les perles, les rubis, les saphirs, les émeraudes, les topazes, les améthystes, les béryls, les diamants chantent en contraste simultané comme en chœur et les parties ombrées et les masses atones, les dégradés et les guillochis dans leur encadrement doré style Renaissance réservés dans les enluminures de Jean Fouquet je les remplissais en y déversant le jaspe, la chrysoprase, le grenat, l'aiguë marine, la marcassite, le corail, le porphyre, la pierre de lune, encadrés de lapis-lazuli ou d'escarboucles, à la mode de cabochons. Ce jour-là, je recomposai avec mes pierres la plus extraordinaire des compositions de Fouquet et la plus grandiose, et j'allumai toutes les bougies. C'était son chef-d'œuvre : *La Trinité dans sa gloire,* l'apothéose de Dieu, à ce jour, la plus merveilleuse des galaxies, un rapatriement[28].

Je m'étais absorbé dans la contemplation. Les bougies s'usaient lentement, les pierres scintillaient, perdues et lointaines comme les vibrations des cloches en liesse que l'on entend à travers et qui ébranlent les murs de sa prison le jour de la célébration d'un *Te Deum*. J'étais en

plein irréel et jamais je n'ai été aussi heureux ni aussi accablé que ce jour-là, même pas, quarante ans plus tard, le jour de la libération de la France, ce fameux dimanche de septembre 1944, quand je suivais d'Aix-en-Provence à la radio le *Te Deum* que l'on célébrait à Notre-Dame et que j'entendais sonner dans ma cuisine sans feu, où je m'étais tenu volontairement confiné durant quatre ans, écrasé par le poids du monde, les cloches de Paris, ivres de liberté...

En vivant des instants aussi exaltants j'imagine souvent la scène suivante : je me mets un revolver dans la bouche et je me suicide.

Ce jour-là, les bougies se consumant jusqu'au bout, les pierreries à l'agonie, l'ombre envahissant la chambre forte, je me voyais très bien m'étendant tout du long sur la table de tri, m'introduisant le colt du grand patron dans la bouche, tirant dans le noir...

Ma vie durant j'ai été hanté par l'idée du suicide et plutôt dans des moments de joie, de bonheur, d'exaltation que de dépression ou de fatigue. C'est un surplus de vie qui veut se manifester. Je ne crains pas de mourir, je suis prêt. L'idée de la mort m'est très familière. Peut-être que j'en ai pris le goût dès ma plus tendre enfance en suçant le sein noir de ma nourrice, qui était Égyptienne, une pauvre et vaillante fellah, fataliste et superstitieuse comme l'est ce peuple antique de la terre des Morts depuis les grands Pharaons qui rêvent encore aujourd'hui, murés dans leur hypogée en forme de pyramide, à leur prédestination et qui se vengent d'un Lord Carnarvon qui vient les déranger. Peut-être aussi que cette hantise, qui n'est pas une obsession, est atavique puisque mon père a raté son suicide en se jetant du haut d'un pont à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, non par désespoir mais, m'écrivait-il en m'annonçant sa funeste détermination, *« parce que je commence à devenir un peu dur de l'oreille droite. La nature est mal faite, mon cher garçon. L'homme devrait mourir comme de vieillesse un chêne millénaire de la forêt, d'un seul coup, tombant en poussière...* »

Ce jour-là, je choisis entre le browning nickelé que Rogovine m'avait donné et le gros colt de Léouba, et c'est le long canon noir que je m'introduisis dans la bouche parce qu'il était d'un calibre plus fort. C'était plus sûr. J'avais souvent répété le geste devant un miroir. Je ne voulais pas me rater en m'éborgnant ..

Aujourd'hui, j'ai sous les yeux une page arrachée d'un petit carnet de notes. Je me demande comment ce bout de papier retrouvé par hasard dans mes paperasses a pu échapper à tant de désordres, pour ne pas dire

des traverses ou des désastres — voyages, déménagements, fuites, pertes de papiers, de livres, saisie de tout bien, faste et pauvreté, guerres et révolutions et autres aventures et bousculades et presse qui sont le plus clair de ma vie mouvementée. Je me souviens du carnet auquel cette page a été arrachée. C'était un petit carnet relié en cuir de Russie et doré sur tranche. J'y prenais des notes de lecture et j'y avais aussi transcrit des formules chimiques pour la fabrication des bombes. Bien des pages avaient été jaunies et rongées par les acides qui giclaient des éprouvettes. Il a été perdu lors de la perquisition de ma villa de Terrioki (Finlande)[29] ce dimanche matin où l'on est venu arrêter Lénotchka. Je ne me souviens pas quand ni à quel propos j'ai pu arracher cette page. La voici, sans autre commentaire. C'est tout ce qui me reste d'une foutue époque :

Hostem com fugeret, se Faunius ipse peremit.
Hic, rogo, non furor est, ne memoriare, mori ?

M. Val. Martialis Epigrammata
Lib. II, Épig. LXXX (Clarendon Press).

Himself he slew, when he the foe would fly.
What madness this, for fear of death te die !
(G. Belland Sons, 1877.)

To escape death Phaunius killed himself,
Tell me, what madness is that to have no thougt or memory of
[*death ?*

11. RÉALITÉ

Au ciel, le « *sac à charbon* » est braqué sur moi comme sur la couverture d'un roman policier américain un revolver en gros plan.

Mon œil peut en remonter l'âme et refaire en sens inverse, à l'intérieur du vide de cette bouche à feu bien astiquée, la trajectoire de l'œil qui me vise à bout portant, un œil dur, un œil fixe, un œil d'acier, un œil qui ne me voit certainement pas et dans lequel le mien se mire : bleu sur bleu qui virent au noir.

Je m'arrache à cette hypnose pour offrir la nuque au canon.

Je reviens à moi comme si l'on m'avait coulé un trousseau de clés dans le cou.

Je sursaute et le coup part.

Mais étais-je réellement « absent » ?

Tout cela s'est joué en un quart de seconde, en un clin d'œil. J'étais debout avant que le coup parte.

D'ailleurs, il n'y a pas eu de coup de feu proprement dit. Mais il a retenti une explosion derrière moi, là-bas, dans la vallée, et comme tiré d'un somme ou la tête encore tout embarbouillée de rêve et de visionnerie, je me suis soudain retourné pour voir à mes pieds des fusées en l'air, des palmes vermeilles, des serpents, des girandoles, des éclairs d'or et de platine jaillir en chuintant, se vider, lâcher leur tonnerre et retomber au fond de la vallée, les fragments crépitants et certaines grosses miettes d'un éclat insoutenable au bout de leurs traînées versicolores de fumée qui serpentent, ondulent, s'enroulent, s'emmêlent, se vautrent, se contorsionnent, empoisonnent et ensemencent les rives marécageuses du Tiété dans lequel elles se reflètent un instant puis s'embrouillent. Ce n'est pas une vision, littéralement ces étoiles de feu dégorgent et font peau neuve, s'accouplent, se nouent.

Il est minuit juste. C'est la sortie du cinéma. Le feu d'artifice traditionnel. Les bombes. Les soleils. Les roues. Les pétards. Le bouquet. Le spectacle est terminé. J'entends les flonflons d'une fanfare. Je devine un cortège dans les rues de Glaréola. Et soudain l'usine coupe l'électricité. Régime d'économie pour ses débuts. Il est minuit une. La fête est finie. La fée électricité s'est envolée. La vallée est plongée dans son obscurité de sauvagerie naturelle, faite des miasmes du Tiété, des croupes des montagnes soudainement très rapprochées et, en surimpression opaque au premier plan, de la frondaison des forêts.

Il n'y a plus de lune au ciel. Dans l'immensité bleue, les astres aussi sont des reptiles qui font peau neuve et dégorgent et la tête du Serpent ne contient-elle pas des pierres précieuses, d'où la lueur sidérale ?

Je remonte à bord. Je remets l'auto en marche. Je repars à petite allure à la recherche de la fazenda du Morro Azul.

La chaleur est inhumaine et le chemin dans lequel je m'engage au petit bonheur n'est que cahots.

Je fais corps avec ma machine qui geint.

Je dégringole par une piste glissante, bordée de souches, coupée de ravines. Je regrimpe, je redescends, je remonte, je zigzague, je serpente, j'ondule. Le haut-plateau est désert, haché de noir, scié d'ornières, criblé

de bifurcations comme de déchirures. Je dérape dans de la caillasse. Je patine dans des entonnoirs pleins de terre meuble. Je sursaute sur une strate de pierre, une barre, ou dans une rigole profonde affouillée sous une croûte de boue craquante qui s'effondre. L'une ou l'autre roue tourne à vide dans un trou rempli de poussière sédimentaire.

A ce régime le moteur chauffe.

Rien ne bouge, rien ne vit dans cette solitude et quand je m'arrête pour m'orienter, pas un râle, pas un souffle, même pas un cri éperdu d'oiseau nocturne ou le grignotement d'un insecte, pas trace de bête rampante sur le chemin, d'un tatou qui se trotte ou d'une grenouille sautant sur le bas-côté, pas un papillon de nuit à part les milliards de lucioles silencieuses qui se secouent autour de moi et tombent, tombent dans mes phares comme les pétales d'un amandier en fleur dans la brise, mais il n'y a pas de brise printanière ni d'amandier, des cactus hostiles, des mimosées, des herbes à piquants, une haleine chaude réverbérée, et les lucioles qui s'éteignent par paquets dans mes phares tombent comme des bouts d'allumettes carbonisées et racornies, grésillent, jutent, suintent, confiture-cambouis qui calfate chacun des nids d'abeille de mon radiateur et qui a un goût et qui dégage une odeur indéfinissable de mort-aux-rats, acétate de plomb, phosphore, ail (le lendemain, je consacrerai la journée à décrasser ça, des petits cristaux de cyanure et de la râpure d'ailes, avec une lime à ongles, une longue épingle à cheveux une brosse à dents, de l'ammoniaque « *Scrubb's* », du papier d'émeri, et d'astiquer mon radiateur avec un produit spécial dit « *Miror* » et une peau de chamois).

J'allume une cigarette. Je vais faire ma crotte sous un arbre ficus. Je pense aux serpents et quand je remets en marche mon engin, j'ai l'impression d'être un parasite égaré sur le corps d'un pellagreux tant le site est ravagé. De partout débouchent des charretières en pente, des chemins de terre encaissés, des coulées, des sentiers dans les talus des éboulis, sinon des *piccadas* dans les clairières amorcées et les défrichements mal jalonnés. Je suis perdu. Cela sent de plus en plus fort le taureau.

J'avance toujours.

Maintenant, les étoiles ont encore grossi d'un cran. Au ciel, le « *sac à charbon* » s'est vidé, lui aussi. Ce n'est plus qu'une peau retournée, fripée, abandonnée. L'Être chthonien a fait peau neuve et a disparu en crevant pour se laisser choir du firmament. L'antre du Mangeur du Monde est

vide. C'est le Renouveau sur Terre, un dieu populaire, météorologique, agricole. Les *caboclos* l'attendent, le sorcier, l'esculape, le devin, le conjurateur, le colporteur qui fait tous les ans sa tournée offrant ses almanachs illustrés dans les peuplements de l'intérieur et ses remèdes contre le mal d'amour, le conteur, le rieur, le marieur, l'envoûteur, le rebouteux, le jeteur de sorts, le coureur des bois, le démon de la solitude, l'assassin, le Vieil Homme ou le *sùrùcùrî,* le grand boa giboyeur.

J'entends se bander le ressort de l'Univers... Comme en quelques tours de roue on peut être loin de tout ce que l'on a connu et aimé ! C'est la déroute.

Sur des kilomètres et des kilomètres je roule entre des fils de fer barbelés derrière quoi les plantations campent comme des armées babyloniennes. Et, tout d'un coup, dans un tournant, en plein virage, j'entre dans le vallon de la fazenda de la Montagne Bleue.

Le Morro Azul !...

Je ne devais y passer que la nuit, j'y suis resté plus d'un mois. Puis, je ne suis pas allé plus loin à l'intérieur, j'ai fait demi-tour, à peine à deux cent vingt-cinq kilomètres de Sâo-Paulo, je suis rentré. La révolution a éclaté cette année-là, la révolution positiviste du général Isidoro[30]. Ce n'est que l'année suivante et l'année d'après et encore une autre et une autre année plus tard que j'ai poussé plus loin à l'intérieur. Entre chaque voyage je rentrais à Paris écrire, travailler, mettre une affaire debout pour faire des sous, préparer la prochaine expédition. Comme chez Léouba à Saint-Pétersbourg, j'ai fait chez le Dr Oswaldo Padroso un stage d'apprentissage, l'apprentissage de mon métier de romancier, car c'est au retour de ce premier voyage dans la province de Sâo-Paulo que j'ai publié *L'Or* chez Grasset, un livre auquel je pensais depuis plus de dix ans, un manuscrit quasi abandonné et auquel je ne travaillais que par intermittence, une histoire merveilleuse que je me mis tout à coup à élaguer et à dépouiller pour en faire une histoire vraie, un récit que je réécrivis entièrement au présent de l'indicatif, celui des cinq modes du verbe qui exprime l'état, l'existence ou l'action d'une manière certaine, positive, absolue, ce qui frappa comme une nouveauté certains très rares écrivains de mes amis, mais simplicité qui déplut au plus grand nombre des hommes de lettres et des critiques littéraires qui eurent à s'occuper de ce petit volume auquel son éditeur ne croyait pas et qui fit je ne sais comment son tour du monde puisque j'en connais aujourd'hui deux douzaines d'éditions différentes en une bonne douzaine de langues et qui

s'adressent à toutes les classes de la société puisque ce roman a paru, en 1927, en feuilleton dans *L'Humanité*[31] et qu'en Amérique on en a fait une édition en Braille pour les aveugles et dans les écoles de Hollande un livre de lecture française (« *Rimbaud à l'école de La Fontaine* », disait de son auteur Jacques Bainville dans *L'Action française),* écrit linéaire exactement le contraire du mode d'écriture polymère ou polymorphe mais semblablement universel que j'emploie présentement pour tracer le portrait d'un somnambule.

12. UN SOMNAMBULE

Senhor Oswaldo Padroso était un être plein de mansuétude, de gentillesse, de timidité, de douceur — et d'effroi devant son flux de paroles quand, comme beaucoup de solitaires à qui cela n'arrive pas tous les jours, il se mettait tout à coup à parler à tort et à travers et ne se sentait plus maître de la volubilité qui le gagnait, et il ne s'arrêtait qu'épuisé, gloussant encore quelques syllabes, souriant dans le vague, puis posant ses beaux yeux profonds sur vous comme un qui n'est pas trop sûr de ce qu'il a dit et qui s'est laissé déporter par son élan.

C'était un drôle de corps, petit, replet, dodu, fané, les mains molles, une longue pipe de jonc entre ses doigts gourds, les jambes flasques, du moins son pantalon était bridé de plis et de replis qui godaient, tout le jour habillé de noir, les pieds dans des escarpins vernis, des chaussettes de soie de couleur vive, des manchettes aux poignets, une espèce de jabot ourlé d'un fil d'or tremblant ténu sur son plastron de chemise amidonné, un lacet noir comme cravate, un haut faux col empesé qui lui sciait cou et bajoues toujours rasées de près, dans la journée en robe de chambre sac et le soir en habit, avec une décoration en émail à la boutonnière (insigne de sa fidélité au positivisme d'Auguste Comte, d'adhérent à sa religion humanitaire, de membre de son église laïque !), ses rares cheveux pommadés, la moustache fine et pendante. Ce n'est pas ainsi que je me figurais un *fazendeiro !*

D'ailleurs, le Dr Oswaldo Padroso ne s'occupait pas beaucoup de sa fazenda du Morro Azul qu'il laissait dépérir, les arbustes, des bourbons centenaires, envahis par une herbe grimpante qui les étouffait, mais la plantation pleine d'oiseaux qui y trouvaient refuge car il était défendu d'y

tirer un coup de fusil et le Dr Oswaldo devait tenir à la chose par principe et par sentimentalité car seul un coup de fusil parvenait à le tirer de son oisiveté dans laquelle il semblait se complaire, enfermé dans son bureau, se balançant tout le long du jour dans son fauteuil à bascule, fumant sa pipe derrière ses jalousies, et il sortait alors sur la véranda, s'abritait les yeux de la main, inspectait l'horizon, hélait Chavin, le régisseur, son factotum, un *mamaluco,* métis de Blanc et d'Indienne, qui se tenait toujours à proximité et qu'il faisait partir ventre à terre sur l'unique cheval de la propriété rechercher le coupable parmi la centaine de vieux nègres cassés qui vivaient ou plutôt végétaient sur ce domaine de dix mille hectares, comme la plantation elle-même, à bout de force, épuisés, ayant fait leur temps, mais étant à l'abri du besoin et se trouvant bien casés sous l'indolente administration du Dr Oswaldo qui laissait les choses aller leur train, était morose et sans autre ambition que celle d'affirmer son droit à ce qu'on le laissât en paix, ne craignant rien tant que les visites, les dérangements, les affaires, se contentant d'une petite récolte de café, mais d'une qualité unique au monde, qui faisait prime à Santos, était retenue d'avance, payée son pesant d'or, ce qui lui assurait une rente trop abondante vu son genre de vie, son horreur du changement et des nouveautés.

Néanmoins, si j'ai bien compris, le Dr Oswaldo Padroso représentait dans la région de Glaréola le contentieux de la banque dont Caïo m'avait assuré qu'elle détenait à peu près toutes les hypothèques des planteurs ruinés du municipe, mais cette gérance devait être une sinécure, si j'ai deviné juste, car le docteur sortait peu, et alors pour aller téléphoner en ville, et il s'installait alors toujours avec sa longue pipe de jonc, un panama sur la tête, la tête vissée dans son faux col, en jaquette noire, dans un coupé *Renault* démodé, haut sur roues, capitonné en peau d'ange comme la voiture d'une demi-mondaine, verni, reluisant, épongé au point que le grand paysage tropical se reflétait d'une façon anachronique dans la caisse de la carrosserie quand il passait, d'abord les palmiers impériaux plantés devant la maison, puis la bananeraie qui leur faisait suite et puis les rangées à l'infini des caféiers qui alternaient, s'incurvaient, se confondaient, s'embrouillaient, sursautaient au moindre cahot comme les rayons d'une roue qui démarre au cinéma, stoppe, fait quelques tours en marche arrière et tourne confusément en avant sur l'écran, puis freine, bloque, fait sabot, et le véhicule cacochyme disparaissait dans un nuage de poussière rouge, auréolé des palpitations de la chaleur, empruntant un

autre chemin que celui par lequel j'étais arrivé, un chemin carrossable qui descendait directement à Glaréola par l'autre versant et sans avoir à franchir le col de la Montagne Bleue, et le D[r] Oswaldo se montra extraordinairement indigné quand il apprit un jour de ma bouche que c'était Caïo lui-même qui m'avait indiqué l'ancienne piste des muletiers et non pas recommandé la nouvelle route, l'autostrade que sa banque justement avait fait construire pour améliorer la viabilité de la région où la banque avait aujourd'hui tant d'intérêts, disait le docteur, bouleversant l'économie séculaire du municipe, construisant des ponts, des barrages, des écluses, des canaux d'irrigation, des centrales électriques, arrachant les vieilles plantations de café, débroussant ce qui restait de l'antique forêt vierge pour faire planter des vergers d'orangers dont elle s'était assuré le débit sur les marchés d'Australie, chassant les anciens planteurs pour faire place à des émigrés italiens qu'elle distribuait par colonies en des lotissements tout neufs qu'elle leur vendait à crédit, des maisonnettes préfabriquées, faites en série sur le modèle des chalets suisses, ce qui était absurde sous ce climat, mais elles étaient coquettes, avec l'eau, le gaz, l'électricité, le téléphone (choses que le D[r] Padroso n'avait voulu à aucun prix voir installer au Morro Azul !), ouvrant dans chaque lotissement une école, un service social, une coopérative mais aussi un garage, un cinéma, un dancing, vendant les petites *Ford* également à crédit, si bien que chaque nouvel arrivant se trouvait endetté jusqu'au cou avant d'être établi, d'avoir défoncé son lot, planté ses arbres, enclos son verger et que les nouveaux venus menaient une vie beaucoup plus précaire encore et beaucoup plus misérable dans leur décor et avec leurs accessoires modernes qu'autrefois les nègres esclaves dans les plantations, les contrats, les engagements, les dettes, leur signature librement consentie, l'achat à tempérament d'instruments aratoires coûteux difficilement amortissables, le faux confort, le superflu, les risques et les déboires de toutes sortes qu'ils étaient seuls à courir dans un pays nouveau auquel ils n'étaient pas acclimatés les enchaînaient plus sûrement au sol que les fers aux pieds des esclaves dans la *zensala,* le carré derrière la grande maison du maître où l'on enfermait les noirs pour la nuit...

Je laissais le D[r] Oswaldo Padroso parler. Quel âge pouvait-il avoir ? Il était mon cadet de quelques années et paraissait de dix ans plus âgé que moi. Un pareil rêveur éveillé sur un trône, qu'est-ce que cela aurait donné ?

— Caïo est un flibustier, disait le docteur. Vous avoir manqué à ce

point ! Un homme comme vous ! Un poète ! Ce garçon n'a aucun respect. Savez-vous que vous auriez pu vous tuer au col, qui est un mauvais pas fameux dans la région, monsieur Cendrars ? Et vous avoir poussé de nuit sur cette piste qui ne mène plus nulle part et se perd dans l'arrière-pays, c'est criminel !...

— Mais peut-être que Caïo voulait-il me donner l'occasion d'admirer les chantiers que la banque a fait ouvrir partout et de bien augurer de l'avenir du Brésil, Senhor Padroso ?

— Ne m'en parlez pas ! Depuis le temps qu'on l'escompte, l'avenir du Brésil c'est la banqueroute ! Quant aux fameux chantiers de la banque, dont on me rebat les oreilles, ils rendent pour l'instant le pays inhabitable car Dieu sait où l'on va racoler la racaille qu'on nous envoie, de sac et de corde. Même les oiseaux du ciel n'y peuvent plus tenir avec tous ces concasseurs, ces bétonneuses, ces scieries, ces locomobiles, ces rouleaux compresseurs, la dynamite qui saccage tout et tous ces moteurs à explosion qui pétaradent, installés dans tous les tournants et jusqu'au cœur de la forêt ! Heureusement que je suis là et que les dix mille hectares du Morro Azul sont la providence des oiseaux. On n'empiète pas sur mes terres et la chasse y est interdite. N'entre pas chez moi qui veut...

Et le Dr Oswaldo de me parler des oiseaux et il pouvait en parler durant des heures, s'émerveillant de la nuée des colibris butinant la bananeraie, les disant agressifs, batailleurs, intolérants, jaloux, chacun défendant farouchement son secteur contre toute incursion du voisin, hargneux, coléreux, querelleur, toujours aux aguets, d'une fureur audacieuse et, comme les insectes, toute la bande absolument indifférente à la présence des humains, bourdonnante, vrombissante, s'ébattant, se battant, filant à plus de cent kilomètres à l'heure dans toutes les directions comme une envolée de pierres précieuses... Je le laissais parler, parler... tout heureux que j'étais d'avoir découvert pareil phénomène, et je souriais à la pensée du bon ou du mauvais tour que Caïo croyait m'avoir joué.

Déjà la nuit de mon arrivée, en m'accompagnant dans le palais de l'Empereur où il m'avait fait dresser un lit, le Dr Oswaldo Padroso m'avait déclaré dans une effusion qui m'avait laissé confus devant tant d'honneur et d'hommages auxquels j'étais loin d'être habitué en France où, tout au contraire, un ancien combattant était plutôt mal vu :

— Caïo a dû vous le dire, ce petit palais a été construit par mon prédécesseur pour recevoir Don Pedro qui avait annoncé sa visite ; mais Don Pedro n'étant jamais venu, son palais n'a jamais été habité et je suis

tout glorieux de pouvoir vous en faire l'honneur, jugeant que vous en êtes digne, à double titre, *primo,* en tant que poète et, *secundo,* en qualité de Français. J'adore la France, monsieur Cendrars, et jamais encore aucun Français n'est venu au Morro Azul, vous êtes le premier. Comment vous remercier ? Ce palais est à vous. Faites comme chez vous. Disposez, disposez. Mais Caïo, qui est un cachottier et un intrigant, ne m'avait pas dit que vous étiez mutilé de guerre. Monsieur Cendrars, l'honneur est trop grand pour moi. Je succombe. Je suffoque. Je me sens mal. Permettez-moi d'aller prendre l'air. C'est l'émotion. Je pleure. Excusez-moi. Je me sauve. Je vous attends dans mon humble logis de solitaire. Venez me rejoindre sur la véranda et dépêchez-vous, j'ai à vous parler. Oh ! pardon... Votre présence me trouble. Je ne sais plus ce que je fais, ce que je dis. C'est tellement inespéré ! Un Français chez moi... Un héros de Verdun... Jour à jamais mémorable...

— Le Dr Oswaldo est nerveux aujourd'hui et j'avoue qu'il y a de quoi. Moi aussi j'adore la France. J'ai fait baptiser ma petite fille Joffrinette, ma femme voulait l'appeler Bataille-de-la-Marne, mais j'ai préféré le nom du grand général qui a sauvé Paris, car le nom vaut titre, et ma petite fille est une sainte, me dit Bueno, le majordome du docteur, un nègre gigantesque et rubicond, qui est resté avec moi pour défaire mes valises, et comme je m'excusais de l'heure tardive de mon arrivée et du dérangement, car il était plus de deux heures du matin, Bueno me répondit :

— Que Monsieur ne s'inquiète pas, le Dr Oswaldo ne se met jamais à table avant deux heures du matin, Monsieur a très peu de retard, c'est parfait, Léontine et moi en avons l'habitude, le Dr Oswaldo est sublunaire...

— Sublunaire ?...

— Oui, comment dit-on, il se lève la nuit pour marcher ? Il va, il vient...

— Somnambule, Bueno ?...

— Peut-être bien, puisque c'est Monsieur qui le dit. Disons donc somnambule. Mais à mon idée le Dr Oswaldo est plutôt sublunaire car, à mon idée, c'est la lune qui le fait aller...

Une lampe à pétrole avec un globe d'albâtre était posée sur une console de marbre.

J'étais donc dans la maison de l'Empereur. En effet, tout y était de marbre rose, du sol au plafond. Cela tenait beaucoup plus d'un atrium à la romaine, voire d'un tombeau antique que du grand salon du Petit

Trianon par Gabriel. L'immense pièce du rez-de-chaussée où je me trouvais et où Bueno était en train de ranger mes affaires sur des bancs de marbre, genre sièges curules scellés aux murs, formait un cube énorme. Un cube plus petit avait été surajouté à l'une des faces, c'était le vestibule par lequel nous étions entrés dans le palais, et, sur la face vis-vis, un autre petit cube de dimension semblable lui faisait pendant, c'était la salle de bain avec une piscine, tout cela mal articulé, sans aucune proportion. C'était assez laid, nu, massif, lourdaud, solide et quoique construit pour l'éternité, ne paraissait pas fini, il y manquait je ne sais quoi. Un assemblage de blocs, de dalles, de colonnes, le tout taillé d'avance, numérotés et mis en place maladroitement, sans équilibre, sans grâce. C'était pesant, écrasant, les murs trop épais, les fenêtres mesquines, en raison de cinq par façade, au sud et au nord, et de deux fausses fenêtres maçonnées, à l'est et à l'ouest, encadrant la porte du vestibule d'une part et la porte de la salle de bain d'autre part. Tout était d'une symétrie assommante et sans aucune décoration. C'était riche et c'était fruste. On se rendait bien compte que cela n'avait jamais été habité. Tout ce marbre poli avait dû coûter une fortune. Il était aussi fin que du carrare.

Au milieu de la vaste pièce, entre quatre colonnes en carré, surélevé d'une marche et isolé par une balustrade de marbre, posé à même le sol dallé, un lit bas, également en marbre rose mais surmonté d'une moustiquaire, une mousseline bouillonnante de plis comme une robe de mariée accrochée à un gibet, potence faite de trois pièces de marbre ajustées.

Au-dessus de ce lit de parade, où l'on n'avait pas plus envie d'y faire l'amour que d'y agoniser en attendant la fin de la consultation, la sentence d'illustres professeurs convoqués télégraphiquement et arrivant par avion spécial, — je ne pouvais m'empêcher d'imaginer, se tournant et se retournant épouvanté dans ce grand lit poussiéreux, un monarque atteint du cancer des fumeurs et ayant envie d'un dernier havane, dans l'impossibilité d'appeler, la gorge sectionnée, la sonnette hors de la portée de la main (d'ailleurs, je ne voyais pendre aucune sonnette le long de ces parois de marbre lisse !) — au-dessus de cette couche impériale, où je sentais bien que jamais je n'y pourrais dormir, au-dessus de ce lit tragiquement, mortellement ennuyeux, en guise de vélarium, une grossière natte de joncs tressés était suspendue par les quatre coins à quatre longues cordes nouées chacune à l'une des quatre colonnes ; cette natte à travers les mailles de laquelle j'apercevais les étoiles du ciel briller par intermittences et autour de laquelle je voyais déborder les franges

bleues de la nuit brésilienne, était d'une dimension telle que son centre en était distendu et faisait poche comme si une bête y eût gîté, par exemple une chatte avec sa ventrée de petits, et tout en me déshabillant, me rasant à sec, au « *Razvite* », faisant un brin de toilette avant d'aller rejoindre le Dr Oswaldo Padroso et me mettre à table (au lieu de m'étonner de ce plafond à ciel ouvert, j'étais impatient de connaître la dulcinée du Morro Azul dont Caïo m'avait suggéré l'existence !), je levais parfois la tête et dressais l'oreille croyant entendre la natte crisser, craquer comme si l'on eût grignoté les joncs et sous l'effet de poussées imperceptibles des menues brindilles de paille s'en détachaient, voletaient en l'air, tombaient sur la moustiquaire du lit avec tout un monde tourbillonnant de poussières et de moisissures. J'avais la sensation très nette que l'on me guettait, que l'on suivait mes moindres mouvements, que l'on bougeait, qu'il y avait quelque chose là-haut, là-dedans, pas un pavé, quelque chose de vivant, un être, un être insolite, mais je pensais aussi familièrement à une nichée de souris, à des rats et à leur sarabande dans le noir, une fois la lampe soufflée. Non, jamais je ne coucherais là, même pas pour une seule nuit...

— Bueno, appelai-je, viens me montrer comment fonctionne la robinetterie de la piscine, cela me paraît bien compliqué, je voudrais vite faire trempette avant de m'habiller et me faire beau pour votre patronne avant de descendre à table.

(Comme toute femme l'exige d'un Français à l'étranger, je voulais séduire par un rien de toilette particulier, la conversation, le bavardage, les potins de Paris, des échos de la mode, un peu d'impertinence ou d'esprit, amuser, briller même aux yeux de la vieille maîtresse ou de la folle servante du docteur, dont Caïo s'était moqué en me disant que ses amours étaient le secret de polichinelle depuis vingt ans !)

— Grands dieux, que Monsieur ne s'y risque pas ! s'écria Bueno en levant les bras au ciel. C'est plein d'araignées venimeuses...

Je trouvais la malice un peu grosse connaissant la flemme traditionnelle des nègres, mais je ne la relevai point vu l'heure avancée. Léontine, sa femme, qui devait s'impatienter devant ses fourneaux, les plats brûler, senhor Padroso se morfondre sur la véranda, et comme Bueno n'avait pas l'air de vouloir faire la moindre allusion à la patronne :

— Attrape ce flacon, lui dis-je, non pas celui-là, l'autre, le flacon d'eau de lavande et fais-moi une bonne friction...

— Monsieur n'a pas l'air d'y croire, me disait Bueno tout en me

frictionnant consciencieusement. Mais Monsieur n'a qu'à aller essayer ! Il y a toute une machinerie par en-dessous et des tuyaux d'une complication à vous faire perdre la tête. J'ai essayé de comprendre comment tout cela fonctionnait, mais quand on tourne les robinets, ce n'est pas l'eau qui monte, ni chaude, ni froide, mais des araignées enragées qui sortent, des grosses noires, des velues, de celles qui puent, qui mordent, des venimeuses, des satanées. Un jour, j'ai dû m'en défendre à coups de revolver, elles étaient grosses comme la main et j'en étais recouvert, j'en avais jusque dans les cheveux et dans mon pantalon. Ça grouillait. Je m en suis tiré de justesse et j'ai été malade six mois, avec des vilaines plaies sur les hanches et sur le ventre. Que Monsieur demande à ma femme, Léontine en avait mal au cœur de dégoût et me posait des emplâtres, des cataplasmes et me faisait boire un bouillon d'herbes amères et de racines dans lequel elle jetait ces mêmes araignées venimeuses, mais grillées, pilées, réduites en poudre piquante en guise de poivre rouge, et elle récitait les prières et elle faisait les conjurations qu'il faut comme Chayin, le *capita,* lui avait dit de faire, car ce bouillon créole est une médecine indienne et le *capita,* qui est né sur la propriété, connaît par sa mère tous les secrets de la nature, et sans l'assistance de ma femme je n'aurais jamais eu le courage d'y goûter à cette cochonnerie, même pas une seule petite fois, ne fût-ce qu'à titre d'essai ou de curiosité. C'est une diablerie, mais Léonie est une âme forte. Elle en est venue à bout. C'est elle qui m'a guéri. Sans sa femme un homme n'est rien ! Maintenant si Monsieur veut essayer, qu'il y aille ! Mais que Monsieur se mette bien dans l'esprit que jusqu'à ce jour personne n'a encore réussi à aller prendre un bain dans cette piscine ensorcelée...

— Certes, Bueno, j'essayerai et pas plus tard que demain matin ! Tiens, passe-moi mon complet blanc.

— Alors, bonne chance ! et que Monsieur ne compte pas sur moi pour le tirer de là, j'ai bien trop peur... Demandez-le à Chavin, c'est le *capita* qui détient les clés du sous-sol...

Et le géant nègre de se couvrir d'un signe de croix, de toucher son amulette qu'il portait au cou, un trousseau *balaladenga* comportant les treize porte-bonheur : la main bahiana qui fait la figue contre le mauvais œil ou jettature ; Momus, le double bossu érotique, contre les noueurs d'aiguillettes ; les dés de la fortune ; l'équerre de Saint-Joseph pour le bon travail ; le chien de la maison, symbole de fidélité ; la gourde, pour la

soif ; le petit pain dans son corbeillon, pour la faim, mais qui a également une interprétation sexuelle : le rassasiement de la faim utérine ; le bâton du voyageur ou la baguette du mage ; la pirogue pour ne pas périr en mer ; les grelots de la folie ; l'écureuil ou le bilboquet, la fantaisie ; la tête de poisson ou la sagesse ; la patte de lièvre, le plus magique des treize ; et Bueno me tendit mon complet blanc, m'aida à l'enfiler, noua mes chaussures.

— Merci, Bueno. Maintenant descendons, je suis prêt. Mais avant, réponds-moi franchement : Quelle est la bête qui est tapie sur notre tête ?

— Ah ! Monsieur a deviné ?

— Oui, il y a quelque chose qui nous guette, qui bouge. Je crois deviner que c'est un...

— Chut ! *O bicho*[32] nous écoute. Que Monsieur ne dise pas son nom. Venez !...

Et Bueno de s'emparer de la lampe et de sortir rapidement.

Je le suivis dehors.

Dehors, je trouvai le nègre qui m'attendait au sommet du grand escalier de marbre qui descendait de la terrasse du palais de l'Empereur à la maison de la fazenda.

— Je passe devant, me dit-il. Attention, il y a cent une marches. Et me précédant, tenant la lampe à bout de bras pour m'éclairer, il descendit l'escalier, s'arrêtant au bout de dix marches pour me déclarer, comptant très vite :

— 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 !... Ah ! Monsieur est presque aussi malin que lui !

— Mais qu'est-ce, Bueno ?

— 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 !... Et dire que Monsieur n'a fait semblant de rien !

(C'est ainsi que l'on devait circuler du haut en bas de l'échelle de Jacob, en faisant une pause sur certains échelons ou degrés fatidiques : *les nombres d'or,* déjà en montant, mais surtout en redescendant, *pour s'en souvenir,* comme on fait des nœuds à son mouchoir, comme les grosses perles auxquelles on s'arrête en égrenant son chapelet, les *quipus,* les cordes à nœuds des Incas sont basées sur ce principe d'arithmologie, les nœuds d'écorce du Bénin et du Congo, les cicatrices en relief des Sénégalais, dont Bueno avait le type, portant double entaille en croissant de lune sur la joue.)

— 31, 32, 33 !... Dieu soit béni ! A la trente-troisième marche nous sommes hors d'atteinte !

— Mais quoi, Bueno ?

— C'est une liane !

— Une liane, Bueno ?

— Chut ! Il vaut mieux ne pas prononcer son vrai nom. Je descends jusqu'à la cinquantième...

A la cinquantième marche, Bueno m'attendait souriant, clignant de l'œil, la lampe haute :

— Ici, nous sommes hors de portée, absolument à l'abri de toute indiscrétion. Il vaut mieux ne pas prononcer son nom, mais je puis le dire à Monsieur sous le sceau du secret et en le lui coulant dans le tuyau de l'oreille : c'est le serpent à sonnette.

— Un serpent à sonnette, Bueno ?

— Chut ! Non, non, non. Monsieur ne sait pas. On n'a rien dit. Bueno est un imbécile ! Monsieur a raison. Bueno n'a pas parlé ! Mais Monsieur l'a si bien joué que ça me fait rire et Monsieur le saura quand même : ce n'est pas un serpent, c'est une serpente : la Maîtresse du Morro Azul... Ah ! Ah ! pauvre de moi, malheur ! j'ai parlé...

Et Bueno de dégringoler cinquante autres marches de l'escalier.

Il m'attendait sur la pénultième et avait soufflé la lampe, plus noir dans le noir, les yeux dilatés. Je m'approchai tout contre lui :

— Bueno, lui murmurai-je, est-ce de N.-D. du Morro Azul, de la Senhora que tu as voulu parler ?

— Ah ! Monsieur la connaît ? Dieu merci qu'elle existe ! Ici, personne ne l'a jamais vue, même pas le photographe quand il est venu par train spécial la photographier. Mais venez, me dit-il, le Maître nous attend. Je crois qu'elle s'appelle Mâa-Eiffel... Mais chut !

Nous descendîmes les deux dernières marches.

— 100, 101 ! compta Bueno à haute voix.

Nous approchions silencieusement du coin de la véranda.

— Voyez, le Dr Oswaldo n'y est pas. Il se promène une fois de plus comme une âme en peine. Monsieur le trouvera devant la maison, allant, venant sous les palmiers, sinon, au bout de l'allée, sur un banc. Je cours à la cuisine prévenir Léontine d'avoir à servir...

Senhor Padroso était en effet en train de rêver sur le banc, sous une magnifique touffe de bambous géants qui formaient une niche

frissonnante au bout de l'allée. Cette retraite était paradisiaque et romantique à souhait avec les bouquets en étoile des palmiers impériaux qui se balançaient en planant dans la nuit du tropique, à plus de trente mètres de hauteur. Il ne manquait qu'un effet de lune ou un coup de projecteur pour transformer ce cabinet végétal en un féerique décor d'opéra.

Dès qu'il m'aperçut, le Dr Padroso se porta à ma rencontre, me serra avec émotion dans ses bras, me donnant à la mode brésilienne des claques sonores dans le dos, s'exclamant :

— Enfin, vous voilà, cher ami. Venez vite. Passons à table. La femme de Bueno doit se demander ce que nous faisons et vous devez avoir faim...

Le secret de polichinelle, avait dit Caïo.

A table, nous n'étions que nous deux et le Dr Oswaldo Padroso ne parla que d'ELLE.

C'était émouvant au possible. Cette passion !

Encore l'histoire d'un grand amour, d'un coup de foudre, à ajouter à ma première chronique de *La Femme aimée*[33].

Le monde entier connaissait cette femme, mais il se trouvait que j'avais été témoin de sa fin en qualité d'assistant d'un metteur en scène américain dont j'ai oublié le nom et qui lui faisait tourner son dernier film, un rôle de tireuse de cartes, à Montmartre, au *Chat Noir,* un film absolument idiot, ce qui explique que j'en aie également oublié le titre. Cet abruti d'Américain, qui ne parlait pas un mot de français et qui gueulait comme un sourd dans son mégaphone, sentant la grande artiste lui échapper du fait de la mort et craignant de la perdre avant le dernier tour de manivelle, m'avait fait venir pour lui donner un coup de main dans son travail et ainsi gagner du temps sur la camarde, avant que disparaisse la vedette qui lui assurait la publicité du film et lui coûtait les yeux de la tête. Il en voulait pour son argent. Sale argent ! La célèbre tragédienne aussi en avait besoin et était épuisée. Elle n'en pouvait plus, elle était malade et descendait de sa chambre dans le grand salon de son hôtel particulier, avenue de Villiers, que nous avions transformé en studio, les électrogènes pétaradant sur le trottoir, les câbles entrant par toutes les fenêtres, une armée d'accessoiristes, de figurants, de techniciens, d'opérateurs envahissant la maison, entrant, sortant, hurlant, criant, occupant toutes les pièces où retentissaient les coups de marteau des charpentiers et des tapissiers qui enfonçaient et arrachaient des clous à tire-larigot, bousculaient les meubles, saccageaient les tapis,

déchiraient les rideaux, charriaient les bibelots, les statues, les tableaux, mettaient leurs pattes sales sur les souvenirs intimes d'une vie des plus passionnées qu'il fût et les couronnes dorées, les trophées d'une carrière d'artiste exceptionnelle, d'un triomphe universel, d'une gloire à nulle autre pareille dans les annales du théâtre, plantaient les décors partout selon les besoins de la prise de vues, les peintres badigeonnant plafonds et portes de ce gris terne cher aux photographes, la grande artiste épuisée, la vieille femme par surcroît unijambiste, la malheureuse criblée de dettes, traquée, descendait de sa chambre dans son salon, frissonnante de fièvre, se maquillait couverte de fourrures devant la cheminée où brûlait un feu énorme, se tenait prête, toujours sous les armes à soixante-dix-neuf ans, et se levant à l'appel impitoyable du mégaphone venait s'exposer aux feux voraces des projecteurs éblouissants, aux rayons insoutenables des glaces et des miroirs que l'on braquait sur elle, à la lumière crue des écrans d'aluminium, se soumettait aux exigences de la caméra, répétait la scène autant de fois qu'il le fallait pour délimiter le champ, régler les éclairages, subir les indications de jeu, tournait enfin, « Lumière, on tourne ! », recommençait, obéissait sans broncher, elle, la femme la plus impatiente, la plus capricieuse, la plus volontaire du monde, elle, l'artiste la plus originale, la plus fantaisiste, la plus indépendante interprète qui parût jamais sur les planches, dont toute la carrière n'avait été que scandale, des coups de tête, à la ville comme au théâtre, elle qui, débutante, n'avait pas hésité à claquer, une fois, deux fois, la porte de la Comédie-Française pour être libre et jouer et vivre à sa guise et partir faire une tournée qui révolutionna les États-Unis, elle obéissait sans broncher aux rugissements du mégaphone dont l'Américain autoritaire ne semblait pouvoir se passer (et cela était d'autant plus offensant et féroce qu'à l'époque, c'était en 1923, le cinéma était muet et que la tragédienne avait une voix d'or, voix qui portait, touchait aux larmes, exaltait tous les publics et qui n'a pas pu être enregistrée sur film à la veille de s'éteindre pour jamais !), et quand la femme était à bout de nerfs et allait s'évanouir, un jeune médecin, spécialement attaché à cette troupe de chienlits, se précipitait et lui faisait une piqûre.

Je puis certifier que Sarah Bernhardt est morte à la tâche, en plein travail, droguée, dopée, éperonnée, cravachée comme une pouliche qui se détache nettement du peloton de tête, va gagner l'épreuve d'une foulée sûre, d'une autre et encore d une autre foulée, et dont le cœur éclate à une dernière foulée du poteau, et qui s'abat et crève... En fin de course, il ne

nous restait qu'une dizaine de scènes à tourner.

Tout cela n'est pas humain. C'est une histoire de fou...

Mais déjà quelques années auparavant, au lendemain de la première de *Roméo et Juliette* de Shakespeare, Jean Cocteau m'avait téléphoné un matin :

— Tu as eu tort, Biaise, de ne pas vouloir m'accompagner au théâtre. C'est un triomphe ! Sarah a été prodigieuse. On la croyait finie après l'amputation de sa jambe, elle a prouvé à tout Paris qu'elle n'était pas morte. *C'est un monstre sacré...*

C'était pour la première fois que j'entendais ce terme dans la bouche de Jean et je crois bien que c'était pour la première fois que Jean l'employait.

Et cela non plus n'était pas humain.

Sarah Bernhardt avait joué en travesti le rôle de Roméo et quand, dans la scène du balcon, ce dialogue de deux enfants portés par les ailes de l'amour et se séduisant l'un l'autre, Sarah s'était approchée de l'échelle de soie qui pendait de la fenêtre de Juliette en traversant dans toute sa largeur le plateau de son grand théâtre, non comme un amant ivre qui pose le pied sur le premier échelon et va grimper insensiblement, en extase, séducteur séduit, mais comme un serpent, une larve rampante, roulant par à-coups dans son fauteuil d'infirme dont elle faisait aller les roues caoutchoutées des deux mains et que la Bernhardt s'était levée en s'appuyant péniblement sur une canne, sa jambe unique et maigre de vieillarde tremblant visiblement dans son maillot de justaucorps et sa culotte bouffante de page, cette scène sophistiquée avait été un triomphe avec cris, hystérie, rappels, applaudissements inextinguibles du Tout-Paris, un public de snobs, de nouveaux riches tarés, de généraux vainqueurs, de minitres et de diplomates alliés délégués à la signature du Traité de Versailles.

Je n'avais pas voulu accompagner Jean Cocteau au théâtre car ce spectacle m'eût été horrible. C'était au lendemain de l'autre guerre. J'avais vu trop de soldats, de la véritable jeunesse, l'avenir de la France, souffrir sans rien dire, oubliés sur les lits de sangle des hôpitaux militaires et n'osant aller se présenter à leur fiancée, des gueules cassées, des aveugles de guerre, des gazés, des tuberculeux, des amputés du bras ou des jambes, des trépanés, des cinglés, et, moi-même, je sortais à peine de l'hosto...

Sarah ?

Picasso ?

Les Ballets russes ? L'Esprit nouveau ?

Je n allais pas tarder à quitter Paris pour toujours, ce Paris sophistiqué. Partir !...

Mais le monde entier est sophistiqué, même la Russie, malgré les purges.

Et, aujourd'hui, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, la suite de ce complexe, de ce malentendu, de ce snobisme c'est l'Existentialisme, au théâtre et en philosophie, Sartre et tous ces jeunes littérateurs littératurants qui se trémoussent dans les caves de Saint-Germain-des-Prés, qui se situent à la pointe de l'extrême avant-garde de l'exégèse poétique et qui plongent à rebours et font carrière dans le conformisme, qui ne peuvent vivre qu'en groupe, qu'en bande, à la queue d'un chef d'école car le bifteck prime... « A nous la Liberté ! »

Dans cette détresse et cet ennui,
Personne à qui serrer la main...

dit le grand poète Nékrassov, qui s'est suicidé par ennui selon la tradition des poètes russes ou s'en est allé de la poitrine, et le vagabond Maxime l'Amer (Maxime Gorki) de commenter : « *...personne à qui casser la gueule !...*[34] »

13. LE ROMAN DU MORRO AZUL

Senhor Padroso m'a raconté :

— Vous vous souvenez, monsieur Cendrars, du début de *Sapho* d'Alphonse Daudet, quand l'étudiant gravit quatre à quatre les six étages de son meublé une femme dans les bras et dépose son lourd fardeau, la femme masquée enlevée au bal de l'Opéra, dans son lit et s'abat sur elle haletant, à bout de souffle, le cœur battant douloureusement, à se rompre, prêt à éclater d'émotion, de hâte, d'impatience, de triomphe juvénile mais aussi d'épuisement et de fatigue physiques vu l'effort fourni pour arriver au haut de tous ces escaliers sans fléchir, sans lâcher l'inconnue qui à chaque étage se faisait plus lourde, sans la laisser choir

au dernier palier. C'est dans le même état d'agitation et de trouble, d'angoisse nerveuse, en sueur, le souffle coupé, le cœur me battant dans la gorge, que je me trouvais quand je déposai Sarah Bernhardt dans sa chambre, sauf que je la déposai debout au milieu de la pièce avec mille précautions tant la divine me paraissait fragile et qu'au lieu de me laisser tomber sur la femme célèbre, comme l'autre sur son inconnue, je n'en revenais pas de mon audace de m'être emparé de l'illustre tragédienne et que je me laissai tomber à genoux, rampant à ses pieds pour baiser avec dévotion l'ourlet de sa robe, cependant qu'un glaçon s'insinuait en moi et me perçait le cœur...

« En 1909, quand Sarah Bernhardt vint jouer un soir à São-Paulo, São-Paulo n'était pas la capitale que vous connaissez, bruyante, encombrée, où l'on édifie une maison par heure dans un tintamarre étourdissant et un nuage de poussière qui ne tombe pas et que perce seul le gratte-ciel de *l'Automobile-Club,* fier de ses quarante-sept étages, São-Paulo était une paisible petite ville de province, de cent vingt-cinq mille habitants au lieu du million qu'elle compte orgueilleusement aujourd'hui, dont les rues n'étaient même pas pavées, et il y avait plus d'ânes bâtés et de mules de charge trottinant sur la chaussée que ne circulent aujourd'hui dépassants sur les trottoirs. Il y a quinze ans, il n'y avait pas encore de trottoirs à São-Paulo. On ne courait pas les rues. Chacun restait chez soi. Les gens se surveillaient d'une fenêtre à l'autre. Les maisons étaient toutes en rez-de-chaussée. On avait installé Sarah Bernhardt à la *Rôtisserie Française* qui était la seule maison de la ville comportant un premier étage, un grand salon en loggia, une salle de réunions ou de banquets, reliée au bar du rez-de-chaussée par un escalier roide comme une échelle et plus glissant que l'escalier de marbre qui mène ici au palais de l'Empereur car il était tout parqueté de bois rouge du Brésil, bien entretenu et encaustiqué, étant le seul escalier de cette taille, large comme une avenue et comptant cent une marches, juste autant que celui de l'Empereur ici, au Morro Azul, mais on n'avait encore jamais vu pareil monument en ville ! Je me demande comment j'ai réussi à le gravir en courant et sans attraper le vertige. J'aurais pu glisser et rompre les os à la divine. D'où me venaient mon assurance, mon courage, ma force ? Et cette autorité ! J'avais à peine vingt ans et n'avais jamais brillé. Et quelle audace ! J'étais plutôt timide de nature. Par ailleurs, j'étais orphelin...

« Après la représentation qui avait eu lieu dans l'aula de la Faculté de Droit, São-Paulo n'ayant pas encore de théâtre en 1909, l'enthousiasme

était tel pour la divine que les étudiants avaient dételé l'attelage de sa voiture et ramené l'illustre visiteuse française à son hôtel, traînant, portant la Victoria dans une mêlée indescriptible, le public qui accourait, des hommes du peuple, voire des nègres risquant plusieurs fois de faire chavirer le véhicule, cependant que des bouquets de fleurs lancés de partout remplissaient la voiture, que l'illustrissime actrice envoyait des baisers à la foule, que d'autres étudiants l'escortaient, l'entouraient étroitement ayant allumé des flambeaux et que de toutes les venelles transversales partaient des fusées et des pétards qui n'arrivaient pas à dominer le tonnerre des applaudissements et des acclamations sur son passage. On lui faisait faire le grand tour de ville. C'était du délire. Je me tenais à la portière droite et mon meilleur ami à la portière gauche pour éviter à la divine la fureur de ses plus fervents admirateurs. Connaissant la passion de mes compatriotes, craignant les extrêmes auxquels ils auraient pu se livrer, je m'étais armé d'un revolver et, de son côté, mon ami en avait fait autant. La très chère faisait l'objet de plusieurs paris et des fils de famille, certains riches planteurs de l'intérieur s'étaient juré d'enlever la grande artiste de Paris, non pour rançonner l'étoile ou la dépouiller de ses bijoux, mais pour l'épouser de force ! C'était une gageure bien digne des sauvages que nous sommes car le Tupi sommeille en tout Brésilien ! Et c'est ainsi qu'à peine arrivés à l'hôtel, j'avais emporté Sarah Bernhardt dans mes bras et m'étais mis à courir, gravissant d'une traite ce terrible, cet éblouissant escalier de la *Rôtisserie Française,* un groupe d'amis derrière moi qui brandissaient des torches, suivis d'une bande de jeunes fous surexcités qui se battaient dans l'escalier et venaient frapper sans vergogne à la porte que je leur avais fermée au nez, poussant le verrou, mourant de honte...

« — Relevez-vous, Monsieur, me dit la divine.

« Elle était là, debout dans le salon éclairé à giorno et tout encombré de ses cent malles dont parlaient les journaux, de ses cinquante boîtes à chapeaux, de ses fourrures, de ses ombrelles, de ses bottines qui traînaient partout à l'odeur délicieusement féminine, la robe en lambeaux, les cheveux ébouriffés, ses yeux glauques qui me souriaient à travers les fleurs qu'elle serrait dans ses bras, menue, superbe, fiévreuse, heureuse de cette passion unanime qu'elle avait déchaînée, les coups redoublant à la porte et les acclamations de la foule dehors, sous ses fenêtres, qui la réclamait au balcon, des milliers de voix démultipliées qui scandaient son nom : « Sarah ! Sarah !... », sa bouche enflée de joie, sa bouche qui me faisait peur comme celle d'un reptile et qui se rapprochait,

les lèvres se mouvant, sa langue..., et ses bras s'ouvrirent pour se refermer sur moi, m'attirer, me serrer sur son cœur, m'étreindre, sa langue me compénétrer, cependant que saisi de frigidité je l'entendais prononcer : « Pauvre petit !... », et que je m'entendais, absolument contraint et glacé, lui murmurer :

« — Pardonnez-leur, Madame. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Mais écoutez battre pour vous, et aussi pour la France, le cœur de toute la jeunesse de ma patrie battre d'amour...

« J'entendais battre son cœur à elle, battre follement, le mien s'était tu...

« — Et maintenant, allez-vous-en, petit, me dit la divine.

« Et se troussant, arrachant à ses dessous un morceau de dentelle qu'elle me pressa dans la main, elle ajouta, me poussant nerveusement dehors :

« — En souvenir !... En souvenir de la femme...

« J'étais paralysé d'émotion. Je ne pouvais faire un pas. Tout tournait. Je m'assis sur la plus haute marche de l'escalier ce bout de dentelle entre les doigts. Je ne sais pas ce que mes camarades pouvaient penser de moi. A un moment donné je me retrouvai en bas, au bar. Rien que de la jeunesse dorée. Tout le monde sablait le Champagne. Puis il y eut une première bousculade. Puis une bataille générale. Enfin on évacua la *Rôtisserie Française* et, le lendemain matin, les journaux étaient remplis de ce scandale : Je m'étais battu en duel avec mon meilleur ami et comme il y avait eu mort d'homme, les journaux publiaient mes vers d'amour adressés à la divine ! J'étais le héros du jour, moi, qui venais d'être touché au plus profond de l'âme et qui voulais tenir ma passion secrète... Et tout cela à cause d'un bout de dentelle...

« Que vous dire de plus ? Depuis j'ai lu les *Mémoires* de Sarah Bernhardt et, je crois bien, tout ce que l'on a pu écrire sur elle jusqu'à sa mort car je me suis abonné à *l'Argus* pour recevoir toutes les coupures de presse la concernant. Ma religion est faite. Je sais qu'elle a eu d'innombrables aventures tant à la ville qu'au théâtre et qu'aux États-Unis, notamment, elle a été poursuivie par un montreur de baleine, par le propriétaire d'un ranch qui était fou d'elle et qui voulait lui donner son immense troupeau de bœufs sauvages qu'il lui avait amené dans une petite gare perdue du Far-West, les cow-boys bloquant la locomotive, par un *out-law* du Texas qui arrêta son train en pleine nuit pour piller ses bagages et qui emporta des chemises de femme et une douzaine de petites

culottes en dentelles, par des chercheurs d'or ou de diamants qui lui offraient leur maigre fortune, sans rien dire des têtes couronnées d'Europe, des princes, des grands-ducs qui lui faisaient remettre en hommage les plus beaux bijoux du monde, des viveurs qui constituaient sa cour, ni rien des poètes qui écrivirent pour elle, comme Jean Lorrain et Edmond Rostand, d'immortels chefs-d'œuvre. Aujourd'hui je me rends compte combien mon sentiment chevaleresque et d'honneur était juvénilement ridicule. Et dire que je me suis battu pour elle et que ma vie a été transformée par son unique baiser car, dès le lendemain matin, après mon duel, j'allai trouver mon tuteur pour lui dire que je ne pouvais plus vivre ainsi, que j'avais été touché par la grâce, que j'allais me retirer dans la solitude, et le vieux monsieur, qui craignait de nouvelles extravagances de ma part et que je lui réclamasse les comptes de tutelle pour aller poursuivre la divine à Paris, s'empressa de tout arranger avec le père de Caïo pour me permettre de venir m'établir ici, dans cette vieille fazenda du Morro Azul, la fazenda de l'Empereur oublié, et c'est de ce qu'est devenue ma vie ici, loin de tous, dans ce domaine qui retombe en friche, et de la découverte que j'y ai faite d'une constellation nouvelle, la *Tour Eiffel Sidérale,* que je voudrais vous entretenir en vous priant, tellement j'ai confiance en vous, monsieur Cendrars, de bien vouloir faire une démarche à Paris pour que l'on enregistre officiellement ma découverte (j'en aurais une telle joie avant de mourir !) car, dans ma pensée, c'est un suprême hommage que je rends à la divine et à la France en localisant la Tour Eiffel au ciel et dans notre hémisphère austral... C'est un symbole... J'ai tant tremblé pour elles deux durant la guerre. Sarah et la Tour sont les deux projections spirituelles de la France d'aujourd'hui et sont intimement unies dans mon esprit, comme vous le verrez et ainsi que je l'ai expliqué dans ma communication à l'Académie des Sciences, car ce n'est point simple toquade... Et l'Institut ne me répond pas, malgré les documents joints, une photographie astronomique qui ne laisse aucun doute sur la réalité de ma découverte et les missives circonstanciées et les rappels que je leur adresse périodiquement depuis la bataille de la Marne par l'intermédiaire de notre ministre des Affaires étrangères et de notre Ambassadeur à Paris. Il ne sera donc plus question de Sarah Bernhardt. Ne me parlez pas d'elle. Ne dites rien. Je ne veux plus rien savoir. Mais écoutez-moi...

« Quinze ans. Comment ne plus parler d'elle et comment vous raconter ma vie ici sans prononcer son nom ? Ce qui me dégoûte de Sarah Bernhardt c'est qu'elle a laissé publier dans ses *Mémoires* une

photographie où elle est en tenue de chasse avec d'autres camarades à elle, en tournée au Canada, qui se livrent aux plaisirs de la chasse. On voit Sarah Bernhardt épauler et viser un oiseau. Elle a dû tirer et mon cœur saigne... Il y a quinze ans que je vis ici. Chaque fois que j'entends un coup de feu, je me trouve mal. Un chant qui s est tu. Un trille éperdu d'amour. Des plumes au soleil. Un petit tas. Un chapeau gibus dans une flaque de sang. La tête exsangue de mon ami. C'était à l'aube. Un sabia chantait sur le chou d'un palmier. Nos revolvers automatiques étaient partis tout seuls. Maladroit, je n'avais pas bougé un doigt... Je ne puis vivre que la nuit... Quand on a vécu dans de tels abîmes de souffrance, quelle que soit la responsabilité de la peine endurée, on sort de ces abîmes porté à l'injustice... C'est atroce. Je ne trouve pas mes mots. Je voudrais vous dire comment l'âme dénoue chaque lien pour s'évader de l'amour... C'est impossible à faire comprendre à qui n'a pas subi le garrot et senti le nœud se défaire, l'étranglement se relâcher, les liens se détendre imperceptiblement, les fers tomber. C'est stupéfiant. On revient de si loin ! On ne se reconnaît plus et l'on se demande avec angoisse la part que l'on a pu prendre aux progrès de sa propre libération ?... Tant de mouvements involontaires, d'efforts secrets, d'impulsions obscures, de réflexes qui vous ont permis de respirer, de vous défendre, de constituer une réserve de souffle étranger dans la poitrine et, tout à coup, dans un suprême effort de bander tous les muscles avec résistance et de faire éclater la camisole de force et ses sangles qui vous oppressaient. On n'est pas encore libre car il y a encore des murs à franchir et cependant que l'âme rêve déjà à la liberté reconquise, on est encore rivé au sol du cabanon, car on est toujours pris dans une lourde défroque qui adhère à vous par mille lanières et dans laquelle on se débat et l'on trépigne plus ou moins entravé, gêné aux entournures, et dont on sera long à se débarrasser tant les cordes, les cordons, les cordelettes sont enchevêtrés et les lacets solides et mal placés. Il y a des agrafes dans le dos qu'on ne peut atteindre. Les poignets sont toujours serrés. On se roule par terre. On tire avec les dents. On force. On se cabre. On se raidit. On saute. On se frotte contre les ferrures de la porte pour gagner l'usure. Des durillons se forment, qui saignent. On se gratte les épaules contre le mur. Cela démange. On se casse les ongles. On fait le grand écart à se disloquer. Les coutures tiennent bon. On devient fou furieux et quand enfin tout craque dans un accès de rage et se déchire, le fou se trouve être encore habillé de tout un harnais de morceaux de cuir et de courroies qui pendouillent de partout et de lambeaux de toile à matelas renforcée qui flottent au vent

autour de sa personne et qui le signalent et le ridiculisent s'il prend la fuite. Alors, il se résigne et attend que ces haillons se détachent d'eux-mêmes pourrissants ; sinon, il s'impatiente et se remet à se secouer, à s'empêtrer, à s'embrouiller, à s'emmêler au point qu'il arrive à s'étrangler lui-même. Un soubresaut suffit. Suicide secret ?... Mort ?... Mort au monde... Le temps passe... Quinze ans... Un rien suffisait pour me replonger aux abîmes. Souvent une simple coupure de presse, un écho...

« Tous les jours, jusqu'à sa mort, je lui ai écrit des lettres que je ne lui expédiais pas et aujourd'hui encore j'écris des poèmes d'adoration et d'amour, que je n'ai jamais non plus envoyés à la divine, mais dont j'ai eu la faiblesse de laisser prendre copie par certains et peut-être vous en a-t-on déjà communiqué quelques-uns... Non ?... Cela m'étonne car les gens en font des gorges chaudes à l'*Automobile-Club,* y voyant toutes sortes d'allusions scabreuses qu'ils interprètent et jamais je n'aurais pu croire cette mauvaise langue de Caïo capable de pudeur au point de ne vous en avoir rien dit !... Il ne vous a pas parlé non plus de ma Tour Eiffel dont tout le monde se moque également ?... Non ?... C'est qu'on l'a changé, mon Caïo, que se passe-t-il ?... Je vous vois sourire... Alors c'est vous qui l'impressionnez comme vous m'impressionnez moi-même avec votre calme, votre bonté et votre façon d'écouter et de tout comprendre. Quelle patience ! J'en suis confus. Excusez-moi. Mais il faut que je revienne encore à la divine pour vous parler de ma Tour Eiffel...

« Il doit vous sembler que je radote et que je retombe toujours dans la même ornière. Il n'en est rien. C'est le mal qui progressait. Le cancer au cœur de la solitude. Sans mon amour pour Sarah et pour la France jamais je n'aurais fait ma découverte. J'étais hanté et c'est l'angoisse que j'éprouvais pour la divine depuis la déclaration de la guerre qui m'a fait lever les yeux au ciel et c'est au moment de la marche des Allemands sur Paris, alors que je désespérais, que j'ai découvert au ciel la Tour Eiffel qui m'a fait croire au destin de la France et m'a fait annoncer la victoire de la Marne et que Paris était sauvé. Les dates en font foi. Quelle journée ! Je l'ai passée à Glaréola à téléphoner à tous les journaux du pays et tous les journaux du Brésil ont publié ma prédiction. C'était le 7 septembre 1914. La France est immortelle. Les télégrammes confirmant officiellement la grande victoire de la bataille de la Marne ne sont arrivés qu'au compte-goutte et s'échelonnant jusqu'à la fin du mois, le premier bien dubitatif et incertain, dix jours après ma prédiction. Mais à ce moment-là, j'avais déjà fait venir par train spécial un photographe de l'observatoire de Rio et j'étais en train de faire photographier la Tour Eiffel montée au ciel du

Brésil et de rédiger ma communication à l'Institut de France. J'avais hâte de faire connaître la *Tour Eiffel Sidérale* au monde entier. L'Institut n'a pas daigné me répondre jusqu'à ce jour, croyez que je suis très fier de ma découverte, Monsieur...

« Donc, j'écrivais tous les jours des lettres à la divine, lettres que je ne lui adressais pas et qui remplissent aujourd'hui mon cartonnier, et aussi des vers, qu'elle ne recevait pas non plus, que j'enfermais dans un classeur américain, un petit coffre-fort à rideau et à déclenchement de serrure sonore, un mètre cube de volume, qui en est plein à déborder, et dont j'ai toujours la clé sur moi, tenez, la voici, et je me demande combien cela peut faire de vers, un mètre cube de poésies, probablement plus de cent mille en chiffre rond, calculez, quinze ans d'écriture, toutes les nuits, jusqu'à deux heures du matin, et des lettres tout le long du jour, et, à deux heures du matin, je sors faire les cent pas devant la maison, je vais, je viens sous les palmiers, d'un bout de l'allée à l'autre, pensant à elle, composant des vers en marchant, et je finis par me laisser tomber sur le banc, devant la touffe de bambous, accablé, renversé, la tête perdue sous la voûte des feuillages, et je l'évoque, et je me mets à rêver à elle, et je lève les yeux au ciel et je la vois comme au théâtre, car je ne dors pas, j'ai perdu le sommeil depuis longtemps, mon valet de chambre prétend que je suis somnambule et s'apitoie sur mon amour et me gronde en catimini, et je suis des yeux les constellations qui bougent, voyagent et changent de place selon l'heure et les saisons, je me penche à gauche, je me penche à droite pour les découvrir à cause de mes palmiers impériaux qui ont poussé en hauteur à la cantonade et que j'ai vu grandir durant ces quinze ans à en obstruer le ciel, dites, n'y a-t-il pas de quoi être accablé ?... La profondeur de la nuit... Vous autres, poètes de France, vous êtes inimitables. Il y a de quoi être découragé. J'ai lu tout Victor Hugo et Edmond Rostand. Je ne publierai jamais rien. Soyez tranquille, je ne vous ennuierai pas avec ma poésie. J'ai honte. Mais, songez-y, faire les cent pas durant quinze ans devant la maison aurait pu me mener en ligne droite jusqu'à Paris. Et tout ce papier gâché durant quinze ans ! J'aurais peut-être mieux fait de monter une usine de pâte à papier. C'est décourageant. Ma vie est perdue. Je ne suis qu'un raté, n'était cette découverte à laquelle je tiens et dont tout le monde se moque, de la *Tour Eiffel Sidérale*...

« La France. Paris. La Tour Eiffel. Sarah Bernhardt. Une femme unique. Un monument rayonnant. Une ville, la Ville-Lumière, la capitale du monde. Un pays, la patrie de la Fraternité Humaine. N'oubliez pas que je ne suis pas chrétien : je suis positiviste. Et mon maître Auguste Comte

aussi était Français. Je sais que l'on ne peut connaître avec exactitude que les vérités constatées par l'observation et l'expérience. Je crois bien que jamais personne n'a eu l'occasion d'observer et d'expérimenter sa vie dans des conditions aussi optima. Je suis enfermé dans l'immense Brésil sauvage comme dans une éprouvette. Et voici mon expérience : Je n'ai jamais quitté le Morro Azul. Je ne suis jamais sorti de ma province natale. Je ne connais même pas Rio. Je n'ai jamais été en Europe. Je n'ai jamais mis les pieds à Paris. Je n'ai jamais stationné sous les fenêtres de la divine. Je n'ai jamais palpité d'émotion sous la pluie d'hiver en suivant son ombre sur les rideaux éclairés de son cabinet de toilette dans le vain espoir d'apercevoir sa silhouette. Je ne suis jamais allé au Théâtre Sarah-Bernhardt, place du Châtelet. Je ne me suis jamais perdu dans la foule à la sortie ni n'ai guetté à la porte des artistes. La connaissance idéale que j'ai de tout cela est faite de nostalgie et des détails crus grappillés de gauche et de droite, vertigineusement vrais et irréels ou surréels comme tout ce qui nous vient de l'imagination ou de la lecture ou par abstraction, déduction, étude, recoupements, poésie d'une carte de France épinglée au mur dans mon bureau, rêveries devant le plan de Paris ou en feuilletant un panorama ou un album de photographies ou des cartes postales illustrées de la ville et des déshabillés d'actrices célèbres que je me fais adresser par une agence interlope des grands Boulevards. Néanmoins, dans mon innocence, mon accablement fut indicible et totale ma prostration à la nouvelle de la déclaration de la guerre en 14, de l'invasion de la Belgique, de l'avance foudroyante des armées allemandes et de la ruée du Boche sur Paris. Je désespérais. J'ai voulu aller m'engager à la Légion Étrangère mais les bateaux ne partaient plus...

« Imaginez qu'au début de mon séjour ici, j'avais voulu réinstaller dans le petit palais pour vivre dans un cadre digne d'elle mais les araignées, les bêtes, les serpents m'ont fait peur et je n'étais jamais remonté là-haut avant ce soir pour vous y faire dresser le lit de l'Empereur. Imaginez que la vieille demeure coloniale où je vis est pleine de revenants, des sombres légendes des nègres, d'esprits frappeurs et de l'histoire tragique de mon prédécesseur, Herr Karl Vogt, un maître sévère et cruel, qui a été assassiné par ses esclaves le jour de leur libération et dont le fantôme hante la maison. J'ai fait démolir la *senzala* pour effacer le souvenir de ces temps-là, de ces choses-là. Je vis depuis quinze ans entre mon valet de chambre, qui est aussi dévoué qu'il est superstitieux, et le gérant de la plantation, qui regrette les temps anciens et qui est un homme vindicatif et borné, mais fidèle, quoique avaricieux. Son père était déjà le délégué de

l'ancien maître d'ici et c'est lui qui marquait les esclaves au fer rouge et leur administrait le fouet. Au moment de la suppression de l'esclavage et après l'assassinat de Herr Karl Vogt, en 1887, celui-là même qui a fait construire le palais où l'Empereur n'est jamais venu, les noirs se sont dispersés. Certains ont poussé jusqu'à Rio et Pernambouc, d'autres ont fait le pèlerinage de Bahia, la Rome superstitieuse des Noirs brésiliens ; puis les plus vieux sont revenus, ne trouvant ni embauche ni travail, la liberté qu'on venait de leur octroyer consistant pour eux à avoir le droit de mourir de faim au coin d'une route sa ns que cela regarde personne. Quand je suis venu m'établir au M orro Azul, qui était resté à l'abandon durant une vingtaine d'années, une cinquantaine de nègres étaient déjà revenus sur la plantation où ils avaient tant trimé et souffert naguère ; Chavin les brimait et les menait à la baguette et ils préféraient ça à la liberté nouvelle ; mais quand on sut quel genre d'homme j ' étais, en proie à un tourment, et que la renommée s'étendit que le nouveau propriétaire était somnambule, d'autres noirs revinrent, qui tous n'avaient pas appartenu à la maison. Aujourd'hui j'en ai plus d'une centaine, des vieillards, qui m'entourent de vénération et de sollicitude, car le nègre vit dans son royaume, il rêve, et qu'il soit endormi ou éveillé, il croit voir ce qui est déjà arrivé ou ce qui se passe dans le même moment quelque part dans le monde ou ce qui va arriver un jour prochain. Vous le croyez tout à son travail, vous le surveillez, vous mesurez sa tâche accomplie, mais en réalité il obéit aux décrets d'un monde invisible, le sien. C'est en cela que je leur ressemble et que nous sommes frères. Pour eux, je suis leur père magique et tous m'aident, devinant mon mal, l'honorant, y participant d'une façon ou d'une autre, par des paroles ou des cérémonies occultes. En vérité, je vous le dis, ici c'est une fazenda de fous et la vie ne s'y maintient qu'à force de nostalgie ! Venez, sortons, je vais vous montrer la *Tour Eiffel Sidérale* que cet imbécile de Bueno n'a jamais su voir ni distinguer, même pas sur la photographie, et qu'il appelle *Mâa-Eiffel* et dont il propage le culte parmi ses congénères comme s'il s'agissait d'une *Mâa-d' Aguas* ou d'une *Mâa-do-Ceo,* de la fée des Eaux ou de la fée du Ciel, d'un mauvais génie, d'un esprit, d'une Mère. Je le sais de façon certaine par les rapports que m'en fait cette brute de Chavin, mon régisseur, qui me supplie d'intervenir avec énergie. « On ne sait jamais ce qui peut arriver avec ces sales nègres ni ce qu'ils trafiquent. Vous devriez sévir, dit-il. Peut-être vous ont-ils envoûté ?... » Envoûté ou non, ma vie n'est qu'une longue défaillance et voici qu'il me semble bien que ma découverte fait fiasco. Mais venez, sortons, je vais vous la montrer. C'est

l'heure où elle brille d'un éclat incomparable, tous ses feux allumés. Vous me direz si la Tour Eiffel de Paris est aussi belle ?...

« Là. Nous y sommes. Asseyez-vous. Voyez, c'est bien ce que je vous ai dit. Par un beau clair de lune on se croirait au théâtre et combien de fois ne l'ai-je pas évoquée, la divine, récitant des vers pour moi seul, de longues tirades pathétiques, les scènes les plus passionnées de son répertoire que je sais par cœur — et je lui donnais la réplique, bafouillant d'émotion — ou elle me disait des vers de moi de sa voix d'or. Imaginez encore ce que peut être pour un citadin né au Brésil l'idée de passer la nuit dehors. J'ai été long à m'y faire..., à cause des bêtes nocturnes, insectes, chauves-souris, vampires, serpents siffleurs que l'on entend bouger dans les bambous, rats palmistes ou renards-volants ou roussettes qui filent lourdement et risquent de vous tomber dessus et d'un énorme rapace gris cendré qui se pose habituellement sur le faîte du petit palais de l'Empereur et qui hulule toute la nuit et se tourne et se retourne en faisant aller son bec et en s'ébrouant, ses plumes se hérissant avec un bruit de store. Son cri grotesque et sinistre me fait peur. Je suis lâche. Aujourd'hui encore il m'arrive de me sauver en courant à la maison, n'y tenant plus, et de fermer la porte et de pousser les verrous et de trembler jusqu'à l'aube, le tuyau de ma pipe me claquant entre les dents, tant je le serre, les mâchoires contractées par la peur. C'est ridicule à mon âge d'être triste et sensible à ce point et de se complaire à des épouvantes. Mais la solitude est trop vaste chez nous. Que l'aube est lente à venir ! Seul le chant des oiseaux me console et me berce. Mais je vous ai déjà avoué que j'ai perdu le sommeil. Que l'aube est lente à venir quand on l'attend en larmes derrière la porte pour se libérer de ses propres frayeurs. Tout cela paraît enfantin et l'est. Mais de le savoir ne vous trempe pas l'âme. Tout au contraire. On en peut rire, mais c'est absurde de croire que l'on pourra jamais guérir, se guérir. On est condamné. L'âme du solitaire se condamne elle-même. On ne peut aimer un fantôme sans perversion... son propre fantôme, car souvent je me dédouble...

« La nuit du 6 au 7 septembre 1914, j'étais donc là, sur ce banc, pensant aux tristes nouvelles reçues de France, absolument détraqué, au désespoir. Le sort qu'allait subir Paris écrasé sous les obus, ses ruines envahies par la soldatesque ennemie, Gallieni faisant sauter la Tour Eiffel, les Teutons traquant la divine, la faisant prisonnière, l'emmenant, la faisant avancer à coups de crosse dans les décombres, ligotée, entravée, un bandeau sur la bouche pour qu'elle n'appelle pas le peuple à l'insurrection avec sa voix d'or forte comme une trompette, la femme les

narguant des yeux, Sarah Bernhardt symbolisant la France, ô mon amour ! Je pleurais à chaudes larmes. Je levais par habitude les yeux au ciel, cherchant si la plus grande catastrophe historique des temps modernes n'allait pas s'y refléter avec des lueurs d'incendie quand, victoire ! à travers les larmes que je répandais, je découvris tout à coup au ciel une constellation que je n'y avais jamais vue depuis quinze ans que je passe toutes mes nuits sur ce banc, voyez, ...là, entre ces palmes qui s'entrecroisent, ...non, là, là, ...encore un peu plus haut, ...vous voyez, là, à l'extrémité de mon doigt, dans tout ce fouillis agité de palmes qui s'éventent il y a comme une ouverture, une lucarne en triangle, une vitre qui donne en plein ciel, ...là, vous pouvez les compter, il y a quatre grosses étoiles qui marquent les piliers de la Tour Eiffel, puis un peu plus haut, trois étoiles qui marquent la première plate-forme de la Tour Eiffel, puis deux encore, bien au-dessus, un peu moins brillantes, qui marquent la deuxième plate-forme et au sommet, à bonne distance, cette belle étoile éclatante mais à éclipse, le phare de la Tour Eiffel, tout l'échafaudage légèrement penché sur nous... Ne trouvez-vous pas que cette constellation nouvelle est la figure même de la Tour ?... Il n'y a pas à s'y tromper... Je sais bien que ces dix étoiles appartiennent à diverses constellations déjà cataloguées et archicon-nues qui nous sont masquées par l'épanouissement des palmiers, mais telles que nous les voyons d'ici, il n'y a pas de doute, ces dix étoiles bien groupées dessinent la silhouette de la Tour de Paris. C'était aussi l'avis du photographe de l'observatoire de Rio que j'ai fait venir spécialement et qui les a immédiatement repérées et en a obtenu une très belle photographie astronomique, sans trop de tâtonnements. Vous me permettrez de vous en offrir un exemplaire en souvenir de votre passage au Morro Azul. Mais ne croyez-vous pas que j'aie le droit d'emprunter ces étoiles à d'autres constellations pour en faire une constellation nouvelle, la *Tour Eiffel Sidérale,* en mémoire du choc au cœur que cette découverte m'a donné et de l'illumination que j'ai eue qui m'a fait prédire la victoire de la Marne et annoncer dès le lendemain, *urbi et orbi,* que la France était sauvée ? Le photographe de l'observatoire de Rio avait l'air d'en douter et me disait que jamais ma nouvelle constellation ne serait officiellement enregistrée par les astronomes. Et c'est peut-être pourquoi l'Institut de France ne me répond pas !... Pourtant le ciel n'appartient à personne, ils n'en ont pas l'exclusivité et tous les noms vulgaires et vides de sens que les astronomes y ont inscrits pour meubler leurs cartes encore si incomplètes et défectueuses, ne signifient rien, alors que la Tour montée au ciel du

Brésil, ma patrie, signifie quelque chose digne d'être mémorabilisé pour l'Humanité entière vu les circonstances de ma découverte, le drame shakespearien qui se jouait en France d'être ou de ne pas être, le sauvetage inespéré de la Ville-Lumière, sans insister sur le rôle symbolique que j'attribue à Sarah Bernhardt et qui est un cas personnel de double vue en état de transe caractérisé. Puis-je compter sur vous pour tenter une dernière démarche à Paris en faveur de l'homologation de ma découverte ?... Merci, cher ami, merci de tout cœur... »

14. *BANZO !*

Le mois s'écoulait. J'avais hâte de partir car je sentais le cafard me gagner. Je ne tenais plus en place. Tous les jours j'annonçais mon départ pour le lendemain et le lendemain je remettais mon départ à plus tard pour ne pas décevoir le Dr Oswaldo Padroso qui par sa confession avait fait acte de courage et m'avait témoigné une confiance fraternelle, illimitée. Mais cette confession même empoisonnait nos rapports et, sans nous éviter, nous rencontrions-nous le moins souvent possible en dehors du médianoche ou souper d'après-minuit. Le docteur devait être gêné d'en avoir trop dit et par discrétion je n'osais l'interroger plus avant ou le faire revenir en arrière pour lui faire préciser des faits et des menus détails et remonter jusqu'à son enfance d'orphelin, à sa plus tendre enfance, selon la méthode des psychanalystes, et lui faire faire l'introspection de ses rêves avortés. Nous nous retrouvions à table vers les deux heures du matin, échangeant de vagues propos, lui, toujours un peu guindé mais mangeant de bon appétit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, avouait-il avec un triste sourire, moi, buvant beaucoup, racontant des blagues et me demandant, sans avoir l'air de l'observer, jusqu'à quel point le pauvre homme, pour qui j'éprouvais la plus chaude sympathie et dont l'histoire m'avait touché au-delà de toute mesure, s'était libéré de sa hantise en m'exposant son lourd secret.

Dans la journée, j'étais toujours après mon auto, ou je flânais dans la plantation à la recherche de Chavin, avec qui je m'étais lié et dont le cynisme et l'alcool me ragaillardissaient au début mais finirent également par me ficher le cafard, ou j'allais faire un tour dans les environs poussant en voiture jusqu'à Glaréola, la vieille petite ville qui se modernisait, il y

avait chaque fois une inauguration — une pissotière, un lavoir public, un square, une station sanitaire, l'installation d'un service municipal antimoustiques — qui donnait prétexte à une fête et je m'attardais à l'auberge du *Pinhao,* son premier dancing, et, au retour, je m'arrêtais dans tous les chantiers qui rajeunissaient la région, bavardant avec les ouvriers, des Italiens, mais il y avait aussi beaucoup d'Allemands et des Polonais victimes de la guerre en Europe qui, certes, avaient immédiatement trouvé de l'embauche en débarquant mais dont la plupart étaient déçus et regrettaient amèrement d'avoir émigré. « C'est la même chose partout, me disaient-ils. C'est toujours nous qui bossons. On est exploité. » Tous se plaignaient d'être dirigés par des contremaîtres nègres !Quant au docteur, il restait selon son habitude toute la journée enfermé dans son bureau, dont il ne m'ouvrit qu'une seule fois la porte, un après-midi, pour me remettre la photographie de la *Tour Eiffel Sidérale* roulée comme un parchemin de chancellerie dans un tube de carton scellé de cachets rouges, me donnant ainsi l'occasion de voir le fameux meuble bourré des lettres adressées à Sarah Bernhardt et le curieux petit coffre-fort américain à rideau de fer ondulé et à pêne muni d'un timbre d'alarme, d'une contenance d'un mètre cube de poésie, soit cent mille vers, dont je n'eus aucune envie de prendre copie comme certains, et tant pis si Senhor Oswaldo Padroso devait s'en formaliser ! En revanche, je m'arrêtai pile devant un sous-verre accroché au mur entre la carte de France et le plan de Paris et contenant un petit bout de dentelle jaunie.

— C'est ça ? demandai-je au Dr Oswaldo.

— C'est bien ça, me répondit-il en me tournant le dos pour cacher sa confusion.

Comme fatigue nerveuse la chasteté est beaucoup plus épuisante que la débauche.

Il s'était laissé tomber dans son rocking-chair et bourrait sa pipe. Je m'assis sur un coin de table, faisant tomber des dossiers de la banque. J'allumai une cigarette.

— Excusez-moi, dis-je.

— Ce n'est rien, fit-il. Laissez donc. Cela n'a aucune importance...

— Je pars demain, lui dis-je.

— Ne partez pas encore, répondit-il en tirant sur sa pipe. J'ai commandé le photographe, je voudrais avoir votre portrait...

Le bureau était poussiéreux, mal meublé, très vaste, haut de plafond,

percé de trois grandes fenêtres donnant sur la véranda mais dont les persiennes étaient tirées. Une nuée de mouches tournoyaient dans un rayon de soleil oblique. Des tas de paperasses traînaient dans tous les coins et une bibliothèque branlante contenait toute la collection de la *Revue des Deux Mondes,* du premier au dernier numéro paru, qui était encore sous bande. Je ne découvrais pas un livre, nulle part. Aux murs étaient accrochés un agrandissement photographique d'Auguste Comte, un autre de Victor Hugo et un troisième d'Edmond Rostand, tous les trois dans des cadres d'ébène. Celui de Victor Hugo pendait légèrement de travers.

— Ne partez pas encore, me dit le docteur. Je voudrais avoir votre portrait pour l'accrocher avec les autres. Le photographe vient cette semaine de São-Paulo, par train spécial, je l'ai commandé...

Nous fumâmes longtemps en silence, ne sachant que dire. J'aurais dû le secouer, mais comment le tirer de là ?

— A ce soir ! lui dis-je en prenant la porte.

— A ce soir, cher ami...

Au souper, pareil. Nous ne savions que nous dire. La conversation tombait. Il bâfrait..., c'était de la gêne. Je buvais..., c'était encore de la gêne. Je racontais des blagues en riant..., pas d'écho. Alors, je l'interrogeais sur l'évolution de la région, les gens et les choses, ses voisins, la vie dans les autres fazendas de la montagne..., cela rendait, mal et avec aigreur. En fin de cause, je le faisais parler des oiseaux, son autre dada..., et sur ce chapitre il était intarissable. J'étais tout réjoui et je sentais notre amitié se renouer. L'atmosphère devenait chaude. Il bourrait sa pipe, pérorant. J'étais tout oreille, souvent émerveillé. Je grillais une cigarette. Je vidais un flacon. On s'attardait. Ce qu'il disait des oiseaux me faisait penser au livre de Delamain : *Pourquoi les oiseaux chantent,* le plus beau titre du monde[35]. Quel dommage que Senhor Padroso n'ait pas écrit des oiseaux du Brésil plutôt que de pondre cent mille vers dans la solitude !... Mais le repas terminé ou au bout de sa harangue, le docteur allait faire les cent pas devant la maison et finissait par se laisser choir accablé sur son banc. C'était désespérant. Je ne l'accompagnais pas. Je prenais congé, sachant bien qu'il n'avait plus rien à me dire sur Sarah Bernhardt, la femme de sa vie. Je regrettais de ne pas être reparti dès le lendemain de sa confession. Je me traitais d'idiot d'avoir eu des scrupules. Je m'en allais lâchement car n'est pas somnambule qui veut, tout au plus noctambule. Je m'en allais m'étendre

dans mon auto, comme la première nuit passée à la fazenda. Je ne dormais pas. J'attendais avec impatience que Senhor Padroso rentrât en cognant à la porte, la fermant à deux tours, poussant les verrous... Alors je me glissais furtivement hors de la voiture, escaladais l'escalier de marbre, m'installais sur la terrasse du palais de l'Empereur, écoutais le rapace de nuit hululer sur ma tête, tressaillant au moindre bruit qui se rapprochait, mal à l'aise, sentant le cafard me gagner, pensant au serpent à sonnette, à la serpente maîtresse du lieu, les yeux aux étoiles, perdu, absorbé dans le grand paysage nocturne, attendant l'aube, grelottant dans mon pyjama.

Sous les tropiques, la symphonie des oiseaux a lieu un quart d'heure avant l'aube. Le docteur devait être à sa fenêtre. J'aurais dû aller lui parler, sans façon, à cœur ouvert. Mais je ne m'en sentais pas le courage. Cela m'ennuyait d'avoir à repatouiller tout cela, bien que son cas m'intéressât au premier chef et que ma sympathie, mon amitié, mon sentiment fraternel lui fussent acquis. Mais un cas est un cas. N'étant ni prêtre ni psychiatre, que pouvais-je faire pour lui, sinon prendre sa place au Morro Azul et l'envoyer à Paris, à la mienne. Je ne voyais pas d'autre solution. J'y ai sérieusement pensé, mais Senhor Padroso n'y eût jamais consenti. Il y a des cas où personne ne peut rien pour personne. Aide-toi et Dieu t'aidera ! Que l'homme seul se débrouille seul. Chacun est seul au monde avec ses complexes. Mais on peut s'en rendre maître et les dominer. Je ne pense pas à la politique mais aux prismes de la contemplation...

A l'aube donc, après la symphonie lucide, extra-lucide des oiseaux, je filais dans le sous-sol de la piscine, comme j'avais fait le premier matin de mon séjour à la fazenda, pensant débusquer les araignées de la tuyauterie et que j'avais surpris Chavin embusqué là, surveillant une cornue de cuivre installée sur le foyer du chauffage central et distillant une eau-de-vie de canne à sucre dont il tirait des bouteilles. En fait d'araignées venimeuses, j'étais servi ! Nous trinquâmes en bons ivrognes.

Comme tous les *cablocos,* ce bâtard de Chavin était un taciturne. On ne savait jamais à quoi il pensait, s'il méditait une vendetta sanglante ou s'il combinait un trafic obscur pour faire du fric. Il était rusé. Il était autoritaire. Il se savait indispensable mais était obséquieux. Sa sournoiserie roulait les nègres et il s'en réjouissait. Ses yeux torves à la cornée jaune dans son visage tavelé de petite vérole faisaient peur. Il avait des dents de cannibale et presque pas de cou, sa nuque faisant bloc avec ses épaules tant sa musculature était développée. Il était de taille

moyenne, presque aussi large que haut, avec un rien d'embonpoint dû à l'âge. Il pouvait avoir la septentaine, n'avait pas de femme, vivait seul, mais engrossait toutes les négresses à dix lieues à la ronde, connaissant la région sur le bout du doigt, courant la montagne de nuit, revenant à l'aube, se faufilant sous le couvert, empruntant les sentes, les pistes les plus secrètes comme un juguar, évitant les coups de fusil, les pièges, les couteaux, se battant armé d'un bâton court qu'il maniait avec virtuosité, se tirant toujours d'affaire, vif, alerte, prêt à tout, provocant, cynique. Quand je faisais allusion à ses exploits de bouc sylvestre, il ne disait rien mais se rengorgeait, satisfait et flatté, et clignait de l'œil, mis en appétit ; mais si je l'interrogeais sur la condition des nègres, il avait tout un jeu d'arguments à ma disposition :

— C'est un peuple de poussière. Battez le nègre, il ne devient pas blanc, mais gris. C'est un lâche. Faites-le travailler, il devient gras. C'est un paresseux. En outre, c'est un drôle d'animal. Si vous le nourrissez, il dort. Baisez sa femme et vous trouverez qu'il l'a bien appâtée. On est mordu. Sont des cochons et des truies. Sont bons à charcuter. Leur Dieu est le *jacaré,* le crocodile : *Ote-toi de là que je te mange, sinon je suis mangé !* C'est leur morale, un cauchemar de la digestion. Et l'un a-t-il la panse pleine, toute la smala rêve à la panse pleine. Le nègre est un sorcier. Faut se méfier. Il aime les coups, cela doit le faire avancer dans sa magie, et c'est incroyable la dose qu'il peut en supporter sans rien dire, même pas murmurer une conjuration entre les dents. C'est un défi au monde. Comme leurs danses. C'est une race qui n'est pas de ce monde...

Malgré ses combines de distillateur clandestin toujours à l'affût, Chavin avait l'esprit tourné vers le passé. C'est lui qui m'a parlé en premier de a l'arbre à schlague » dans lequel on taillait autrefois les baguettes pour battre les nègres et m'en a montré dans un coin perdu de la plantation un dernier exemplaire qu'il avait jalousement conservé dans un taillis, convaincu que le temps de l'esclavage allait bientôt revenir.

— Cela ne peut pas durer. C'est le gâchis. Le monde à l'envers. Dire que des nègres dirigent des blancs et les font travailler dans ces nouveaux chantiers ouverts tout autour du Morro Azul ! L'ancien maître en serait mort de dépit ! Vous les avez vus ces chefs d'équipe noirs à faux col, avec une belle cravate, ma parole, leurs cheveux crépus cosmétiques, le calepin, le crayon-encre à la main, qui n'en foutent pas une datte et marquent les retenues et les amendes, les retardataires au travail, les malades, les absents tandis que ces pauvres bougres de blancs triment et

suent dans leurs défroques, à moitié nus sous le soleil de chez nous, ce spectacle ne vous dit rien ? Toute cette main-d'œuvre qui nous arrive aujourd'hui d'Europe ne parviendra à rien du tout avec ses machines et ne sait rien faire. Les nègres vont baiser leurs femmes, c'est moi qui vous le dis ! Ce n'est plus une vie. Il faut le respect du beau travail. Seul le bâton y pourvoira encore. Il a fait ses preuves...

Le bâton ou le fouet. L'interrogeant un jour sur les sévices que l'on faisait subir aux esclaves dans les plantations de jadis, croyant à des racontars et à des exagérations et mettant en doute ce régime d'atrocités qui me paraissait contraire aux intérêts bien compris du maître, qui devait tenir à son troupeau et lui donner des soins comme on soigne et entretient un troupeau sélectionné de bêtes de prix, Chavin éclata de rire :

— Bien sûr, Herr Karl Vogt tenait à ses noirs, il les payait assez cher à l'achat, triés sur le volet ! Herr Karl Vogt était un maître juste et sévère qui s'y connaissait et savait manier le fouet. Il était adoré de ses noirs justement parce qu'il avait de la poigne et se montrait inflexible. Les nègres en redemandaient et, les plus vieux, parlent encore aujourd'hui des fameuses fessées collectives qui s'administraient ici, au Morro Azul, et qui ont fait date comme les *batucadas,* les plus belles nuitées de danses. Mais depuis, il n'y a plus d'hommes ! Qu'ils l'aient assassiné le jour de leur libération, n'est pas un accident ni une vengeance, mais l'aboutissement d'une longue magie et comme la dernière syllabe d'une formule de conjuration, le dernier acte de leur folie collective. Un mauvais rêve. Ce qui m'étonne, c'est qu'ils ne l'aient pas mangé. La liberté leur faisait peur. A preuve que beaucoup sont revenus d'eux-mêmes sur la vieille plantation. Venez, vous allez voir ce dont mon père était capable et vous vous rendrez compte si je mens quand je vous dis que le nègre aime les coups. Car l'offre vaut la demande et si le nègre n'avait pas exigé la correction, on n'aurait jamais inventé les fouets, les fers, la crapaudine ni les autres instruments de supplice perfectionnés, alors que l'outil de défrichement restait la houe primitive. Venez voir. Il me semble que vous vous faites de drôles d'idées sur la question, mon jeune Monsieur. On n'arrive pas à aligner une belle plantation ni tracer les lignes droites et les rectangles des rangées des caféiers bien ordonnés sans courber les échines, la terre est basse, et seul le fouet a fait ses preuves. Venez...

Et Chavin me mena dans un hangar écarté où, après avoir fourragé

dans un réduit obscur et déménagé des tas de vieux trucs, il exposa sous mes yeux des fouets à nœuds, des fouets à lanières cloutées, un masque de fer que l'on cadenassait sur la tête de certains nègres vicieux qui mangeaient la terre rouge, le fameux diabase du Brésil, si fertile et dont ils se montraient fort friands malaxée à une certaine terre blanche, probablement du baryte, des chaînes, des fers, des barres de cou, tout un arsenal de colliers à vis, de menottes, de poucettes, d'anneaux pour les pieds, un double carcan, des bretelles dorsales à pointes, des peignes à étriller la peau du ventre, un sabot d'angoisse, une cangue chinoise.

— Qu'en dites-vous, hein ? Et si le Dr Oswaldo savait que j'ai conservé tout ça, je crois bien qu'il me flanquerait à la porte malgré tous les services que j'ai pu lui rendre car, en somme, c'est moi qui lui ai sauvé la fazenda ! Mais je sais d'une façon certaine que les temps anciens reviendront. Il n'y a qu'à voir le gâchis qui se fabrique tout autour du Morro Azul. Cela ne peut pas durer. C'est de la rigolade. Savez-vous, et je vous le confie sous le sceau du secret et parce que nous allons boire un verre ensemble, tout à l'heure, à la piscine, ce sont les gens de la banque qui m'ont donné licence et livré secrètement mon matériel de distillateur, en me recommandant de vendre le plus de *caninha* et le plus cher possible aux ouvriers des chantiers circon-voisins et de ne pas me faire prendre. Nous avons partie liée. Qu'en dites-vous, hein ? Des malins. Repassez par ici dans une dizaine d'années et vous verrez le résultat. Je vous le dis, les temps nouveaux c'est de la frime...

Et Chavin se mit à me démontrer comment on ligotait les noirs avec des cordes, me faisant avec dextérité des séries de nœuds dont chacun avait son nom particulier et son usage précis, comme dans la marine, les plus compliqués pour garrotter étroitement les récidivistes de la fuite la nuque aux talons, et il entreprit de m'éclairer sur le dressage des chiens que l'on lançait sur la trace des nègres marrons et qui leur faisaient le coup de Jarnac, leur tranchant le jarret d'un coup de dents, ou les étranglaient, des molosses de Bordeaux, des chasseurs, des mangeurs d'homme. Mais, ce jour-là, je ne voulus pas en entendre davantage ni boire encore une goutte de son sale alcool et je m'en allai, m'égarant entre les rangées infinies des caféiers qui s'étendaient en damiers ou en quinconces uniformément à perte de vue. L'empreinte de la civilisation. Quel cafard !...

Il y avait de quoi devenir fou, *banzo !* comme on disait autrefois au Brésil des esclaves noirs qui se suicidaient dans un soudain accès de

désespoir que l'on attribuait à la nostalgie de leur terre d'Afrique et que les planteurs craignaient fort car le *banzo !* se répandait comme une épidémie ravageant les plantations, des cas isolés de folie furieuse ou de rage, contagieux comme aujourd'hui dans les plantations de l'Insulinde l'*amok* parmi les ouvriers malais qui au contact des blancs et de leur morale, de leur discipline et de leur mode de travail se trouvent coupés des Dieux tutélaires de la jungle et sont contraints de violer tous les tabous pour une poignée de riz, ou des cas de suicide collectif dont on ne connaît pas d'autre exemple nulle part ailleurs sur la planète des Hommes. Chavin avait raison, les nègres ne sont pas de ce monde.

Oyez leur musique. C'est la voix indigène de leurs Ancêtres. Le tam-tam magique. La voix de Dieu dans le désert. Le cœur de l'Afrique noire. Les dernières pulsations. Personne n'y prête attention. Les jazz nord-américains annoncent la fin du monde et les *batutas* brésiliennes la fin du règne de l'homme. Le suicide collectif.

Banzo !

La syncope. L'envoûtement.

15. LE PLAFOND A CIEL OUVERT

Personne n'y prêtait attention. Les disques alternaient, tantôt jazz, tantôt sambas, les passes consternées de la trompette ou les grondements menaçants de la *batuta* me parvenaient par lambeaux, séquences nostalgiques, et combien ! du bar du sundeck jusque sur la plage arrière où allongé, une serviette éponge sur les yeux, je prenais un bain de soleil au bord de la piscine en plein air. Nous venions de perdre de vue la côte du Brésil et ses derniers îlots en forme d'œuf et l'*Andes,* le magnifique paquebot de la *Royal-Mail,* cinglait vers Cherbourg. J'étais enfin à bord. Le lendemain nous passions au large de Fernando Noronha dont la pyramide et les terrasses rocheuses sont les derniers vestiges de l'Atlantide. La mer était comme parquetée, lisse, brillante, se composant de lamelles allant à l'infini et les passagers étaient comme fous, dansant jour et nuit.

Nageant, buvant, fumant, faisant le gros dos au soleil de l'Equateur, ces lambeaux de musique nègre qui venaient jusqu'à moi sur la plage arrière me faisaient penser au Dr Oswaldo Padroso, à sa solitude, à sa tristesse, à

la représentation mentale qu'il se donnait chaque nuit sous les palmiers impériaux du Morro Azul comme Louis II de Bavière, enfermé dans la loge grillagée de sa résidence royale, occupait seul le théâtre et le somnambulisme de Senhor Padroso me faisait aussi penser à Marcel Proust et à sa recherche du temps perdu, lequel Proust s'est laissé mourir de faim, dégoûté de vivre encore après avoir mis le point final à son chef-d'œuvre, s'est en somme suicidé avec élégance en ne se nourrissant plus... et je me demandais si le Dr Oswaldo allait finir comme l'illustre écrivain avec l'illusion d'avoir retrouvé le temps... où ?... quand ?... comment ?... inconnu... oublié... perdu dans cet immense Brésil sans passé, sans avenir, au présent énigmatique... entre son valet de chambre et son régisseur... Bueno et son serpent... Chavin et son alambic... et la révolution d'Isidoro qui m'avait encore retenu un bon mois à São-Paulo, le vieux général positiviste ayant occupé la capitale du modernisme au Brésil et se battant dans les rues par respect et pour un retour aux principes purs d'Auguste Comte afin de sauver la République de la politicaillerie, ses partisans, avant tout des gauchos de Rio-Grande-do-Sud, lâchant des locomotives bourrées d'explosifs dans les lignes des troupes légalistes et s'amusant comme des grands enfants... et j'avais voulu voir ça et rester jusqu'à la fin... la révolution, prétexte qui m'avait permis de prendre congé du docteur, lequel était en larmes et m'avait fourré un sac de café dans la voiture, le fameux café de la Montagne Bleue, le café de prédilection de Sarah Bernhardt. « *Comme à la divine, je vous enverrai un sac tous les ans !* », m'avait dit Padroso en me recommandant pour la dernière fois de ne pas oublier sa Tour Eiffel...

La *Tour Eiffel Sidérale*. Je la contemplais toutes les nuits, ainsi que « *le sac à charbon* » jusqu'à ce que le paquebot eût franchi la ligne et que la Croix du Sud se fût perdue de vue derrière nous, loin derrière nous, dans ce plafond à ciel ouvert qu'est la nuit pour un homme couché sur le pont d'un bateau, en pleine mer, couché sur le dos...

Tout flotte. Le grand mât se balance, sa pomme décrit des cercles dans le ciel et désigne alternativement toutes les étoiles du doigt. On rêve.

On n'est nulle part.

Il ne faudrait jamais arriver...

— C'est Herr Karl Vogt qui a fait construire le palais de l'Empereur, m'avait raconté Caïo comme je lui parlais de la chambre à coucher à ciel ouvert, des bizarreries du Dr Oswaldo et de la serpente qui se prélassait dans la natte suspendue au-dessus du lit de l'Empereur, une bête

immonde que j'avais tirée du haut d'une échelle et dont je lui montrais la photographie, cependant que les canons des troupes légalistes bombardaient Sào-Paulo depuis vingt jours et que les locomotives que les gauchos d'Isidoro faisaient sauter ébranlaient les vitres de la banque où je m'étais réfugié, ma chambre d'hôtel, en face de la gare de la Luz, devenant intenable sous les feux croisés des mitrailleuses. C'est Herr Karl Vogt, un vieil entêté, qui a fait construire le palais de l'Empereur. Il s'y est d'ailleurs ruiné. En ce temps-là, il n'y avait pas de tailleurs de pierre au Brésil et surtout pas à la campagne. Il n'y avait pas non plus de carrière en exploitation, bien que, depuis, la banque exploite les plus beaux marbres du monde, à Itù, sur la Sorocaba, à peine à cinquante kilomètres de la capitale. Herr Karl Vogt faisait venir ses marbres d'Italie, des blocs taillés d'avance, tout le palais en pièces et en morceaux numérotés que l'on assemblait sur place quand ils arrivaient et ils arrivaient par voiliers de Carrare à Santos, puis par fardiers attelés de douze couples de bœufs jusqu'au Morro Azul par les mauvais chemins que vous connaissez, avec des mois et des mois de retard quand ils arrivaient, les dalles avant les colonnades, les encadrements des portes et des fenêtres souvent avant les blocs des murs, les balustrades avant les marches d'escalier, en un joli désordre. Ce qu'il y a d'étonnant c'est que Herr Karl Vogt ait tout de même réussi à mettre son palais debout. Le plafond à ciel ouvert dont vous me parlez est dû tout simplement au naufrage d'un voilier qui s'est perdu corps et biens dans l'Atlantique et non à une ambition démesurée de l'architecte improvisé ni à son incapacité de constructeur amateur. J'ai lu un rapport concernant cette affaire. C'est entre Viareggio et la Spezzia que se faisaient les chargements car les marbres de la région sont débités et dégrossis sur place, ce qui diminue le coût du transport, les déchets restant aux chantiers. Comme toutes les marchandises très lourdes, les marbres fatiguent beaucoup les navires si on en prend un plein chargement. La moyenne des blocs était autrefois, en la plus grande dimension, de 4,5 ou 6 palmos, le palmo étant compté pour o m. 249. Nombre de voiliers n'ont jamais reparu après avoir appareillé avec un plein chargement de marbres. Le brick-goélette *Thérèse et Nelly* qui transportait la voûte du plafond qui manque dans la chambre de l'Empereur avait appareillé de Viareggio. Son passage fut signalé à Gibraltar où il relâcha et, depuis son départ, il ne donna jamais plus de ses nouvelles. Quant au serpent à sonnette, c'est un enfantillage de croire

que le Dr Oswaldo était au courant de quoi que ce soit. C'est une sale blague de nègre. N'en parlez plus, Cendrars, vous vous rendez ridicule.

— Vous croyez, Caïo ? N'est-ce pas plutôt une complicité de la part de Bueno pour m'écarter du palais, ainsi que son histoire d'araignées venimeuses ?...

— Et pourquoi ?

— A cause de l'alambic de Chavin, tiens !

— Vous croyez ? Mais cela non plus n'a aucune espèce d'importance. Voyons, n'en parlez plus...

Post-scriptum en souvenir d'un vieillard français, savant, souriant et sceptique. — Naturellement, à Paris, tout le monde se moqua de moi et aucun journal ne voulut publier mes informations sur la *Tour Eiffel Sidérale* ni même la reproduction de la photographie astronomique, dont le cliché finit par s'égarer dans les archives d'un grand quotidien qui n'arrive pas à remettre la main dessus. Quant au vénérable vieillard, membre de la section d'astronomie de l'Académie des Sciences, doyen d'élection et doyen d'âge de l'Académie des Sciences et de l'Institut, élu en 1902 et comptant quatre-vingt-treize ans, il était beaucoup trop poli pour me rire au nez. Il écouta ma plaidoirie avec bienveillance et conclut le débat, en me disant :

— Ce que vous me racontez de votre ami brésilien est touchant mais, permettez-moi de vous le dire, c'est un illuminé. Nos archives sont pleines de rapports de fous. Nous en recevons tous les jours, surtout au printemps. Il serait amusant de dresser une statistique de l'influence du printemps sur l'activité déraisonnable des fous pseudoscientifiques qui bombardent l'Institut de projets abracadabrants, quadrature du cercle, mouvement perpétuel, etc., etc. La courbe en serait curieuse et permettrait de constater que cette activité fébrile coïncide avec la poussée des forces obscures de la nature qui travaille tous les êtres au printemps...

Post-scriptum pour le pessimiste que je suis. — Vingt ans plus tard, le 21 août 1944, le jour de la libération d'Aix-en-Provence par l'armée américaine d'invasion, un groupe de confrères internationaux attachés à cette armée et portant tous l'uniforme des correspondants de guerre alliés envahirent ma cuisine et m'apportèrent la grande nouvelle du débarquement et la certitude de la victoire. Je débouchai des bouteilles.

On trinqua parmi les rires et les cris de jubilation et de félicitation. Ils sortaient des cigarettes de toutes leurs poches. J'avais un million de choses à leur demander mais ce sont eux qui m'interrogeaient et les stylos de cavaler et les interviews et les photos. Quelle franche cordialité après tant d'années de pourriture sur place, de doute, de silence, d'écœurement dans cette même cuisine transformée en poste d'écoute avec sa radio et ses cartes du front criblées de coups de crayon rouge et bleu, devant quoi il y avait eu si souvent raison de désespérer, la tête contre le mur, et entre les carrelages de laquelle je m'étais tenu volontairement confiné depuis juin 40 ! Interpellant un collègue brésilien, je lui demandai dans le brouhaha s'il connaissait Senhor Oswaldo Padroso puisqu'il représentait un journal de Sao-Paulo et s'il pouvait m'en donner des nouvelles ?...

— Qu'est-il devenu ? demandai-je.

— Le Dr Oswaldo du Morro Azul ? Et qui ne le connaît pas à Sao-Paulo ! s'écria mon collègue brésilien en riant. Imaginez qu'il a quitté la fazenda pour aller vivre dans la capitale ! Vous ne savez pas ? Imaginez qu'il s'est marié ! Oui, lui, le chantre exclusif de Sarah Bernhardt qui avait fait le vœu de lui rester fidèle, et les membres de l'*Automobile-Club* lui ont fait un beau charivari pour sa nuit de noces ! Mais que voulez-vous, après la défaite de la France en juin 40 et l'armistice de Pétain, le Dr Padroso avait perdu confiance et ne croyait plus à rien...

Je me félicitai de cette fin prosaïque marquant pour mon ami la fin d'une longue hypnose, d'un envoûtement, sa libération, mais je ne pouvais m'empêcher de la considérer et de la ressentir comme une abdication — humiliante pour la Poésie.

C'est la vie...

Aix-en-Provence,
11 août 1946.
Villefranche-sur-Mer,
Ier septembre 1948.
Saint-Segond,
9 mars-Ier mai 1949.

NOTES

1. *J. Berlioz :* La Vie des Colibris *(Gallimard, Paris, 1944).*

2. *Avril 1948 : un jeune physicien brésilien vient de photographier à l'Université de Manchester et à l'Université de Californie ce bombardement nucléaire qui ne tirerait son origine ni de la terre, ni du soleil, ni de la Voie lactée, ni des nébuleuses, ni, semble-t-il, d'aucun point de l'univers où la matière existe à l'état condensé : d'où le nom de rayons cosmiques.* (Les Journaux.)

3. *Pour honorer la mémoire de Jacques Decour, citons ces trois phrases de* Philisterburg *(Éditions Gallimard, 1932) qui demeurent toujours actuelles : « Le clerc qui trahit vraiment c'est, me semble-t-il, celui qui porte dans sa poche la carte d'un parti. Les injustices de l'esprit de parti, les falsifications imposées par la propagande, les concessions exigées par la doctrine, tout cela n'est pas pour l'écrivain. C'est un autre monde que le sien. »*

4. *Ce mot de Valéry (le conservateur des bibliothèques de Charles X et non pas l'auteur du* Cimetière marin : « *Il est des temps malheureux où la solitude et le silence deviennent des moyens de liberté. » (Cité par Guy Lavaud dans un article de journal à propos des* o *tyrannies » issues de la Libération.)*

5. *Éditions Grasset, 1947.*

6. *Biaise Cendrars :* Dan Yack, *roman, p. 84 (Éditions de La Tour, 1946).*

7. *Biaise Cendrars :* Bourlinguer, p. 238 *(Éditions Denoël, 1948).*

8. *Biaise Cendrars :* Anthologie nègre, *p. 14 (Éditions Corréa, 1946).*

9. *Biaise Cendrars :* L'Eubage, p. 17 *(Au Sans Pareil, 1926).*

10. *Biaise Cendrars :* L'Homme foudroyé, *p. 173 et p. 230 (Éditions Denoël, 1945).*

11. *Ce refrain historique de la Légion étrangère, qui illustre si bien*

l'absurdité de la guerre, est également la plus belle illustration de la loi de constance intellectuelle en ce qui concerne cette force dont les historiens ne tiennent pas assez compte dans les vicissitudes de la formation de l'Europe : la permanence de la langue.

Déplacer par des guerres les frontières correspondant à des différences profondes de populations, dont la langue, donc la mentalité, l'idiosyncrasie témoigne, n'a encore réussi à personne !

Par exemple en Occident : les empereurs saxons ont voulu, par l'occupation de la Lotharingie, pousser la frontière allemande jusqu'à la ligne Rhône-Saône, ce qui entraîna cinq siècles de guerres. La France a voulu repousser cette frontière jusqu'au Rhin, ce qui entraîna à nouveau cinq autres siècles de guerres particulièrement sanglantes, et, après mille ans, la frontière linguistique se retrouve là où elle était primitivement : elle n'a jamais changé ! !...

12. *Biaise Cendrars :* La Main coupée, *p. 76 et p. 21 (Éditions Denoël, 1946).*

13. *Biaise Cendrars :* Aujourd'hui, *p. 141 (Éditions Grasset, 1931).*

14. Papaoutemari *veut dire en langage polynésien :* regards de vierge. *Cf. Emile Chautard :* La Vie étrange de l'argot, *p. 374 (Denoël et Steele, éditeurs, Paris, 1931).*

15. *En 1936, un jour de purée que j'avais ma chambre d'hôtel à payer, avenue Montaigne, j'ai vendu à Matarasso, le marchand d'autographes de la rue Bonaparte, tout ce que je tenais d'Arthur Cravan : papiers, lettres, aquarelles, l'ébauche d'un grand poème resté inédit et la collection complète et rarissime de sa revue* Maintenant, *dans un numéro de laquelle était encarté l'original du fameux procès-verbal de son duel avec Apollinaire, sa signature suivie des 32 titres que le poète-boxeur s'attribuait, de « neveu d'Oscar Wilde » à « chauffeur de taxi et cambrioleur à Berlin »... un quart de siècle avant Jean Genêt. Ainsi va le train du monde.*

16. *V. en fin de volume, l'appendice pour le* Lecteur inconnu, *afin de lui prouver que je m pe/ds pas de vue, pis plus que Lautréamont, les mathématiques.*

17. *Pasadena (Californie), 15 juin 1949 (A. P.). — Le premier atlas céleste sera mis en vente dans quatre ans, au prix de 2.000 dollars (plus de 600.000 francs).*

Cet ouvrage dû au California Institute of Technology *et à la* National

Géographie Society *montrera toutes les étoiles visibles de l'hémisphère boréal, c'est-à-dire les trois quarts du ciel, jusqu'à une distance de 300 millions d'années-lumière.*

Cette réalisation sera possible grâce au photo-télescope Schmidt, de 48 pouces, installé sur le mont Palomar, de même que le fameux télescope de 200 pouces.

Le télescope Schmidt est comparable à l'objectif grand-angulaire des photographes. Il permet de couvrir, en quatre ans, une étendue d'espace dont l'exploration à l'aide du télescope de 200 pouces demanderait de 1.000 à 5.000 ans. (Les Journaux.)

18. « ... *Il est certain que, bien des siècles avant notre ère, les naturels du Pacifique savaient construire les belles pirogues doubles dont ils se servent encore aujourd'hui et dont la longueur est deux fois celle des caravelles de Colomb, de Gama et de Magellan lors de leurs voyages célèbres. On sait aussi que bien avant les Européens ils surent utiliser la force du vent pour leurs grandes embarcations, aussi rapides que nos fines goélettes modernes et remontant dans le vent comme des yachts de course... Les boutres arabes de la mer Rouge, les dahabiehs du Nil sont aujourd'hui encore analogues à ce qui était construit du temps des derniers Pharaons. Les pirogues polynésiennes sont également les mêmes que celles qui existaient aux premiers siècles de notre ère et même auparavant... Leur fabrication, avec les moyens dont disposaient alors les insulaires, demandait une patience à toute épreuve et une ingéniosité remarquable. Creusant au feu certaines parties de la coque, les achevant avec des hachettes de jade, des couteaux et des ciseaux de pierre, ou des coquilles de bénitiers, ils les rehaussaient avec des planches prises dans les arbres des forêts et dégrossies à la hache. Ces planches étaient cousues avec des fibres de coco, les joints étaient garnis de la gomme-résine que fournit l'arbre à pain, qui, mélangée à la cendre de bois, fait un mastic supérieur ; l'épine de l'oursin de mer, la dent du poisson-scie servaient de mèches aux vilebrequins primitifs en bois de fer... Les nattes tressées en feuilles de pandanus et disposées comme une aile d'oiseau leur font encore une voilure gracieuse sur des mâts de bambou géant que retiennent des cordages en coco imputrescibles... Sur des plates-formes surélevées de plusieurs pieds, l'équipage peut se reposer à l'aise et cuire ses aliments car, depuis les temps les plus reculés, les pirogues polynésiennes ont traversé le Pacifique dans tous*

les sens et leurs constructeurs ont été amenés à faireces dispositions. ...Comme les bergers d'Asie aux temps bibliques, les naturels des Mers du Sud avaient une science pratique de l'astronomie leur permettant de se diriger sur mer bien avant sans doute les peuples d'Europe... Dès les temps de Cook et de Bougainville, on avait signalé les moyens dont ces hardis navigateurs maoris se servaient pour reconnaître leur route, les cartes primitives, et pourtant assez précises, des îles qu'ils fréquentaient. Sur ces cartes, en nattes finement tressées, des signes particuliers, coquillages, os, nacres OU baguettes représentaient les vents, courants, récifs et relâches... Une sorte de sextant, dont un exemplaire existait encore à Nantes il y a moins d'un demi-siècle, rapporté par le capitaine baleinier Darmandarilz, leur donnait une latitude approchée... Ils emportaient aussi des sangsues, conservées dans l'argile, et leurs mouvements indiquaient, paraît-il, l'approche des grands mauvais temps... Enfin des oiseaux en cage, lâchés en temps opportun, leur donnaient la direction des terres les plus proches.

« Alors que sur les navires d'Europe la nourriture jusqu'au XIXe siècle n'était encore composée que de salaisons et de pois chiches, ils savaient déjà préparer les vivres pour les longues traversées. Les ignames et les taros, frais ou en farine, les galettes séchées de manioc et de fruits à pain, le lait des cocos et leur chair, les poissons séchés ou fumés leur permettaient de longues journées en mer. De même que les premiers habitants du Pérou se servaient de la kola pour apaiser leur faim, ils avaient aussi une certaine noix qui calme les tiraillements d'estomac et nourrit en même temps. En cas de disette d'eau absolue, certaines herbes mâchées leur permettaient de boire impunément l'eau salée pendant quelques jours. Aussi poussèrent-ils leurs navigations dans tout le Pacifique... »

(Louis Lacroix : Les Derniers Baleiniers français, *pp. 73-74, Éditions aux Portes du Large, Nantes, 1947.)*

19. *Cf. Biaise Cendrars :* Le Panama ou les Aventures de mes sept oncles *(Éditions de la Sirène, 1918) ; une plaquette réimprimée dans les* Poésies complètes, *v. p. 89 (Éditions Denoël, 1944).*

20. *Plusieurs de ces bouquins avaient d'ailleurs été publiés à Neuchâtel : Cust :* Les Langues modernes de l'Afrique, *Neuchâtel, 1884 ; Junod :* Nouveaux Contes Rongas, *Neuchâtel, 1898 ; Trilles :* Contes et Légendes Fân, *Neuchâtel, 1898 ; etc. A l'instigation de leurs pasteurs, les dévots de Neuchâtel prélevant volontiers un sou du franc sur leurs*

dépenses du dimanche pour l'entretien des missions évangéliques chez les sauvages et les imprimés de propagande destinés aux païens, des éditeurs s'étaient spécialisés qui ne refusaient pas de publier ce genre d'ouvrages pseudo-scientifiques !

21. *Éditions de la Sirène, Paris, 1921. Nouvelle édition : Au Sans Pareil, Paris, 1927. Édition définitive, revue et corrigée : chez Corrêa, Paris, 1947.*

22. *En me relisant, il me vient soudain à l'esprit cette gravure d'époque qui donne le portrait en pied de Restif de la Bretonne en veilleur de nuit, avec sa houppelande, son bâton ferré, sa lanterne sourde, son bonnet en forme de chouette aux ailes déployées tiré bas sur les yeux, son capuchon en forme de hotte. On dirait un rôdeur ou un voleur d'enfants et son allure inquiétante tient plus du profil fuyant d'un fou lâché en liberté que d'un écrivain fureteur prenant des notes dans les ruelles malfamées. Il est vrai que ce crocheteur de serrures était aussi espion de police, indicateur, et que sa plume acérée de gazetier était à double tranchant. Je me demande pourquoi la Direction du* Mouvement surréaliste *n'a jamais fait tirer ce portrait en carte postale et ne l'a pas répandu à des millions d'exemplaires, cette effigie pourrait être celle de Lautréamont ! Étrange XVIIIe siècle, qui n'aura jamais fini de m'étonner...*

23. *A un jeune homme qui se livrait auprès des écrivains à une enquête, leur demandant quel était leur second métier, je répondis qu'écrire était justement mon second métier. Alors, il me demanda quel était mon premier métier ? Et je répondis que mon premier métier était de rêvasser, de ne rien faire. Naturellement ce journaliste, qui se piquait de littérature, ne publia pas ma réponse à son enquête...*

24. *Cf. Biaise Cendrars :* Moravagine, *p. 283 (Éditions Grasset, Paris, 1926).*

25. ... Ici on ne connaît pas la Ligue du Silence
Comme dans tous les pays neufs
La joie de vivre et de gagner de l'argent s'exprime
par la voix des klaxons et la pétarade des pots
d'échappement ouverts
Comme les fétiches nègres dans la brousse
Les pompes à essence sont nues
(Blaise Cendrars : *Poésies complètes,* p. 235 et p. 271, Éditions Denoël,

Paris, 1947.)

26. *Cf.* Bourlinguer, *p. 230, p. 94, p. 318.*

27. *Cf.* Bourlinguer, *p. 94.*

28. *En 1936, à Los Angeles, je rendis visite au bijoutier, fournisseur des stars de Hollywood. On prend rendez-vous. On arrive à l'heure dite. On descend d'auto. On est reçu devant la porte de ce qui semble être de l'extérieur un petit hôtel particulier par un groupe de détectives privés. Cellule photo-électrique, œil-chromo, la porte s'ouvre d'elle-même. On entre. La porte se referme d'elle-même avec un petit déclic sec et lâchant un gros soupir. On se trouve dans un hall artistiquement grillagé, une grille en fer forgé, mais tout de même une cage. A une table d'acajou un impressionnant majordome nègre vous prie d'inscrire votre nom dans un registre, puis il vous prend la main cérémonieusement pour vous enduire le bout des doigts avec un rouleau d'encre indélébile et prend vos empreintes en appliquant vos doigts l'un après l'autre dans le même registre, sous votre signature, et en souriant de toutes ses dents. Un signal retentit, un gong. La grille glisse silencieusement. On fait trois pas. La grille se referme derrière votre dos avec le déclic sec d'un loquet et en lâchant également un gros soupir. On se trouve au fond d'un puits perpendiculaire et l'on a du mal à s'habituer à l'éclairage au mercure et à l'air ozonifié. Les détectives vous poussent en avant, vers un mol escalier dont la double spirale ascendante et descendante tourne le long des parois en acier chromé de ce puits d'angoisse. Toute la maison est blindée intérieurement, de la cave au faîte. On atteint le premier palier. Le tube au mercure s'éteint et voici que des plaques glissent, que des volets s'ouvrent et qu'à chaque étage s'éclairent des hublots de cristal comme autant de bocaux dans un aquarium, dans chacun desquels est exposé une pierre ou un bijou derrière une glace à l'épreuve des balles et des coups de marteau et qui scintille doucement dans un éclairage indirect ou qui rutile dans un éclairage en coup de foudre. D'autres volets se ferment, d'autres plaques glissent découvrant de nouvelles niches d'étage en étage, des trous lumineux comme dans un colombier où viendraient pondre des oiseaux aux œufs d'or, cependant que l'on monte ou que l'on descend le long de la paroi en suivant la courbe et les volutes du noble escalier, conduit, de palier en palier, par la voix qui sort d'un haut-parleur et qui vous sert de cicérone et qui vous crie, cependant que les détectives vous serrent de près :* « Regardez à droite ! »,

« Regardez à gauche ! », « Ne stationnez pas plus de trois secondes devant ce diamant de 123 carats, sinon son éclat vous crèverait les yeux ! », *tout cela savamment gradué, l'effet de surprise, l'exposition, la disposition des joyaux, leur apparition, leur disparition automatiques, les boniments du parleur inconnu, les éclairages à éclipse, les volets, les plaques à déclic, le mystère du puits aux parois si lisses que l'on n'y découvre pas la moindre rainure, même en passant le doigt dessus, toute la maison est truquée et tous les mouvements, et jusqu'à celui des visiteurs qui se déplacent et qui est enregistré sur film, sont réglés derrière les coulisses par une machinerie radio-électrique. A chaque palier est aménagée une niche, une espèce d'isoloir, genre cabine téléphonique,d'où une cliente peut se mettre en rapport par fil avec un commis-expert invisible avec qui elle parlemente et si le Dieu préposé à la machine le juge convenable et agrée ses desiderata, il appuie sur un bouton et la cliente est enlevée en l'air et disparaît par une trappe dans les combles, où sont installés les magasins de vente et les ateliers. Quand on a gravi les derniers degrés et atteint le palier supérieur et que l'on se penche pardessus la rampe de l'escalier avant de redescendre au fond du puits, on a l'impression que l'on va se laisser glisser comme à bord d'une bathysphère dans les abysses, les hublots pleins de joyaux qui s'allument et qui s'éteignent comme les poissons des grandes profondeurs, vous donnant le vertige et de l'oppression. Je ne sais pas comment je me trouvai dehors, dans la rue. Les détectives privés m'entouraient en riant. La tournée avait duré exactement 17 minutes.* Vous en avez pour 25 millions de dollars sous les yeux ! » *avait insinué à un moment donné le haut-parleur d'une voix de stentor, juste avant la plongée finale...*

— Have a drink, boy ! *me dit le chef des détectives en me poussant vers la porte d'un bar tout proche.* You are knock-out, d'on't are *you ? Et il m'offrit un bon cigare.*

Je me laissai entraîner, je payai la tournée, la première, et encore deux ou trois autres. J'étais groggy.

29. *Cf.* Bourlinguer, *p. 194.*

30. *Biaise Cendrars :* Histoires vraies, *pp. 207-215.*

31. « *Un livre de choc* — Selon les déclarations de Serebrovski, le commissaire du Peuple aux Mines, c'est la lecture de *L'Or* de Biaise Cendrars qui aurait déterminé Staline à industrialiser l'Oural. »

Le XX[e] *Siècle* (14 mars 1946).

« One day, in 1932, I was visiting Sergo Ordzhonikidze when Serebrovski, the chief of the Central Administration of Gold Mines, called at his office. In the course of their conversation, Ordzhonikidze thanked Serebrovski for the book he had given him and which he, in turn, had passed on to Stalin. When Serebrovski had gone, I asked Ordzhonikidze about the book. He told me it was by Biaise Cendrars, its titel was *Sutter's Gold*. Ordzhonikidze had given the book to Staline, he said, because of the boss interest in the références to gold mining in the works of Jack London. »

(V. A. Kravchenko
Saturday Evening Post, 30 nov. 1946.)

Les deux informations ci-dessus n'ont-elles pas comme source commune le rapport Goldmining in Sowjet Russia *par Littleteach, le spécialiste américain qui collabora pendant dix ans à l'équipement industriel des mines d'or en Sibérie, rapport qui, si ma mémoire ne me trompe pas, à dû paraître dans une des collections* Payot, *Paris, 1936 (?) et qui contient cette information de Staline lisant mon roman* L'Or ? *On sait que Staline est un grand liseur de romans, tout comme Churchill fait de la peinture, probablement pour se délasser des affaires d'État.*

La traduction de L'Or *en russe a été faite à mon insu par Victor Serge et a été publiée sous le titre de* Zoloto, *toujours à mon insu, parles Éditions d'État (?), Leningrad (?), 1929 (?).*

La première édition américaine de L'Or, *sous le titre de* Sutter's Gold, *a paru chez Harper, New-York, 1926. Un film en a été tiré à Hollywood en 1936 par l'Universal.*

L'Or *a paru chez Grasset, Paris, 1925.*

Ce qui me frappe, c'est que le principal centre d'extraction de l'or natif dans les territoires de Yakoulie mis en valeur par le super-trust, Soiuz-Zoloto *de Serebrovski s'appelle Kolyma et je ne puis empêcher que dans mon esprit s'établisse un rapprochement entre ce nom de Kolyma et celui de Coloma, le moulin du général Suter où le coup de pioche fatidique du charpentier Marshal mit à jour la première pépite californienne qui devait déclancher « la ruée vers l'or » de 1848. On sait que les colons, les établissements russes étaient nombreux le long de la côte ouest du Pacifique nord, descendant jusqu'au Mexique, et que le*

général Suter acheta les plus belles fermes du littoral aux Russes, avant l'arrivée des Américains en Californie. D'après mes renseignements la découverte des placers dans la Vallée de l'Or, la Zolotaïa Dolina *en Yakoutie et leur première exploitation à Kolyma datent de 1863.*

L'or est maudit.

La Toison d'Or. Le Pacifique est la mer intérieure des Argonautes modernes. Quelle pouvait bien être la politique personnelle de Jason qui se voile dans sa légende et dont la trame donna naissance à toute une mythologie et à des traditions poétiques de Platon à l'Atlantide, de Christophe Colomb au Nouveau Monde, de Cortez au palais de Montézouma (Thalassa! « La mer ! La mer ! » *devait s'écrier en 1513 Vasco Nunez de Balboa en découvrant les eaux du Pacifique et en poussant son cheval écumant dans la mer...), de Morgan, le pirate, au sac de Lima et à l'enfouissement d'un inestimable trésor dans l'île des Cocos (on retrouve la même épopée de l'or maudit dans les traditions de l'Inde, de la Chine ancienne, des Bantous au cœur de l'Afrique noire), s'agit-il réellement de politique pure et non pas de sang, de voluptés et d'aventures, bref, de Vie, de Mort, de la passion des Hommes ?...*

La politique et ses mobiles, le nom des héros, des conquérants et des victimes, les cultures, les civilisations, tout s'effondre, s'efface, les monuments se tassent, les patries et les peuples sont oubliés, seule dure la Poésie comme le souvenir intermittent et quasi inconscient d'un rêve d'enfance : la définition de l'humanité, l'homme RÉEL.

32. O Bicho : *la bête, avec une nuance de respect vu les superstitions de toute sorte qui font des animaux des* esprits *bien ou malfaisants au Brésil et à qui l'on attribue une grande influence dans mille et mille circonstances de la vie courante, par exemple un premier rôle à la loterie dénommée* Os Bichos, *la plus populaire de toutes, à laquelle tout le monde joue clandestinement, dans les capitales aussi bien qu'à la campagne, misant sur* les bêtes *qui doublent occultement les numéros des loteries officielles des États ou la Fédérale, etc.*

33. *V.* La Vie dangereuse, *pp. 221-272 (Grasset, Paris, 1938).*

34. *Cf.* Victor Serge : L'Affaire Toulaév *(Éditions du Seuil, 1948).*

35. *Jacques Delamain :* Pourquoi les oiseaux chantent. *(Coll. Livres de la Nature, Stock, Paris, 1929).*

APPENDICE POUR LE LECTEUR INCONNU

Au moment de mettre sous presse le présent ouvrage, je lis dans *Le Figaro Littéraire* du 11 décembre 1948 un magnifique article de Pierre Lépine, intitulé : *Le télescope électronique nous apprend du nouveau sur l'Univers*. Je télégraphie à mon Éditeur de bien vouloir demander au *Figaro* et à notre confrère l'autorisation de me laisser reproduire ce magnifique article d'actualité, et donc, de POÉSIE, *in extenso,* pour le mettre sous les yeux de mon *Lecteur inconnu*. Que *Le Figaro* et M. Pierre Lépine veuillent bien trouver ici l'expression de ma vive reconnaissance pour leur cordiale et confraternelle obligeance.

B. C.

« Le passage d'une comète, actuellement visible dans le ciel limpide des nuits californiennes, distrait un instant les hommes de leurs problèmes éphémères et rappelle à ceux d'entre eux qui savent encore penser qu'ils sont, sur ce terrestre rivage, placés au bord de l'infini.

Notre connaissance de l'univers a, dans le cours des cinquante dernières années, progressé à pas de géant. Il faut s'attendre, avec le développement de l'astrophysique, avec la mise en service de nouveaux instruments comme le télescope du mont Palomar, en Californie, avec la prochaine réalisation de télescopes électroniques, à lui voir élargir encore l'horizon de ses découvertes.

A quelle échelle infinitésimale celles-ci ne réduiront-elles pas la planète où s'écoulent nos jours précaires ? Car, depuis l'aurore de l'astronomie, l'importance relative de la terre n'a fait que rétrograder à mesure que se perfectionnait notre conception de l'univers.

Il était tout naturel pour les premiers astronomes — qui semblent bien avoir été les Sumériens, il y a quelques millénaires — de placer la terre au centre du cosmos, entourée de sphères concentriques où se mouvaient la lune, le soleil, les planètes, sous une voûte où étaient suspendues les

étoiles fixes.

Même Aristarque de Samos, qui mourut à Alexandrie en 230 avant Jésus-Christ, ne parvint pas à imposer sa conception, remarquablement précise pour l'époque, d'un système héliocentrique. Il fallut dix-huit siècles et le livre de Copernic, De revolutionibus orbium celestis, paru en 1543, pour amorcer la réforme galiléenne qui relégua la terre au rang de satellite mineur du soleil.

Mais l'astre de nos jours était lui-même détrôné par le progrès des sciences, et nous devons nous contenter de reconnaître en lui une étoile naine jaune, dépassant de peu la cinquième grandeur, figurante infime parmi les milliards d'étoiles qui déroulent dans le ciel la spire scintillante de la Voie lactée.

Notre galaxie, pour employer le langage des astronomes, présente, vue par la tranche, l'aspect d'un disque lenticulaire tournant lentement sur lui-même à raison d'un tour par deux cents millions d'années, dont le diamètre est d'environ 78.000 années-lumière (l'année-lumière est l'espace parcouru en un an par la lumière cheminant à la vitesse de 300.000 kilomètres par seconde, soit environ 8.500 milliards de kilomètres). Le soleil s'y inscrit à quelque 30.000 années-lumière du centre, vers le bord aminci de la spirale, avec une masse d'à peine un cent-soixante-cinq milliardième de l'ensemble.

Mais le système galactique, au destin duquel nous sommes ainsi liés, est-il lui-même au centre de l'univers ? Non pas. Comme ces jouets de Nuremberg dont chaque élément est enfermé dans une enveloppe plus grande, chaque fois que l'homme a cru toucher aux confins de son univers, il n'a fait que reculer les bornes de l'énigme.

Il existe d'autres galaxies, d'autres nébuleuses que la nôtre. Bien des étoiles visibles à l'œil nu se résolvent à la lunette en amas spirales de structure dense ou gazeuse. Mais c'est surtout par la photographie que l'on fait la chasse aux nébuleuses extra-galactiques. Chaque perfectionnement des télescopes augmente le nombre — donc la distance — de celles-ci. Le moindre cliché astral en révèle des douzaines. Leur nombre estimé dépasse largement le million. Autant dire que la quantité des étoiles existantes croît dans des proportions fantastiques si Ton réalise que l'une des plus proches nébuleuses, celle d'Andromède, à 800.000 années-lumière de nous, dont la taille avoisine, avec un diamètre de 75.000 années-lumière, les modestes proportions de la Voie lactée, renferme environ 200 milliards d'étoiles qui sont autant de soleils.

Est-ce tout ? Loin de là. L'examen au spectroscope de la lumière émise par ces nébuleuses a révélé l'une des plus étonnantes découvertes de l'astrophysique. Si l'on considère les raies caractéristiques que donne l'analyse spectrale des éléments entrant dans la composition de la source lumineuse, par exemple celles du calcium, facilement repérables sur les spectrogrammes, on constate que ces raies, dont la position est constante dans la lumière solaire, sont déplacées vers l'extrémité rouge du spectre, et cela d'autant plus que les nébuleuses qui les émettent sont plus éloignées de nous. La théorie explique le phénomène par un effet Doppler, dû à une vitesse très rapide d'éloignement de la source, vitesse qui atteint 5.500 kilomètres par seconde pour des nébuleuses situées à 23 millions d'années-lumière, et 23.000 km.-sec. pour la nébuleuse de l'amas des Gémeaux, située à 133 millions d'années-lumière.

Il en résulte que, la vitesse de fuite, ou récession, augmentant avec la distance, il nous faut concevoir qu'au-delà des limites atteintes par nos télescopes (environ 500 millions d'années-lumière) et celles qu'atteindront les télescopes futurs, il y aura encore, à des milliards d'années-lumière, d'autres nébuleuses s'éloignant si vite de nous que leur lumière ne parviendra jamais à nous rejoindre.

Tout se passe, d'autre part, comme si l'espace sidéral était une grandeur uniformément croissante, ce qui signifie que les faits observés n'impliquent pas un mouvement réel au sens ordinaire du mot, mais une fonction de l'espace-temps, comme une sorte d'étirement de l'univers qui donnerait à tout observateur placé dans l'une quelconque des galaxies l'impression que toutes les nébuleuses s'écartent de lui.

En sorte que notre conception de l'univers évolue elle-même avec une vitesse surprenante. Si, vers 1915, l'application de la relativité d'Einstein, théorie géniale qui a fait faire à nos concepts physiques les mêmes progrès que la découverte de l'inertie par Galilée et celle de la gravitation par Newton, permettait d'aboutir à l'édification statique d'un univers, instable mais fini, d'un diamètre d'environ 70 milliards d'années-lumière, nous sommes aujourd'hui amenés à envisager avec Sir Arthur Eddington un univers infini en expansion continue, conception dynamique qui complète plus qu'elle ne contredit la conception statique en nous jetant hors des limites spatiales.

L'idée d'un univers non statique comporte du reste dans le temps différentes interprétations, suivant que l'on part ou que l'on aboutit à un univers vide comme le veut l'astronome hollandais Willem de Sitter, ou encore qu'il s'agit d'un système oscillant sans commencement et sans fin.

Pour faire image, nous ne comparerons plus l'univers à quelques balles de ping-pong, figurant les galaxies, se déplaçant à l'intérieur d'une sphère vide plus grande que la terre, mais plutôt à des grains de plomb projetés en gerbe dans l'espace par une explosion initiale et divergeant sur des trajectoires infinies.

Cette dernière image rencontre la théorie, émise dès 1927 par l'abbé Lemaître en Belgique, suivant laquelle tout l'univers, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, dérive de la dispersion d'un atome unique, théorie qui rend compte à la fois des analogies de structure dans les deux domaines, de l'unité de composition de la matière, et des transmutations d'éléments comme des données accumulées sur l'âge de l'univers.

Il est en effet frappant, et c'est là une des récentes acquisitions les plus curieuses, que les différentes méthodes par lesquelles il nous est permis d'évaluer soit l'âge de la terre, soit celui du système solaire, soit celui des étoiles, soit celui des galaxies — c'est-à-dire les différents étages du système universel — méthodes qui reposent sur les techniques les plus diverses telles que la proportion des isotopes du plomb résultant de la désintégration de l'uranium, la teneur en hélium du soleil, le rapport distance-vitesse des nébuleuses à partir d'une origine commune, la relation masse-luminosité des étoiles ou l'évolution des étoiles doubles, conduisent toutes à des chiffres d'un ordre de grandeur très comparable, de trois à cinq milliards d'années, en tout cas inférieur à dix.

On en déduit que, contrairement à ce que l'on imaginait autrefois, l'univers entier serait sensiblement de même âge, qu'il s'agisse des mondes éteints ou des nébuleuses gazeuses, et qu'il commença à peine son évolution.

Il semble même qu'il continue à se créer sous nos yeux, par la condensation en matière de l'énergie répandue dans le vide interstellaire.

Là encore, les faits établis heurtent quelque peu les notions de sens commun en affirmant la prédominance du vide sur la matière concrète, à l'échelle astronomique comme à l'échelle atomique.

Les nébuleuses, ces « îlots d'univers », sont réparties dans l'espace au taux d'environ une galaxie pour trois milliards de milliards d'années-lumière cube, et le vide interstellaire est cent mille fois plus parfait que celui que peuvent donner nos meilleures machines. Néanmoins, la matière condensée ne représente qu'une fraction de celle dispersée dans le vide.

Pour en donner une idée, disons que les atomes d'hydrogène répandus dans l'espace sidéral (atomes dont il faut plus de six milliards de milliards pour faire un millième de milligramme, et dont le noyau formé d'un proton joue vraisemblablement un rôle dans la genèse des rayons cosmiques par rencontre avec la terre), y sont distants les uns des autres de un à deux centimètres. Néanmoins, un cône du diamètre de la terre s'étendant jusqu'au soleil tout proche (150 millions de kilomètres seulement) en renfermerait près de 150.000 tonnes.

On considère actuellement que cette matière interstellaire a tendance à se rassembler lentement dans le plan équatorial des galaxies, elles-mêmes composées de gaz et de poussière stellaire autant que d'étoiles, et à y former la matière obscure d'où naîtront de futures étoiles.

A l'autre extrémité de la chaîne, nous savons aujourd'hui que les supernovae, étoiles qui ont été particulièrement étudiées à l'observatoire du mont Wilson et dont l'augmentation subite de luminosité peut atteindre un milliard de fois l'éclat du soleil, correspondent à un flamboyant rayonnement d'énergie affectant la masse totale de l'astre pour aboutir à l'état de contraction extrême des étoiles naines blanches dont la densité accuse les chiffres stupéfiants de plusieurs millions de fois celle que nous attribuons aux métaux les plus lourds. Ainsi, l'astrophysique nous fait-elle observer à l'échelle sidérale tous les termes du cycle énergie-lumière.

Au début du XVIIIe siècle, Fontenelle et l'abbé Pluche dissertaient devant les esprits cultivés de la pluralité des mondes : distraction qui valait bien le bridge ou la radio. Aujourd'hui, l'astronomie est le couronnement des sciences physiques auxquelles elle emprunte les techniques les plus délicates et les théories mathématiques les plus hardies. Il devient difficile aux esprits non préparés d'en suivre les progrès. Mais on ne peut marchander Vadmiration à ceux qui, dans le silence monacal des observatoires, poursuivent la tâche séculaire et désintéressée par laquelle l'homme s'efforce de percer le mystère de l'univers. »

PIERRE LÉPINE.